1852

ET

LA RÉVISION

DE LA CONSTITUTION.

On dit assez ordinairement que les temps de révolution sont le règne de l'imprévu; c'est même un prétexte dont beaucoup d'honnêtes gens usent complaisamment pour se dispenser de songer au lendemain, sauf à se plaindre ensuite, s'il arrive malheur, d'avoir été pris par surprise. Pour cette fois, la Providence a trouvé bon de se mettre en règle contre leurs plaintes. A la veille du plus grand danger qui les ait jamais menacés, elle a daigné leur faire connaître le jour, l'heure. et, dans ses moindres accidens de terrain, le lieu où ils pouvaient périr. Elle a jugé à propos d'annoncer une des plus formidables crises politiques qui aient jamais plané sur une nation, non pas par ces vagues pressentimens qui d'ordinaire devancent les révolutions, mais en deux ou trois articles parfaitement clairs, inscrits dans la loi fondamentale du pays. Elle a laissé pendant trois ans cette menace se dresser devant nos regards et peser sur nos têtes sans un nuage pour l'obscurcir. S'il y a de l'imprévu cette fois pour quelqu'un, c'est pour ceux qui ne veulent pas voir. Vienne maintenant le moment redoutable qui s'avance à pas comptés, il n'y aura pas moyen de s'en prendre à la force

des choses, cette commode excuse des faiblesses humaines : jamais la liberté et le courage des gens de bien n'auront été plus solennellement mis en demeure.

Envisageons une fois de plus, après bien d'autres, dans leur véritable caractère, les complications que la constitution de 1848 a préparées, avec un soin tout particulier, pour la nation qu'elle voulait former à l'amour des institutions nouvelles.

Le gouvernement actuel se compose de deux pouvoirs : l'assemblée nationale et le président de la république.

L'article 31 de la constitution règle ainsi la durée de l'assemblée nationale :

« L'assemblée nationale est élue pour trois ans et se renouvelle intégralement. Quarante-cinq jours au plus tard avant la fin de la législature, une loi détermine l'époque des nouvelles élections.

« Si aucune loi n'est intervenue dans le délai fixé par le paragraphe précédent, les électeurs se réunissent de plein droit le trentième jour qui précède la fin de la législature. »

L'assemblée nationale ayant pris séance le 28 mai 1849, c'est le 28 mai 1852 qu'arrive le terme constitutionnel de son mandat. Le 13 avril au plus tard, une loi doit intervenir pour fixer l'époque des nouvelles élections. Ces élections nouvelles doivent avoir lieu, au plus tard aussi, le 29 du même mois.

Poursuivons. Les articles 45 et 46 de la constitution sont ainsi conçus :

« Le président de la république est élu pour quatre ans, et n'est rééligible qu'après un intervalle de quatre années.

« L'élection a lieu de plein droit le deuxième dimanche de mai.

« Dans le cas où, par suite de décès, de démission ou de toute autre cause, le président serait élu à une autre époque, ses pouvoirs expireront le deuxième dimanche du mois de mai de la quatrième année qui suivra son élection. »

Précisons les dates; elles sont importantes.

Le président actuel de la république a été élu le 10 décembre 1848; il entre dans la quatrième année de ses pouvoirs le 10 décembre 1851 : c'est donc le second dimanche de mai 1852, ou bien encore le 10 mai 1852, que l'élection d'un nouveau président de la république devra avoir lieu, aux termes de la constitution.

Il suit de ces articles combinés qu'entre le 1er avril et le 15 mai de l'année prochaine, la France aura à procéder à un branle-bas électoral de telle nature, que tous les exercices qu'elle a faits en ce genre depuis quatre ans, et Dieu sait pourtant la fatigue qu'elle en a éprouvée! ne lui paraîtront qu'un apprentissage et un jeu d'enfans. En six semaines, elle aura à élire sept cent cinquante représentans et un président de

la république. A deux reprises différentes, en six semaines, les négocians, les avocats, les paisibles citoyens des villes, seront, du soir au matin, pendant de longues journées, arrachés à leurs affaires pour assister à des délibérations de comité, à des examens de candidature, pour former des listes et rédiger des circulaires. A deux reprises en six semaines, toutes les routes de France seront sillonnées par des agens électoraux colportant des noms propres et des professions de foi. Deux fois en six semaines, toutes les gardes nationales seront sur pied, et toutes les populations en émoi. Deux fois en six semaines, les cultivateurs devront descendre de leurs montagnes ou sortir de leurs vallons pour venir dépenser sur le pavé des petites villes leurs économies de plusieurs mois. En un mot, l'année 1852 nous promet, à quinze jours de distance, un double accès de cette fièvre électorale dont le travail intérieur consume si long-temps à l'avance toutes les forces du corps social, et dont le jour du scrutin n'est que l'accès décisif, quelquefois salutaire, mais toujours douloureux.

Si l'on veut se faire une idée exacte de l'état où sera la France pendant ces six semaines si bien encadrées par la constitution, l'opération est bien simple : on n'a qu'à multiplier juste par elles-mêmes toutes les angoisses que nous avons éprouvées dans les grandes élections républicaines par l'épreuve desquelles nous avons déjà passé. Nous avons eu l'élection du 10 décembre. Deux mois avant ce jour fameux, la seule attente d'une telle crise partageait par la moitié l'assemblée. qui tenait alors ses séances au palais Bourbon. La presse, même la presse amie de l'ordre, ne faisait entendre qu'un bruit discordant de récriminations et d'injures. Celui-ci contestait le courage du vainqueur de juin, celui-là la nationalité du neveu de l'empereur. Le chef du pouvoir exécutif était obligé de passer trois heures à la tribune, ou, pour mieux dire, sur la sellette, pour démontrer qu'il n'avait pas trahi la société le jour qu'il la commandait. Chacun en France était sur sa porte, attendant le courrier de Paris. Ce n'était que l'élection du président de la république. Nous avons eu l'élection de l'assemblée nationale au 13 mai 1849. Quel hiver que celui qui la précéda! que de pourparlers à huis-clos entre les partis! que de violence à ciel ouvert dans les clubs! A-t-on oublié ce dernier mois où l'assemblée mourante délibérait, sous les yeux de ses successeurs désignés, se résignant avec désespoir à abandonner un pouvoir qui la quittait, et prêtant de loin l'oreille aux frémissemens de l'émeute? Oublie-t-on que l'ébranlement causé par ce spectacle étrange se fit ressentir jusque sous les murs de Rome, dans les rangs de notre armée, et que plus d'un, trop prompt à s'effrayer, allait jusqu'à douter de la fidélité de nos soldats? Ce n'était qu'une élection d'assemblée. Et cependant ce fut l'honneur du général Cavaignac au 10 décembre, ce fut la gloire du général Changarnier au

13 mai, d'avoir préservé la paix matérielle au milieu du trouble moral. La crise de 1852 associe l'élection du président à l'élection de l'assemblée : ce sont les deux secousses combinées et les deux points d'appui retirés. Au 10 décembre, le pouvoir exécutif était en question; mais la paix de la société restait confiée à une assemblée souveraine dont les principes, à la vérité fort équivoques, étaient corrigés par une énergie pratique et grande. Au 13 mai, c'était le pouvoir législatif qui s'éclipsait; mais une administration ferme, commandée par un chef qui avait donné des gages éclatans à la cause de l'ordre, garantissait la tranquillité publique et répondait de l'interrègne. L'an prochain, il n'y aura plus ni assemblée pour tenir lieu de président, ni président pour tenir lieu d'assemblée; il n'y aura que deux pouvoirs expirans en face de deux urnes muettes : les deux câbles du vaisseau rompent à la fois.

Ce serait faire injure à notre bon sens et nous supposer aussi trop peu de mémoire que d'insister sur les résultats de cette double incertitude. Il est bien entendu que, pendant toute cette première moitié d'année, il ne faut parler ni de mouvement dans les affaires ni de travaux dans les ateliers. Il est convenu que ce serait du temps perdu pour tous les cultivateurs de se rendre aux foires des villes voisines, où, à la place des consommateurs de leurs denrées, ils ne trouveraient que des ouvriers sans ouvrage à la porte des fabriques fermées. Il va sans dire que, pendant le premier semestre de 1852, le bordereau du percepteur sera, dans chaque ménage, le seul article de compte à enregistrer. Tous ces résultats matériels peuvent se prévoir : ce sont des comptes tristes, quoique faciles à établir; mais la situation générale d'un pays sans autre autorité que des pouvoirs frappés de mort à terme fixe, la situation de ces pouvoirs eux-mêmes en face de la nation en détresse, voilà ce qui, ne s'étant jamais vu, ne peut pas trop s'imaginer. Personne ne sait mieux que nous de quelle énergie dans le danger, de quelle courageuse fidélité dans la défense des lois est capable l'administration française. Nous ne doutons pas qu'en dépit des menaces des partis et malgré l'incertitude de sa propre destinée, chacun de ses membres n'ait la résolution de faire jusqu'au bout, pour le maintien de la paix publique, son devoir tout entier; mais avouons que ce singulier procédé, si fort affectionné par la constitution, de placer pendant des semaines entières en face d'un pouvoir encore en fonctions un autre en expectative, est de nature à causer aux regards les plus exercés une hallucination fatale. A qui obéir dans cet intervalle entre un pouvoir qui n'est plus et un autre qui n'est pas encore? Quelle sera, par exemple, dans les derniers jours de mai, l'autorité morale de l'assemblée législative actuelle, destinée, une semaine après, à faire place à des combinaisons de majorité nouvelle? Et cependant c'est à cette

assemblée dont la succession aura déjà saisi ses héritiers présomptifs qu'appartiendrait, nous dit-on, la tâche de valider, d'annuler au besoin l'élection du président, de choisir entre les divers candidats, si aucun d'eux n'a réuni la majorité absolue des suffrages? On se flatte qu'une assemblée déjà remplacée pourra disposer de la France par testament, et que ses successeurs accepteront avec une piété plus que filiale tous les ordres de sa volonté défaillante! Malheureusement pour les assemblées comme pour les hommes, le terme de la vie est le même que celui de la puissance, et il y a long-temps qu'on sait que le lit de mort des plus grands rois est entouré de peu d'hommages. Une assemblée et un président dont les pouvoirs seront légalement épuisés, voilà quels seront au plus fort d'une agitation électorale, dans le conflit de partis acharnés, en face de factions audacieuses, les chefs de la société française! voilà dans quelles mains affaiblies sera déposée toute l'autorité sociale! Pour se flatter qu'elle y fût en sûreté, il faudrait que nous eussions fait de bien grands progrès dans le respect littéral de la loi. Parlons sérieusement : il n'y aura plus de force de gouvernement en 1852, et les défaillances de la tête se communiqueront à tous les organes. L'anarchie le sait bien, et nous l'entendons de toutes parts donner rendez-vous à ses auxiliaires pour ce jour inespéré où, son éternel ennemi ayant disparu, le terrain lui appartiendra sans contestation.

Et cependant, s'il y eut jamais une occasion où la présence d'une autorité ferme, vigilante, prête à agir énergiquement, ait été nécessaire sur tous les points du territoire à la fois, cette occasion se présentera assurément la première fois où le suffrage universel sera appelé à intervenir pour une élection quelconque, ou de président, ou d'assemblée. Rien n'est en effet, nous le savons, devenu plus difficile à définir que ce qui constitue le suffrage universel. Il avait plu à l'assemblée constituante de donner ce nom à un système électoral de son choix. L'assemblée législative actuelle, usant exactement du même droit, a, par la loi du 31 mai, étendu le temps nécessaire pour reconnaître le domicile véritable du citoyen et pour faire naître en lui cet attachement au sol de la patrie, cette stabilité d'habitudes dont les états les plus démocratiques ont toujours fait la condition nécessaire du droit de cité. Une minorité a émis alors la prétention d'interdire à l'assemblée actuelle la faculté dont la précédente avait usé sans contestation. A ses yeux, le suffrage a cessé d'être universel du moment où la condition du domicile a passé de six mois à trois ans, et, sur cette prétention, la loi du 31 mai, votée aux deux tiers des suffrages, a été déclarée par certains docteurs en droit constitutionnel nulle et non avenue. Une résistance a été organisée contre elle, et n'attend, nous

a-t-on beaucoup dit, pour se produire que la première élection générale dont la France sera le théâtre. Nous ne sommes pas outre mesure effrayés de ces menaces; une indignation si bien réglée, si prudemment ajournée, ne nous paraît pas menacer de tout emporter devant elle. La loi du 31 mai sera exécutée, nous n'en doutons pas, à une condition cependant, c'est qu'il y ait un pouvoir exécutif debout. Donnez-nous un pouvoir énergique, et la loi du 31 mai sera exécutée comme elle a été faite, sans autre résistance que d'impuissantes fanfaronnades; mais pour agir il faut être, et le cours légal de la constitution abîme le pouvoir dans le néant en 1852. C'est là le véritable danger des élections prochaines. Espérerait-on le fuir en lui cédant le terrain? En dénaturant la loi du 31 mai pour complaire aux violences de l'opposition, espérerait-on la ramener à déposer un vote paisible dans l'urne électorale? Ce serait l'illusion de la faiblesse. A moins de revenir au suffrage universel tel que l'avait organisé le gouvernement provisoire, c'est-à-dire au chaos électoral; à moins de laisser de nouveau à une majorité factice la faculté d'opprimer, à l'aide des populations vagabondes, le vœu sincère du pays, le parti révolutionnaire ne se contentera d'aucune loi électorale. Toute organisation électorale régulière rencontrera de sa part la même opposition que la loi du 31 mai; il lui faut la confusion ou le conflit. Des élections perdues dans le désordre ou opprimées par la violence sont la seule chose qui lui convienne, et pour nous, il faudra, à la prochaine lutte électorale, nous résigner à livrer le sort de la France au hasard, ou nous préparer à défendre le droit par la force.

Le parti de l'ordre, je le sais bien, n'est point à sa première épreuve pour une telle lutte. Il lui est arrivé de la soutenir non-seulement sans gouvernement pour l'appuyer, mais même en face d'un gouvernement qui le combattait. Nous n'avons point oublié l'attitude courageuse des départemens en présence des commissaires et à la lecture des circulaires du gouvernement provisoire. Nous nous rappelons comment s'évanouirent en fumée les menaces des fondateurs de la république. Aussi il est une condition qui, dans toutes les crises, pourrait suppléer à nos yeux comme gage de sincérité à l'existence et à l'action d'un gouvernement régulier. Cette condition, c'est l'union franche, loyale, complète, de tous les défenseurs de l'ordre; c'est cette union, telle qu'elle est sortie émue et pour ainsi dire brûlante du terrible combat de juin 1848. Nous croyons fermement que le parti de l'ordre, bien uni et tout armé, comme nous l'avons vu, est plus que suffisant pour se défendre et tenir à lui seul lieu de gouvernement au pays. Nous espérons aussi que cette union, fort ébranlée dans ces derniers temps, n'est pas définitivement rompue, nous essaierons même de dire tout à l'heure sur

quel terrain nous nous croyons sûrs qu'elle se rétablira toujours; mais, à parler franchement, s'il est une chose douteuse, c'est qu'on puisse, d'ici à l'année prochaine, grouper sur tous les points de la France le parti de l'ordre tout entier autour d'un nom propre, quelque illustre qu'il puisse être. Les noms propres, au contraire, semblent avoir la propriété de dissoudre le parti de l'ordre, et même, plus ils sont illustres, plus par conséquent ils réveillent de souvenirs, plus ils paraissent prompts à faire ravage dans ses rangs. Or, l'élection d'un président, c'est avant tout le choix d'un nom propre, et de ce choix dépendra, dans le double combat auquel nous aurons à faire face, l'union ou la dissidence de l'armée de l'ordre. Nous prions en effet qu'on veuille bien ne le jamais perdre de vue : le véritable nœud de la crise prochaine, la véritable nouveauté du péril, c'est l'élection simultanée du président et de l'assemblée. Faites dans le même mois, ces deux élections devront se faire aussi sous la même inspiration. Il sera impossible d'être uni sur l'une et divisé sur l'autre. Les mêmes comités électoraux devront se prononcer entre les candidats à la présidence et dresser la liste des représentans de l'assemblée. Si les défenseurs de l'ordre sont en dissentiment sur un point, ce désaccord se fera sentir dans l'opération tout entière. Et supposant même par impossible qu'un candidat à la présidence se crût assez fort du prestige de son nom, assez sûr de son autorité sur les esprits populaires pour se passer du concours des comités modérés de chaque département, nous ne voyons pas bien encore en quoi son élection isolée serait utile soit à lui, soit à la France. Ne faut-il pas à ce président une assemblée unie avec lui d'intentions et de sentimens? La France n'est-elle pas rassasiée des conflits de pouvoirs? et lui est-il réservé, pour dernière épreuve, de voir en face d'un président engagé dans la cause de l'ordre une assemblée où, grace aux dissentimens du parti modéré, l'esprit révolutionnaire parviendrait à disputer ou à dominer la majorité?

Ainsi une double crise électorale, le terme de tous les pouvoirs réguliers, la loi du 31 mai attaquée peut-être à main armée, une division probable dans le parti de l'ordre, voilà le véritable bilan de l'année 1852. Point de gouvernement, des lois contestées, une majorité rompue, voilà où nous arrivons à un jour marqué par une pente insensible. Il est plus que temps d'y songer.

Comment faire cependant? Pour sortir d'embarras, faut-il sortir de la loi? La question est posée avec inquiétude par beaucoup d'esprits honnêtes. Elle est répétée sur un ton de défi ironique par les ennemis habituels de toute loi, déguisés aujourd'hui en défenseurs accidentels d'une légalité révolutionnaire. Nous répondrons aux premiers; nous n'avons rien à dire aux seconds, excepté qu'ils ne nous font ni illusion ni peur.

Il y a deux manières, en effet, d'invoquer en France le respect scrupuleux de la légalité : nous connaissons ces deux manières, et nous ne les confondrons jamais. Il y a un esprit de légalité hypocrite qui se presse incessamment autour des lois pour les désarmer d'abord et les étouffer ensuite. Nous avons vu la pratique de cet esprit-là le 24 février 1848; on en a fait la théorie devant la cour de justice de Versailles. Une question de légalité douteuse, soulevée à propos, met dans un jour de crise le pouvoir en suspicion; avec la mobilité de l'opinion française, un pouvoir suspecté est bientôt abandonné, puis détruit. Alors le tour est fait, comme on dit, et les lois entières sont sacrifiées à un scrupule de détail dont le nom qui servait la veille de cri de guerre n'est prononcé le lendemain qu'avec dérision. Ç'a été l'histoire du droit de réunion et de la monarchie. La constitution actuelle a déjà vu accourir plus d'une fois à sa défense ces champions bénévoles qui n'auraient pas mieux demandé que de bouleverser la société en son nom. On a toujours réussi à se dégager à temps de ces embrassemens perfides. Nous sommes donc parfaitement édifiés sur la valeur des protestations légales et des menaces du parti révolutionnaire, et, si elle n'avait que des défenseurs aussi compromettans, la légalité serait à nos yeux fort en péril; mais nous savons parfaitement aussi que dans des temps comme le nôtre le respect de la loi est la seule garantie qui reste au repos de la société, et pour ainsi dire le seul point de repère de la conscience publique égarée. Les honnêtes gens ont trop souffert des coups insolens de la force et du hasard pour être pressés de se jeter eux-mêmes, quelque nécessité qui les y pousse, dans le jeu des révolutions. Il est de leur dignité, de leur conscience, de leur prudence même, de se tenir attachés le plus long-temps qu'il leur est possible au droit, à l'ombre même du droit. Et s'il est absurde de prétendre que la propriété, la famille, tous ces biens qui font partie de la liberté providentielle et inaliénable de l'homme, et qui sont aujourd'hui tous en question, doivent être sacrifiés jusqu'au bout à un scrupule de légalité, si c'est là, ou jamais, le cas d'invoquer ces droits imprescriptibles antérieurs aux constitutions dont on nous a tant parlé, il n'en est pas moins vrai qu'avant de recourir à de terribles extrémités, les derniers efforts de courage et de patience doivent être tentés pour concilier le salut de la société et l'intégrité des lois.

C'est ce désir infiniment respectable de légalité qui a suggéré, dès l'année dernière, à tant d'organes éclairés de la presse modérée, à tant de corps constitués exprimant le véritable vœu du pays, l'idée de provoquer l'assemblée nationale actuelle à décréter la révision légale de la constitution. Cette demande encore timide peut se résumer ainsi : La société périt dans la constitution, il lui répugne d'en sortir violemment; mais si elle pouvait en sortir légalement? Or, la constitution a

ouvert elle-même une porte, très étroite à la vérité, par l'article 3, que nous allons transcrire ici, bien qu'il soit déjà connu de tout le monde :

« Lorsque, dans la dernière année d'une législature, l'assemblée nationale aura émis le vœu que la constitution soit modifiée en tout ou en partie, il sera procédé à cette révision de la manière suivante :

« Le vœu exprimé par l'assemblée ne sera converti en résolution définitive qu'après trois délibérations consécutives prises chacune à un mois d'intervalle et aux trois quarts des suffrages exprimés. Le nombre des votans devra être de cinq cents au moins. »

Ainsi, sans sortir des termes de la constitution, si l'assemblée actuelle s'y prêtait, avant le mois de septembre une assemblée de révision pourrait être convoquée. Elle serait élue dix mois avant qu'il fût question d'une nouvelle élection de président, sous les yeux par conséquent d'un pouvoir en état de prêter main forte à l'exécution des lois. L'interrègne serait ainsi prévenu. Le pouvoir ne tomberait pas en déchéance, et, avant qu'il fût question de procéder au choix d'un chef de l'état, les bases de l'édifice politique eussent été partout raffermies; les attributions de tous les pouvoirs auraient été mieux définies, par là même les sujets d'ombrage, les occasions de conflit écartés : l'union du parti de l'ordre pour le choix du président serait devenue plus facile ou sa division moins dangereuse.

Il est clair que c'est là le moyen unique de dénouer légalement les complications légales; il est tout simple par conséquent que ce soit de ce côté que tournent leurs regards tous les amis de la paix, des lois et de leur pays.

On leur dit que cet espoir est vain; on leur dit que la révision légale de la constitution est impossible pour deux raisons principales : d'abord, parce que les divisions intestines du parti de l'ordre ne permettent pas d'attendre de ses fractions diverses un concours unanime dans l'œuvre d'une constitution nouvelle; ensuite, parce que, fût-il réuni tout entier, il ne dispose pas, dans l'assemblée actuelle, de la majorité suffisante pour obtenir constitutionnellement, c'est-à-dire aux trois quarts des suffrages exprimés, le décret de révision. Abordons résolûment l'une et l'autre difficulté.

Les divisions du parti de l'ordre ne sont un mystère pour personne. A dire le vrai, nous nous étonnons que, parce qu'il était prudent de les taire, quelques personnes aient paru penser qu'il était possible de les effacer complétement. Lorsque fut formée, il y a trois ans, cette coalition des partis qui a sauvé la France, leurs chefs, divisés la veille par tout ce qui peut séparer des hommes publics, n'ont pas prétendu s'être réveillés, le lendemain, transformés par un coup de baguette et par-

faitement d'accord sur tous les points. Une telle profession eût été ridicule et au fond peu digne d'eux : c'eût été reconnaître qu'ils avaient compromis, pendant des années, la paix de leur patrie pour des opinions irréfléchies, pour des dissentimens de peu d'importance qu'un seul jour pouvait leur faire oublier. Rien ne serait plus loin de la vérité. Le péril commun, une horreur commune pour d'épouvantables doctrines, un désir pareil de rendre un peu de repos à la France épuisée, imposaient silence à tout autre sentiment; mais des différences qui ne portaient sur rien moins que sur la manière d'envisager tout le cours des idées et des événemens en France depuis soixante ans ne pouvaient disparaître si facilement. Trois choses de très inégale valeur séparaient les hommes de l'ordre : des ressentimens, des affections et certains principes. Il ne fallait que de la vertu pour oublier des injures; mais on ne pouvait ni arracher son cœur, ni étouffer sa conscience. Les hommes d'ordre prirent le seul parti raisonnable : ils ajournèrent les questions qu'ils ne pouvaient résoudre en commun; ils laissèrent à l'action salutaire du temps le soin de concilier leurs sentimens et de rapprocher leurs convictions, et en attendant ils se mirent résolûment à l'œuvre pour combattre en commun ce qui leur était également contraire, et pour rétablir en commun ce qui leur était également cher. Le fruit de cette résolution patriotique ne se fit pas attendre. Sous cette action commune et limitée, le bon ordre rentra dans les finances, la régularité dans l'administration, la fermeté dans la justice; les recrues de l'émeute furent balayées du sol; l'instruction publique reçut une direction religieuse; la presse contint sa licence. La France respira. La rapidité de ce succès a fait illusion sur la possibilité de le pousser plus loin encore. On aurait bien voulu rendre complète et définitive une union si fructueuse. Avec l'instrument de cette majorité qui avait sauvé le présent, il eût été infiniment désirable de pouvoir fonder l'avenir. De là tant de solutions improvisées de tous côtés, proposées, discutées, repoussées. C'est que les divisions qui s'effaçaient dans l'ajournement et le silence ont reparu quand on a voulu les annuler tout-à-fait. Le parti de l'ordre a éprouvé à ses dépens ce que l'expérience apprend même à d'assez bons ménages : c'est qu'à moins que la sympathie des cœurs ne soit complète, une certaine réserve sur les points délicats est la meilleure sauvegarde de la paix domestique. L'union s'est rompue quand on a essayé de la rendre trop intime. Ne pouvait-on prévoir ce résultat? Je l'ignore. A coup sûr, on ne peut pas aujourd'hui le méconnaître.

Le point à éclaircir maintenant est celui-ci. La conduite qui avait si bien réussi au parti de l'ordre, cette conduite qui ajourne tous les sujets de dissentimens et concentre sur les questions urgentes le concours

puissant d'une action commune, cette conduite est-elle épuisée et ne peut-elle pas être reprise? Autrement, n'y a-t-il plus que des questions de dynastie, de république et de monarchie, de politique proprement dite à résoudre en France? Le parti de l'ordre n'a-t-il plus d'ennemis communs à combattre? N'a-t-il plus de réformes communes à faire prévaloir sur les idées anarchiques? Le terrain est-il déblayé à ce point que les divers partis politiques n'aient plus qu'à se le disputer librement? Le bon sens public répondra pour nous. Les questions de politique proprement dite sont aux yeux du public aujourd'hui, comme il y a trois ans, des questions secondaires. Les ennemis communs du parti de l'ordre lui paraissent aussi menaçans que jamais. Les idées anarchiques comptent un tiers des représentans dans l'assemblée : elles sont inscrites dans presque toutes les institutions républicaines de 1848. A ce point de vue, nous dirions volontiers que c'est précisément la constitution de 1848 qui est la commune ennemie du parti de l'ordre; mais nous nous hâtons d'expliquer cette parole. La constitution de 1848 n'a été ni une œuvre libre ni une affaire de choix pour beaucoup de ceux qui l'ont votée. Le jour où elle a été faite, elle a été comme une planche de salut, où la société a pu sauver ses principes fondamentaux dans le naufrage de toute institution régulière. Elle a consacré la famille, la propriété, la liberté de la conscience et du travail : c'était beaucoup faire pour une assemblée qui comptait dans son sein M. Louis Blanc et M. Proudhon; cependant il faut convenir que, tout en consacrant ces grands principes, elle les a très mal protégés. Elle a condamné la révolution, mais elle a tout fait pour l'encourager. Elle a mis dans tous les ressorts du pouvoir tant de complications à la fois et de faiblesses, que la machine est presque impossible à gouverner sur la mer orageuse où nous sommes, et fait eau de toutes parts. Nous en appellerions volontiers au souvenir de tous les hommes politiques qui ont siégé dans l'assemblée depuis deux ans : y a-t-il une des difficultés qui ont paralysé l'action du pouvoir, — soit l'indécision de la situation réciproque du président et de ses ministres, soit l'agitation fiévreuse produite par une assemblée permanente, obligée toujours et de s'occuper elle-même et d'occuper l'attention publique, — y a-t-il une de ces questions, qui nous ont fait perdre le fruit de trois années de repos, dont il ne faille faire honneur aux bizarreries de la constitution? Aussi voyez la singularité du résultat : la constitution, dans son préambule, condamne toutes les doctrines socialistes avec une netteté sans réplique; la constitution n'est chère en France qu'aux socialistes de toutes les couleurs : elle n'est invoquée que par ceux-là même qu'elle flétrit. Œuvre étrange et contradictoire, qui, en donnant toute raison aux amis de la société, a mis toute la force du côté de ses ennemis!

Si ces considérations sont vraies, leur conséquence est nécessaire; si la constitution est l'ennemie commune du parti de l'ordre, l'œuvre commune du parti de l'ordre, c'est la réforme de la constitution. C'est à écarter des complications qui perdent le pouvoir d'abord et la société ensuite que son action commune doit s'appliquer. On dit qu'il est impossible de faire une constitution qui satisfasse toutes les nuances de la majorité du pays: est-il nécessaire pour cela d'en maintenir une qui les mécontente toutes également? Parce qu'on désespère d'insérer dans une constitution nouvelle tout le bien qu'on peut rêver, est-il nécessaire de subir dans la constitution actuelle tout le mal qu'on peut craindre? On dit que la situation présente des partis ne contient pas la solution définitive de tous les problèmes politiques qu'une constitution pose; mais, si la constitution actuelle contenait la ruine définitive de tous les intérêts qui fondent une société, aimerait-on mieux périr définitivement que se sauver provisoirement? Ce serait pousser loin la haine du provisoire et le goût des solutions franches. Pour ma part, la hardiesse de certains dilemmes m'effraie; j'avoue que, quand le socialisme est l'un des deux termes, je n'ai jamais assez d'intermédiaires. Il en est, j'imagine, des nations comme des hommes : c'est toujours au fond d'une question de temps qu'on dispute; toute guérison est temporaire, mais la mort est irrémédiable.

Nous sommes intimement persuadé que si l'assemblée actuelle, par exemple, avec toutes les divisions qu'elle renferme, avait eu les mains libres pour travailler à l'œuvre de la constitution, elle en serait venue à son honneur. Il ne lui aurait pas fallu beaucoup d'efforts pour faire quelque chose d'infiniment plus sensé, plus social, plus honorable pour la raison d'un peuple que l'ébauche informe de 1848. Je suis persuadé qu'il ne se serait trouvé dans aucune nuance du parti modéré non-seulement aucune voix pour proposer, mais même aucun cerveau pour imaginer quelque chose d'aussi absurde que l'antagonisme de deux pouvoirs issus de la même origine, renfermés dans le même cercle de fer, et élevés sur deux piédestaux parallèles comme pour se mesurer de l'œil et se provoquer du geste. Je suis convaincu qu'il ne serait passé par l'esprit d'aucun membre du parti modéré d'imposer au chef du pouvoir exécutif un véritable supplice de Tantale, en lui donnant tout l'éclat des prérogatives royales, et lui en refusant en même temps la durée et la jouissance. Quelque déplorables que soient les divisions du parti de l'ordre, il est pourtant des principes de gouvernement qui sont communs à tous ses membres. Le bon sens qui leur est à tous échu en partage, l'expérience des affaires qu'ils ont tous acquise sous des régimes différens, ont mis parmi eux de certaines règles politiques au-dessus de toute contestation sérieuse. Il règne dans leurs rangs un esprit

de gouvernement qui s'est fait jour dans toutes les mesures politiques qu'ils ont prises. Cet esprit a présidé à la loi sur l'enseignement, à la conduite de l'expédition de Rome, à la discussion laborieuse de la loi du 31 mai : pourquoi ne présiderait-il pas aujourd'hui à l'œuvre d'une constitution nouvelle? Une constitution n'est pas un arcane qu'il faille recevoir du ciel ou concevoir par inspiration. Elle se fait comme toute œuvre humaine, avec de la bonne volonté et du bon sens. Le bon sens suffit pour bien juger ce qui est possible, et la bonne volonté pour l'accomplir.

Mais nous savons bien, sans qu'on nous le dise, où est la difficulté véritable. Que fera la constitution nouvelle à l'égard du pouvoir exécutif? Toute la constitution est là pour certaines personnes, et si, à la place de ce mot abstrait, nous consentions à mettre un nom propre, nous serions encore plus près de la vérité. Le président actuel de la république sera-t-il ou ne sera-t-il pas prolongé dans l'exercice de ses pouvoirs? Il n'y a pas, aux yeux de beaucoup de gens, d'autre question constitutionnelle que celle-là. La constitution actuelle interdit la réélection du président : c'est là son unique tort pour les uns, c'est aussi son seul mérite pour les autres. Nous connaissons des gens qui trouveraient la constitution excellente, si elle permettait au prince Louis-Napoléon de garder les rênes de l'état; nous en connaissons d'autres qui dès à présent trouvent qu'elle n'est pas si mauvaise, parce qu'elle proclame à un certain jour la déchéance du prince Louis-Napoléon. Suivant qu'elle satisfait soit un désir, soit une crainte personnelle, la constitution tout entière est glorifiée ou condamnée. Étrange préoccupation dans un pays qui a fait depuis tant d'années la douloureuse expérience de la faiblesse du pouvoir et de l'inanité des hommes! singulière vertu des souvenirs! incroyable persistance des habitudes d'une nation! Vainement dix révolutions ont-elles prouvé que les pouvoirs peuvent très peu de chose pour leur propre défense, encore moins pour la ruine de leurs ennemis : il semble toujours à ce pays, si long-temps gouverné d'en haut, que le nom du titulaire du pouvoir est la grande, l'unique affaire qui l'intéresse. A nous voir tous rechercher ou redouter, avec ces terreurs ou ces ambitions passionnées, les insignes du pouvoir exécutif, on dirait toujours que l'autorité de Louis XIV est cachée quelque part dans un coin inconnu de cette société, et que, si nous ne sommes pas les premiers à la découvrir, elle en va sortir pour nous écraser! Hélas! il n'y a plus de Louis XIV, il n'y a plus de Napoléon! Il y a des hommes dont la société se sert; il n'y en a plus qui la sauvent et qui la dominent. Aussi les grands échauffemens de la presse pour et contre ce qu'on nomme, dans le jargon des partis, la prolongation des pouvoirs, nous semblent-ils par-

faitement disproportionnés à la réalité des choses. L'article qui interdit la réélection d'un président est une des absurdités de la constitution de 1848. Le mot d'absurdité n'a rien de trop fort pour un système qui condamne un pays à n'avoir jamais qu'un novice à la tête de l'état, qui interdit au pouvoir toute vue de progrès et toute pensée d'avenir. Ce n'est ni la seule ni la plus choquante. Il ne s'agit donc ni de cet article seul, et encore moins du président actuel en particulier. Changer la constitution pour un homme serait un dévouement puéril que personne ne mérite ni n'inspire dans notre âge sceptique; mais craindre un homme à ce point qu'on s'enferme de gaieté de cœur dans une constitution détestable pour avoir le plaisir de l'y tenir prisonnier avec soi, ce ne pourrait être que l'égarement d'une irritation exaltée.

L'important, suivant nous, c'est qu'en 1852 la France soit rendue à la liberté de ses vœux et de ses mouvemens. La constitution de 1848 semble avoir conspiré de toutes les manières contre cette liberté; les gens qui l'ont faite avaient leur raison pour cela : c'est une constitution toute prohibitive. La moitié de ses articles est consacrée à interdire au peuple souverain de faire telle ou telle chose, d'élire celui-ci ou celui-là, de telle façon ou de telle autre. Cette constitution, qui n'oppose aucune barrière aux entreprises des factieux, a inventé mille entraves pour arrêter l'expression du vœu national. Il faut faire tomber ces liens. Qui profitera de cette liberté? Je l'ignore, et ne veux pas même le savoir; quel qu'il soit, il n'en profitera pas seul. Nous serons rentrés dans le vrai. La vérité est au profit de tout le monde. J'ajouterai même que, si l'on ne veut pas que la situation violente où nous sommes se dénoue au bénéfice d'un seul parti ou d'un seul homme, si l'on veut maintenir entre les diverses fractions du parti de l'ordre cette trêve de Dieu que la république a consacrée, il faut à tout prix commencer par replacer la France dans un état où elle puisse, non pas s'asseoir définitivement, mais faire halte sans trop d'inquiétude. Une société dans l'état où est la nôtre, qui n'est pas sûre du lendemain, qui ne peut jamais respirer jusqu'au fond de sa poitrine, est une société qui attend et qui appelle un sauveur; elle est prête à se jeter dans les bras du premier qui semble lui promettre un peu de repos : c'est une carrière ouverte pour tous les coureurs d'aventures, c'est une prime incessamment offerte à tous les rêveurs de coups d'état et à tous les faiseurs de coups de main.

L'intérêt des hommes d'ordre, aussi bien leur intérêt commun dans le salut de la société que l'intérêt particulier de chacun d'eux dans le maintien de l'équilibre des partis, commande donc impérieusement la réforme de la constitution. Ils le sentiront tous, ils le sentent déjà, j'en suis sûr. A la voix de l'intérêt d'ailleurs se joint la voix de l'hon-

neur. L'assemblée actuelle, élue au lendemain des jours d'orage, a reçu la mission de sauver la France; elle ne peut pas la laisser échapper de ses mains défaillantes pour aller de nouveau tomber en quelque sorte par déshérence sous la prise de la révolution. Elle ne peut pas reparaître au jour marqué devant le pays sans autre compte à lui rendre que le terne et triste récit de ses dissensions intérieures. Si, pendant trois ans d'omnipotence, en possession de toutes les forces d'un grand pays, renfermant en soi toutes les lumières, l'assemblée législative n'a rien fait, rien su, rien voulu, rien tenté; si le socialisme reprend le cours de nos annales à la même page où 1849 en a marqué le sinet, je ne sais quel châtiment la Providence réserve à ses membres, mais leur honneur en répondra devant l'histoire.

J'ose donc espérer que pas un des membres du parti de l'ordre ne viendra donner à la constitution de 1848 un vote confirmatif qui serait la condamnation des convictions de toute sa vie, et qu'un décret, convoquant les colléges électoraux pour la révision de la constitution, réunira l'entière, l'ancienne majorité de l'assemblée actuelle.

Dans les trois circonstances les plus solennelles de son existence, voici de combien de voix cette majorité se composait :

Dans le scrutin de division pour le crédit de l'expédition romaine, au mois d'octobre 1849, le nombre des votans était de 649; la majorité s'éleva à 469 voix.

Dans le scrutin de division pour la première délibération du projet de loi sur l'enseignement, le nombre des votans était de 642; la majorité fut de 455.

Dans le scrutin de division sur la première délibération du projet de loi électorale, le nombre des votans atteignit le chiffre de 689; la majorité se composa de 466 voix.

Dans ces diverses occasions, la majorité a dépassé les deux tiers du nombre des votans, elle n'a pas atteint les trois quarts; il s'en est fallu de trente à quarante voix chaque fois que ce maximum constitutionnel fût obtenu. Il y a quelque différence sans doute entre le vote d'une mesure quelconque de politique qui emporte une adhésion positive à la conduite d'un parti et le vote d'un décret de révision qui n'engagerait nullement l'avenir et laisserait toute liberté à l'expression du vœu national. Un appel au pays réunira toujours plus de suffrages qu'une loi déterminée. Il est probable cependant que, dans l'état actuel des partis, le décret de révision, à sa première épreuve, rencontrera une minorité d'opposition plus forte que le quart de l'assemblée. Il faut le croire, puisqu'on nous le dit : l'appel au pays sera repoussé par les prétendus organes des volontés et des intérêts populaires.

Un tel spectacle sera instructif pour la France et édifiant pour tout

le monde; mais, pour apprécier la valeur morale et par conséquent la durée probable d'une telle résistance, il faut se placer sérieusement dans l'esprit des institutions républicaines telles que les républicains eux-mêmes les ont faites et proclamées.

Sous la république dont 1848 a posé les fondemens, il n'y a qu'un seul principe de gouvernement : c'est la souveraineté absolue, illimitée, imprescriptible de la majorité numérique des électeurs. La majorité est le seul pouvoir qui survive au sein d'une démocratie rigoureusement nivelée à l'abaissement de toutes les autorités humaines. La république est le premier gouvernement qui ait hardiment repoussé tout autre droit que celui de majorité pure et simple. L'ancienne société française avait vécu sur la croyance qu'une longue suite d'aïeux, la possession continue du pouvoir, l'éclat des services rendus, tous les signes reconnus d'une protection divine, pouvaient donner à l'aîné d'une famille mise depuis long-temps hors de pair le droit de commander à une nation dans les règles de la justice éternelle et de l'intérêt social. La république a banni des lois le nom de l'hérédité et ses représentans du territoire. Nous avons connu, nous, un gouvernement qui, sans prétendre à cette délégation divine, croyait tenir du libre consentement de la nation, de la foi réciproque des sermens, un droit une fois acquis que le parjure seul pouvait faire perdre. Ce gouvernement est tombé, au sein de la fidélité la plus entière, dans la pleine observation de la parole, sans qu'on pût lui reprocher d'avoir effacé un trait de lettre du serment qu'il avait prêté. La république née de ses ruines a applaudi à sa chute; elle a proclamé qu'une nation ne pouvait prendre d'engagement envers aucun homme et n'était pas esclave de sa foi. Sous tous les gouvernemens précédens, une certaine distinction fondée sur l'éducation, sur l'expérience, sur les services rendus, existait entre les hommes; on proportionnait le droit politique à la capacité présumée; les vieux serviteurs de l'état, ceux qui avaient répandu leur sang sur les champs de bataille, ou blanchi dans l'étude des lois, partageaient à titres égaux, avec l'élément populaire, l'autorité législative. La république a effacé ces distinctions anciennes comme la nature et les sociétés humaines; elle a fait des hommes autant d'unités mathématiques, figurant tous avec la même valeur dans les opérations politiques. Hérédité, légalité constitutionnelle, équilibre des pouvoirs, elle a tout sacrifié au culte, à l'idolâtrie de la majorité pure et simple. Dans les principes républicains, la moitié plus un des électeurs dispose d'un pouvoir sans limite sur la moitié moins un. C'est la dernière règle, le dernier boulevard d'ordre qui subsiste; c'est la seule autorité reconnue; elle est sans rivale et sans contrôle.

Il serait permis par conséquent de se demander (et de toutes parts

déjà la question s'élève) si les mêmes législateurs qui proclamaient ce principe en termes si formels ont eu le droit d'en suspendre immédiatement l'application en soumettant l'acte par excellence de la souveraineté populaire au bon vouloir d'une minorité. Il serait permis de se demander si l'article qui exige pour la révision de la constitution le concours des trois quarts d'une assemblée délibérante, qui permet par conséquent à une minorité d'un quart d'arrêter le vœu populaire, n'est pas absolument dérogatoire au principe absolu de la souveraineté des majorités, et si, la contradiction existant entre le principe et les conséquences, ce n'est pas le principe qui doit l'emporter. Mais nous aimons mieux, sans poser par avance ces questions toujours épineuses d'interprétation légale, envisager de sang-froid quelle sera la situation de la minorité de l'assemblée s'opposant, au nom d'un article inconséquent de la constitution, à ce qu'un appel soit adressé par la majorité de l'assemblée à la majorité du pays.

Cette minorité sera républicaine par essence; elle se prétendra même, et c'est une prétention qui ne lui sera pas contestée, la seule partie de l'assemblée cordialement républicaine. Les mots de souveraineté du peuple, de suffrage universel, d'égalité absolue, s'échapperont à tout instant de sa bouche, et, après ces protestations éloquentes, elle conclura de cette manière : — La majorité du peuple, légalement représentée par la majorité de ses élus, demande à changer les formes du gouvernement sous lequel elle vit. Cela ne se fera pas, parce qu'à nous minorité, représentans d'une minorité, cela ne convient pas. Cela ne se fera ni demain, ni aujourd'hui, ni l'an prochain, ni dans dix ans, tant qu'il y aura dans une assemblée quelconque cent cinquante d'entre nous pour s'y opposer. Vous alléguez vos souffrances, vos intérêts qui languissent, la misère qui vous gagne, la patrie qui, s'affaissant avec l'autorité qui la représente, descend de son rang élevé dans le monde. Un cri s'élève du sein du commerce ruiné et des entrailles appauvries de la terre. Que nous fait ce cri? Nous ne l'entendons pas. Nous voulons rester législateurs six mois de plus, pour atteindre en paix le terme de notre mandat. La constitution nous accommode : que le pays la subisse et s'en tire comme il pourra!

Puis la minorité ajoutera, en se tournant vers la majorité : Vous avez fait une loi électorale; cette loi est parfaitement conforme aux termes exprès de la constitution, elle est revêtue de toutes les sanctions légales; mais cette loi ne nous convient pas. Sachez bien que nous n'avons nulle intention de l'observer et que nous passons nos troupes en revue pour la renverser à jour fixe par la force. Ainsi, d'une part, résignez-vous à respecter la constitution dans ses rigueurs les plus extrêmes, mais préparez-vous a nous voir violer les lois les plus for-

mellement consacrées. Quand la loi nous plaît, nous l'imposons à tout hasard; quand elle nous déplaît, nous l'attaquons à tout venant. A vous majorité, l'obéissance est votre partage; à nous minorité, l'insurrection est notre droit.

Voilà le langage que deux cents représentans se proposent, dit-on, de tenir le mois prochain à la France assemblée; quand ils se lèveront pour s'opposer au décret de révision, ce sera sous cette forme irritante qu'ils feront connaître au vœu public le *liberum veto* de leur fantaisie individuelle.

Ce langage sera tenu une fois, deux fois peut-être; il ne sera pas long-temps répété. Nous vivons dans un temps où une certaine hardiesse de déraison n'est pas long-temps possible, nous vivons dans un temps où le poids de l'opinion se fait sentir sur toutes les têtes. L'opinion est plus souveraine que tous les souverains : elle a renversé dans ses écarts les trônes les plus solides; elle a arrêté une première fois la révolution victorieuse; elle emportera, si elle le veut, dans le cours irrésistible de ses vœux légitimes, les derniers retranchemens des velléités révolutionnaires.

Les amis éclairés de la légalité actuelle le sentiront d'ailleurs. Il y a dans toutes les situations fausses un mot que tout le monde dit tout bas, mais qu'il ne faut pas laisser prononcer tout haut. Depuis 1848, chacun voit, chacun sait que le gouvernement républicain est une œuvre imposée par la minorité à la majorité de la France. Quand il y aura d'un côté deux cents voix pour le maintien de la constitution présente, et de l'autre cinq cents pour appeler contre elle au tribunal de la France, le secret de la situation sera écrit en gros caractères et lisible pour le plus ignorant. Quand on en est là, les situations se dénouent d'elles-mêmes : ce n'est ni tel homme ni tel parti qui s'en charge, c'est tout le monde.

ALBERT DE BROGLIE.

LA

COMÉDIE POLITIQUE

A ATHÈNES ET A PARIS.

Le bonheur des peuples ne se mesure pas à leurs plaisirs. Il en est des nations comme des individus : les plaisirs sont la consolation de ceux qui ne connaissent pas le bonheur; c'est la petite monnaie de la joie, un remède contre l'ennui dont on souffre à l'époque des grands désabusemens. Personne n'imagine sans doute qu'il y ait plus de bonheur en un soir, sur les boulevards de Paris, où s'ouvrent pour la foule vingt théâtres, que dans quelque paisible village, enseveli à ces premières heures de la nuit dans le repos et le sommeil. C'est une vérité dont les hommes politiques devraient plus encore se préoccuper que le moraliste ou le poète. Les peuples s'agitent et se tourmentent, comme un malade sur sa couche, à la poursuite douloureuse de biens impossibles. Pour guérir ce mal, il n'est que deux remèdes : la règle dans les désirs ou la satisfaction complète de ces désirs; le premier dépend de nous, l'autre a été placé hors des conditions de l'humanité.

Plus l'humanité a obtenu jusqu'ici de la civilisation, plus elle lui a demandé : c'est la soif de l'hydropique. On a fait de nos jours une confusion déplorable entre les jouissances matérielles, le bien-être du peuple, ses amusemens mêmes et son bonheur; on a cru qu'en dehors de la règle morale il y aurait assez de biens dans le monde matériel, assez de jouissances dans le développement de l'industrie et des arts pour satisfaire l'homme, — tous les hommes. Avec quelle généreuse

charité on s'est précipité dans cette voie sans issue! On a supputé les facilités toujours plus nombreuses que la civilisation et le progrès des sciences ont apportées à toutes les classes, les améliorations introduites chaque jour dans la demeure, dans le vêtement, dans la nourriture des classes laborieuses; on a comparé nos villes modernes, pavées, éclairées, assainies, avec les cités du moyen-âge, enfoncées dans la boue, dans les ténèbres et les épidémies; les chemins de fer, ces ailes du XIXe siècle, avec les chemins lents et poudreux que parcouraient, il n'y a pas cinquante ans encore, le riche dans sa pesante voiture, l'ouvrier un bâton à la main. Notre charité, encore plus que notre orgueil, s'est complu à ces comparaisons; mais, quand on a voulu se rendre compte du résultat, quand on a voulu savoir de quel pas la félicité publique avait suivi les progrès de la prospérité publique, s'il y avait enfin sur la terre un plus grand nombre de créatures humaines heureuses et contentes de leur destinée, alors une triste vérité s'est révélée. A part un petit nombre d'exceptions, l'aisance universelle n'avait créé qu'une plus grande somme de désirs, d'ambitions et de mécontentemens. Nos besoins, nos désirs surtout, s'étaient augmentés dans la proportion arithmétique, quand les moyens préparés pour les satisfaire n'avaient suivi que la proportion géométrique. On était dix fois plus riche et cent fois plus besoigneux. Toute politique fera fausse route. qui ne tiendra pas compte de cette disposition des esprits. Agiter les imaginations, c'est se créer l'impossibilité de les satisfaire jamais. Ce qu'on appelle le *progrès* aura beau faire; il ne suivra jamais l'imagination et ses désirs dans leur essor sans limites. On n'a fait qu'étendre l'horizon déjà si vaste de la cupidité et de l'envie. Bien que l'envie, en effet, soit l'un de ces vices qui viennent de bas en haut et s'attaquent à ce qui est supérieur, elle suppose certains rapports d'égalité. L'envie est, comme l'amour, un certain désir excité par l'espoir d'atteindre à l'objet envié. En proclamant l'égalité universelle, on avait créé l'envie universelle.

Si le bonheur, pour les peuples comme pour les individus, au lieu d'être une disposition de l'ame, était en effet dans la multiplication des objets destinés à nos besoins ou à nos plaisirs; si le nombre et la variété des amusemens faisaient le bonheur, le peuple de Paris serait heureux entre tous. L'ancienne Rome, Rome servie par les tributs du monde entier, n'avait qu'un cirque pour les plaisirs du peuple-roi. Il y a à Paris vingt-six théâtres en plein exercice et plus de cent cinquante cafés-théâtres, concerts et bals publics; soixante mille spectateurs peuvent y trouver place tous les soirs. Ainsi, en estimant à six cent mille la population adulte de la capitale, chaque habitant pourrait assister une fois la semaine à ces divertissemens populaires. Depuis l'Opéra et le Théâtre-Français jusqu'au théâtre des Funambules

et aux sociétés dites *goguettes*, l'échelle de ces spectacles parcourt tous les degrés de l'intelligence et de la fantaisie humaines (1).

Si de ce chiffre prodigieux de spectateurs on veut rapprocher celui de deux cent mille indigens que la charité publique a secourus l'année dernière, on verra dans quelles proportions, avec quelles largesses *le pain et les cirques* sont distribués à la population de Paris (2). Le budget de l'état fournit sa contribution aux plaisirs de la capitale. Les théâtres reçoivent une subvention qui a varié depuis 1,800 jusqu'à 1,200,000 francs. Cette dépense se justifie par les meilleures raisons. Certes, si pour 1 ou 2 millions le législateur peut exercer une surveillance et une autorité salutaires sur un instrument de prédication et de propagande aussi puissant que le théâtre, jamais argent n'aura été mieux employé; mais en réalité quel a été l'effet moral du théâtre dans ces dernières années? quels ont été les leçons, les exemples qu'il a donnés au public? A-t-il résisté au mal, ou l'a-t-il au contraire propagé? C'est ce qu'on peut examiner rapidement, à l'aide d'une excellente enquête faite sur la question des théâtres devant le conseil d'état. Cet examen simplifiera fort la question même que je voudrais traiter, et qui n'est qu'un épisode de la question générale : l'invasion de la politique dans le drame, et les tentatives faites à plusieurs reprises pour introduire sur la scène française la satire personnelle, la comédie renouvelée d'Aristophane.

On peut dire hardiment que c'est au théâtre et au théâtre seul que le plus grand nombre des spectateurs viennent apprendre tout ce qu'ils sauront jamais de la société et du monde, en dehors du cadre étroit où la vie réelle se renferme pour eux : ce que chacun de nous sait par son expérience personnelle est sans doute ce qu'il sait le mieux, ce qui est le plus profondément acquis; mais c'est une portion infiniment petite de nos connaissances. Nous y ajoutons tout ce que l'étude, la lecture, les récits, l'expérience des autres en un mot peut nous fournir. Les classes laborieuses, au contraire, n'ont guère que deux enseignemens : l'église et le théâtre. L'église les entretient de leurs devoirs; le théâtre ne les occupe que de leurs plaisirs. Il n'y a point à s'étonner si bientôt dans les grandes villes elles désertent les leçons de l'une pour les amusemens faciles et bruyans de l'autre; mais il faut s'étonner et se plaindre qu'on livre à des doctrines empoisonnées des intelligences vives, curieuses, ouvertes, par leur ignorance même, à tous les sophismes du vice et des factions.

Le théâtre en lui-même est-il bon ou mauvais? méritait-il les fou-

(1) Voyez le *Rapport au conseil d'état sur la liberté des théâtres*, 1850.

(2) Le nombre des indigens secourus à domicile en 1848 a été de 95,709, celui des indigens traités dans les hôpitaux de 83,279, des enfans trouvés 5,600, etc. La dépense a été d'environ 18 millions.

dres dont l'éloquence chrétienne l'a frappé, les déclamations magnifiques auxquelles la philosophie, pour cette fois d'accord avec la chaire, s'est livrée contre lui? Nous n'avons point mission pour entrer dans un tel débat; Bossuet (1) et Jean-Jacques Rousseau (2) ont laissé peu à dire sur ce sujet, et qui les relira à ce propos ne se plaindra point que nous renvoyions à leurs écrits. Quelle énergie de langage dans tous les deux! quelle vue profonde, et qui pénètre jusqu'au fond de l'être humain! Mais quelle autorité et quelle ardeur de conviction dans le premier! Là où le philosophe déclame, l'évêque ordonne et subjugue, à travers la logique éloquente et l'argumentation serrée du Genevois, on entrevoit l'auteur du *Devin du village* et le faiseur de comédies. Il y a de la mise en scène dans ses anathèmes contre le théâtre. Il reproche aux poètes dramatiques de peindre l'amour et de disposer les cœurs à la faiblesse, avec ces images et ce style passionné qui entraîna Julie dans les bosquets de Clarens. « Les tableaux de l'amour ont toujours une impression plus contagieuse que les maximes de la sagesse,» nous dit-il, et il retrace avec complaisance les charmes et les transports les plus décevans de la passion. Que les allures de Bossuet sont différentes! Sa sévérité n'est point un jeu joué, et son indignation contre la comédie une comédie. Il ne cherche ni ne redoute ces occasions dangereuses qui amollissaient tout à l'heure l'éloquence du philosophe. Ce hardi confesseur en sait long sur la passion humaine, et lui arrache les voiles trompeurs dont elle s'enveloppe. «De quelque manière dont vous vouliez qu'on tourne cet amour, ordinaire sujet de vos comédies, et qu'on le dore, dans le fond ce sera toujours, quoi qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, qu'il est défendu de rendre aimable, puisqu'il est défendu de l'aimer. Ce que vous en ôtez de grossier ferait horreur si on le montrait, et l'adresse à le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate, et qui n'en est que plus périlleuse lorsqu'elle paraît plus épurée. Mais, tenez, il ne faudrait pas nous réduire à la nécessité d'expliquer ces choses, auxquelles il serait bon de ne penser pas. » Et le saint évêque termine brusquement.

Il ne s'agit point ici du théâtre à ce point de vue supérieur et intime d'où le considérait Bossuet. Nous avons toujours pensé que les sociétés humaines gagneraient à ce que chacun fît son métier sincèrement, et qu'on ne se crût pas propre surtout à l'office du voisin. Aux évêques la prédication et la décision sur ces matières délicates : nous sommes du monde et de notre temps; il n'est pas donné à chacun de revenir à l'innocence première, ou de pratiquer cette austérité pénitente, qui voit

(1) Lettre au père Caffaro sur la comédie.

(2) Lettre à d'Alembert sur les spectacles.

partout le danger auquel elle a succombé. Le théâtre est sans doute, comme le monde, une occasion de corruption et de chute: nous ne prenons pas le froc cependant, et nous vivons à nos risques et périls dans cette mêlée du monde. Les doctrines de l'église n'ont jamais été d'ailleurs rigoureusement arrêtées sur la question des théâtres. On sait que les premières comédies de la renaissance ont été faites par des cardinaux et jouées devant la cour pontificale. A Rome, le théâtre a toujours été permis aux fidèles, souvent même aux ecclésiastiques. L'église gallicane seule s'est montrée plus sévère : elle semble au moment d'adopter une autre discipline; le concile provincial de Reims a levé, l'année dernière, l'interdit qui frappait encore les comédiens. Sans nier donc les dangers que le théâtre peut offrir au point de vue religieux ou dans l'intérêt des mœurs, nous reconnaîtrons que le bien aussi y peut entrer pour une large part, que la jeunesse y peut puiser un noble enthousiasme, avec ce goût exquis et supérieur qui est comme la fleur de la vertu.

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,

n'est-ce pas l'exemple de ce qui peut se contempler de plus élevé et de plus pur dans les sentimens du cœur humain? Ainsi ému et désintéressé tout ensemble, il ne sent de la passion que ce qu'elle a de divin; c'est la flamme, moins les alimens grossiers qui la nourrissent.

Hélas! il faut descendre de ces hauteurs; ce n'est ni de Corneille ni de Racine qu'il s'agit ici; personne, de notre temps, ne songe à supprimer les théâtres; peu de gens s'interdisent d'y aller par scrupule religieux. Les théâtres, nous l'avons dit, sont devenus un des besoins de la population de Paris. Il s'agit uniquement de savoir si, à cet amas de périls dont parlait Bossuet et qui troublaient le grand évêque, on laissera s'ajouter un mal qu'on ne pouvait pas même soupçonner dans le temps où il vivait, l'ardeur et la passion des partis transformant le théâtre en une arène politique.

De la tribune et des journaux, son légitime empire, la politique a successivement envahi l'école, la chaire et les salons : elle a tué la conversation au profit de la discussion ou plutôt de la dispute. Sans doute elle a créé en France un genre d'éloquence que le siècle de Louis XIV n'avait pu connaître; mais, à part les maîtres, qui s'élèvent toujours, n'importe par quelles routes, vers les régions supérieures, — à part les grands esprits, dont la vigueur native ne saurait s'altérer par les vices du régime, l'intelligence générale, le domaine public de la pensée, si je puis dire, s'est laissé envahir et amoindrir par les discussions politiques. Cette société, si renommée par la vivacité, la spontanéité, l'originalité de ses impressions, s'est mise à réciter certaines formules qui sont devenues le fonds commun de tous les esprits. Il y

a un certain nombre d'argumens pour et contre chaque opinion; chacun prend ceux qui sont à son usage, chacun s'en contente, ne va pas plus avant, n'imagine pas autre chose, et tourne perpétuellement dans ce cercle monotone. Les journaux, en fournissant des lieux communs pour toutes les conversations, ont contribué puissamment à cette énervation de la pensée. Si les théâtres se mettent de la partie et se laissent envahir aussi par la politique, encore quelque temps, et, pour trouver une pensée originale, il faudra prendre la lanterne avec laquelle Diogène cherchait un homme.

I.

Aux époques régulières, quand l'ordre règne dans les esprits, le goût de la règle pénètre naturellement dans les institutions, et nul ne songe à se plaindre de la part faite à un besoin senti de tous; l'ordre s'établit alors jusque dans les divertissemens. L'ancienne monarchie avait donc facilement rangé les théâtres à son autorité absolue. Sous Louis XIV, les théâtres étaient placés, on peut dire, sous la direction personnelle du monarque; de là ces noms de théâtres royaux, de comédiens ordinaires du roi conservés jusqu'à ces derniers temps. C'était aussi un reste de cette magnificence romaine qui s'est conservée de nos jours même en Italie. Seulement, là où le préteur romain amusait le peuple par des combats de bêtes et de gladiateurs, le grand roi offrait à l'admiration de son siècle et de ceux qui suivront *Phèdre*, *Armide* et *le Misanthrope*. Il entrait lui-même dans les petits détails d'administration. Il accordait des entrées de faveur aux courtisans qu'il voulait distinguer, et, en fondant l'Académie royale de Musique, en 1672, il espérait, disaient les lettres patentes, que « cet établissement compterait parmi les principaux ornemens de son règne. »

Sous une telle impulsion, l'art dramatique s'éleva à une hauteur qu'il n'a atteinte dans aucun autre siècle et chez aucun autre peuple. Il devint la gloire la plus incontestée de l'esprit français, celle que les étrangers eux-mêmes proclament sans rivale. Un tel régime n'avait pas besoin de censure. Le beau est la plus sûre des barrières contre le mal. Loin d'avoir à se défendre contre des tentatives d'opposition, le théâtre ne servait qu'à étendre et à glorifier la puissance du monarque. Les esprits étaient tournés vers l'obéissance et l'admiration. Le génie peut résister dans la solitude aux entraînemens de la foule; très souvent même c'est le secret de sa grandeur dans l'avenir. Du fond de la retraite, le philosophe, l'historien sourient des erreurs ou des préjugés, du dédain même de leurs contemporains. Ils savent quelles glorieuses représailles leur garde la postérité. Saint-Simon peut se soustraire au prestige exercé autour de lui; son immortelle et chagrine opposition

ne prétend pas avoir raison le jour même et devant les courtisans de Versailles. Le poète dramatique a besoin de la foule et de son suffrage: il lui faut le succès, et le succès immédiat. Il ne connaît de la gloire que le côté le plus positif, la partie matérielle en quelque sorte. Les bravos de la multitude, la passion de l'auditoire qu'il rencontre, exprime et soulève, les transports du parterre qui le traîne sur la scène, voilà son domaine et son triomphe. Pour réussir, il faut marcher avec son siècle, adopter ses idées, ses préjugés même. L'auteur dramatique n'est point un penseur, c'est le traducteur de la pensée universelle, le dirai-je, hélas! souvent son flatteur et son corrupteur. Quand la loi nécessaire est le succès, tous les moyens paraissent bons pour l'obtenir; vis-à-vis du parterre, les auteurs dramatiques sont comme les courtisans devant le monarque : il faut plaire au maître. Heureux encore quand ce maître est Louis XIV! Tout plie devant la gloire sans avoir à s'abaisser. Les grands génies ne commandent pas, ils inspirent. Sous la puissante impulsion de Louis XIV, le théâtre conspira, comme la chaire, comme le barreau, comme les belles-lettres et toutes les forces intelligentes qui dirigent la société, à faire pénétrer et régner partout la pensée souveraine. Après Corneille et La Fontaine, qui conservent quelque peu la trace des mouvemens et des troubles de la régence, qui discutent devant Auguste sur la forme du meilleur gouvernement, ou osent dire *en bon français: Notre ennemi, c'est notre maître,* Racine et Molière font du théâtre un instrument puissant de l'établissement monarchique de Louis XIV, *instrumenta regni.* Racine donne à la royauté, dans toutes ses pièces, un caractère majestueux et souverain qui reste dans les imaginations comme l'idéal de la royauté. De son côté, Molière s'attaquait à tout ce qui déplaisait au roi. *Les Précieuses ridicules, Pourceaugnac, le Bourgeois gentilhomme,* se raillaient de tout ce qui pouvait offusquer son autorité; tout conspirait à l'ordre, tout marchait à l'unité.

Le spectacle des grandes infortunes de l'histoire, et surtout de l'histoire ancienne, le jeu des intérêts et des passions dans le monde, les travers des classes entre lesquelles se partageait la société, voilà ce qui suffit alors à l'art dramatique. *Cinna, Athalie* et *le Misanthrope* se mouvaient à l'aise dans ce cadre, qui paraît étroit de nos jours. Chose singulière, et qu'il faut noter pour l'édification des partisans des libertés illimitées, c'est sous le régime de la tutelle royale et sous l'empire des règles d'Aristote que s'est développée la gloire de cette scène que le génie français a peuplée de ses chefs-d'œuvre. Il nous paraît que Racine, Molière et les autres portaient légèrement cette double charge. De nos jours, les auteurs dramatiques n'ont pas eu les épaules aussi fortes. Ils ont secoué d'abord le joug d'Aristote; que pouvait-on faire avec ces absurdes règles qui défendaient de traiter tout sujet dont le héros,

Enfant au premier acte, est barbon au dernier?

Nous avons vainement attendu cependant les chefs-d'œuvre de la liberté. — C'est que la liberté n'était pas complète, a-t-on répondu : à défaut d'Aristote, dont on s'était débarrassé, la censure, ce monstre aux cent yeux, arrêtait tout, empêchait tout. Les révolutions aidant, deux fois de nos jours on a aboli la censure : le théâtre a été livré à lui-même. — Nous dirons tout à l'heure ce que cette émancipation a produit dans les régions de la politique; mais, disons-le tout de suite, l'art dramatique surtout en a été mortellement atteint. Il s'est trouvé qu'en enlevant toutes les barrières, en supprimant toutes les contraintes, on avait du même coup brisé l'effort qui fait le génie. C'est ainsi qu'en rompant les digues, ou brisant les aqueducs d'où jaillissaient les eaux captives dans les grands parcs de nos rois, nous avons changé ces beaux lieux en de tristes marécages.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que la censure fut organisée suivant des règles fixes et générales. L'esprit d'opposition et de liberté qui se faisait jour de tous côtés éveillait le pouvoir sur la nécessité de la défense. Dans les gouvernemens libres, on a multiplié les lois contre la presse, multiplié les amendes et la prison contre les écrivains : cela témoigne seulement de la puissance de la presse. En Turquie, il n'y a pas de loi sur la presse : imagine-t-on qu'elle y ait plus de force qu'en France? La censure théâtrale, confiée à des gens de lettres, à des philosophes comme d'Alembert, ne paraît pas avoir excité alors les réclamations qui la poursuivent aujourd'hui. Toutes les pièces de Voltaire sont là pour constater quelle part était faite aux nouveaux instincts de la société. On pourrait bien plutôt reprocher à la censure de cette époque de n'avoir pas compris la portée de certaines attaques, et d'avoir laissé détruire les remparts qu'elle devait garder; mais, quand une société tout entière veut périr et conspire elle-même sa perte, il ne faut point s'attacher aux petites causes. Ce n'est pas parce qu'on laissa représenter *le Mariage de Figaro* que la révolution de 1789 éclata; mais *le Mariage de Figaro* montrait où en était arrivée la société, ce qu'elle tolérait, ce qu'on pouvait oser contre elle, contre tous les élémens qui la constituaient alors.

Le théâtre passait donc peu à peu et tout entier aux idées nouvelles. Nous l'avons dit, la générosité n'est pas dans ses allures ordinaires : c'est aux forts qu'il porte volontiers secours et appui. De sujet et de flatteur de Louis XIV, il était devenu le serviteur et l'allié puissant de la philosophie, ce nouveau despote du nouveau siècle. Les philosophes et l'*Encyclopédie*, ce grand cheval de Troie qui portait dans ses flancs la ruine de ce monde vieux et frivole, étaient alors, sous le ministère de M. de Choiseul, dans leur plus grande gloire. Tous ployaient le genou devant l'idole du jour : depuis Mme de Pompadour jusqu'au

grand Frédéric, tous les souverains de l'Europe étaient ses adorateurs. Frédéric faisait sa cour à Voltaire et même à d'Alembert, il lisait entre deux victoires *Candide* et les lourds factums de La Mettrie. Mme de Pompadour se faisait peindre par Latour à sa toilette entre les in-folio de l'*Encyclopédie*, avec une corbeille de fleurs et deux perroquets. Toutes les grandes dames avaient leur philosophe, comme leurs mères avaient eu un directeur, comme leurs filles ont aujourd'hui leur homme d'état, une sorte de dieu lare du salon. La mode s'en mêlait, c'est tout dire : la philosophie triomphait sur toute la ligne. De la liberté et de la tolérance qu'elle réclamait d'abord uniquement, la philosophie avait passé à cette seconde phase de toutes les nouvelles doctrines qui réussissent : de martyre, elle s'était faite inquisiteur. Il n'y avait de salut que dans le cénacle des frères.

Cependant cette victoire devait être mêlée de quelque amertume. Si irrésistible que fût l'ascendant des nouvelles idées, elles devaient rencontrer des oppositions, des inimitiés, des vengeances. Plus on marche vite et plus on heurte de gens qui se retournent et se fâchent. Les triomphateurs romains avaient un insulteur qui marchait derrière leur char; les philosophes eurent aussi le leur. Un obscur ennemi osa les attaquer, les traduire sur la scène, poursuivre leurs écrits, outrager leur personne. La colère, l'étonnement surtout des vainqueurs fut au comble; il y eut chez les philosophes quelque chose de la stupeur naïve qu'éprouve l'opposition dans les états constitutionnels, lorsqu'une fois parvenue au gouvernement elle s'aperçoit qu'une opposition nouvelle se forme des débris du parti vaincu, et qu'on l'attaque avec ses anciennes armes. Ce fut un événement, dans l'histoire des idées au XVIIIe siècle, que la représentation sur le Théâtre-Français de la comédie des *Philosophes* de Palissot.

Nous nous arrêterons avec quelques détails à cette pièce. C'est la satire la plus violente et la plus personnelle qu'on ait osé mettre sur la scène depuis les temps du théâtre grec. L'auteur de cette comédie aristophanesque, comme il l'appelle lui-même en invoquant l'exemple et l'autorité du poète grec, Palissot, était un avocat bel esprit du barreau de Nancy; son père avait été conseiller du duc de Lorraine. A y regarder de près, il semble bien qu'il ait soutenu thèse contre la philosophie, comme Jean-Jacques Rousseau contre les lettres, par amour du bruit et pour arriver plus vite à la célébrité. Une première comédie, *le Cercle*, représentée à la cour du roi Stanislas, et dans laquelle le philosophe genevois jouait un rôle assez piteux, avait lancé Palissot dans l'opposition contre les puissances du jour. Venu à Paris, il attaqua Diderot et les encyclopédistes dans un pamphlet qui eut de la vogue, — *Petites Lettres contre de grands philosophes*. — Encouragé par ce succès, soutenu par la protection de quelques personnages qui, par conviction ou par singularité, n'avaient point fléchi devant les idoles, il osa com-

poser la comédie des *Philosophes*. Il faudrait citer tous les mémoires du temps pour faire comprendre le scandale, le tumulte, la sédition qu'excita cette pièce, aujourd'hui à peu près oubliée. On était alors au plus fort de la guerre de sept ans; la France venait de perdre la bataille de Rosbach : de quoi s'occupait-on à Paris? « Rien ne peint mieux le caractère de cette nation, écrit Grimm, que ce qui vient de se passer sous nos yeux. On sait que nous avons quelques mauvaises affaires en Europe; quel serait l'étonnement d'un étranger qui, arrivant à Paris dans ces circonstances, n'y entendrait parler que de... Palissot! Voilà cependant où nous en sommes, et si la nouvelle d'une bataille gagnée était arrivée le jour de la première représentation des *Philosophes*, c'était une bataille perdue pour la gloire de M. de Broglie, car personne n'en aurait parlé (1). »

La comédie de Palissot était une satire pleine de sarcasmes et d'injures grossières : Diderot, Helvétius, d'Alembert, Rousseau, figuraient sous des noms à peine déguisés par quelques transpositions de lettres. Pour qu'on ne se trompât point, quand l'anagramme manquait, l'auteur avait mis dans la bouche de ses personnages des fragmens empruntés à leurs écrits les plus récens. D'ailleurs, « ils étaient tous traduits sur la scène, dit l'abbé Morellet (2), comme des coquins ennemis de toute autorité et destructeurs de toute morale. » Ils jouaient, à vrai dire, dans la pièce le rôle que Molière a donné au Tartufe, au grand scandale de beaucoup d'honnêtes gens et de vrais dévots : tristes et éternelles représailles de l'esprit de parti. — Un misérable, sous de beaux semblans de désintéressement et de philosophie, s'est introduit chez Cydalise, sorte de bel esprit, entichée de la philosophie et des philosophes. Il est au moment d'épouser sa fille, lorsqu'il est démasqué par un valet habile qui, pour pénétrer jusqu'à Cydalise, a pris le déguisement du philosophe Jean-Jacques. Ce personnage entrait sur la scène marchant à quatre pattes et mangeant des laitues :

> Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,
> Qui, marchant sur ses mains et mangeant sa laitue,
> Donne un plaisir bien noble au public qui le hue (3).

On applaudit avec plus de justice une situation dont l'idée est originale et comique, et qui, par un côté d'ailleurs, tient au fond même de cette étude : c'est la scène où le philosophe Valère enseigne à son valet que tout est commun entre les hommes; la naissance et la fortune étant donc des caprices du hasard, le vol n'est pas un crime, mais une tendance vers l'égalité. Là-dessus le valet, goûtant fort cette morale, vole la tabatière de son maître :

(1) *Corresp. de Grimm.*, juin 1760.
(2) *Mémoires*, tome Ier.
(3) *Le Russe à Paris*, — Voltaire.

CARONDAS (D'ALEMBERT).

Tout devient donc permis?

VALÈRE (HELVÉTIUS).

Excepté contre nous et contre nos amis.

. . . .

Comment sur des rochers on plaçait la vertu!
Y grimpait qui pouvait! l'homme était méconnu;

. . . .

Mais enfin nous savons quel est son vrai moteur,
L'homme est toujours conduit par l'attrait du bonheur,
C'est dans ses passions qu'il en trouve la source.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché
N'a pu se dérober à la philosophie,
Et la morale enfin est soumise au génie!
Du globe où nous vivons, despote universel,
Il n'est qu'un seul ressort, l'intérêt personnel!

CARONDAS.

Quoi, monsieur, l'intérêt doit seul être écouté?

VALÈRE.

La nature en a fait une nécessité.

CARONDAS.

J'avais quelque regret de tromper Cydalise,
Mais je vois clairement que la chose est permise.

VALÈRE.

La fortune t'appelle, il faut la prendre au mot!

CARONDAS.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

La franchise est la vertu d'un sot.

CARONDAS, se disposant à lui voler sa tabatière.

Oui, monsieur.... mais toujours je sens quelque scrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALÈRE.

Préjugé ridicule
Dont il faut s'affranchir!

CARONDAS.

Quoi, véritablement?

VALÈRE.

Il s'agit d'être heureux; il n'importe comment!

CARONDAS.

Tout de bon?

VALÈRE.

Mais sans doute. . . .

. . . .

Bien voir ses intérêts, c'est être de bon sens;
Le superflu des sots est notre patrimoine :

Ce que dit un corsaire au roi de Macédoine
Est très vrai dans le fond?

CARONDAS, fouillant dans la poche de Valère.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Tous les biens
Devraient être communs; mais il est des moyens
De se venger du sort : on peut avec adresse
Corriger son étoile, et c'est une faiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel!
(S'apercevant que Carondas veut le voler.)
Mais que fais-tu donc là?

CARONDAS.

L'intérêt personnel...
Ce principe caché... monsieur, qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire...

VALÈRE.

Quoi, traître, me voler!

CARONDAS.

Non, j'use de mon droit,
Tous les biens sont communs...

Jusqu'au dernier jour, la coterie encyclopédique avait conservé l'espoir que la pièce ne serait pas jouée. L'autorisation avait été accordée et retirée quatre fois. Enfin M. de Choiseul se prononça en faveur de Palissot, et la représentation eut lieu le 2 mai 1760. On a beaucoup dit alors que l'intervention de M. de Choiseul avait été déterminée par ses liaisons avec la princesse de Robecq. Cette jeune femme, qui devait mourir peu de jours après d'une maladie de poitrine, s'était sentie atteinte par quelques paroles indiscrètes que Diderot avait placées dans la préface du *Fils naturel;* elle ne voulait pas, disait-elle, laisser aux seuls philosophes le plaisir de la vengeance. Sans contester la vérité de cette anecdote, répétée dans tous les mémoires du temps, il y eut aussi, sans nul doute, dans la décision de M. de Choiseul contre ses protégés un dédain de grand seigneur pour toutes ces querelles, si peu dignes, je ne dirais pas seulement de la philosophie, mais même du théâtre. Le plus habile des philosophes, qui avait été épargné dans la bagarre et qui formait à lui seul une espèce de tiers parti, Voltaire, ne s'y trompait pas. « Mettez-vous bien dans la tête, écrit-il,— et plusieurs fois, que M. de Choiseul se moque du Palissot; il l'a protégé, lui et sa pièce, en grand seigneur, sans trop considérer qu'en cela il faisait tort à des personnes très estimables. C'est un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui se mordent dans la rue... Il avait donné du pain à Palissot, qui est le fils d'un de ses hommes d'affaires; mais depuis il m'a mandé

ces propres mots, que je vous prie pourtant de tenir secrets : « On peut donner des coups de bâton au Palissot, je le trouverai fort bon. »

Personne ne se présenta pour profiter de la permission; on continua de se battre avec la plume. Parmi les nombreux pamphlets qu'enfanta cette querelle, nul ne causa plus de scandale que celui qui parut sous le titre de *la Vision*, et dans lequel la protectrice supposée de Palissot, M[me] la princesse de Robecq, était clairement désignée et outragée (1). La mort de cette jeune femme, qui arriva sur ces entrefaites, excita une grande pitié, et le sentiment public se prononça vivement en sa faveur. La police redoubla ses recherches, et comme après tout l'auteur ne se cachait guère, que ces persécutions pour la bonne cause étaient plutôt enviées, qu'elles vous mettaient en honneur, donnaient la célébrité, affiliaient à des patrons et à des prôneurs, il fut bientôt connu : c'était un de ces abbés philosophes, un des grands scandales assurément de cet ancien régime qu'ils contribuèrent si bien à détruire; c'était l'abbé Morellet, qui reçut alors de Voltaire l'énergique surnom de *Mord-les*. Il fut mis à la Bastille; il y resta six semaines, et il nous a laissé sur le régime de cette prison d'état, sur la chère qu'on y faisait, des détails qui pourraient la faire regretter à plus d'un zélé défenseur de la liberté de la presse (2).

Cependant le débit de ce pamphlet ne suffisait pas à la rancune des philosophes : le succès de la comédie allait grandissant; les représentations se succédaient rapidement. Voltaire la déclarait très bien écrite; il adressait à Palissot, qui lui avait envoyé sa pièce « reliée en maroquin du Levant, » des remontrances vives, mais faites sur le ton de l'amitié. Voltaire savait gré à Palissot de ne l'avoir pas attaqué personnellement; il voulait ménager la faveur de M. de Choiseul, il ne se souciait pas de se faire de nouveaux ennemis parmi les protecteurs puissans de Palissot. Dans le fond, il donnait raison aux philosophes; mais sur la forme et dans tous les détails il les condamnait. « S'attaquer à des femmes, et à des femmes mourantes, quelle indignité! Je ne me mêlerai plus en aucune façon de cette affaire, elle m'attriste, et je

(1) « Et l'on verra une grande dame bien malade désirer pour toute consolation d'assister à la représentation, et dire : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller « votre servante en paix, car mes yeux ont vu la vengeance! »

(2) « On me donnait chaque jour une bouteille de fort bon vin, une soupe de bœuf, une entrée et dessert; le soir, du rôti, de la salade et des fruits... Je trouvai à la Bastille une bibliothèque de romans qu'on tenait là pour l'amusement des prisonniers. On me donna de l'encre et du papier,... plus environ quatre-vingts volumes de romans... Je voyais quelque gloire littéraire éclairer les murs de ma prison. Persécuté, j'allais être plus connu; les gens de lettres que j'avais vengés, et la philosophie dont j'étais le martyr, commençaient ma réputation; les gens du monde qui aiment la satire allaient m'accueillir mieux que jamais... Six semaines de Bastille devaient faire infailliblement ma fortune. Ces espérances n'ont pas été trompées, et je n'ai pas trop mal calculé les suites de cet événement de ma vie littéraire. » (*Mém.* de l'abbé Morellet, tome I[er], chap. IV.)

veux finir gaiement ma vie... Je veux rire, je suis vieux et malade, et je tiens la gaieté un remède plus sûr que les ordonnances de Tronchin... Je vous dirai ce que je viens d'écrire à frère Menou : Il y avait une vieille dévote très acariâtre qui disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. — Qu'as-tu dans ta marmite? dit la voisine. — Il y a un bon gros chapon, répondit la dévote. — Eh bien! mangeons-le ensemble, dit l'autre. Je conseille aux encyclopédistes, jansénistes, et à vous tout le premier, et à moi, d'en faire autant. »

Les ménagemens qu'on gardait à Ferney étaient un grand scandale pour la coterie des encyclopédistes : ils voulaient une revanche éclatante, ils voulaient avoir cette revanche sur le théâtre même où ils avaient été insultés; il fallait à leur colère le bruit et les applaudissemens de la foule. D'Alembert ne cessait de gourmander Voltaire; il lui répète vingt fois que la chose le regarde, que c'est lui, le patriarche de la philosophie, qui doit prendre fait et cause pour elle, que sa gloire y est intéressée, qu'on murmure à Paris contre sa faiblesse; rien n'est épargné de ce qui doit le piquer et l'animer au combat. Voltaire avait assez à faire avec ses vengeances particulières. Il venait de composer la comédie de *l'Écossaise* contre Fréron, le rédacteur de *l'Année littéraire*, où il était périodiquement critiqué, harcelé, souvent raillé pour quelques erreurs de détail qui lui échappaient au milieu de son prodigieux labeur. Fréron, Lefranc de Pompignan et Palissot étaient à ce moment les trois antagonistes les plus décidés des philosophes. Frapper sur l'un était, dans une certaine mesure, atteindre les autres : faute de représailles plus directes, les amis de Paris durent se contenter de *l'Écossaise*. Voltaire se prêtait à une manœuvre qui, en servant la vengeance de tous, satisfaisait son animosité personnelle. D'ailleurs, au milieu de toutes les petites passions contradictoires qui le tiraillaient, Voltaire sentait que les reproches de d'Alembert étaient vrais, que la philosophie était en cause au fond du débat; — il écrit à Mme d'Épinay : « Il est vrai que Jean-Jacques a un peu mérité ces coups d'étrivière par sa bizarrerie, par son affectation à s'emparer du tonneau et des haillons de Diogène, et encore plus par son ingratitude envers la plus aimable des bienfaitrices; mais il ne faut pas accoutumer les singes d'Aristophane à rendre les singes de Socrate méprisables et à préparer de loin la ciguë que M. Joly de Fleury voudrait faire broyer pour eux. »

Le malheureux Fréron paya donc pour Palissot. Il fut traduit sur la scène sous le nom peu déguisé de *Frélon*, qui n'était qu'une insulte de plus. Vraiment, c'était bien la peine d'avoir la censure pour laisser de telles grossièretés se produire au théâtre! Grimm dit avec un parfait bon sens (1) : « Le gouvernement, honteux d'avoir permis *les Phi-*

(1) *Corresp. de Grimm.*, tome II, 1er octobre 1760.

losophes, a voulu donner une marque d'impartialité en permettant la représentation du rôle de Fréron dans *l'Écossaise;* ce n'était pas réparer une faute, c'était en commettre deux. Si le public, par des acclamations et des ris immodérés, a montré le mépris qu'il faisait du faiseur de feuilles, tout en achetant ses drogues, il n'a fait que son rôle; mais la police n'a pas fait le sien en permettant ce scandale. »

Rien de plus faible d'ailleurs, de moins digne de l'auteur, du succès qu'elle obtint et de la renommée qu'elle garde encore, que cette pièce de *l'Écossaise*. Fréron est un personnage purement épisodique : il n'est rattaché à l'intrigue que parce qu'il dénonce la présence à Londres de Lindane, fille d'un seigneur écossais, Monrose, compromis dans on ne sait quelle conjuration. Voici comment s'exprime Fréron dès la première scène :

« Que de nouvelles affligeantes! des graces répandues sur plus de vingt personnes! aucune sur moi! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir : le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! et à moi, rien! encore, encore, et à moi, rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. »

S'adressant à Monrose, qui est aussi dans le café, il ajoute :

« ..... Si vous avez, monsieur, quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe... Si vous voulez faire quelque connaissance agréable dans la ville, je suis aussi votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier?

FRÉRON.

Monsieur, c'est un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRÉRON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature! »

Il faut bien reconnaître que ce n'est pas ainsi qu'aucun pamphlétaire a jamais parlé de soi. L'espèce s'est fort multipliée depuis l'époque de Voltaire; aucun ne s'avise de s'adresser ces vérités par trop dures. Le rôle le plus original de la pièce est une espèce de quaker, ***Freeport***, riche négociant, sorte de providence bourrue et bienfaisante, peu prompt à s'échauffer, et qui cependant commence à prendre feu pour la vertueuse Lindane, lorsque celle-ci retrouve son amant, sa fortune et son père.

Grace au nombre et au détail des mémoires que nous a laissés sur lui-même le XVIIIe siècle, nous pouvons assister avec toutes les passions et les colères du moment à la première représentation de *l'Écossaise* (1). « Le personnage de Frélon a été applaudi avec fureur dès les premiers traits; les ennemis de ce journaliste, les amis de Voltaire, les encyclopédistes, beaucoup d'honnêtes gens neutres, mais qui méprisent Fréron, ont battu des mains à chaque injure qui lui était adressée..... et ce n'était pas dans le parterre seulement, c'était des balcons, des loges, de la salle entière que partaient les applaudissemens..... L'impudent Fréron était à cette représentation au milieu de l'orchestre: il soutint assez bien les premières scènes; mais M. de Malesherbes, qui était à côté de lui, le vit ensuite plusieurs fois devenir cramoisi, et puis pâlir. Il avait placé sa femme au premier rang de l'amphithéâtre, M. de Marivaux m'a dit qu'elle se trouva mal. Dans cette comédie au reste comme dans celle des *Philosophes*, j'ai été également indigné de la licence scandaleuse qui s'introduit actuellement de jouer les citoyens sur le théâtre, et personne n'a pourtant un plus froid, un plus profond mépris que moi pour Fréron; mais enfin, je le répète, il est odieux de personnifier des gens sur la scène, et en particulier d'y voir exposer les gens de lettres comme des bêtes féroces qui combattent pour le divertissement des spectateurs; je ne ris point de cela, j'en gémis. »

Le malheureux Fréron osa rendre compte dans son journal de cette représentation, et affecta d'en parler avec le calme d'un stoïcien qui a reçu des coups de bâton. Il se défendait assez maladroitement dans cet article du reproche d'avoir été aux galères. « Le bruit en a couru, disait-il, mais c'était une calomnie. » Sur quoi Voltaire se hâtait d'écrire : « Mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille bientôt, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la pièce de *l'Écossaise!* » Voilà les aménités philosophiques et littéraires qui s'échangeaient entre les gens de lettres au XVIIIe siècle. Quelque disposé qu'on soit à juger avec sévérité le temps actuel, il faut le reconnaître, la polémique des partis a pu tout au plus égaler de telles grossièretés de langage; elle n'a pu les surpasser.

Le combat entre ces deux comédies, entre la témérité applaudie de Palissot et la vengeance applaudie aussi de Voltaire, laissait les choses comme elles étaient avant l'année 1760. Les philosophes, un moment étonnés, avaient pris une revanche telle quelle; leurs positions restaient entières, leur influence était la même. Après cet effort plus bruyant qu'utile à la cause qu'on avait voulu servir, toute résistance cessa. Le théâtre s'associa de plus en plus à la philosophie,

(1) *Journal de Collé*, tome II, page 378, 27 juillet.

et devint un auxiliaire puissant pour ses doctrines. Les dernières pièces de Voltaire sont des prédications pour ce qu'il appelle la cause des honnêtes gens (1). L'art en a disparu presque autant que de celles de ses disciples Marmontel et La Harpe; *l'art, le beau,* semblent n'être plus pour eux que l'objet secondaire; ce qu'ils poursuivent, c'est une idée abstraite. Ils font des tragédies contre le fanatisme, ou contre le droit d'aînesse, ou l'intolérance (2), comme on a fait depuis des motions ou des discours; elles n'ont guère plus de valeur.

Rien de décisif dans ces années de langueur politique et littéraire, où s'éteignait le règne de Louis XV, jusqu'à ce que j'appellerai la grande crise théâtrale du *Mariage de Figaro.* L'effet de cette pièce dépassa toutes les limites connues jusqu'alors, et il n'a jamais été égalé depuis. J'ai vu des gens qui avaient assisté à cette journée, convaincus que *le Mariage de Figaro* avait amené la révolution de 1789, et qu'on l'eût prévenue si on avait défendu la pièce. C'est aller trop loin. Les généalogies d'idées remontent plus haut. Pour être nouvelles, les idées ne sont pas des parvenues dans ce monde : elles viennent de loin, elles ont aussi leurs ancêtres, et ne font point leur chemin en cinq ni dix ans; mais cette exagération explique bien l'impression profonde que reçurent et gardèrent les assistans. Depuis, la plupart ont vu la révolution et la terreur, et, après les avoir vues, ils ont pu croire encore que ces terribles Euménides étaient bien les filles de cette comédie qu'ils avaient applaudie.

Le témoignage d'un contemporain va nous associer à ces impressions. «Ç'a été été sans doute aujourd'hui, lisons-nous dans les *Mémoires* de Bachaumont (3), pour le sieur Beaumarchais, qui aime si fort le bruit et le scandale, une grande satisfaction de traîner à sa suite, non-seulement les amateurs et curieux ordinaires, mais toute la cour, mais les princes du sang, mais les princes de la famille royale; de recevoir quarante lettres en une heure de gens de toute espèce qui le sollicitaient pour avoir des billets d'auteur et lui servir de *battoirs*; de voir Mme la duchesse de Bourbon envoyer dès onze heures des valets de pied au guichet attendre la distribution des billets indiquée pour quatre heures seulement; de voir des cordons bleus confondus dans la foule, se coudoyant, se pressant avec les Savoyards, afin d'obtenir une place; de voir des femmes de qualité, oubliant toute décence et toute pudeur, s'enfermer dans les loges des actrices dès le matin, y dîner et se mettre sous leur protection dans l'espoir d'entrer les premières; de voir enfin la

(1) *Olympia*, 1762; *les Guèbres*, 1769; *le Droit du Seigneur*, 1779.

(2) « D'Argental demande des adoucissemens sur la prêtraille, écrit Voltaire à propos d'*Olympia*, mais c'est la chose impossible, la pièce n'étant fondée que sur l'horreur que la prêtraille inspire. » 14 aug. 1768.

(3) Voyez les *Mémoires* de Bachaumont, tome XXV. — *Le Mariage de Figaro* fut représenté le 27 avril 1784.

garde dispersée, les portes enfoncées, les grilles de fer brisées sous les efforts des assaillans; mais le triomphe véritable pour lui, ç'a été de faire lever une défense du roi de jouer sa pièce, donnée par écrit il n'y a pas un an, et signifiée avec une solennité qui semblait en faire une affaire d'état... *Monsieur* a paru s'ennuyer beaucoup de cette *folle journée;* quant au comte d'Artois, on sait qu'il s'était opposé à la représentation en disant au roi que c'était une vilenie, une infamie. »

N'est-ce pas vraiment le sommaire de la révolution que ce récit? La volonté du roi contrainte à céder, l'insurrection qui enfonce les portes du théâtre comme elle fera bientôt de celles de la Bastille, la confusion des rangs, je ne sais quel dédain contagieux de toutes les maximes de l'ordre social préparant les esprits à l'assaut du vieux monde, et devançant les entraînemens de la nuit du 4 août; enfin ce prince, qui sera un jour Charles X, essayant déjà contre cette nouvelle et capricieuse puissance du temps, l'opinion, la lutte qu'il renouvellera quarante ans plus tard, et qui lui coûtera la couronne!

II.

Le Mariage de Figaro n'avait pas préparé la révolution, ai-je dit, il l'avait annoncée. Elle suivit de près, renversant ou transformant tout, les trônes et les théâtres, renouvelant, comme ces grandes eaux dont parle l'Écriture, la face même de la terre. Les improvisateurs politiques de l'assemblée constituante n'avaient garde d'oublier le théâtre dans ce monde nouveau que fabriquaient leurs décrets. La constitution de 1791 plaça la liberté des théâtres au rang des droits de l'homme et du citoyen. La politique s'empara aussitôt de la scène. D'abord le théâtre appartint tout entier aux idées victorieuses : il se fit l'auxiliaire et l'écho emphatique de la tribune; mais la résistance y trouva bientôt aussi des organes. Il y eut des théâtres réactionnaires, comme il y avait des théâtres démagogues. La Comédie-Française surtout se fit remarquer par ses témérités contre-révolutionnaires; c'est là que se réfugiait tout ce qui restait à Paris d'anciens partisans de la royauté, ou même d'anciens constituans dont la foi aux doctrines de la révolution n'avait pu résister au spectacle de tant de ruines et de sang. Des femmes, des jeunes gens enthousiastes s'y donnaient rendez-vous. Parmi les œuvres qu'on y applaudissait chaque soir, il est impossible de passer sous silence une pièce qui souleva des orages au sein de la convention au moment même où se jugeait le procès de Louis XVI, provoqua une formidable émeute dans Paris, et dont la représentation ne put être achevée que sous la protection de six pièces de canon. Les témoins de cette époque sans nom qui précéda en France la terreur se souviennent encore de la comédie de *l'Ami des Lois*.

Ce titre seul était une protestation contre le sanglant despotisme des

jacobins et de la commune de Paris. Dans cette pièce, dont le courage fait d'ailleurs le plus grand mérite, les tyrans futurs de la convention étaient signalés sous des traits qui peuvent nous paraître obscurs aujourd'hui, mais auxquels ne se trompaient alors ni les complices ni les victimes du lendemain. Cependant les physionomies étaient encore indécises. Robespierre n'était pas ce dictateur impitoyable grandi par la terreur des contemporains et par la vengeance de l'histoire; c'était

Un esprit dur et faux qui maraude et maraude
Dans l'orateur romain, met Démosthène à sec,
Et n'est, quand il écrit, pourtant Latin ni Grec,
Ni Français! . . . . Animal assez triste,
Suivant de ses gros yeux les complots à la piste,
Cherchant partout un traître, et courant à grand bruit
Dénoncer le matin les rêves de la nuit.
Dans le champ politique effaçant ses émules,
Nul ne sait comme lui cueillir les ridicules.

Les ridicules de Robespierre! cela nous paraît assez étrange! Aujourd'hui nous en savons plus long sur son compte.

Marat était plus connu ou mieux deviné déjà. C'est à lui que le public fit l'application de cet hémistiche resté célèbre :

... Des lois et non du sang!

et aussi de cette tirade qu'on pourrait reproduire de nos jours :

De la propriété découlent à longs flots
Les vices, les horreurs, enfin tous les fléaux!
Sans la propriété, point de voleurs; sans elle,
Point de supplice : donc, la suite est naturelle,
Point d'avares, les biens ne pouvant s'acquérir;
D'intrigans, les emplois n'étant plus à courir;
De libertins, la femme, accorte et toute bonne,
Étant à tout le monde et n'étant à personne.
. . . .
Or, je dis, si le mal naît de ce qu'on possède,
Ne plus rien posséder en est le sûr remède.
. . . .
Dans votre république, un pauvre sottement
Demande au riche. — Abus. — Dans la mienne, il lui prend :
Tout est commun. Le vol n'est pas vol, c'est justice.
J'abolis la vertu pour mieux tuer le vice...

La pièce fut couverte d'applaudissemens. « Aucun *robespierrot* ou *maratiste*, dit un journaliste du temps (1), n'osa mêler d'aigres sifflemens aux applaudissemens du parterre et des loges. La commune de Paris a fait à cette pièce le même honneur que le feu parlement ac-

(1) *Révolutions de Paris*, par Prudhomme, n° 185.

cordait à des ouvrages mort-nés, en les investissant du privilége de la brûlure. » Le maire de Paris et Santerre, avec la garde parisienne, avaient occupé le théâtre pour empêcher les représentations; mais les spectateurs s'ameutèrent, se rendirent à la barre de la convention avec l'auteur, M. Laya; et « comme la commune avait suspendu la pièce parce qu'on faisait allusion à Robespierre et à Marat, dit le même journaliste, la convention la rétablit précisément par cette raison. La quatrième représentation eut donc lieu, de par la convention, » à dix heures du soir devant deux mille spectateurs assiégés par trente mille hommes qui couvraient la place et les rues voisines, et en présence du maire et de Santerre, qu'on avait prudemment gardés en otage. — A Marseille, la pièce fut représentée deux fois dans la même soirée, sur le même théâtre. Tout ceci se passait, nous le répétons, deux jours avant l'exécution de Louis XVI. La terreur vint bientôt apaiser et terminer toute lutte; il y eut alors un moment de silence au théâtre comme dans la France entière, interrompu seulement par le bruit qui se faisait à la place de la Révolution. Après une représentation de je ne sais quelle pièce dont la majesté de la convention se trouva offensée, le Théâtre-Français fut fermé, et tous les acteurs envoyés à la Conciergerie. Plus d'un sans doute regretta la censure de MM. les gentilshommes de la chambre et le For-Lévêque de l'ancien régime.

Après le 9 thermidor, la réaction de l'esprit public éclata avec une nouvelle force au théâtre. L'une des pièces les plus applaudies fut *l'Intérieur des Comités révolutionnaires, ou les Aristides modernes*, jouée pour la première fois le 8 floréal an III. C'était le tableau fidèle d'une de ces cavernes de brigands et de délateurs qui avaient fait de la France, disait-on, « une immense forêt fermée de murs, habitée par des loups qui dévorent et des brebis qui se laissent égorger. » — En 1796, le directoire rétablit la censure, en maintenant d'ailleurs le droit d'élever, sans privilége de l'autorité, des entreprises théâtrales. On en compta bientôt jusqu'à cinquante-deux. La soif des plaisirs qui marqua cette époque n'empêcha ni la ruine, ni les banqueroutes de la plupart de ces spectacles. Il y avait émulation parmi ceux qui se soutenaient pour attirer la jeunesse par des nouveautés plates ou obscènes (1).

Enfin, en 1806, l'empereur voulut rétablir aussi l'ordre au théâtre. Il organisa la censure, réduisit les théâtres au nombre de huit, et les plaça sous la surveillance du ministre de la police (2). On sait avec quelle sollicitude il veillait constamment à tout ce qui touchait aux questions de l'art dramatique. Il en comprenait l'importance comme souverain et législateur; il l'aimait comme un délassement digne de lui et de ses grands travaux. La tragédie surtout, cette littérature hé-

(1) Rapport au conseil d'état.
(2) Décret du 8 juin 1806.

roïque où les hommes grandissent de toute la perspective de la scène, plaisait à son génie. On sait sa prédilection pour Corneille : à Sainte-Hélène, il se faisait lire ou lisait lui-même à haute voix ses tragédies, en cherchant à se rappeler l'accent et les inflexions de Talma. Le décret de Moscou, sur lequel repose encore l'organisation du Théâtre-Français, et où l'on crut voir une sorte d'affectation puérile à régler au milieu du fracas de la guerre des intérêts et des débats de coulisse, n'est peut-être que la preuve de l'attention continue que son esprit accordait au sujet qui nous occupe aujourd'hui.

La restauration accepta le régime que les décrets de l'empire avaient fait aux théâtres. Seulement l'esprit d'opposition développé par les nouvelles formes de gouvernement rendit plus difficile le rôle des censeurs; les moindres allusions échappées à leur examen, ou même créées par la complicité des spectateurs, qui les saisissaient avec avidité, donnèrent lieu plus d'une fois à de véritables scandales : les exemples en sont encore présens à la mémoire de toute notre génération.

Le gouvernement de juillet essaya d'abord de vivre avec la liberté des théâtres; cette tolérance de quelques années, même avec l'appui que l'autorité trouvait dans la continuation du régime des *priviléges*, fut laborieuse et pleine de périls. Plusieurs fois, pour maintenir la paix publique, le ministre de l'intérieur fut obligé de défendre arbitrairement la représentation de certaines pièces : un jour, à la Porte-Saint-Martin, le théâtre fut occupé par les gendarmes au moment où on allait lever la toile. La loi de 1835 rétablit enfin la censure.

Les remèdes les meilleurs ne valent que si le médecin et le malade sont d'accord pour les appliquer jusqu'au bout. Souvent la volonté du premier est incertaine et molle, ou le tempérament du second trop affaibli par le mal même; c'est ce qui arriva précisément ici. Le gouvernement, gêné par les précédens de l'opposition libérale, était embarrassé de l'arme qui lui était confiée. A son tour, la société, préoccupée des affaires et des plaisirs du jour, se plaisait, sans en comprendre les ravages, à toutes les œuvres déréglées de l'imagination. La censure théâtrale ne devint jamais ce qu'elle devrait être, un instrument de direction morale pour les esprits; son rôle se borna à ôter au mal les traits les plus grossiers par lesquels la conscience publique, — qui sait? — eût peut-être été réveillée et effrayée. D'ailleurs on ne tenta rien pour faire respecter ses décisions, pour leur donner crédit et autorité : il suffisait d'être un auteur en renom ou de compter de nombreux amis à la chambre pour n'avoir rien à redouter.

Cependant, attaqués par la presse et l'opposition, mal soutenus par le pouvoir, les censeurs accomplissaient leur tâche difficile sans conviction et avec une secrète défiance de leur droit. Rien de plus fatal pour tous les pouvoirs qu'une telle incrédulité. C'est le respect qu'on a de soi-même qui commande le respect aux autres, et jamais prêtre incré-

dule n'a converti personne. La mollesse et les hésitations de la censure laissaient peu à peu s'introduire et reparaître sur le théâtre toutes les doctrines funestes contre lesquelles la société l'avait appelée à sa défense. Au milieu de l'ardeur stérile des débats parlementaires, un travail désorganisateur, je ne sais quelle conspiration du mauvais esprit se faisait jour dans les derniers rangs de la société : — que d'hommes, je l'ai dit en commençant, n'ont jamais eu d'autre image du monde et presque d'autre rapport avec la société que par le théâtre! C'est un malheur, c'est le malheur inévitable surtout des grandes villes; on est si près et si loin! On s'ignore, on est étranger les uns aux autres, et comme dans l'antiquité ce mot d'*étranger* signifie presque ennemi. La multitude ne connaît de l'organisation sociale, de cette foule brillante qui s'agite au-dessus d'elle, de ces riches qui, de loin, lui paraissent si heureux, que ce que lui en apprend le théâtre; c'est là seulement qu'elle voit parler, agir, vivre devant elle ces classes supérieures, objet naturel de sa curiosité, de son envie. Comment les représente-t-on? Sur les théâtres, et surtout sur les théâtres destinés particulièrement au peuple, il y a comme des types convenus, masques menteurs et hideux, dévoués à la haine du spectateur. Aux théâtres du boulevard, tous les gens du monde ont des richesses immenses qu'ils doivent à quelque forfait secret; ces richesses servent à exploiter quelque criminelle passion. Toutes les femmes sont adultères ou empoisonneuses; les grandes dames n'ont de bontés que pour leurs laquais; enfin on crée à plaisir, pour le peuple, une société de voleurs, d'assassins, d'escrocs et de femmes perdues, et on dit à ce peuple : « Voilà les gens qui vous gouvernent! voilà les gens pour lesquels vous travaillez, les gens qui vous exploitent; ce sont des misérables! » Alors l'envie s'ennoblit aux yeux du pauvre, elle revêt presque le caractère de la justice. C'est une mission vengeresse contre les vices de la société! Quand il est prouvé que toutes les richesses sont mal acquises, le vol n'est plus un crime, c'est la restitution au profit des pauvres. Si, dans le monde, tous les enfans sont le fruit de l'adultère, quel droit ont-ils à l'héritage de leur père? Quel prétexte reste-t-il aux défenseurs stupides de l'hérédité et de la famille? Oui, vous avez raison, si la propriété est en effet le vol, si le mariage est l'adultère, le communisme n'est plus le bouleversement des lois divines et humaines, c'est le règne de la vérité et de la justice : il remet toutes choses à leur place; c'est le grand justicier d'une société coupable! Depuis trente ans, on a laissé stoïquement étaler ces peintures, on a nourri nos générations de ces maximes, et l'on s'étonne que le poison ait peu à peu filtré, qu'il ait pénétré dans les masses! on s'étonne qu'une multitude ignorante n'ait pas découvert la calomnie sous la déclamation, l'envie sous le masque d'une pitié sympathique pour ses souffrances!

Tandis que les théâtres du boulevard poursuivaient leur fatal ensei-

gnement, une nouvelle industrie prêtait à la prédication démagogique un perfide et puissant organe : la lithographie, cette imprimerie à l'usage de ceux qui ne savent pas lire, triomphait de toutes les difficultés qui s'étaient opposées à sa diffusion, et allait prêter son crayon à toutes les débauches de la pensée, à toutes les rancunes des partis; vive, railleuse, insultante, sans respect ni pitié, elle exposa aux gémonies populaires ses victimes désarmées. Le crayon fut plus audacieux que la plume; ce qu'on n'osait point écrire, on le dessinait. On pouvait encore se défendre contre les injures de la presse : les bonnes raisons, les démentis, le silence même, en faisaient quelquefois justice; mais, contre les outrages de la caricature, tout fut impuissant, le dédain comme la colère. Si vos discours et votre conduite, si vos actions échappaient à l'insulte, quelque trait exagéré de votre figure, que dirai-je? un nez allongé ou raccourci suffira à la malignité du crayon; on créera de vous je ne sais quel type ridicule et bientôt populaire, d'après lequel les petits enfans eux-mêmes vous reconnaîtront sans vous avoir jamais vu; c'est ainsi que les Apelle de nos jours transmettront à la postérité l'image de nos grands hommes.

Je n'ai jamais compris par quel aveuglement on avait laissé prendre à la caricature cette extension déplorable. L'exemple de l'Angleterre ne signifie rien dans la matière. Il y a dans les mœurs anglaises un fonds de respect et de soumission à la hiérarchie qui permet d'obéir encore à un supérieur qu'on a tourné en ridicule; en France, cela est impossible; le ridicule est mortel à toute autorité. Sous cette nouvelle forme, visible et à la portée des plus vulgaires intelligences, toutes les calomnies ressassées contre le gouvernement pénétrèrent jusque dans les dernières couches du peuple; tous les pamphlets contre la liste civile ont moins dégradé la majesté royale et perverti l'opinion que ces tristes caricatures où un Harpagon à la face hébétée, une couronne par-dessus son bonnet de coton, entassait des sacs d'argent au fond de quelque trappe mystérieuse. On sait aujourd'hui comment la royauté de juillet a dépensé 20 millions de son patrimoine pour consacrer à la gloire de la France le palais de Louis XIV. Le mal fut grave et profond; il ne dépendait en quelque sorte de personne de s'y soustraire. En dépit de vous, la calomnie déposait au fond de votre esprit ses plus ignobles images. Vous pouviez ne pas lire les journaux qui outrageaient la dignité royale; mais, à l'étalage de chaque boutique, vos yeux rencontraient forcément quelque grossière insulte contre tout ce qu'on devait respecter; l'image, malgré vous, pénétrait et restait dans votre esprit, vous n'étiez plus maître de l'écarter; le mal avait fait de vous son complice. Il en est du respect comme de la pudeur : ce sont des vertus fragiles et qu'un souffle dissipe : sans que la volonté y consente, on les peut détruire; les yeux n'ont pas regardé, mais ils ont vu; l'oreille

n'a pas écouté, mais elle a entendu; le mal est fait, il est irréparable, et la pureté de l'ame reste à jamais ternie.

La caricature et le théâtre se prêtèrent donc une fatale assistance pour corrompre l'esprit des masses et y abolir tout vestige de respect. Souvent le théâtre empruntait ses types les plus fameux à la caricature, et celle-ci les reprenait quand leur renommée était faite. *Robert Macaire*, la satire la plus audacieuse d'un temps de démocratie, puisqu'elle s'attaque au temps lui-même et à tous, et ne ménage pas plus les petits que les grands, imbéciles qu'elle méprise ou fripons qu'elle châtie, *Robert Macaire* fut un type commun à la scène et à la caricature : toutes deux l'exploitèrent long-temps. La société attaquée, insultée, vilipendée sous la figure d'un ignoble escroc, venait battre des mains à l'image des turpitudes qu'on lui reprochait. En perdant le respect d'elle-même, elle avait marqué son jour fatal. Ce fut *le Mariage de Figaro* du gouvernement de juillet.

La révolution de février ouvrit une carrière plus large encore à la licence. Sans que la loi de 1835 eût été formellement abolie, la censure disparut comme incompatible avec les institutions républicaines. Quelques théâtres se hâtèrent de spéculer sur les nouvelles passions des vainqueurs; des voix forcenées chantèrent *la Marseillaise* sur la scène que Racine et Molière avaient illustrée dans le grand siècle. Le socialisme eut ses théâtres, comme il avait ses journaux et ses clubs. A leur tour aussi, après l'effroi et le silence des premiers jours, les vaincus trouvèrent sur d'autres scènes je ne sais quelle obscure consolation à prendre, à peu près en famille, leur revanche des vainqueurs de février. L'esprit d'opposition aidant, la réaction gagna vite du terrain. Le théâtre, complice de la révolution, se retourna vivement contre ceux dont il avait préparé le triomphe. C'est du théâtre que partit le signal de la résistance. Un vaudeville! telle fut la première protestation de la France indignée contre ses vainqueurs de février. Le jour où deux cent mille hommes armés défilaient stupidement devant les dictateurs du gouvernement provisoire, on chantait assez timidement, sur un des petits théâtres de Paris, et l'on applaudissait avec quelque défiance de son voisin des couplets satiriques, triste vengeance d'une défaite sans combat. En sortant, on retrouvait l'émeute maîtresse du pavé; elle plantait les arbres de la liberté, ou faisait illuminer sur son passage les façades des théâtres contre-révolutionnaires. Les étranges souverains de cette époque se montraient peu sensibles aux taquineries littéraires.

Les sanglantes journées de juin délivrèrent la France de cette tyrannie de carrefour. Le sentiment public put se manifester avec plus d'énergie. Il y eut cependant dans les théâtres la même anarchie que dans la cité; on se jeta dans la politique; on exploita les passions

confuses du moment; chaque opinion eut son théâtre; le boulevard resta socialiste; le Cirque évoqua de nouveau la gloire et le petit chapeau de l'empereur; au Vaudeville, on était monarchique et même un peu fusioniste. L'art ne jouait pas un grand rôle dans ces *premiers-Paris* mis tous les jours sur la scène. Il est certaines époques où l'esprit, sous le poids des préoccupations qui l'oppressent, ne peut admettre qu'une seule idée; toute distraction lui est à charge, ou plutôt il ne se peut distraire qu'en variant la forme de sa constante préoccupation; c'est là le seul plaisir qu'on pût alors goûter au théâtre; on y traduisait pour les yeux les journaux du matin : c'était un journal en action (1).

N'exagérons pas la valeur de ces succès d'esprit et de moquerie contre la catastrophe de février. Outre le côté puéril, ces démonstrations provoquaient et autorisaient la licence bien autrement dangereuse des scènes dévouées aux doctrines révolutionnaires. Les théâtres du boulevard avaient remplacé les clubs fermés par le gouvernement. Le directeur d'un théâtre subventionné annonçait qu'il donnerait, en réduisant le prix des places, des pièces destinées à répandre les sentimens révolutionnaires. Le désordre menaçait de passer des esprits dans les rues; le chemin est connu, et la distance n'est pas grande. Le péril devenait visible aux yeux de tous. L'opinion publique s'en émut; la presse elle-même vint en aide, et donna du courage au gouvernement. L'assemblée nationale adopta d'urgence une loi qui défendait la représentation de toute pièce non autorisée par le ministre de l'intérieur. Cette mesure doit cesser à la présentation de la nouvelle législation promise sur les théâtres. Il faut croire et espérer que nous l'attendrons long-temps.

C'est maintenant au gouvernement à faire son devoir. Qu'il défende la société, il sera énergiquement soutenu dans ses efforts par l'approbation des bons citoyens. Que la censure théâtrale ne se règle pas sur le ton général de la presse et de la littérature : un mauvais livre corrompt quelques dizaines de lecteurs, des milliers de spectateurs sont pervertis par une pièce coupable. Il n'y a nulle bonne foi à vouloi mettre sur la même ligne la liberté de la presse et celle des théâtres; celle-ci a certes de beaux côtés; l'autre, au point de vue d'où nous

(1) On se rappelle, à propos de la discussion sur le suffrage universel, ces parodies qui montraient au public une multitude d'aveugles appelés à se prononcer sur le mérite comparatif de l'éclairage au gaz, à l'huile ou aux bougies. — C'était la chandelle qu'ils choisissaient, en chantant un hymne au soleil! — A propos du droit au travail, on voyait un barbier arrêtant un passant dans la rue pour le raser de force, et comme celui-ci se débattait, criant : « Monsieur, je ne veux pas être rasé! » le barbier lui coupait la gorge avec son rasoir. — Toutes ces imaginations extravagantes étaient des inspirations et des réminiscences d'Aristophane.

la considérons, n'offre que des dangers et n'a jamais produit que des scandales.

III.

La question politique ainsi vidée, nous demandons qu'on nous permette d'être moins net et rigoureux, à prendre les choses du côté littéraire. Si le champ était resté libre à la satire personnelle, à l'audacieuse moquerie, à la verve licencieuse même, l'esprit français eût pu faire de ce côté de nouvelles conquêtes; il y a plusieurs régions dans l'empire de l'art, et il ne faut en fermer aucune par des répugnances et une délicatesse mal fondées. — « Délicatesse n'est que faiblesse, » a dit Nicole : chaque société politique a une littérature qui lui est propre; — ne demandons point aux sociétés démocratiques cette fleur exquise, cette éloquence noble et grave, et ces chefs-d'œuvre du goût, où la passion qui brise les lois et se joue des dieux et des hommes obéit encore à la convenance; les sociétés aristocratiques ont seules ce secret. Il y a là un public qui ne s'émeut que sous l'empire de certaines règles et qui rejette la vérité même, si elle est grossière : c'est moins une affaire de vertu que de finesse et de tact. Les époques démocratiques ou seulement révolutionnaires ont moins de scrupule et de retenue; mais par là aussi elles ouvrent de nouvelles voies à l'imagination et saisissent vivement l'esprit. Les passions n'ont plus besoin de se dissimuler sous ces raffinemens qui leur ôtent souvent avec la crudité la saveur; parlant à tout le monde, l'art parle de tout et peut gagner en énergie ce qu'il a perdu d'élévation et de dignité.

A ce point de vue, mais à celui-là seulement, à un point de vue exclusivement littéraire, on peut regretter qu'un homme de talent, recherchant par-delà Molière la verve hardie de Rabelais et de Montaigne, n'ait pas montré au public français quelque chose de la gaieté et des hardiesses du vieil esprit gaulois. Plus loin encore, remontant à l'origine même de la poésie, il eût rencontré dans l'antiquité grecque un modèle que Racine n'a pas dédaigné d'imiter, et qui, malgré la licence grossière et les bouffonneries dont s'enveloppe chez lui la raison, aurait pu donner des avertissemens utiles encore de nos jours, et châtier, à Paris comme à Athènes, les vices éternels de la démocratie.

Aristophane, car c'est à lui que remonte la comédie satirique que nous rappelons, c'est à lui que revient le dangereux honneur d'avoir le premier mis le théâtre au service des partis politiques, aurait ainsi conquis une popularité et, si je puis dire, une jeunesse contemporaine. Ses pièces, avec de légers changemens de costume, auraient pu avoir de notre temps un succès d'à-propos et d'allusion; seulement le parterre aurait souri d'incrédulité quand on lui aurait dit que ces railleries sur

les faits et les hommes du jour, ces portraits qu'il avait reconnus tout d'abord, que tout cela était l'ouvrage d'un poète grec mort il y a deux mille ans. C'est qu'il y a dans le génie créateur une inspiration puissante qu'on chercherait en vain chez les hommes de talent qui le suivent; tout est de premier jet; la séve n'a rien de fade et d'épuisé : il en est de la poésie comme de ces eaux que la nature a fait jaillir des montagnes pour la santé de l'homme; leur vertu est à la source.

Aristophane écrivait au temps de Périclès; mais si on a quelquefois rapproché les deux siècles de Périclès et de Louis XIV, pour les confondre dans une gloire commune, il ne faut pas nous laisser tromper par ce rapprochement : à ces deux époques, l'esprit humain reçut également une vive et féconde impulsion; toutes les deux ont laissé derrière elles ces traces lumineuses qui éclairent long-temps l'horizon. Les deux sociétés différaient d'ailleurs sur toutes choses; ce sont deux mondes : l'un irréligieux jusqu'à l'impiété, l'autre dévot jusqu'à la persécution; l'un réglé et majestueux, l'autre licencieux et turbulent; celui-ci monarchique jusqu'à l'adoration, celui-là démocrate jusqu'à l'anarchie. Rien ne ressemble moins en vérité à Périclès que Louis XIV, si ce n'est Mme de Maintenon à Aspasie. Là où règne d'ailleurs la démocratie, tous les autres traits disparaissent bientôt, pour ne laisser place qu'aux sentimens et aux vices que cet état social fait naître dans le cœur humain. Ce n'est donc point au siècle de Louis XIV, mais au nôtre, qu'il faut songer quand nous parlons d'Aristophane. La démocratie athénienne et la démocratie française, à vingt-quatre siècles d'intervalle, se ressemblent, au moins par leurs mauvais côtés. Comment s'en étonner? Nous naissons tous avec le péché originel, c'est-à-dire avec une aptitude singulière au mal; seulement les institutions, les conditions générales des temps où nous vivons, développent cette disposition et ouvrent à cet instinct du mal des voies diverses. Sans restreindre, à Dieu ne plaise, la part que les hommes ont dans leur propre destinée, il faut bien reconnaître à travers les siècles une génération mystérieuse qui fait découler les mêmes effets des mêmes causes. Il y a des époques pour la cruauté, il y en a pour l'orgueil; celles-ci pour la superstition et celles-là pour l'incrédulité : comme on a distingué les siècles par les grands hommes ou les événemens mémorables qu'ils ont vus, on pourrait les caractériser aussi par quelqu'un des péchés capitaux. A l'avénement et au retour de la démocratie, nous retrouverons le même vice, l'envie : l'envie est le péché des siècles démocratiques; je ne veux certainement pas dire le seul.

Cette ressemblance entre le siècle où vivait Aristophane et le nôtre frappa tous les esprits dès les temps de la première république. Voici ce qu'en pensait en l'an II de la république, dans une disposition qui ne portait guère aux paradoxes littéraires, quelques jours avant de

monter sur l'échafaud, le révolutionnaire Camille Desmoulins. Il écrivait dans *le Vieux Cordelier* :

« Lis Aristophane, qui faisait des comédies il y a trois mille ans, et tu seras étonné de l'étrange ressemblance d'Athènes et de la France démocrate; tu y trouveras un père Duchesne comme à Paris, les bonnets rouges, les *ci-devant*, les orateurs, les magistrats, les motions et les séances absolument comme les nôtres; tu y trouveras les principaux personnages du jour, en un mot une antiquité de mille ans dont nous sommes contemporains. Le plus grand divertissement du peuple à Athènes était de voir jouer sur la scène ses généraux, ses ministres, ses philosophes, et, ce qui est bien plus fort, de s'y voir joué lui-même. La seule ressemblance qui manque, c'est que, quand ses poètes le représentaient ainsi sur son opéra, et à sa barbe, tantôt sous le costume d'un vieillard, et tantôt sous celui d'un jeune homme, dont l'auteur ne prenait pas même la peine de déguiser le nom, et qu'il appelait le *peuple;* le peuple d'Athènes, loin de se fâcher, proclamait Aristophane le vainqueur des jeux, et l'encourageait par des bravos et des couronnes... Notez que ces comédies étaient si injurieuses contre les ultra-révolutionnaires et les tenans de la tribune de ce temps-là, qu'il en est telle, jouée sous l'archonte Strétoclès, quatre cent trente ans avant Jésus-Christ, que, si elle était traduite aujourd'hui, Hébert soutiendrait aux cordeliers que la pièce ne peut être que d'hier, de l'invention de Fabre d'Églantine contre lui et Ronsin, et que c'est le traducteur qui est cause de la disette des subsistances... et il jurerait de le poursuivre jusqu'à la guillotine. Les Athéniens étaient plus indulgens : loin d'envoyer à Sainte-Pélagie, encore moins à la place de la Révolution, l'auteur qui décochait les traits les plus sanglans contre Périclès, Cléon, Alcibiade, contre les comités et présidens des sections, les sans-culottes athéniens applaudissaient à tout rompre, et il n'y avait de morts que ceux des spectateurs qui crevaient à force de rire d'eux-mêmes. »

Nous avons peu de détails sur Aristophane. Il était né dans la petite île d'Égine, environ 420 ans avant Jésus-Christ. Ses ennemis lui contestèrent la qualité de citoyen d'Athènes; il s'appliqua plaisamment devant le tribunal saisi de ce procès deux vers assez naïfs que l'Odyssée place dans la bouche de Télémaque :

Je suis le fils d'Ulysse, à ce que dit ma mère;
Pour moi, je n'en sais rien; qui sait quel est son père?

Odyssée, I, v. 216.

Ce fut pendant la guerre du Péloponèse qu'Aristophane donna la plupart des pièces qui fondèrent sa réputation et l'ont portée jusqu'à nous. De plus de cinquante comédies qu'il fit représenter, nous n'en connaissons que onze. Les plus célèbres sont celle des *Nuées*, où il attaquait la philosophie de Socrate, et celle des *Guêpes*, que Racine a popularisée en lui empruntant le sujet et bon nombre de plaisanteries des *Plaideurs*. Toutes ces pièces respirent, nous l'avons déjà indiqué, le désordre et l'audace de ce qu'on a appelé la *comédie antique;* les per-

sonnages du jour y sont traduits sur la scène; on les désigne par leur nom. Un masque grotesque représente leurs traits en les déformant. Si on soupçonne en eux quelque vice honteux, quelque infirmité secrète, ils sont ridiculisés sans pitié; c'est à la fois un libelle, une caricature et une dénonciation. Le fiel, le ridicule et le poison, voilà ce que les victimes se peuvent promettre! Dans cette petite république, les fonctions ne se partageaient guère; c'était le parterre qui avait applaudi *les Nuées*, qui, siégeant plus tard au tribunal, jugeait Socrate et le condamnait à boire la ciguë (1).

Il paraît d'ailleurs que le caractère et les mœurs d'Aristophane donnaient du crédit à sa comédie. Sa verve audacieuse, l'âpreté de ses attaques, l'exagération même de ses peintures, étaient soutenues et protégées par une vie qui défiait les représailles. Accusé plusieurs fois comme calomniateur par ceux qu'il avait exposés sur la scène au mépris public, il sortit toujours triomphant de ces épreuves; il y puisa même une sorte d'autorité magistrale contre ses victimes. C'était en effet une sorte de magistrature populaire que l'office de poète comique tel qu'il était compris à Athènes. Le poète comique n'était point un homme privé, traduisant sur la scène quelque travers ou quelque ridicule particulier; c'était un homme public, un orateur politique, continuant sur le théâtre la lutte engagée à l'Agora, poursuivant ses ennemis avec des armes plus mortelles que celles de la tribune, les livrant aux sarcasmes de la foule, aux implacables tortures de la risée publique: supplice sans nom auquel les sociétés démocratiques condamnent avec une indifférence égale tantôt le génie et la vertu, tantôt le crime et le vice, en sorte que, je ne sais quelle contagion s'étendant à des victimes si différentes, la vertu la plus pure en est ternie. Il faut des siècles et la justice de la postérité pour que toutes choses soient remises à leur vraie lumière. Alors, il est vrai, le démagogue Cléon, le misérable flatteur de la populace athénienne, reste aux gémonies où l'a attaché la comédie des *Chevaliers*, tandis que la gloire de Socrate, triomphant des calomnies des *Nuées* et des insultes du poète, resplendit aujourd'hui plus éclatante et plus belle.

En attendant cette justice incertaine et tardive de la postérité, qui réhabilite un nom et venge une renommée, le poète comique était le fléau de ses contemporains, le despote de la république; c'était le pamphlétaire de nos jours. On a comparé l'office du poète comique à Athènes à celui du censeur public à Rome; mais il n'y a que Caton pour un tel métier. C'était plutôt le journalisme moderne, avec sa

(1) Il ne faut point cependant exagérer la part que les accusations d'Aristophane purent avoir dans la condamnation de Socrate. Le philosophe ne fut mis en accusation que vingt-cinq ans après la représentation des *Nuées*.

verve, ses passions, ses éclats bruyans, ses vives et soudaines illuminations, sa partialité, ses calomnies et surtout sa puissance.

La comédie d'Aristophane n'est guère qu'un dialogue satirique en vers, mêlé de chœurs; point d'intrigue : tout prétexte lui est bon pour attaquer ses ennemis. Dans *les Chevaliers*, Cléon, le démagogue, était insulté avec une violence telle qu'aucun acteur n'osa représenter ce personnage, alors tout-puissant à Athènes. Aristophane prit hardiment le masque, se chargea du rôle de Cléon, en dénonçant aux spectateurs la tyrannie qui le réduisait à jouer lui-même sa pièce. En lisant cette pièce aujourd'hui, et en songeant que le nom de ce malheureux Cléon n'arrive à nous que défiguré par les sanglantes blessures du poète, nous trouvons bien plutôt que le tyran ici, c'est Aristophane. Dans *les Nuées*, le poète attaque les philosophes, Socrate en tête, qui tournaient en ridicule la religion de la république, et, par leur méthode d'argumentation, mettaient tout en problème, jusqu'aux notions fondamentales du juste et de l'injuste; mais c'est surtout pour le peuple athénien que sont réservées les vérités les plus dures. Dans les pièces d'Aristophane, le peuple est représenté sous les traits d'un bonhomme ridicule, quelque Cassandre volé par ses valets, plumé par les courtisanes, trompé par des parasites flatteurs, qui, en exaltant ses vertus, ou déplorant les injustices qu'il essuie, boivent son vin et lui soutirent son argent. Il est vain, léger, crédule, gourmand, vantard : à Marathon, c'est lui qui a fait fuir les Perses; à Salamine, Thémistocle était perdu, si lui n'avait ordonné une manœuvre qui sauva la flotte. Il était aussi à la dernière assemblée du Pnyx; il a parlé deux heures, et entraîné tous les juges.—Le peuple athénien écoutait tout; on lui plaisait en le flattant, et on ne lui déplaisait pas en lui reprochant ses défauts. C'est qu'il voulait surtout qu'on s'occupât de lui, qu'on l'amusât. A ce prix, il pardonnait tout. Aussi que de sacrifices faits à cette nécessité! Toutes les licences théâtrales, depuis *la Mandragore* de Machiavel jusqu'aux pièces de Collé, jouées après les petits soupers de la régence, ne sont que propos de philosophes et plaisanteries discrètes à côté des énormités d'Aristophane. Sans parler ici de la corruption tant reprochée aux mœurs grecques, et qui échappe, par son indignité même, à la réprobation de la critique, dans tout le reste, quelles grossièretés volontaires! quelles équivoques obscènes! quel cynisme dans les paroles! Rabelais et Brantôme en donnent à peine quelque idée. Point d'artifice de langage, aucun de ces stratagèmes délicats par lesquels l'esprit français s'est toujours plu à faire accepter les images les plus vives. Ici, toute chose s'appelle par son nom, et on y parle de toutes choses. Certes, il a fallu un grand dévouement à la science et au grec, pour qu'une femme ait traduit Aristophane. M[me] Dacier n'était encore que M[lle] Lefèvre lorsqu'elle entreprit cette œuvre héroïque, et si elle avait épousé un homme

moins savant lui-même, un helléniste moins profond que M. Dacier, elle eût pu l'étonner beaucoup le premier jour de leurs noces.

La comédie politique finit à Athènes avec Aristophane; cette petite république ne put elle-même supporter une telle licence. La censure théâtrale fut établie après la guerre du Péloponèse, environ quatre siècles avant notre ère. On voit que le remède est presque aussi ancien que le mal.

Je regrette que, suivant le conseil du *Vieux Cordelier,* nos faiseurs de pièces politiques n'aient pas essayé, après la révolution de février, de nous donner simplement la traduction d'une comédie d'Aristophane. On aurait facilement rattaché à quelque intrigue dramatique les scènes sans lien et sans unité du poète grec. Puisque nous devions voir transportées sur la scène française la licence et la satire cruelle de la comédie grecque, au moins aurions-nous voulu retrouver le véritable Aristophane. A défaut de cette œuvre, qui aurait eu le double intérêt de l'art et de la politique, j'ai réuni ici quelques scènes éparses dans le théâtre d'Aristophane, qui s'appliquent plus particulièrement à ce qu'on appelle de nos jours les *doctrines socialistes.* C'est le seul lien qui rattache ces fragmens, et leur donne quelque droit à paraître ensemble. Au reste, les comédies d'Aristophane, même dans leur intégrité, n'ont rien de la marche et de l'action qu'exige le théâtre moderne; sous ce rapport, au moins, la mutilation sera excusée par les gens du métier; pour les autres, ces fragmens, même à l'état de *centons,* pourront leur donner une idée de la manière d'Aristophane.

SCÈNES SOCIALISTES. (1)

PERSONNAGES.

POPULUS.	UN MARCHAND DE SAUCISSES, autre candidat.
LYSISTRATA.	
CLÉON, candidat.	DÉMOSTHÈNE, serviteur de Populus.

Le démagogue Cléon, en flattant Populus, s'est emparé de l'esprit de ce vieillard bonhomme et crédule. Cléon aspire à une des magistratures de la république. Démosthène, qui cherche à éclairer Populus sur le compte de Cléon, oppose à cet ambitieux un candidat dont la naissance et le métier doivent plaire à la multitude, personnifiée ici par Populus, un candidat « fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, » comme disaient les circulaires aux élections de 1848.

DÉMOSTHÈNE.

Où trouver un candidat? où le chercher? Mais voici notre affaire, j'imagine :

(1) Ces scènes sont extraites, pour la plus grande partie, de la comédie des *Chevaliers* et de *l'Assemblée des Femmes.* La première a fourni l'exposition, la seconde le dénoû-

les dieux nous l'envoient! (Entre le charcutier avec une file de boudins qui pend sur son épaule.) Salut au libérateur d'Athènes! Voilà précisément l'homme qu'il nous faut, le sauveur de la république que nous cherchions!

LE CHARCUTIER.

Qu'est-ce? que me voulez-vous?

DÉMOSTHÈNE.

Allons, mon ami, dépose d'abord ta hotte.

LE CHARCUTIER.

Eh bien! soit... De quoi s'agit-il?

DÉMOSTHÈNE.

Mortel fortuné! ô toi qui aujourd'hui n'es rien et qui demain seras tout, ô souverain de notre glorieuse patrie! ton jour est enfin venu! Va au bain, bois, mange, reçois la haute paie de trois oboles, due par l'état à tout citoyen oisif.

LE CHARCUTIER.

Pourquoi vous moquer de moi? Laissez-moi donc laver mes tripes et vendre mes saucisses (1).

DÉMOSTHÈNE.

Insensé! il est bien question de saucisses et de travail! Vois-tu ce peuple nombreux? tu en seras le maître, et maître aussi du marché, des ports et de l'assemblée! Tu mettras les riches à tes pieds, et leurs écus dans ta poche! Tu destitueras les généraux, et tes maîtresses coucheront au Prytanée!

LE CHARCUTIER.

Bah! comment deviendrais-je un personnage, moi! pauvre vendeur de saucisses!

DÉMOSTHÈNE.

C'est pour cela même que tu deviendras grand : c'est le tour des misérables, vois-tu! N'es-tu pas de la lie du peuple? Paresseux, effronté, pourquoi n'arriverais-tu pas à tout? Tiendrais-tu, par malheur, à des parens honnêtes et bien élevés?

LE CHARCUTIER.

J'en atteste les dieux! j'appartiens à la canaille.

ment, ou, pour mieux dire, le commencement et la fin. J'ai pris dans les autres pièces ce qui s'appliquait le plus aux doctrines socialistes, — renouvelées des Grecs, c'est bien le cas de le dire. — Enfin, j'ai supprimé tout ce que nos mœurs rejettent, en regrettant souvent de mutiler par ces sacrifices nécessaires la verve audacieuse et l'indignation patriotique du poète. — Les *chevaliers* formaient à Athènes le second ordre de l'état. Solon avait distribué les citoyens en quatre classes : la première comprenait ceux qui avaient 500 mines de revenu; la seconde, ceux qui en avaient 300, et qui pouvaient entretenir un cheval, d'où le nom de chevaliers. C'était donc la classe qui correspondait dans l'ordre politique au tiers-état, à la bourgeoisie moderne, cette aristocratie de 1789, aussi haïe et menacée déjà que l'ancienne. Il y avait à Athènes mille chevaliers sur une population d'environ vingt-cinq mille citoyens. J'ai donné pour femme à Dèmos ou Populus, la personnification du *peuple*, cette Lysistrata dont le nom est attaché à une autre pièce.

(1) C'est le début de Valère et de Lucas avec Sganarelle dans *le Médecin malgré lui*.

DÉMOSTHÈNE.

Mortel fortuné! que de qualités précieuses tu apportes pour les affaires de la république!

LE CHARCUTIER.

Mais je n'ai pas reçu la moindre éducation, si ce n'est que je sais lire, et encore assez mal!

DÉMOSTHÈNE.

Tais-toi! ceci pourrait te faire tort : c'est trop que de savoir lire, même assez mal; — le gouvernement populaire n'appartient pas à des gens habiles ou instruits, mais aux rustres ignorans (1).

LE CHARCUTIER.

Comment! tu me crois capable de gouverner l'état?

DÉMOSTHÈNE.

Rien de plus facile : tu n'auras qu'à faire ce que tu fais. Brouille les affaires comme les hachis de tes andouilles, cajole le peuple en lui promettant la viande à bas prix, les olives à bon marché. Tu as tout ce qu'il faut pour entraîner la populace : voix forte, esprit effronté, impudence de la halle; ce sont là les qualités requises aujourd'hui.

(Après une violente dispute entre Cléon et le charcutier, qui en viennent aux mains, la victoire reste au vendeur de saucisses. Il est proclamé candidat. Survient Populus, qui s'informe des motifs de la querelle. Les deux rivaux cherchent, à l'envi l'un de l'autre, à gagner son suffrage.)

CLÉON.

Hélas! c'est à cause de toi que cet homme et ces jeunes gens me battaient!

POPULUS.

Eh! Pourquoi donc?

CLÉON.

Parce que je t'aime, ô peuple! bon peuple! et que je suis passionné pour tes intérêts!

POPULUS, au charcutier.

Et toi, qui es-tu alors?

LE CHARCUTIER.

Moi, je suis son rival. Depuis long-temps je t'aime, ô peuple! et je veux absolument te servir, ainsi que tant de gens de bien. Celui-ci est un pillard; crois-moi, il entre au Prytanée le ventre vide, et il en revient le ventre plein. Convoque au plus tôt une assemblée, tu jugeras lequel de nous deux est le plus dévoué à ta cause.

CLÉON.

Oui, décide entre nous. C'est un infâme, un scélérat, un braillard; mais pourquoi une assemblée? Prononce tout de suite.

POPULUS.

C'est ma coutume à moi, j'aime les assemblées. Je ne juge que là; j'ai besoin de délibérer.

(1) « La plus grande erreur contre laquelle il faille prémunir les populations de nos campagnes, c'est que, pour être représentant, il soit nécessaire d'avoir de l'éducation. » *Circulaire* du ministre de l'instruction publique du 6 mars 1848.

LE CHARCUTIER.

Ah! malheureux, je suis perdu. Seul, chez lui, ce vieillard est le plus raisonnable des hommes; mais, quand il est une fois assis sur les bancs, il perd la tête et fait cent sottises. — Que lui promettrai-je pour le gagner?... Écoute, mon ami, vois-tu, si tu me nommes, les anchois ne coûteront plus que deux oboles la livre; on les prendra chez les marchands. L'hiver, les foulons seront contraints de fournir des tuniques en drap à tous ceux qui en auront besoin; ceux qui n'auront ni lit, ni couverture, iront coucher, après le bain, chez les pelletiers. Les marchands de farine donneront aux pauvres trois mesures pour leur nourriture;... sinon, on les pendra. Que t'en semble? Cela te convient-il?

(Entre Lysistrata, femme de Populus. Cléon a promis à Lysistrata de demander l'émancipation des femmes; c'est ce qui la détermine à intervenir contre le charcutier.)

LYSISTRATA.

Mon cher mari, n'écoute pas ce vilain homme avec ses cordes de saucisses; toutes ces belles paroles sont pour faire ripaille à tes dépens. Il est comme les nourrices qui mâchent les morceaux, mais qui en avalent les trois quarts et donnent seulement le reste à leur poupon. Il te promet des merveilles, et cependant il te laisse durement assis sur la pierre, toi qui as versé ton sang à Marathon!

CLÉON.

Cher Populus, voici un coussin que j'ai rempli moi-même. Soulevez-vous un instant, reposez plus mollement ces membres qui ont tant fatigué sur le banc des rameurs à Salamine. (Il place un coussin pour faire asseoir Populus.)

POPULUS, s'asseyant.

Par ma foi! voilà une attention digne d'un véritable ami du peuple; tu es un digne fils d'Harmodius.

LE CHARCUTIER.

Allons donc, cet homme, avec tout son amour, qu'a-t-il donc fait pour toi? Il te donne un coussin; mais il t'a vu sans pitié habiter dans des baraques, dans des antres, dans de misérables greniers où il te laisse grelotter ou t'enfumer. Ton ami, cet homme! T'a-t-il jamais donné une semelle, une seule semelle en cuir pour ressaveter tes souliers?

POPULUS.

Non, en vérité!

LE CHARCUTIER.

Eh bien! voilà l'homme jugé! Moi, j'ai acheté pour toi cette paire de souliers toute neuve, et je t'en fais présent.

POPULUS.

Par Jupiter! dans mon opinion, aucun citoyen n'a mieux mérité du peuple que toi; nul autre n'a montré plus de zèle pour la république. Seul tu gouverneras; le trident en main, tu commanderas aux alliés.

CLÉON.

Mais toi, tu vois ce vieillard sans culotte (1), et jamais tu ne lui en as donné une pour l'hiver. Tiens, je te donne celle-ci, mon bonhomme.

(1) En grec, sans tunique.

POPULUS.

Par ma foi! voilà une chose à laquelle Thémistocle n'a jamais pensé. Certes, le port du Pirée est une belle chose, mais cela vaut-il l'idée de cette culotte?

(Au milieu de ces bouffonneries et de cent autres trop grossières pour les indiquer ici, le chœur intervient, et de sa voix poétique et solennelle il adresse au peuple ces paroles auxquelles vingt siècles n'ont rien ôté de leur énergique vérité :)

« O peuple! ta puissance est grande, on te craint comme un maître irrité; mais qu'il est facile de te séduire! Tu veux être flatté et trompé, celui qui parle te fait toujours sa dupe, et alors ton bon sens déménage. Il n'y a nulle raison sous tes cheveux noirs ou gris. Tu aimes à boire tout le jour, tu prends pour chef un voleur que tu nourris, et, quand il est engraissé, tu l'immoles! »

(Populus rentre chez lui; mais sa femme Lysistrata est partie pour le club des femmes (1).

POPULUS.

Qu'est-ce que cela veut dire? Où ma femme peut-elle être allée? Ah! que je suis malheureux de m'être marié à cette jeunesse, moi, un homme d'âge, et que je mérite bien ce qui m'est sans doute arrivé! (Lysistrata revient enfin, suivie d'une foule de femmes.) Ah! d'où viens-tu, coquine?

LYSISTRATA.

Qu'est-ce que cela te fait, mon cher époux?

POPULUS.

Ce que cela me fait? La belle réponse!

LYSISTRATA.

Tu ne me diras pas que je viens de quelque rendez-vous chez un amant?

POPULUS.

Pas de chez un seul peut-être. Où t'es-tu donc enfuie ce matin, avec mon manteau encore...

LYSISTRATA.

Eh bien! puisqu'il faut t'obéir une dernière fois, je viens de notre club; on y a proclamé l'émancipation des femmes. Vois-tu, tu peux rester tranquillement à manger des poissons frits et à gouverner la marmite; la république est remise entre nos mains.

POPULUS.

Pourquoi faire? Pour filer?

LYSISTRATA.

Non, pour gouverner.

POPULUS.

Vraiment! Eh bien! je ne m'en étonne pas, puisque aussi bien c'était la seule nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes. Tu as toujours été la maîtresse céans... C'est une bonne école pour le gouvernement.

LYSISTRATA.

Par Vénus! notre république sera conduite sur un plan tout nouveau. Je n'essaie rien de ce qui a été pratiqué ou proposé, car tout ce qui est ancien nous ennuie, mon pauvre vieux; il nous faut du nouveau.

(1) En grec, l'assemblée des femmes.

POPULUS.

Tu vas donc faire une constitution? Cela n'est pas bien neuf.

LYSISTRATA.

Attends donc, et juge après m'avoir entendue. D'abord, tous les biens seront en commun, et chacun aura sa part pour vivre. Il n'y aura plus ni riche ni pauvre. Il ne faut pas que l'un possède de vastes domaines et que l'autre n'ait pas de quoi se faire enterrer, que l'un traîne avec lui une foule d'esclaves et que l'autre n'ait pas un seul serviteur. Je mettrai en commun les terres, l'argent, toutes les propriétés; on vivra tous ensemble, et on dînera à la même table.

POPULUS.

Et celui qui ne possède pas de terres, mais de l'or, de l'argent, des écus?

LYSISTRATA.

Il apportera ces richesses à la masse, car elles ne seraient bonnes à rien. La pauvreté ne contraindra plus personne à travailler. Tout appartiendra à tous, maisons, pain, salaisons, tuniques, vin, pois et haricots. Quel profit y aurait-il à ne pas déposer sa part dans la communauté? Nous aurons de grands magasins.

POPULUS.

Mais pour les femmes, comment fera-t-on? Si quelqu'un voit une jolie fille qui lui plaise plus?...

LYSISTRATA.

Ah! il n'y a pas de privilége contre nous; toutes les femmes seront communes, oui, mais tout sera aussi commun pour elles (1).

(Grande dispute entre le chœur des vieilles femmes et celui des jeunes filles sur les moyens d'établir une véritable communauté. Les vieilles entendent bien qu'on ne leur fasse pas tort, et que l'égalité ne soit pas un vain nom. Les filles préféreraient un régime de liberté, et les citoyens sont assez de cet avis; mais le principe est absolu : les vieilles proposent des mesures plus folles les unes que les autres pour assurer à leur profit l'exécution fidèle de la loi. On comprend assez quelles grossièretés sortent d'un tel sujet. Il faut rejeter absolument toutes ces scènes malgré le sel et la verve comique de plusieurs passages.)

POPULUS.

Mais, en vivant ainsi, comment chacun pourra-t-il reconnaître ses enfans?

LYSISTRATA.

A quoi bon? les enfans regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront plus âgés qu'eux. On sera sûr ainsi de ne pas se tromper.

POPULUS.

Mais qui cultivera la terre?

(1) Je trouve dans un projet de constitution présenté à la convention nationale un code du mariage et des successions qui ressemble fort à celui de Lysistrata. « Le mariage est un contrat tacite de la nature entre deux individus de sexe différent pour la propagation de l'espèce humaine. Il est rompu par la volonté de l'un ou l'autre des deux individus. Les enfans provenus de mariage sont les créanciers de la nature et de la république..... La justice ne connaît pas de testament, parce qu'un homme ne peut avoir de volonté après sa mort; elle ne connaît pas non plus d'héritiers collatéraux, parce que tous les citoyens sont *frères* en république. » (*Révolutions de Paris*, n° 192.)

LYSISTRATA.

Les esclaves (1), et tu n'auras autre chose à faire que d'aller manger selon tes besoins.

POPULUS.

Et les procès? Par exemple, si on nie une dette, ou qu'on ne paie pas d'intérêt?

LYSISTRATA.

Imbécile! il n'y aura pas de dette dans ma république. Si tout est en commun, où le prêteur prendra-t-il de l'argent pour le prêter? Et puis l'intérêt, quel animal est-ce que cela?

POPULUS.

Comment! c'est l'argent qui s'accroît sans cesse, chaque mois et chaque jour, à mesure que le temps s'écoule.

LYSISTRATA.

Pauvre sot! crois-tu que la mer soit maintenant plus grande qu'autrefois?

POPULUS.

Que veux-tu dire? Non, elle est toujours la même; il ne serait pas bon même qu'elle s'accrût.

LYSISTRATA.

Comment, misérable! la mer ne grossit pas malgré les fleuves qui s'y jettent, et tu prétends que ton argent augmente tous les jours. Ne parle plus de l'intérêt, nous l'abolissons (2). Plus de voleurs! que volerait-on, puisqu'on aura sa part de toutes choses? Et si l'on vous dépouillait, vous céderiez vos habits de bonne grace, car vous en recevriez de meilleurs sur le fonds commun. La ville sera une seule maison, la cité une seule famille; les portiques serviront de salle à manger pour tous les citoyens; chacun aura de tout en abondance et se retirera ivre-mort, un flambeau à la main et sa couronne sur la tête.

POPULUS.

Par Apollon! tout cela me convient fort.

(La nouvelle constitution est proclamée et acclamée sur la place publique. Populus et Cléon se rencontrent. Le premier met tous ses meubles et ustensiles en ordre et les charge sur une charrette pour les porter aux magasins de la république; le second le regarde faire avec étonnement.)

POPULUS.

Je vais tout préparer pour porter mes meubles sur la place publique et faire l'inventaire de mes richesses.

(1) Au moins à Athènes le socialisme avait-il cette réponse à faire à ceux qui démontraient son impossibilité.

(2) Dans le projet de constitution déjà cité, il y a une démonstration aussi victorieuse que celle de Lysistrata, non-seulement contre la légimité de l'intérêt, mais contre celui du prêt; elle est curieuse : « La justice ne connaît pas les prêts pécuniaires. Le prêteur pécuniaire est ou plus riche ou moins riche que celui à qui il prête : s'il est plus riche, le prêt n'est qu'une dette sacrée qu'il a acquittée; s'il est moins riche, son prêt n'est point présumable; ce serait alors un *don*, et il est impossible de donner et de retenir à la fois. » Le journaliste remarque que cette constitution contient d'excellentes choses, surtout dans la partie morale.

CLÉON, à part.

Irai-je donc livrer tout ce qui m'appartient? Il faudrait être un pauvre homme et avoir perdu le sens; non, je ne livrerai pas follement et sans raison le fruit de mes sueurs et de mes épargnes... Eh! cher voisin, que signifient ces meubles, ce déménagement? vas-tu loger ailleurs, ou mettre tes meubles en gage?

POPULUS.

Point du tout; je vais les déposer sur la place publique, conformément au décret.

CLÉON.

Tu vas les déposer? Par Jupiter, tu es un pauvre homme!

POPULUS.

Eh quoi! ne dois-je pas obéir aux lois? Tu ne songes donc pas à donner ce qui t'appartient?

CLÉON.

Je m'en garderai bien; je veux voir comment feront les autres.

POPULUS.

Que peuvent-ils faire que livrer leurs biens? On ne parle que de cela dans les rues.

CLÉON.

On en parlera long-temps encore.

POPULUS.

Chacun dit qu'il va porter son argent au trésor.

CLÉON.

Laisse-les dire.

POPULUS.

Tu m'assommes de ne vouloir rien croire.

CLÉON.

Crois-tu qu'un citoyen sensé aille donner son bien? Cela n'est pas de notre temps; il aimera mieux prendre celui des autres.

POPULUS.

Tu es un mauvais citoyen, et je te dénoncerai à l'assemblée.

CLÉON.

Quelle folie! ne pas attendre ce que feront les autres! et alors même...

POPULUS.

Eh bien!

CLÉON.

Attendre et différer encore. Je connais les Athéniens, ils sont prompts à voter les décrets; mais, une fois rendus, personne ne les exécute.

POPULUS.

Par Neptune! si tu me retardes encore, je ne trouverai plus de place où déposer tout cela. (Il fait emporter ses meubles par des esclaves.)

UN HÉRAUT.

Citoyens, la nouvelle république commence par un banquet fraternel. Hâtez-vous de prendre chacun la place que le sort vous a assignée : les tables sont prêtes, la cuisine est excellente; les lits sont ornés de guirlandes et de tapis;

des esclaves parfumées de rose versent le vin de Chio dans les coupes; les poissons sont grillés, on met les lièvres à la broche, on pétrit les gâteaux de miel; on tresse les couronnes; les jeunes filles ont cueilli les plus beaux fruits. A table! à table!

CLÉON.

Il faut obéir, la république l'ordonne.

POPULUS.

Où veux-tu aller, vilain avaricieux, toi qui n'as pas contribué pour ta part?

CLÉON.

A table.

POPULUS.

Certes, si la république est sage, tu ne seras pas admis avant d'avoir apporté ta part.

CLÉON.

Par Apollon! ce n'est pas moi qui serai en retard.

POPULUS.

Que dis-tu?

CLÉON.

Je t'assure que d'autres paieront encore après moi.

POPULUS.

Et en attendant, tu vas te mettre à table?

CLÉON.

Que faire? Tout bon citoyen doit rendre à l'état les services qui dépendent de lui.

(Le repas est dressé sous un portique, des milliers de citoyens viennent y prendre part.)

POPULUS, après le repas.

Certes, le dîner était bon; mais avec quoi dînerons-nous demain? C'est le travail d'hier qui nous a nourris aujourd'hui; personne ne travaillera plus, si la pauvreté n'est pas là pour l'éveiller. C'est la pauvreté qui nous dit : Lève-toi et travaille, sinon tu mourras de faim. Si la fortune se donne à tous également, qui voudra forger le fer, construire les vaisseaux, coudre les vêtemens, fabriquer le drap, le cuir, les tapis, et labourer la terre pour en tirer les dons de Cérès. Telle qu'une maîtresse vigilante, la pauvreté força l'artisan, par l'indigence et le besoin, à travailler pour gagner sa vie, et la société humaine naquit.

CLÉON.

Ce sont là des niaiseries. Tous les hommes ne fuient-ils pas la pauvreté?

POPULUS.

Sans doute, parce qu'elle les rend meilleurs. Ils sont comme des enfans qui fuient leur père, qui ne veut que les corriger; mais si tu t'en remets à la Providence pour ton dîner de demain, qu'as-tu donc dans ce grand panier? (Il fouille le panier.) Par Jupiter! mais c'est tout un garde-manger! Que de viandes! que de poissons! quel énorme gâteau il s'était réservé, et il nous en laissait à peine quelques bouchées. Ah! scélérat, tu me volais! tu me trompais! Je t'ai donné des couronnes, je t'ai chargé de présens! (Il lui donne des coups de bâton.) Voilà ce que tu mérites! (Il le chasse hors du théâtre et le poursuit.)

CHŒUR DE VIEILLARDS ET CHŒUR DE FEMMES QUI S'INJURIENT.

Il ne s'agit plus de festin et de sommeil; vous tous hommes libres, disposez-vous pour le combat. Voilà des femmes, ennemies des dieux, qui veulent s'emparer de nos trésors et de la république. N'est-il pas indigne qu'elles osent donner des ordres aux citoyens, parler de boucliers d'airain et discuter avec nous de la paix et de la guerre? Oui, tout ce qu'elles trament tend à la tyrannie; mais, grace aux dieux, nous avons passé l'âge où elles peuvent être à craindre pour les hommes, et nous saurons les mettre à la raison. Tissez votre toile, filez votre laine, citoyennes, et laissez les hommes maîtres de la place publique.

(Le chœur des vieillards se précipite sur celui des femmes et le met en fuite; mais à peine les femmes sont-elles chassées, que le bon Populus se lamente d'avoir perdu Lysistrata. Il sort désespéré pour la chercher. Les portes s'ouvrent. On voit dans le fond la ville d'Athènes.)

LE CHŒUR.

Belle et brillante Athènes, au front couronné de fleurs, habitée par un peuple illustre, montre-nous le maître de ce pays et de la Grèce entière. (On porte en triomphe Populus, une couronne sur la tête.) Le voilà dans tout l'éclat de sa jeunesse, vêtu de la cuirasse qu'il portait à Marathon, parfumé de myrte, ami de la paix et des arts et dégoûté des factions. Salut, souverain de la Grèce, reçois nos félicitations. Enfin la raison t'est revenue, tu ne seras plus la dupe des flatteurs et des ambitieux!

LE POÈTE AUX SPECTATEURS.

Le poète n'a pas encore fait son éloge; mais, puisque les ennemis de la Grèce le calomnient auprès de vous, puisqu'on l'accuse de jouer la république et d'insulter le peuple, il parlera de lui, ô volages Athéniens! Il prétend avoir bien mérité de vous, s'il vous a appris à vous défier de la flatterie et des flatteurs. Maintenant, quand les candidats commenceront leur harangue par vous appeler « nobles guerriers couronnés de lauriers! » vous ne tressaillerez plus sur vos siéges; si d'autres vous disent : « O grande nation ! » vos oreilles charmées ne s'ouvriront pas et ne se fermeront pas comme un parasol. Tenez, tous ces tribuns vous assaisonnent avec de douces paroles comme des anchois avec de l'huile; défiez-vous de leur malice, ils ne veulent que sédition et troubles : les pêcheurs d'anguilles, quand le temps est calme, ne prennent rien; mais, quand ils ont agité la vase, la pêche est bonne. Donc, si le poète vous a détrompés, s'il vous a montré à l'œil les vices de la tyrannie démocratique, applaudissez, Athéniens! — Que les sages me jugent sur ce que j'ai dit de sage, les rieurs sur ce qui les a fait rire. Les nations voisines elles-mêmes ont été curieuses de voir le poète courageux qui vous a fait entendre la vérité, et le grand roi a déclaré à vos ambassadeurs que le peuple qui suivrait de si sages conseils, ou serait heureux par la paix ou victorieux dans les combats.

E. DE LANGSDORFF.

SOUVENIRS DE VOYAGE

EN

ARMÉNIE ET EN PERSE.

L'ARMÉNIE.

I.

Nous avions dit adieu à Stamboul, et le dernier promontoire du Bosphore nous avait caché les pointes les plus élevées des minarets de la ville des sultans. Notre bâtiment se dirigeait vers Trébisonde. Une fois débarqués sur le territoire de l'ancienne Arménie, nous devions traverser, pour gagner la Perse, quelques-unes des provinces les moins connues de l'empire ottoman. On comprend quelle fut notre joie quand, après une navigation des plus pénibles, nous pûmes enfin toucher terre. Il était aisé de prévoir cependant qu'aux tempêtes de la mer Noire allaient succéder pour nous des périls et des fatigues non moins redoutables dans les solitudes glacées qui s'étendent entre le pachalik de Trébisonde et la frontière persane.

Quand nous débarquâmes à Trébisonde dans les premiers jours de décembre, le ciel était noir et tout chargé de neige. Les préparatifs du

long voyage que nous allions entreprendre, en dépit des rigueurs de la saison, furent bientôt terminés. Le 15 décembre, deux cents mulets ou chevaux, les uns portant des bagages, les autres des cavaliers, n'attendaient plus pour se mettre en mouvement que le signal du départ: ce signal fut enfin donné, et nous quittâmes Trébisonde, après avoir appelé sur nous, par une collecte faite au profit des pauvres catholiques, la protection de la Providence.

A peine étions-nous sortis de la ville, que nos fatigues commencèrent : nous avions à gravir un sentier coupé de roches glissantes sur lesquelles s'abattaient à chaque instant nos chevaux, pauvres bêtes plus habituées à porter des fardeaux que des hommes. Pendant cette marche pénible, nous eûmes tout le temps de regarder la mer Noire, qui s'étendait à nos pieds, cette mer qui nous avait bien maltraités, et dont nous ne pouvions nous séparer sans regret. Les mâts noircis du *Véloce* se dessinaient au loin dans la brume. C'était pour nous comme un petit coin de la France que nous apercevions une dernière fois, et auquel nous dîmes tristement adieu.

Au-delà de cet âpre sentier, nous débouchâmes dans un pays ouvert, planté de genêts et de bruyères. Sans la pluie fine et serrée qui tombait depuis que nous étions montés à cheval, cette première journée de marche aurait été assez agréable. Le paysage était pittoresque : devant nous, une route étroite serpentait à mi-côte d'une montagne couverte de grands arbres qui avaient conservé leur feuillage. A droite, au fond d'un ravin, coulait une petite rivière qui se heurtait à toutes les roches et mêlait son murmure au bruit des pas de nos chevaux. De grands rochers à pic, d'un aspect sévère, couronnés de sapins, bornaient notre horizon. La température n'était pas trop rude encore, mais elle devait s'abaisser à mesure que nous nous rapprocherions des montagnes neigeuses vers lesquelles se dirigeait notre caravane.

Nous fîmes halte, à la tombée de la nuit, dans un hameau où des écuries nous servirent de logement. Le mauvais temps continuait, et le froid, qui avait beaucoup augmenté, nous rendait notre triste gîte insupportable; aussi le quittâmes-nous sans trop de regret dès le point du jour. Le chemin traversait un bois de mélèzes et de sapins, coupé par de nombreux torrens dont la gelée n'avait pas encore immobilisé les cascades. A la fin de cette seconde journée, nous sortîmes du bois, et nous atteignîmes la région des neiges, que, pendant trois mois, nous ne devions plus quitter. La nature changea aussitôt d'aspect: nous vîmes se dérouler devant nous des plaines immenses, couvertes d'une neige épaisse, et sur lesquelles planait un morne silence. Le froid était devenu subitement excessif: le thermomètre marquait déjà 15 degrés au-dessous de zéro. Nous étions sur le Zingâna, l'un des monts les plus élevés de la chaîne que nous avions à franchir. Le vent

soufflait avec furie, et précipitait sur nous des tourbillons d'une poussière glacée. Sur cette neige, qui avait cinq à six pieds d'épaisseur, aucun chemin n'était tracé; des ours seuls, ainsi que des loups, que nous aperçûmes au loin, y avaient laissé leurs empreintes. Notre caravane marchait péniblement, enfonçant à chaque pas, décrivant au bord des précipices un sentier mouvant qui se dérobait sous les pieds des chevaux, obligés de marcher les uns derrière les autres; elle formait ainsi un long ruban noir dont les ondulations serpentaient au loin sur ces crêtes éblouissantes sous les rayons du soleil. A chaque instant, des mulets roulaient avec leurs charges dans les ravins. Les muletiers s'y laissaient descendre à leur suite pour les en tirer; ils remontaient avec les plus grandes peines, ramenant les animaux qu'ils rechargeaient pour recommencer vingt pas plus loin. Les cavaliers devaient souvent mettre pied à terre pour réchauffer leurs membres engourdis, ou éviter des chutes que rendait imminentes le pas mal assuré de leurs montures.

Du haut du Zingâna, nous descendîmes dans une contrée moins difficile, mais que la neige couvrait aussi en grande abondance. De ce moment, nous étions voués à des neiges continuelles et à un froid qui ne varia guère que de quinze à vingt-cinq degrés. Nous atteignîmes ainsi la petite ville de Gumuch-Khânèh, dont le nom signifie *maison d'argent*, à cause des mines de ce métal qui se trouvent dans son voisinage. Cette ville est adossée à une montagne dont elle garnit la pente jusqu'au sommet d'une façon très pittoresque.

J'étais parti en avant avec un de nos camarades de voyage, pour aller préparer des logemens; arrivés à Gumuch-Khânèh, nous nous présentâmes aussitôt chez le *mutselim*. Ce fonctionnaire avait été instruit de l'arrivée de l'ambassadeur de France (1); il avait dû aviser aux moyens de l'héberger, lui et toute sa suite, Trouvant les gens peu empressés et à moitié polis, nous montons sans hésiter chez leur maître. Nous voyons un petit homme court, mais très gros, à l'œil rond et stupide, enfoui dans une pelisse d'où se dégageait à peine une tête coiffée d'un énorme turban, et qu'on ne devinait guère qu'à la direction d'une longue pipe trahie par les nuages d'une épaisse fumée. Le *mutselim* donnait audience quand nous vînmes lui demander d'une manière assez cavalière ce qu'il avait fait pour recevoir l'*elchi* (ambassadeur). Mécontent de ce que nous avions souillé ses tapis avec nos bottes couvertes de neige, ou bien peut-être ignorant ce qu'il devait à des voyageurs munis de firmans impériaux, le *mutselim* nous reçut fort mal; il grommelait entre ses dents et le bout d'ambre de son *tchibouk* des mots rapides dont nous ne comprenions pas le sens, mais qui

(1) Le voyage que nous racontons ici a été fait de compagnie avec la légation française envoyée, il y a peu d'années, à Téhéran.

nous parurent moins que bienveillans. Nous n'en réitérâmes pas moins notre demande, insistant sur la nécessité d'avoir tout de suite une maison pour l'*elchi*, qui nous suivait de près; mis au pied du mur et sans doute ému de notre aplomb, le *mutselim* se décida, tout en murmurant, à nous offrir une salle dans sa maison; mais nous la refusâmes en alléguant la malpropreté de ce réduit, d'ailleurs trop étroit, et en demandant un logis plus convenable et plus vaste pour nous contenir tous avec nos gens et nos chevaux. On nous en montra plusieurs dans des conditions qui les rendaient inacceptables : il était évident qu'il y avait mauvais vouloir, intention de ne pas nous loger ou de nous loger fort mal; nous en fîmes l'observation en termes sévères, et regagnâmes la route par laquelle nos compagnons devaient arriver. Nous fîmes part à l'ambassadeur de ce qui venait de se passer. De son côté, le *caterdji-bachi*, ou muletier en chef, ne se souciant pas de faire gravir à ses mules le chemin un peu raide, et d'ailleurs hors de la route, qui conduisait à Gumuch-Khânèh, avait persuadé à l'*elchi* de s'arrêter dans un hameau où se trouvaient, avec quelques masures en bois, trois petits cafés où il prétendait que nous serions aussi bien qu'en ville. On se rendit à ses raisons et l'on s'établit comme on put dans les maisons où le prudent *caterdji* avait déjà fait décharger ses bêtes.

Nous n'avions sans doute, en restant là, que peu de chose à regretter du comfort de la ville voisine; mais la mauvaise volonté manifeste du *mutselim* ne pouvait être passée sous silence, l'ambassadeur devait à son caractère officiel et au pays qu'il représentait de lui témoigner son mécontentement : il lui envoya un attaché de l'ambassade avec un drogman. Après l'avoir malmené et lui avoir, en termes amers, reproché les airs qu'il se donnait de ne point avoir égard au firman impérial sous la protection duquel voyageait l'ambassadeur, ces messieurs firent craindre au *mutselim* les suites de sa conduite. Ils allèrent même, pour l'humilier, jusqu'à repousser la pipe et le café que le gouverneur leur fit offrir. Cet affront est l'un des plus graves que l'on puisse faire subir à un Turc, et celui-ci en parut très décontenancé, d'autant plus que cette scène se passait en public, et que les deux envoyés de l'ambassadeur n'avaient, comme nous avant eux, épargné au *mutselim* aucune des humiliations qui devaient lui être les plus sensibles. Cependant le gouverneur chercha à se défendre, mais avec son apathie habituelle et sans paraître même comprendre de quel manque de procédés il s'était rendu coupable envers l'ambassadeur. Nous apprîmes plus tard que le *mutselim* avait été destitué.

Peu de temps après nous être éloignés de Gumuch-Khânèh, nous passions d'un pachalik dans un autre. Nous avions traversé celui de Trébisonde et nous entrions dans celui d'Erzeroum, ou, pour rappeler ici des noms devenus classiques, nous quittions le royaume de Pont pour celui d'Arménie. Nous mettions le pied dans une des contrées

d'Asie les moins explorées et les moins connues. Ce vaste pays, toujours mêlé aux grands faits de l'histoire des peuples asiatiques, est tombé victime des vicissitudes de toutes sortes qui les ont agités; le nom seul de l'Arménie subsiste aujourd'hui, et c'est peut-être encore trop dire, car, incorporée à la Turquie, à la Perse ou à la Russie, la patrie de Tigrane n'a plus même de nom sur les cartes. Quoi qu'il en soit, une réception gracieuse nous attendait sur le territoire de l'ancienne Arménie. A peine entrés dans le pachalik d'Erzeroum, nous vîmes venir à nous un groupe de cavaliers, parmi lesquels se faisaient remarquer des officiers supérieurs. C'était le *mutselim* de la petite ville de Baïbout qui venait à notre rencontre avec un colonel et un autre officier de la maison du pacha d'Erzeroum. Ces personnages étaient envoyés par celui-ci pour complimenter l'ambassadeur et l'escorter en veillant à ce que, sur son territoire, rien ne lui manquât, non plus qu'à sa suite. Le gouverneur de la province d'Erzeroum était Hafiz-Pacha, celui qui commandait l'armée turque à Nézib et perdit contre Ibrahim-Pacha cette bataille qui décida du sort de la Syrie, devenue dépendance de l'Égypte. Hafiz-Pacha nous traita grandement, avec une bienveillance et une considération toutes particulières. A Baïbout, d'excellens logemens avaient été préparés par ses ordres. Plus tard et jusqu'à Erzeroum, nous trouvâmes, grace aux instructions qu'il avait données, des toits aussi hospitaliers que le comportait le pays dans lequel nous étions engagés. Les officiers d'Hafiz-Pacha nous escortèrent jusqu'au pied des murs d'Erzeroum.

Nous apercevions depuis long-temps cette ville et nous n'en étions plus qu'à une demi-heure, quand nous rencontrâmes une compagnie d'infanterie rangée en bataille sur le bord de la route : elle présenta les armes quand nous passâmes devant ses rangs, et, faisant un mouvement de flanc, elle vint aussitôt se former de nouveau en avant de notre petite troupe, afin de nous précéder dans la ville. Nous entrâmes à Erzeroum en passant sous des voûtes épaisses fermées par des portes doublées de fer, dont les gonds étaient fixés à d'antiques murailles. Le pacha avait fait préparer pour nous des appartemens comme nous avions perdu l'habitude d'en voir depuis que nous avions quitté Trébisonde, j'allais dire même Constantinople. D'excellens tapis, des divans moelleux, de bonnes cheminées bien approvisionnées de bois sec allaient nous faire, pour quelques jours, oublier les tristes étapes faites dans la neige et les non moins tristes haltes de chaque soir dans les cahutes ou dans les étables des villages de l'Arménie. Le pacha, dans sa libéralité, avait recommandé qu'on n'oubliât rien de ce qu'il fallait pour notre cuisine (1).

(1) La liste des approvisionnemens qu'avait ordonnés pour nous Hafiz-Pacha est une pièce vraiment curieuse; on en jugera par les chiffres que nous allons citer : 6 bœufs, — 12 moutons, — 1,000 œufs, — 60 poulets, — 100 livres de café moka, — 30 livres de

Pendant le séjour que nous fîmes dans sa résidence, nous vîmes souvent Hafiz-Pacha; nous allions chez lui, il venait chez l'ambassadeur, et s'y invita même une fois à dîner. Nous trouvâmes en lui un homme excellent, aussi simple qu'affable : sa physionomie ouverte et intelligente n'accusait en rien le type turc, elle nous étonna au premier abord; mais le pacha prit bien vite le soin de faire cesser cet étonnement en disant qu'il était Circassien. Amené, dans son enfance, de Circassie à la cour du sultan Mahmoud, Hafiz-Pacha monta successivement tous les échelons que la fortune lui rendit faciles jusqu'au jour où elle le trahit à Nezib. Voué et fidèle au service de l'empereur de Constantinople, son ame n'en était pas moins restée sensible aux malheurs comme aux victoires de ses compatriotes. Dans les entretiens que nous eûmes avec lui, sa nature franche et disposée à la sympathie se laissait aller à l'abandon des causeries intimes; il parlait volontiers de la Circassie et du patriotisme de ses nobles enfans. Les vœux secrets de son cœur pour le succès de leur cause se trahissaient cependant plutôt qu'il ne les avouait hautement. Hafiz-Pacha expliquait ses réticences en disant : « Je suis allé en Russie, j'y ai été comblé de faveurs et de bontés par le czar, je ne peux lui souhaiter du mal; je me borne à attendre ce qui résultera des décrets de Dieu. » Ces paroles étaient trop dignes pour laisser prise au blâme. Le plus sincère ami des Tchirkess n'eût d'ailleurs pu se méprendre sur les sentimens secrets de Hafiz, en l'entendant parler de ce qu'ils avaient déjà fait et de ce qu'ils étaient capables de faire encore. Entre autres phrases qui le trahissaient, je citerai celle-ci : « Ce qui fait la force des Russes, c'est le dénûment des Tchirkess, qui manquent de soufre pour fabriquer de la poudre. Tous les ports, tous les rivages sont gardés... on ne peut leur en faire passer... mais, par un miracle de la volonté providentielle, une montagne s'est ouverte, et dans ses entrailles les Tchirkess ont trouvé cette matière indispensable. Désormais ils pourront mieux résister aux Russes, peut-être les repousser... *Inchâllah!* » Tout le patriotisme du pacha, tous ses vœux pour les Circassiens se révélaient dans cet *inchâllah;* cette invocation à l'Être suprême, cette espérance en Dieu est l'expression la mieux sentie de la confiance d'un musulman dans la protection du Tout-Puissant. Hafiz-Pacha disait donc noblement qu'il ne voulait pas de mal à l'empereur de Russie dont il avait été l'hôte; mais son cœur gardait l'espoir que le ciel interviendrait dans cette guerre et protégerait les héros du Caucase. A propos du caractère aventureux et batailleur des Circassiens, le pacha

miel, — 3 jarres de vin, — 200 livres de tabac, — 200 livres de beurre, du sucre, de la bougie en abondance, telles étaient les provisions réunies à Erzeroum pour les besoins de l'ambassade envoyée en Perse par le gouvernement français. Nous étions vingt-cinq pour consommer tout cela en cinq jours que nous devions passer dans la capitale de l'Arménie.

d'Erzeroum nous dit quelques mots que tout le monde ne prendra peut-être pas en bonne part, mais qui, dans sa pensée, était un compliment à notre adresse : « Je ne connais, disait-il avec courtoisie, que deux peuples qui soient véritablement braves, les Français et les Tchirkess. Les autres peuples se battent bien, mais toujours mus par un sentiment réfléchi, l'obéissance, le devoir ou le fanatisme : les Français et les Tchirkess se battent par goût et pour le plaisir de se battre. »

Un soir que le pacha était venu sans façon s'inviter à dîner chez l'ambassadeur, il y fut reconnu par le *tchiaouch-bachi*, ou chef des serviteurs turcs de l'ambassade. Il avait sauvé la vie à cet homme il y avait vingt ans. Celui-ci s'appelait Fesy, avait été janissaire à Constantinople, et, mauvais sujet, comme ils l'étaient tous, il n'avait connu pendant long-temps d'autre loi que celle du sabre, d'autre argument que le poignard. A la suite d'une rixe dans laquelle il avait tué un homme, Fesy avait été condamné à perdre la tête. Hafiz-Pacha, grace aux fonctions qu'il remplissait alors, put intervenir en faveur du janissaire et le sauver. Cet épisode datait déjà de loin, et, si le coupable gracié se souvenait du bienfait, le bienfaiteur avait oublié sa clémence. Le pacha, retrouvant, après vingt années, l'ancien janissaire devenu grave à mesure que ses moustaches grisonnaient, demanda à Fesy comment, lui qui paraissait maintenant un homme si sage, il avait pu se laisser aller à des violences aussi fâcheuses. Le vieux *tchiaouch* répondit, avec le plus grand sang-froid et comme s'il se fût agi d'une simple peccadille : « J'étais jeune dans ce temps-là..... et janissaire! »

Dans toutes les causeries auxquelles se laissait aller le pacha d'Erzeroum, il régnait une animation excessive. Chez lui, cette animation était parfois, mais bien faiblement, modérée par les habitudes de nonchalance particulières aux Turcs. Ses manières étaient prévenantes et aimables; il paraissait rechercher beaucoup le commerce des Européens et s'intéresser sérieusement à leurs découvertes. Il tenait à s'en instruire pour en faire profiter son pays, et affectait de rejeter bien loin le mépris stupide qu'ont en général les mahométans pour la civilisation occidentale. Il y avait cependant un point sur lequel nous ne pouvions passer condamnation en sa faveur : Hafiz-Pacha avait pour médecin un Piémontais qui avait été *cuisinier* à bord d'un navire marchand. Le pacha ne l'ignorait pas. A la vérité, il n'avait pas une foi aveugle dans la science du Piémontais, mais il disait : « Que voulez-vous? faute de mieux, je le garde. *Allah kerim!* » ce qui voulait dire : *Dieu est grand! Dieu me sauvera!*

Hafiz-Pacha était un spirituel causeur, et se laissait aller parfois aux jeux de mots. L'un de nous lui avait offert une boîte de cigares, parce qu'il avait fait la remarque que c'était une manière de fumer plus commode à cheval que le tchibouk turc. Le pacha prit tout de

suite un cigare; on lui présenta du feu au bout d'une pince, un charbon s'échappa, et comme on s'empressait de secouer sa pelisse qui brûlait, il dit en riant : « Le pacha n'a pas peur du feu. » Je pensai à la bataille de Nézib, où Hafiz avait en effet vu le feu de très près, et où, dit-on, il voulait se faire tuer quand sa cavalerie fut tournée par les Égyptiens et que son infanterie passa du côté d'Ibrahim. Ce grand désastre avait entraîné non-seulement la perte de sa gloire militaire, mais encore celle de toutes ses richesses : sa tente, resplendissante d'or et de soie, pleine de riches tapis et d'objets précieux, était tombée au pouvoir des Égyptiens, et fut saccagée par une soldatesque avide de pillage. Le pacha nous racontait ces tristes scènes avec une philosophie admirable; il ne paraissait pas regretter ses biens perdus ni les trésors qu'on lui avait enlevés; son front ne s'obscurcissait que quand il en venait à parler de son infortune comme soldat et de l'obligation où il fut, pour sauver sa tête, de fuir presque seul. En effet, quand tout fut perdu, sans qu'il pût même appliquer à son armée transfuge le mot consolant de François Ier, il s'échappa du champ de bataille où il se voyait abandonné, escorté seulement de cinq à six officiers fidèles et dévoués. Il se jeta dans le Kurdistân, dont les montagnes et les défilés lui offraient plus de chances de salut. Il y rencontra cependant des ennemis nouveaux, et fut attaqué par un parti nombreux de Kurdes. La petite troupe dut se défendre : elle se comporta vaillamment, le pacha lui-même mit le sabre à la main et tua deux de ces bandits; mais c'était là une bien faible compensation à la perte d'une grande bataille.

Les compatriotes d'Hafiz-Pacha auraient pu à bon droit le regarder comme un homme excentrique : la plupart des Turcs, endormis, insoucians et apathiques, font ressortir comme une anomalie toute nature vive, spirituelle et sympathique. La veille de notre départ, Hafiz-Pacha nous donna un dernier témoignage de la prodigalité orientale qui, chez lui, s'unissait aux qualités les plus solides; il envoya à l'ambassade, pour être distribués entre nous, seize chevaux, seize sabres damas, et il alla jusqu'à faire remettre une énorme somme d'argent, 20,000 piastres, qu'il priait l'ambassadeur de répartir entre tous les serviteurs de sa suite. Il fallut accepter les chevaux et les armes, en retour des présens offerts au pacha; mais les largesses qu'il entendait faire à notre domesticité étaient trop contraires à nos usages pour que l'ambassadeur les agréât. Ce ne fut au reste qu'avec les plus grandes peines, et malgré lui, que le pacha renonça à une libéralité qu'on lui représenta comme un dangereux précédent dans les circonstances analogues que l'avenir pouvait lui réserver.

Il y avait cinq jours que nous nous reposions à Erzeroum : c'était assez; il fallait remonter à cheval. Nous nous rendîmes tous au sé-

rail du pacha pour lui faire nos adieux. Dans cette dernière visite, il se surpassa encore en cordiale amabilité. Il nous témoigna avec une affection sincère le chagrin qu'il éprouvait de nous voir le quitter si tôt. Il avait espéré, disait-il, que les glaces de l'hiver et les passages si difficiles à franchir dans les montagnes nous auraient retenus auprès de lui quelque temps. Il ajoutait « qu'il ne nous oublierait jamais, qu'il s'estimait bien heureux de nous avoir connus; que, dans le cours de sa vie, il avait quelquefois rencontré des hommes aimables et qu'il avait affectionnés, mais que jamais il n'en avait trouvé autant réunis. » Ce compliment était certes aussi flatteur que bien tourné. Il ne fallut pas moins que tout l'esprit et tout le savoir de l'interprète de l'ambassade pour n'être pas en reste de gracieuseté avec le pacha. L'ambassadeur mit à profit la bonne disposition où il le voyait pour lui demander la grace d'un chrétien. Ce malheureux, pris d'une velléité d'apostasie, avait voulu se faire circoncire; mais le repentir l'avait fait reculer, et il ne voulait plus devenir mahométan. La loi musulmane est formelle sur cet article; elle entraîne la peine de mort. Cependant le pacha accorda la grace du pauvre chrétien, en disant « qu'il ne savait pas comment il s'arrangerait avec les *mollahs*, très fanatiques dans cette partie reculée de l'empire ottoman. »

Nous prîmes congé d'Hafiz-Pacha, enchantés de lui, très reconnaissans aussi de sa brillante et cordiale hospitalité. De son côté, il paraissait très ému en nous répétant : « *Koch-Gueldin... Allah saklasen* (vous êtes les bienvenus, Dieu vous conserve!) »

Pendant la durée de notre halte à Erzeroum, l'ambassadeur avait reçu la visite de tous les Européens, agens politiques ou autres, qui habitaient cette ville. Parmi les premiers, les seuls qui fussent accrédités officiellement étaient le consul d'Angleterre et celui de Russie : ces deux puissances sont les seules qui, à partir de ce point, aient des représentans en Asie. La France n'en a aucun; Trébisonde est la limite extrême du rayonnement de son influence dans le nord du continent oriental. Dans une autre direction, l'influence française s'étend sur quelques points du littoral de la Méditerranée, puis, franchissant les déserts du sud, elle déployait encore naguère son pavillon à Mossou et à Bagdad; mais il ne flotte plus aujourd'hui dans ces deux villes, et dans tout l'intérieur de l'Asie-Mineure, en Arménie, en Kurdistan, en Perse et au-delà, jusqu'en Chine, il ne se rencontre aucun agent français. Aussi le terrain politique, c'est-à-dire celui des intrigues, celui où se joue le sort de ces vastes pays, est-il exclusivement abandonné à l'ambition envahissante de la Russie et de l'Angleterre. Cet abandon porte ses fruits depuis long-temps: ces deux nations sont toutes-puissantes sur ce vaste théâtre du monde asiatique où la France est à peine connue de nom, et où son indifférence lui méritera un jour, devant l'humanité, le reproche de n'être pas intervenue.

II.

Avant de reprendre la vie nomade, nous avions eu le temps de parcourir Erzeroum et de recueillir quelques notions précises sur l'état actuel de la nombreuse population qui habite cette curieuse cité. Erzeroum, dont quelques étymologistes font dériver le nom de *Arx Romanorum*, a été fondée en 415 par Théodose II, et s'est appelée *Theodosiopolis*. Elle est la capitale du pays qu'on désignait autrefois sous le nom de la *Haute-Arménie;* elle est aussi le chef-lieu du pachalik d'Erzeroum, qui se divise en plusieurs districts commandés par des pachas soumis à celui qui y fait sa résidence. Cette contrée, qui fut le berceau du christianisme arménien, est célèbre par le martyre de saint Grégoire, qui vint y prêcher l'Évangile.

Erzeroum tomba au pouvoir des Ottomans dans l'année 1517; les Russes s'en emparèrent en 1829, mais la rendirent à la Porte l'année suivante. Leur passage coûta cher à cette ville, car ils emmenèrent avec eux un grand nombre de familles arméniennes pour les établir au-delà de l'Araxe devenu leur frontière. Ils ne firent d'ailleurs aucune différence entre les orthodoxes et les schismatiques, et ils opérèrent sur une si vaste échelle, que, pour ne parler que des catholiques, sur quatre cent cinquante familles de ces derniers, il ne s'en trouve plus actuellement à Erzeroum que trente-six. La population de cette ville est aujourd'hui peu industrieuse. L'émigration forcée de 1829, la nature du pays, le génie même de la nation arménienne, concourent à expliquer l'état actuel de cette cité. Essentiellement pasteurs et agriculteurs, les Arméniens, dans ce pays du moins, ont conservé leurs goûts, entretenus d'ailleurs par la fécondité des plateaux élevés et la richesse des vallées qu'ils habitent. Aussi la plaine d'Erzeroum, qui est très vaste, est-elle un des points les mieux cultivés et les plus riches de l'empire ottoman où généralement tout languit, tout meurt, la nature comme les générations. A part les marchés nécessaires aux cultivateurs des nombreux villages qui avoisinent Erzeroum, le commerce de cette ville est tout de transit; dans ses vastes khans, où se succèdent les caravanes, les ballots qu'elles y apportent restent intacts. Venus de la Perse ou de l'Inde, ils s'acheminent vers Constantinople. S'ils arrivent de cette ville ou du Franguistân, ils continuent leur route pour aller dans les bazars éloignés de Tabriz ou d'Ispahan.

Erzeroum présente peu de monumens remarquables. On y trouve quelques vestiges d'édifices empreints d'une grandeur et d'une élégance dont les constructions modernes ne portent plus de traces. Un de ces édifices mérite une attention particulière, à cause des souvenirs qui s'y rattachent et de l'abandon même auquel les préjugés mahométans l'ont voué. Il faut en chercher le motif dans l'origine que lui

attribuent les Turcs, qui y voient les restes d'un ouvrage des *guiaours* ou *infidèles*, c'est-à-dire des *chrétiens*. Je n'ai pu recueillir, sur les ruines d'Erzeroum, aucun renseignement certain, et j'ai pensé que les *guiaours* qui auraient élevé cet édifice n'étaient autres que les Arméniens possesseurs aborigènes du pays avant l'intrusion des hordes mahométanes. Quoi qu'il en soit, à en juger par la disposition intérieure, ces curieuses ruines seraient celles d'une église. Le plan de l'édifice était fait suivant une croix latine, et la nef principale aurait été comprise entre deux rangs d'arcades, surmontés chacun d'un second étage d'arcades semblables. Les Arméniens racontent qu'il y eut, sur l'emplacement occupé par ces débris, une belle église renversée et ruinée de fond en comble par les Turcs; mais à quelle époque, pourquoi, et à la suite de quel événement? C'est là ce que je n'ai pu découvrir. Il est probable que la dévastation, qui semble avoir passé sur ce monument comme un ouragan furieux, remonte à l'invasion des tribus turcomanes seldjoucides, qui a couvert tout l'Orient de tant de ruines et de tant de poussière. Aujourd'hui quelques réduits abrités au milieu de ces décombres servent de magasins d'armes. Parmi ces armes, il y en a de toutes sortes, et je ne fus pas peu étonné d'en voir qui avaient dû appartenir à des guerriers de la croix. Les Turcs paraissent attacher un grand prix à la possession de ces dépouilles, qui proviennent, disent-ils, des *guiaours* qu'ils ont vaincus. Ces armes n'auraient-elles pas été conquises sur les infortunés croisés qui périrent dans l'Asie-Mineure, et ne faudrait-il pas y voir les tristes trophées enlevés, par les princes musulmans de Koniah, aux chrétiens massacrés dans les défilés du Taurus, ou sous les murs d'Antioche? Il est difficile d'expliquer autrement la présence de ces armures à Erzeroum, car jamais, aux temps les plus prospères et les plus glorieux de leur puissance, les croisés ne se sont avancés jusque-là. Il ne me semble pas qu'il soit plus admissible de voir dans ces trophées des armures génoises. Aussi aventureux négocians qu'ils étaient intrépides marins, les Génois avaient bien obtenu des empereurs de Byzance des comptoirs ou colonies dans la mer Noire; mais nul souvenir, que je sache, ne constate qu'ils aient fondé un établissement dans l'intérieur du continent asiatique. Voilà bien des hypothèses et des doutes relativement à l'intérêt moral que peuvent offrir au voyageur les vestiges du bel édifice chrétien dont Erzeroum montre encore les restes. A défaut de souvenirs historiques, les belles formes architecturales de ce monument suffiraient pour le désigner à notre attention. Extérieurement, la façade se compose d'une grande porte ogivale surmontée de chaque côté de deux espèces de petites tours à larges cannelures et dont la surface était entièrement couverte de briques émaillées. Les dessins de cette mosaïque, à en juger par ce qu'il en reste, étaient variés et d'une grande élégance. Malheureusement la dégradation qui a envahi le reste de l'édifice a

déjà atteint et fait disparaître en grande partie l'ornementation éclatante de ces tourelles. Une puissante porte bardée de fer interdit l'accès de ces ruines que les habitans décorent du nom d'*arsenal* à cause des heaumes, des cuirasses et autres fragmens d'armures entassés dans un coin où la rouille de plusieurs siècles les dévore.

Je n'ai rien retrouvé dans la ville d'Erzeroum qui dénotât l'antiquité de son origine. Les chrétiens du pays n'en ont pas moins de singulières prétentions à ce sujet, car ils affirment avec une grande naïveté que leur ville remonte à Noé; selon eux, ce patriarche, étant sorti de l'arche, aurait descendu les pentes du mont Ararat pour venir la fonder. Il ne faut voir là qu'une vanité commune à plusieurs populations de ces contrées, qui, non contentes de faire remonter l'origine de leur hameau à Noé, veulent aussi que l'arche se soit arrêtée sur le pic qui en est le plus voisin. La vérité s'efface ici et devient presque insaisissable au milieu de l'obscurité et de la multitude des traditions.

Le climat d'Erzeroum est un des plus désagréables qui se puissent rencontrer sur le globe. Cette ville est située dans une vaste plaine à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer Noire; — la neige y couvre la terre pendant au moins six mois de l'année, et quelle neige! jamais moins de cinq à six pieds. — Le froid, qui commence en septembre, s'y prolonge jusqu'en mai : il y devient très intense, et varie, durant trois mois, de 15 à 25 degrés. Pendant notre séjour, nous vîmes le thermomètre descendre à 23 degrés. On comprendra que nous ayons quitté Erzeroum sans regret; cette ville ne pouvait être pour nous une Capoue malgré toutes les bontés du pacha. Aussi nous préparions-nous à marcher en avant avec résignation et avec l'espoir d'être bientôt délivrés de ces affreux frimas; mais nous ignorions les horreurs qui nous attendaient non loin de la capitale de la Haute-Arménie.

Nous marchions depuis deux jours, après avoir quitté Erzeroum, quand nous arrivâmes à un village appelé Delibaba, à l'entrée d'une gorge ouverte dans une montagne très élevée, et qui était réputée très dangereuse à cause des tempêtes qui y règnent presque constamment l'hiver. Le temps qui, dans la journée, avait été assez doux, s'était assombri sur le soir; le vent commençait à souffler, tout s'annonçait mal pour la marche du lendemain, qui devait être fort pénible. La montagne que nous devions traverser porte le nom de Daar, qu'elle emprunte à un village situé presque au sommet, et où nous devions nous rendre. Nous avions trouvé à Delibaba des voyageurs et une caravane qui n'avaient pas osé s'aventurer dans cette montagne redoutée: ils attendaient patiemment une occasion favorable pour la franchir. On nous dit à Delibaba qu'il arrivait fréquemment, dans cette saison, que l'on fût obligé de séjourner quinze et vingt jours avant de pouvoir passer. Cependant, plus hardis ou plus imprudens que les voyageurs

restés à Delibaba, nous ne tînmes aucun compte de ces avertissemens, et nous tentâmes l'aventure malgré les sinistres présages d'un ciel noir et d'un vent impétueux. Suivis par un colonel turc qu'Hafiz-Pacha nous avait donné pour compagnon jusqu'à la frontière, et en dépit des avis de cet officier, nous nous engageâmes dans les premiers défilés de la montagne. Nous n'avions pas marché une heure, que le vent souffla avec violence en face, chassant devant lui des tourbillons de neige qui nous glaçaient et nous empêchaient de distinguer la direction que nous devions suivre. Plus nous nous élevions, plus la tourmente augmentait. Bientôt nous ne trouvâmes plus aucune trace de route, et la neige était autour de nous tellement remuée par le vent, que le sentier se fermait immédiatement entre un cavalier et celui qui le suivait. Nous nous égarâmes; nos guides ne savaient plus eux-mêmes où ils étaient; pourtant il fallait avancer et retrouver quelque faible indication qui nous tirât d'embarras. Les Turcs qui étaient avec nous semblaient triompher, et nous disaient : *On vous avait prévenus; vous n'avez pas voulu croire*, puis ils répétaient à tout instant : *Allah! Allah!* Pour toute réponse nous poussions nos chevaux dans des directions différentes, enfonçant et disparaissant presque dans la neige. Enfin, après des efforts incroyables, après avoir franchi plusieurs ravins que le vent avait comblés, nous fûmes assez heureux pour apercevoir au loin un sommet qui était comme un jalon et sur lequel nous nous dirigeâmes. Au-dessous était le village de Daar. Six mortelles heures avaient été employées à lutter contre les rafales et la neige, quand nous arrivâmes à cet abri. Daar était un de ces hameaux comme nous en avions déjà vu plusieurs, composé de quelques cavernes ou tanières creusées en partie dans la terre et couvertes par des terrasses qui se confondaient avec le sol. Ce hameau était habité par des Kurdes qui s'y réfugiaient l'hiver, quand les neiges les chassaient des gorges où, pendant la belle saison, ils campaient au milieu des pâturages avec leurs troupeaux.

Une fois en sûreté, nous voulûmes, comme un général après la bataille, connaître l'état de nos pertes : il manquait quatre chevaux restés engloutis dans la neige. Daar était un si misérable trou, que nous eûmes beaucoup de peine à nous y loger. Pour moi, ne trouvant pas supportables les antres infects qu'on avait mis à ma disposition, je cherchai si, parmi les maisons qu'on ne nous montrait pas, je n'en trouverais point quelqu'une plus commode et où je pusse me réconforter un peu après la pénible course que nous venions de faire. Ces cahutes, assez chaudes à cause de leur construction souterraine, étaient de très bonnes étables pour des bestiaux; mais elles avaient le désagrément de mettre les bêtes et les gens dans une communauté qui offrait peu de charmes. Nous n'étions point difficiles : nous avions appris à nous faire aux cabanes sales et enfumées, seuls gîtes que

nous avions rencontrés sur notre route; mais c'était trop d'être pêle-mêle avec des bœufs, des buffles ou des chèvres, et, sans être sybarites, il nous était permis de chercher à éviter cette compagnie aussi puante qu'incommode. J'avisai donc une tanière dont la porte en bon bois, assez proprement et élégamment travaillée, me semblait clore la demeure d'un des habitans les plus aisés de l'endroit. J'avais l'espoir d'y trouver un logement meilleur, et je poussai la porte. Au-delà d'un espace obscur qui était encore une de ces maudites étables où j'entendais ruminer des buffles, un demi-jour me laissa entrevoir une sorte de petite chambre séparée de l'écurie par une balustrade en bois. J'avançai hardiment : là, autour d'un excellent feu, dont la vue seule me faisait envie, étaient rangés quelques Turcs, qui me parurent être des courriers ou des soldats. La pièce assez propre, les tapis étendus par terre, et surtout cette cheminée auprès de laquelle ces hommes aspiraient la fumée de leurs pipes, me tentèrent au point que je résolus de m'approprier le tout. Le maître du logis était là. Sans autre forme de procès, je lui dis de mettre dehors les Turcs, parce que je voulais leur place. Ceux-ci, bien étonnés d'un pareil langage, firent des objections très naturelles, et je dirai même bien justes; mais le froid m'avait rendu inexorable. On dit que *ventre affamé n'a pas d'oreilles*; ceux qui ont voyagé à cheval, dans la neige, avec 20 degrés de froid, doivent savoir si un homme gelé et morfondu n'est pas à peu près sourd : je le fus complétement, je l'avoue, aux représentations des Turcs que je dépossédais. Quand j'y pense aujourd'hui, je me repens; je vois encore la mine piteuse de ces braves gens qui, comme moi, avaient sans doute souffert aussi du vent, de la neige; mais ils m'épargnèrent, par leur résignation, une lutte dans le cours de laquelle j'eusse peut-être fini par reconnaître mes torts. Au reste, j'appuyai mes raisons d'argumens victorieux, nous étions tous les hôtes du sultan, ils étaient ses esclaves, ils devaient céder : je ne dis pas que ce fût sans beaucoup maugréer et m'accabler, entre leurs dents, d'injures et de malédictions; mais peu m'importait, pourvu que le lieu, le tapis et le feu fussent à moi. J'en pris possession, et, en bon camarade, comme la chambre était grande, j'invitai quelques-uns de mes compagnons, plus discrets ou plus patiens que moi, à venir partager ma conquête. Je dois dire que, s'ils désapprouvèrent le moyen par lequel je me l'étais appropriée, ils en jouirent comme des gens qui savaient l'apprécier, et chez qui les scrupules n'allaient pas jusqu'à repousser le partage d'un bien mal acquis.

Une fiente de cheval ou de buffle bien sèche et bien pétrie en mottes était jetée incessamment dans l'âtre par le maître de la maison, qui déployait toutes les ressources de son hospitalité avec empressement. Il pensait sans doute qu'il ne devait rien épargner pour des personnages qui se faisaient place avec un si merveilleux sans-façon. Nous avions

chaud, nous étions à couvert et mollement étendus sur les tapis; nous entendions les rafales passer sur le toit de notre tanière sans en être émus. Les heures d'angoisse étaient oubliées; nous laissâmes s'écouler sans inquiétude celles du repos et du *kief* (1).

Nous devions cependant quitter Daar le lendemain. Nous n'avions gravi qu'une partie de la montagne; il nous restait à en franchir la plus longue et la plus difficile. Dans la nuit, la tempête redoubla : le vent, qui avait soufflé avec violence, avait précipité, des sommets élevés, des avalanches de neige qui avaient prodigieusement augmenté celle qui couvrait déjà le village. Le matin, quand nous voulûmes sortir de notre écurie, nous trouvâmes la porte comme barricadée. Les énormes flocons qui tombaient étaient si rapprochés les uns des autres, que l'on ne distinguait rien. On ne se voyait pas d'une hutte à l'autre. Comment penser à se mettre en route par un temps pareil? Des éclaireurs partirent néanmoins pour voir ce qu'il y avait à tenter; mais, au bout d'une heure, ils revinrent : toutes les passes étaient fermées, il était impossible de songer à partir. Il n'y avait pas de raison pour que le temps s'améliorât; nous étions en plein hiver, au 3 janvier, nous avions donc la triste perspective de rester cernés dans cet endroit indéfiniment, sans pouvoir ni avancer ni reculer. Tapis comme des renards dans les sombres tanières de nos hôtes farouches, nous n'avions que de tristes réflexions à faire sur les suites que pouvait avoir notre imprudente précipitation. Nous passions des heures sans fin à consulter le temps, à écouter les rafales et à en apprécier la force. Il n'y avait pas de distraction possible dans nos logemens : l'air et la lumière ne nous y arrivaient qu'à grand'peine par une étroite ouverture pratiquée au toit, où ils se trouvaient refoulés par une épaisse fumée dont les tourbillons s'échappaient difficilement. Parfois nous causions avec nos hôtes; mais quelle conversation pouvions-nous avoir avec ces hommes sauvages, qui nous avouaient, avec la naïveté d'un fanatisme stupide, qu'ils ne pouvaient ressentir pour nous, Européens et chrétiens, que de la haine? Cependant, nous disaient-ils, en jetant de côté un regard fauve sur leur longue lance accrochée au mur : *Nous vous donnons pour le moment l'hospitalité, et vous êtes sacrés à nos yeux;* ce qui pouvait se traduire, pour qui connaît les Kurdes, par ces mots : *Si vous n'étiez pas si nombreux et si bien armés, nous vous dépouillerions et vous assassinerions.*

Le jour tirait à sa fin, et le temps n'avait fait qu'empirer. Nous étions au fond d'une de ces petites vallées en forme d'entonnoir, comme on en trouve dans les montagnes; la vallée était de toutes parts dominée par des pics blancs et glacés, sans horizon. Le vent s'y engouffrait avec

(1) *Kief* en turc veut dire bien-être; c'est le *dolce far niente* des Italiens.

furie, et, descendant des hauteurs qui lui avaient un instant fait obstacle, il tourbillonnait en labourant la neige qu'il soulevait et éparpillait de tous côtés. La nuit précédente, nous avions entendu les hurlemens des loups, auxquels avaient incessamment répondu les aboiemens des chiens en vedette sur chaque maison. Au jour, nous eûmes la satisfaction de voir ces loups se promener par bandes, et venir, à quelques centaines de pas, flairer les troupeaux, dont les pâtres nous dirent qu'ils trouvaient toujours moyen de dérober quelques brebis.

Le second jour ne se passa pas mieux que le premier, et nous dûmes encore renoncer à quitter Daar. L'ambassadeur envoya bien quelques hommes de corvée pour essayer de faire une trouée dans la partie la plus difficile à franchir; mais ce travail, sans cesse détruit par le vent et par les éboulemens de la neige, n'amena aucun résultat. Cependant notre *tchiaouch-bachi*, le brave Fesy, s'était hasardé à pousser son cheval tant qu'il le put vers le sommet de la montagne, là où nous devions passer; il revint, le soir, assurer que, si le temps n'était pas plus mauvais, nous pourrions tenter le passage le jour suivant. Cette espérance fut accueillie avec joie par tous; nous avions hâte, coûte que coûte, de quitter l'affreux séjour où nous étions retenus. Nous préférions la fatigue et les dangers d'un chemin, quelque pénible qu'il fût, à notre immobilité au fond des antres enfumés où nous partagions la vie la plus triste avec de vrais sauvages.

Le lendemain, le ciel étant un peu moins noir, nous pliâmes bagage. Quarante hommes étaient partis avant le jour, avec pelles et pioches, pour faire une tranchée dans la neige au point le plus difficile. L'expérience que nous avions de ces marches, les pertes que nous avions faites dans la dernière, nous firent juger qu'il serait prudent que quelques-uns de nous marchassent derrière la caravane pour être sûrs qu'aucune des charges ne serait abandonnée, dût-on la faire porter aux muletiers eux-mêmes. Notre troupe, ainsi escortée et précédée par les travailleurs, se mit en mouvement. Grace aux précautions prises, nous passâmes, mais ce ne fut pas sans des chutes recommencées à chaque pas, et sans acquérir la preuve de ce qu'il y avait de fondé dans les craintes que nous avaient témoignées les officiers turcs qui nous accompagnaient. Nous rencontrâmes en effet, en plusieurs endroits, ensevelis sous la neige, des hommes et des animaux qui, moins heureux que nous, avaient tout récemment été surpris par l'ouragan et n'avaient pu lui échapper. Ces funèbres jalons nous indiquaient le chemin, qui fut long et pénible, et que nous mîmes huit heures à parcourir.

Au-delà de ce dangereux passage, nous trouvâmes un pays plus facile, où nous n'avions plus qu'à suivre lentement le guide marchant en tête de la caravane. Nous traversâmes plusieurs fois sur la glace le

Mourad-Tchaï, bras de l'Euphrate, et, après en avoir remonté le cours sur sa rive droite jusqu'à Diadïn, petite ville complétement ruinée, où il prend sa source, nous nous en éloignâmes pour gagner Bayazid. Long-temps avant d'arriver à cette ville, nous l'aperçûmes, comme un nid d'oiseaux de proie, perchée sur de gigantesques rochers de l'aspect le plus triste. Au pied des premières éminences s'étendait une vaste plaine toute blanche, sur laquelle les montagnes de droite répandaient déjà l'ombre bleuâtre du soir; à gauche, un pic immense élevait dans l'azur d'un ciel profond sa cime glacée que doraient légèrement les derniers rayons du soleil : c'était le mont Ararat, dont le sommet, après le déluge, dominait l'étendue de la mer sans rivage sur laquelle l'arche errait au hasard; c'était l'écueil où les traditions disent que sont encore les restes de cette épave, berceau de l'humanité.

Le pacha de Bayazid était absent. Il était en campagne contre certaines fractions de Kurdes pillards, dont les déprédations avaient fini par lasser sa patience. Son fils nous reçut dans son palais, et nous y donna une hospitalité qui trahissait l'heureuse influence des ordres envoyés par Hafiz-Pacha. Le sérail de Belloul-Pacha, c'est ainsi que s'appelait celui dont nous étions les hôtes, est un des plus élégans et des plus somptueux monumens que l'on puisse rencontrer dans cette partie de l'Asie. Ce sérail est construit en marbre sculpté avec un art infini. Les murs en sont couverts de peintures d'un goût exquis et de boiseries travaillées avec une adresse surprenante. Les plafonds de toutes les salles sont peints des couleurs les plus brillantes et supportés par des corniches en encorbellement dont toutes les facettes sont émaillées ou dorées. Partout règne une suite d'ornemens d'un goût délicat relevé par une rare élégance d'exécution. Cette habitation princière est complète; elle comprend une partie réservée, qui est le sérail, c'est-à-dire la portion exclusivement consacrée au pacha et à sa famille; à côté sont les appartemens destinés à ses hôtes. — Entre ces deux parties de l'édifice s'élève une jolie coupole à laquelle est adossé un minaret fait de marbre rose et blanc : c'est la mosquée. — En avant de l'enceinte, qui comprend la mosquée et ses deux ailes, se trouvent d'autres bâtimens donnant sur une vaste cour. C'est là que sont les écuries et les logemens des serviteurs du palais ou de ceux qui y séjournent. Presque en face de l'entrée de cette demeure se voyait une espèce de petit fortin ou de maison crénelée dont l'aspect triste lui donnait l'air d'une prison. C'est là que fut enfermé pendant trois mois un Français, M. Jaubert l'orientaliste. Nous ne manquâmes point de visiter ce sombre réduit, et nous vîmes la salle basse, espèce de citerne, dans laquelle avait été descendu, à l'aide de cordes, notre infortuné compatriote, chargé par Napoléon, en 1805, d'une mission en Perse et victime de la politique ombrageuse du gouvernement turc.

La frontière persane n'était qu'à trois lieues de Bayazid. Après avoir fait nos adieux aux officiers d'Hafiz-Pacha, nous nous hâtâmes de la gagner. Nous quittions l'Arménie sans regret. Ce pays ne nous avait partout offert qu'un aspect sauvage et triste, des montagnes rudes et difficiles, couvertes de neige, inabordables, une nature désolée, grande seulement de solitude, et des huttes inhospitalières peuplées d'habitans farouches. Quel contraste entre l'Arménie telle que nous l'avions vue et l'Arménie telle que nous la rêvions, telle que nous la montre l'histoire, telle même qu'encore aujourd'hui elle se révèle à l'Europe par les savans colléges que l'élite de sa population y a fondés! C'était sous ce dernier aspect que nous nous plaisions encore à contempler l'Arménie, même après avoir franchi les frontières de la Perse.

III.

Que l'on remonte le cours des siècles, on voit l'Arménie toujours puissante et valeureuse; encore idolâtre, elle repousse les aigles romaines; devenue chrétienne, elle défend sa foi contre les khalifes; quelquefois victorieuse, souvent vaincue, elle se relève toujours pour venger son indépendance et s'affranchir de ses ennemis sans cesse renaissans. Ces ennemis pourtant ne lui laissent point de trêve: à l'occident, les Romains sont à peine repoussés, qu'aussitôt les Parthes l'envahissent du côté de l'orient; les Grecs ou les Arabes ont-ils enfin cessé de l'inquiéter au midi, ce sont les montagnards du Caucase ou les Tartares qui font irruption dans ses provinces septentrionales. Les Arméniens, pendant plus de vingt siècles, eurent à soutenir avec leurs voisins des luttes glorieuses, qui devaient se terminer par un asservissement complet.

Aujourd'hui on cherche en vain cette nation, on ne la voit pas; l'histoire des temps modernes interrogée reste muette : l'Arménie est tombée sans bruit. Le voyageur rencontre à peine quelques débris épars de sa population, qui ont conservé traditionnellement quelque chose de ses mœurs, de sa langue; quant à son indépendance, il n'en faut plus parler. Courbées sous le joug, quelques rares familles de pasteurs arméniens ne connaissent plus la liberté; elles ont perdu le sentiment de la patrie, et plient le genou devant les pachas turcs ou les officiers russes. L'Arménie, comme la Pologne au dernier siècle, a été dépecée, partagée : elle s'est vue divisée entre la Turquie, la Perse et la Russie. Comme autrefois les Juifs, les Arméniens, fugitifs ou emmenés par leurs conquérans, ont été transplantés sur d'autres sols: ils errent çà et là du nord au midi, d'Asie en Europe.

L'Arménie se divisait en grande et petite : l'une était le pays primitif, originel, ou Arménie proprement dite; l'autre était une annexe

faite à celle-ci par la conquête. Cette division a survécu, et aujourd'hui encore elle sert à distinguer le pays situé entre l'Euphrate et l'Araxe de celui qui s'étend à l'ouest du premier de ces fleuves. Entre la mer Noire et la mer Caspienne s'étend une région extrêmement élevée, où se croisent dans tous les sens les racines par lesquelles sont attachés au globe le Caucase au nord et le Taurus au sud. Ces deux immenses chaînes, dont les ramifications se relient entre elles, forment comme un vaste réseau de montagnes et de vallées. Un hiver prolongé, un froid rigoureux, rendent les premières âpres et arides; la fonte des neiges et de nombreuses rivières qui ont leur source sur les sommets des monts donnent aux vallées une courte, mais riche fertilité. Au centre de ce pays se dresse, sur sa large base déjà bien au-dessus du niveau des mers, le pic Ararat. Sur cette pointe de glace éternelle, que les rayons ardens du soleil brûlent sans la fondre, s'arrêta l'arche sainte. Ce n'est pas un des moindres titres à l'intérêt historique que présente l'Arménie, d'avoir été ainsi le berceau du genre humain.

Cette terre primitive, à laquelle se rattachent des traditions qui se perdent dans la nuit des temps, s'appela d'abord Aram, nom qui lui vient sans doute du fils de Sem. Les Arméniens lettrés lui donnent celui de Haïk-Hasdân ou Haïasdân, qui dérive de Haïk, fugitif, selon eux, de la Babylonie vingt-deux siècles avant Jésus-Christ. Quant à son nom vulgaire, il paraît venir d'un des plus anciens rois arméniens, appelé Armenig ou Armen. C'est sous cette dernière dénomination que les Orientaux désignent les Arméniens.

Il règne sur les premiers âges de la nation arménienne une obscurité telle que l'on chercherait inutilement à la percer : on la croit liée à la vie des peuples de la Babylonie, sans savoir au juste comment. Les souverains de cet empire paraissent avoir été en guerre avec elle, et de fait il est très présumable que, voisine de l'Assyrie et de la Médie, ayant les mêmes intérêts, cette nation n'a pas dû rester étrangère aux révolutions qui ont agité, transformé ou fait déchoir le pays de Sémiramis. Tributaire de Ninive, on distingue confusément l'Arménie dans la grande conspiration d'Arbace et de Belesis, qui alluma le bûcher de Sardanapale.

Dans ce chaos de faits, dans ce labyrinthe où les traditions s'entremêlent d'une façon inextricable, aucun fil, aucune lumière ne conduit l'investigateur. Les premières lueurs qui se font et qu'aperçoit l'historien ne dépassent pas le VI[e] siècle avant Jésus-Christ. Le règne de Tigrane I[er] est le jalon qui sert de point de départ pour se guider avec quelque certitude dans le dédale historique des fastes de la nation arménienne; mais dès cette époque commence pour elle une série de vicissitudes pendant lesquelles les revers plus fréquens que les victoires, l'asservissement plus long que l'indépendance, l'amenèrent à l'état d'abaissement où elle semble tombée pour toujours.

Ainsi, après Tigrane allié de Cyrus, les princes arméniens deviennent les vassaux de ceux de la Perse. Alexandre dédaigne d'aller les combattre en personne; il leur envoie un de ses lieutenans, et l'épée macédonienne triomphe facilement de la faiblesse de leurs armes. Profitant de la division qui survient entre les successeurs d'Alexandre, l'Arménie recouvre un instant l'indépendance, puis retombe sous la loi des rois de Syrie. Antiochus est défait par les Romains; les Arméniens en profitent pour secouer son joug. La puissance des Grecs diminuait de plus en plus; chaque peuple qui avait dû la reconnaître cherchait à s'en affranchir. Arsace levant le premier l'étendard de la révolte, les Parthes avaient recouvré la liberté. A leur exemple, les Arméniens tentèrent de s'affranchir; mais une indépendance éphémère, en leur faisant perdre l'appui des Séleucides contre lesquels ils s'étaient armés, les précipite sous la puissance naissante des Arsacides. Mithridate s'empare de l'Arménie et y fonde une dynastie nouvelle dont l'avénement recommence une ère glorieuse pour ce pays. Il recule alors ses frontières, tient en respect tous ses voisins, et, l'empire d'Orient étant affaibli, il pousse, disent les historiens nationaux, jusqu'en Grèce; mais c'est assez pour la gloire des Arméniens de croire qu'ils aient pu arriver jusqu'au rivage de la mer Égée. Plus tard, un autre Tigrane, digne de son nom, s'empare de la Perse occidentale, de la Syrie, et range sous son sceptre plusieurs provinces de l'Asie Mineure. L'Arménie était arrivée à l'apogée de sa gloire; son roi portait le titre fastueux de *roi des rois*.

Cependant l'aigle romaine, qui avait si long-temps plané sur l'Asie, y revient d'un vol plus rapide. Marc-Antoine envoie le fils de Tigrane à Cléopâtre, qui lui fait trancher la tête. Ce coup fut le plus fatal porté à l'Arménie. Ravagée, déchirée entre les mains des Parthes et des Romains, elle sert de théâtre aux exploits et aux crimes des uns et des autres. La couronne de Tigrane, souillée, avilie, passe de main en main. Son pays est, pendant un long laps de temps, le terrain sur lequel les Romains et les Perses se disputent les limites toujours changeantes de leurs possessions. Tous les petits princes d'Arménie se partagent son sol, en se faisant de ses montagnes ou de ses fleuves des remparts derrière lesquels ils cherchent à abriter leur faible pouvoir. L'anarchie, ce dissolvant infaillible des empires les plus compactes, agit facilement sur cette nation divisée, qui vit s'échapper alors ses provinces méridionales, Édesse, Nisibe et toute la Mésopotamie. Désormais concentrée dans sa partie septentrionale, vers les monts Ararat et les bords de l'Araxe, il n'y eut plus pour elle que quelques rares et pâles éclairs de gloire. La position géographique de l'Arménie n'avait pas seulement exercé une influence fâcheuse sur ses destinées politiques: elle avait encore contribué à lui façonner une religion mixte, dans laquelle le paganisme grec avait autant de part que le culte idolâtre des

Perses. Jupiter et Vénus avaient leurs autels à côté de ceux élevés à Ormuz et à Mithra.

Peu à peu néanmoins, la lumière s'était faite, et le sang des martyrs n'avait pu l'éteindre ni l'empêcher de se répandre. A la fin du IIIe siècle, beaucoup de Syriens étaient venus prêcher la religion du Christ en Arménie. Les mages, abusant de la puissance des princes sassanides, cherchaient, de leur côté, à entraîner les Arméniens vers le culte du feu. Ils avaient réussi à faire un assez grand nombre de prosélytes, principalement dans le nord; mais Tiridate ayant vaincu le roi de Perse, les dogmes de Zoroastre perdirent leur principal appui. Ce fut alors que saint Grégoire, faisant luire aux yeux de ce prince, de tout leur éclat, les vérités du christianisme, le convertit et le baptisa. Surnommé l'*illuminateur*, saint Grégoire devint l'apôtre de sa patrie, dont il fut aussi le premier patriarche. A son instigation, Tiridate manda de la Syrie, chrétienne depuis long-temps, des prêtres qui répandirent de tous côtés dans son royaume la doctrine de l'Évangile. Des moines y fondèrent de nombreux monastères sur les ruines des temples païens. Ce fut la cause de la communauté d'idées qui existe encore entre l'église syriaque et l'église arménienne. Il faut remarquer cependant qu'aux dogmes seuls se borna, dès le principe, cette alliance, car les Arméniens, obligés de se défendre contre les envahissemens des évêques syriaques que l'ambition poussait vers la suprématie religieuse, en conçurent une haine profonde contre eux, haine qui dure encore.

Il était dans la destinée de la malheureuse Arménie d'être le but continuel de l'animosité et de l'hostilité de ses voisins. Protégée ou asservie par l'un d'eux, un autre, jaloux de se l'approprier, la ravageait, la déchirait, afin d'en arracher quelques lambeaux. La transformation religieuse qu'elle avait subie l'avait nécessairement rapprochée de l'empire romain devenu chrétien à l'exemple de Constantin; mais les Perses ne pouvaient lui pardonner d'avoir renversé les autels du feu, et dès-lors d'atroces persécutions sanctifièrent la foi persévérante des Arméniens. Ces persécutions furent le premier signal d'une émigration qui devait plus tard, provoquée par une religion plus intolérante encore, aboutir à la dépopulation de l'Arménie. Les montagnes inaccessibles des Kurdes servirent de premier refuge aux chrétiens persécutés; plus tard, ceux-ci se transportèrent en grand nombre dans l'Asie Mineure et jusque sur les deux rives du Bosphore.

Jusqu'à la fin du Ve siècle, l'Arménie était restée fidèle aux dogmes fondamentaux de l'orthodoxie chrétienne; mais vers cette époque le scepticisme se prit à discuter le grand principe de la double nature du Christ. Eutychès et Nestorius, condamnés tous deux par les conciles de Chalcédoine et d'Éphèse, n'en persistèrent pas moins dans leurs erreurs. Le doute et la discussion en matière religieuse aboutissent

souvent à la négation; tel fut le résultat des idées émises par ces deux hérésiarques, et le symbole sacré du *fils de Dieu fait homme* trouva des incrédules. Des écrits émanés des nestoriens pénétrèrent dans l'Arménie, dont la foi ébranlée prêta l'oreille au schisme, qui l'envahit. De là sa scission avec Rome et Constantinople. Toutefois celle-ci était encore orthodoxe, et la rupture de son alliance religieuse avec Byzance fut fatale à l'Arménie. Elle oscilla long-temps entre l'empire de Constantinople vieilli, ébranlé, et celui qui naissait sous les khalifes. Plus tard, les Grecs ayant voulu les réunir à leur communion, les Arméniens préférèrent se ranger sous la domination des princes musulmans plutôt que d'obéir à l'empereur byzantin. En butte aux vexations des uns, aux invasions des autres, leur pays demeura un champ-clos dont les Grecs et les Arabes se disputèrent la possession. Les premiers punissaient l'Arménie de son obéissance aux chefs musulmans, ceux-ci y répandaient le sang pour se venger de ses infidélités et la martyrisaient à cause de ses croyances. Dans ces temps de prosélytisme fana tique et sanguinaire, s'il y eut des apostats parmi les Arméniens, il y eut un plus grand nombre d'héroïques victimes de la foi chrétienne.

Vers le xe siècle, la majeure partie de l'Arménie ne méritait déjà plus de porter ce nom. Tous les petits princes entre lesquels le pays était divisé guerroyaient ou conspiraient les uns contre les autres: ils allèrent jusqu'à se rendre aux mahométans plutôt que de reconnaître la suprématie de l'un d'entre eux. Un pays divisé par de semblables rivalités ne pouvait subsister; il fut aisément asservi par les khalifes et envahi par l'islamisme. Quelques débris de la nation arménienne s'étaient retirés et concentrés au nord, vers Kars et Ani. Ce pays forma même un instant, sous la protection d'un des princes musulmans, un petit royaume qui fut le dernier portant le nom d'Arménie. Ani en devint la capitale, et répandit quelque éclat; mais ce ne fut qu'une lueur passagère.

Le royaume d'Ani avait à peine duré un siècle; les Mongols le ravagèrent et s'en emparèrent. Les princes échappés à leur cimeterre se réfugièrent en des châteaux inaccessibles où ils continuèrent à porter et portent encore le vain nom de *melik* ou *roi*. Dans cette fuite générale des chefs de la nation arménienne, quelques-uns, prenant une direction opposée, s'étaient enfuis jusqu'en Cilicie. Ils y avaient fondé, à Tarse, un petit état qui se maintint bravement au milieu des Grecs, des sultans d'Iconium et de ceux de Syrie. Lorsque les croisés parurent dans l'Asie Mineure, les princes de Tarse se souvinrent de la communauté de croyance qui les rapprochait d'eux, et servirent la cause chrétienne. Il y en eut même qui combattirent glorieusement sous la bannière des princes d'Antioche.

Au XIVe siècle, le dernier roi de Tarse, serré de près par les Turcs,

avait demandé des secours aux Latins et au pape, qui restèrent sourds à l'appel des hérétiques. En face des côtes de Cilicie, un royaume franc s'était formé; la famille de Lusignan régnait à Chypre. Les Arméniens, ayant perdu leur roi sans qu'il laissât aucun héritier de sa couronne, la placèrent sur la tête d'un Lusignan; mais, malgré l'appui que ce lien avec les Francs pouvait donner à Tarse, cet état était trop faible pour opposer une barrière au puissant sultan du Kaire. Les chevaliers de Rhodes firent, pour l'arrêter, tous les efforts que leur dévouement à la cause chrétienne pouvait faire attendre d'eux; ce fut en vain, l'étendard de Mahomet fut planté sur les murs de Tarse. Le dernier roi, Léon VI, de la maison de Lusignan, d'abord captif à Jérusalem, puis au Kaire, vint mourir à Paris en 1391.

Ce fut le dernier soupir de l'Arménie. Jamais depuis, aucun pays, si petit qu'il fût, ne put porter ce nom avec indépendance. A partir de ce moment, l'histoire de ce peuple se confond avec celle de la Turquie. Les brillans exploits des croisés n'avaient pu refouler les hordes musulmanes qui se renouvelaient toujours plus nombreuses. D'affreux désastres avaient entraîné, non-seulement la perte des saints lieux, mais encore celle de toutes les conquêtes des Latins, et les mahométans étaient restés les maîtres de l'Asie. Ils avaient poussé leurs chevaux jusque dans les flots du Bosphore, barrière trop faible pour résister à leur invincible élan : ils l'avaient franchi. La ville de Constantin était devenue le siége du vaste empire des Ottomans. L'héroïque Villiers de l'Ile-Adam n'avait pu sauver Rhodes, et de toutes parts, sur ces contrées arrosées du sang chrétien, la croix s'était vue repoussée par le croissant. Si les chevaliers de Rhodes, malgré leur courage, avaient été obligés de capituler avec Soliman, qu'avaient pu devenir les Grecs et les Arméniens? Esclaves ou fugitifs, ils étaient anéantis ou dispersés. On se demande surtout où sont aujourd'hui les descendans des anciens tributaires de l'empire romain, de toutes ces populations répandues dans l'Asie Mineure. A l'exception des fanariotes de Constantinople, ils ont disparu presque entièrement. Les rares chrétiens de cette communion que l'on rencontre dans l'Anatolie vivent dans un état si abject, qu'on rougit de les avoir pour coreligionnaires.

Quant aux Arméniens, forcés, par les invasions des Perses, des Arabes ou des Tartares, d'abandonner leurs vallées, ils se sont éparpillés et ne forment plus un corps de nation. L'antique territoire d'Arménie en compte à peine quelques milliers sur sa vaste surface, confondus avec les peuplades turcomanes ou kurdes qui ont pris la place des émigrés. Ceux-ci, passant les frontières du nord ou de l'est, sont allés en Russie, en Perse et jusque dans l'Inde; mais le plus grand nombre s'est établi dans les principales villes de l'Asie Mineure ou à Constantinople. Ils y ont oublié les traditions pastorales de leurs an-

cêtres, et y exercent des professions industrielles, dont les Turcs, dans leur paresse ou leur orgueil militaire, leur abandonnent le monopole. Ils ont ainsi acquis une certaine habileté dans les arts, dans l'industrie, et la plupart des objets fabriqués en Turquie, dont nous admirons souvent l'élégance et le bon goût, sont dus à des artisans arméniens. Quelques-uns, rehaussant leur condition au niveau de connaissances d'un ordre plus élevé, sont architectes, sculpteurs ou peintres. Les Turcs leur demandent de construire et d'orner leurs habitations, leurs sérails, même leurs mosquées, dont le voyageur admire la hardiesse des proportions ou l'originalité des lignes. Ces émigrés ou descendans d'émigrés s'adonnent aussi au trafic de l'argent, et tous les banquiers ou *serafs* de l'Orient sont Arméniens. A une aptitude financière qui ne le cède pas à celle des Juifs, avec qui ils ont encore ce point de ressemblance, il faut leur rendre la justice de dire qu'ils joignent une probité plus exemplaire. Les professions qui exigent des connaissances financières sont en Turquie du domaine presque exclusif des Arméniens; mais on en voit un grand nombre exerçant de petits commerces au bazar. Il y en a aussi qui sont agriculteurs, et qui cherchent à appliquer à la culture des terres des moyens un peu moins primitifs que ceux pratiqués par les populations musulmanes, entre les mains desquelles le sol si riche de l'Asie s'appauvrit de plus en plus. Tous travaillent, l'oisiveté est inconnue parmi eux, et l'on peut dire que les Arméniens aident les Turcs à vivre.

Les villes de l'empire ottoman, où les Arméniens paraissent s'être établis le plus volontiers sont Constantinople, Angora, Kaïsarièh, Tokat, Sivas et Diarbekhr. Dans chacune d'elles, il y en a quelques milliers. Viennent ensuite des villes de second ordre où on les rencontre moins nombreux, mais liés au sol de la patrie; car si ces villes obéissent à des pachas turcs, si elles se sont rangées sous la puissance de chefs kurdes indépendans, elles n'en sont pas moins de vieilles cités arméniennes.

Indépendamment des agglomérations d'Arméniens qui existent dans ces divers centres nationaux, beaucoup de villages ont aussi une population semblable. Il n'en est pas de ces Arméniens demeurés attachés à l'antique territoire de leurs pères comme de ceux qui l'ont fui pour échapper aux rigueurs de la conquête ou de la persécution religieuse. Ces derniers ont subi la loi d'existence commune à tous les émigrans qui, arrivant dans un pays ancien, viennent demander l'hospitalité à une vieille société : ils deviennent artisans, se livrent à un petit négoce, et donnent peu à peu, dans la mesure de leurs ressources, plus d'extension à leur industrie. C'est ainsi qu'ont fait les Arméniens fugitifs. Ceux qui au contraire sont restés et ont tout enduré pour vivre sous le ciel de la patrie, continuant les mœurs de leurs ancêtres, fidèles aux traditions nationales de leur pays, sont toujours pasteurs.

La topographie de l'Arménie et les cours d'eau qui l'arrosent sur tous les points y ont créé de nombreux et gras pâturages. Aussi de tout temps les Arméniens ont-ils été et sont-ils encore essentiellement pasteurs. Toutes les populations arméniennes que l'on rencontre éparses parmi les Turcs et les Kurdes, et qui s'adonnent à l'agriculture, réunissent aux travaux agricoles l'entretien de nombreux troupeaux.

La grande ou haute Arménie se divise aujourd'hui en trois pachaliks, ceux de Kars, d'Erzeroum et de Van, qui se subdivisent en plusieurs petits gouvernemens ou *sandjaks*, parmi lesquels le plus grand nombre ont des autorités turques, mais dont quelques-uns ont pour chefs des Kurdes feudataires de la Porte, s'en déclarant indépendans dès qu'ils trouvent une occasion favorable. Les villes principales de ces *sandjaks* sont Erzindjâm, Mouch, Djulamerk, Van, Erzeroum, Kars et Ani. Ces deux dernières ont, comme je l'ai dit plus haut, joué le dernier rôle dans l'histoire de la monarchie arménienne.

Kars fut ville royale pendant cent trente ans seulement. Ce fut assez pour lui donner une importance qui a survécu à la chute des princes arméniens, et qui lui vaut aujourd'hui l'honneur d'être la résidence d'un pacha. Sa voisine, Ani, eut à peu près la même destinée, et fut aussi la capitale de l'Arménie, mais de ce royaume réduit aux proportions qu'il avait lors de la grande invasion des sanglans apôtres de l'islamisme. C'était une ville forte, et derrière ses remparts les rois mettaient leurs trésors en sûreté, ce qui ne contribua pas peu à en faire un objet de convoitise pour tous ses voisins. Aussi eut-elle à soutenir plusieurs siéges contre les Turcs, les Persans ou les Grecs auxquels elle prit le parti de se donner, dans l'espoir d'échapper aux premiers; mais Byzance était déchue, et Ani lui fut enlevée, comme tant d'autres de ses possessions. Cette ville, après avoir passé de main en main et avoir nécessairement subi des épreuves funestes à sa conservation, finit par être complétement ruinée en 1319 par un tremblement de terre. Alors sa population, tombée dans une profonde misère, fatiguée de révolutions qui avaient si souvent changé son sort, était découragée par les malheurs dont les guerres lui avaient fait porter le poids; découragés surtout à la vue des décombres sous lesquels leurs demeures étaient abîmées, les habitans d'Ani n'attachaient plus assez de prix à leur ville tant de fois saccagée pour la reconstruire. Ils l'abandonnèrent et se dispersèrent dans toutes les directions. Depuis ce grand cataclysme, jamais Ani ne s'est relevée, et l'on n'y voit aujourd'hui que des ruines. Les restes de ses fortes murailles, de ses églises, les vestiges du palais de ses rois attestent sa grandeur passée; cette ville semble être l'image matérielle de la puissante nation abattue, dispersée, dont les tronçons résisteront long-temps encore sur le sol asiatique où ils sont éparpillés.

Quant à Erzeroum, c'est une des cités anciennes de ce pays où s'est

maintenue une nombreuse population arménienne. A Van, qui est d'origine non moins reculée, on retrouve le souvenir du contact des Assyriens avec le peuple d'Aram. Cette ville, que les Kurdes, ses possesseurs actuels, appellent *Schamiramagherd* ou *ville de Sémiramis*, porte aussi des traces du règne de cette princesse. En avançant vers le sud, les souvenirs de la puissance arménienne se retrouvent encore à Diarbekhr, à Suverik, à Bir, à Mardin et à Nisibin, qui fut une des résidences de Tigrane.

IV.

Dans les villages, la même communion réunit ordinairement les habitans de l'Arménie; mais dans les villes la population arménienne se divise en deux branches très distinctes : les schismatiques et les catholiques. Le nombre des premiers dépasse de beaucoup celui des autres, et il n'y a sorte d'intrigues qu'ils n'imaginent, avec succès quelquefois, pour l'augmenter par des conversions forcées. Cependant ils repoussent la qualification d'hérétiques; ils la considèrent même comme injurieuse, tout en persistant dans leurs opinions dissidentes. Il y a deux causes très graves qui les maintiennent dans la voie où ils sont engagés : l'obéissance au pape et le mariage. Aux yeux du haut clergé, reconnaître la suprématie de Rome, ce serait un amoindrissement d'autorité, une sorte d'abdication. Quant au célibat, le bas clergé ne le comprend pas, parce qu'il n'a ni le sentiment ni l'intelligence d'aucune des vertus pratiquées par les prêtres latins, et qui les soutiennent dans leur isolement. Les ministres de l'église schismatique se divisent en deux catégories : l'une se compose des *derders*, qui ne sont que de simples desservans, se mariant, exerçant une profession industrielle, et ne s'acquittant que très irrégulièrement de leurs devoirs. Ils vivent dans l'infériorité et la dépendance vis-à-vis des *vartabeds*, qui constituent la seconde catégorie et sont les vrais prêtres. Ceux-ci observent seuls le célibat et forment la pépinière dans laquelle on choisit les sujets appelés au patriarcat. Les ministres de la communion dissidente sont généralement fort peu instruits et très peu recommandables par leurs mœurs. Quant à la manière dont ils exercent leur ministère, on peut dire qu'elle est complétement stérile au point de vue philanthropique. Il en résulte qu'il y a, au milieu des membres de cet obscur clergé, très peu ou même point de raisons qui établissent la supériorité de l'un d'entre eux sur les autres. Aussi la dignité d'évêque ou de patriarche a-t-elle été presque de tout temps mise aux enchères et conférée au plus offrant.

Il était resté à la Perse, dans la division de l'Arménie, une part beaucoup plus grande que celle qu'elle possède aujourd'hui. Ses

guerres avec la Russie lui ont fait perdre presque toutes ses possessions arméniennes, qui aujourd'hui se bornent à un petit territoire compris entre l'Araxe, les montagnes à l'est de Van et le lac d'Ourmyah; mais elle a, comme la Turquie, quelques milliers d'Arméniens répandus dans ses diverses provinces et mêlés à son peuple. On en compte environ vingt-cinq mille. De son côté, la Russie, par ses envahissemens, s'est fait récemment une belle part dans le partage de l'Arménie, en arrachant à la Perse, par les armes d'abord, par un traité ensuite, les provinces d'Erivan et de Nakchivan; elle possède aujourd'hui toute la partie de l'antique territoire compris entre le cours de l'Araxe et celui du Kour. Pour compléter cette nouvelle conquête, les Russes, dans leur campagne de 1827-1829, ont enlevé, sur beaucoup de points, dans plusieurs villes turques mêmes, des populations entières d'Arméniens qu'ils ont portées au-delà de l'Araxe et transplantées sur le sol nouvellement conquis.

Indépendamment de l'idée d'agrandissement territorial, la politique russe a voulu avoir sur toute la nation arménienne et sur ses groupes épars, que la foi seule peut rapprocher, une influence religieuse. Pour y arriver, la Russie a compris qu'il lui fallait chez elle le siége du patriarcat, le trône pontifical de saint Grégoire, devenu celui des schismatiques. Par ce moyen, elle pouvait tenir elle-même le bâton pastoral au moyen duquel elle devait conduire le troupeau dispersé. C'est à cette grande raison politique qu'il faut attribuer la prise, par le général Paskewitch, de la ville d'Erivan, près de laquelle se trouve le monastère d'Etchmiazin.

La Russie était trop habile pour se tromper dans ses prévisions. En effet, ce que la force et la persuasion n'avaient pu faire pour arracher au sol natal les Arméniens voisins de la nouvelle frontière russe, la dévotion le fit, et le patriarche, devenu sujet du czar, vit bientôt se grouper autour de sa résidence un nombre considérable d'émigrés. Parmi eux se trouvèrent des catholiques. Se faisant illusion sur l'appui et la bienveillance qu'ils pensaient trouver dans un empire chrétien plutôt que chez les Turcs ou les Persans, ils passèrent l'Araxe; mais le gouvernement russe, naturellement porté vers les schismatiques et croyant avoir une action plus facile sur eux que sur les orthodoxes, emploie tous les moyens en son pouvoir pour faire abjurer ceux-ci. Indépendamment des vexations de tout genre qui sont mises en œuvre pour les dégoûter de leur persévérance dans leur réunion à l'église romaine, les autorités russes poussent la rigueur jusqu'à les priver de prêtres et à interdire leur territoire aux missionnaires catholiques. Quelques conversions ont été le résultat de ces violences, et ces populations abandonnées, sans ministres de leur religion, sans soutiens de leur foi, doivent infailliblement faiblir, en grossissant le nombre

des sujets de la Russie, réunis par une commune hostilité à la souveraineté spirituelle de Rome.

Cependant l'influence attractive du siége patriarcal d'Etchmiazin ne s'est pas étendue avec la même intensité dans toute la Turquie. Quand le patriarche arménien devint sujet russe, les schismatiques restés en Turquie ne purent voir sans regret le chef de leur église placé sous une dépendance qu'eux-mêmes ne subissaient pas. Ils ont voulu alors avoir un autre pontife demeurant avec eux sur la terre d'Arménie, et ils ont érigé un nouveau siége de cette dignité. Ils firent, dans cette vue, choix d'une île située au milieu du lac de Van, triste rocher sur lequel s'élève le petit monastère d'*Aktamar*. C'est en ce lieu solitaire, presque inabordable, qu'ils ont installé un de leurs évêques décoré du nom pompeux de patriarche. Celui qui y séjourne actuellement vit non-seulement dans un état de misère qui fait honte à son troupeau et avilit la dignité dont il est revêtu, mais encore dans un isolement et un discrédit qui ne peuvent inspirer aucune jalousie à son rival d'Etchmiazin.

La Russie tire vanité d'ailleurs de la politique religieuse dont elle couvre son influence sur les Arméniens. De leur côté, ceux-ci ne dissimulent pas la servitude dans laquelle se trouve placée même la plus haute dignité de leur église, car sur le trône pontifical d'Etchmiazin la colombe, symbole de l'Esprit saint, a été remplacée par l'aigle noir, symbole de l'autocratie sous la pression de laquelle vit et agit le patriarche qui s'y asseoit.

Le monastère d'Etchmiazin paraît occuper l'emplacement d'une ancienne ville, et, à en juger par des inscriptions grecques qui se retrouvent sur ses murs, cet édifice remonterait aux premiers siècles de notre ère. Autour du pape arménien que l'élection y amène, avec le consentement du czar, se groupent quelques évêques et *vartabeds* qui vivent là à peu près comme des religieux. Il s'y trouve une imprimerie et une bibliothèque qui possède cinq à six mille volumes, preuves incontestables d'une littérature arménienne qui autrefois embrassait presque toutes les branches des connaissances humaines; cette littérature remonte au IVe siècle, époque à laquelle les Arméniens eurent une écriture nationale. Jusque-là les langues grecque ou syriaque, répandues parmi eux par les prêtres qui vinrent les évangéliser, étaient les seules en usage dans leurs livres; mais, vers l'an 380, la conversion de l'Arménie l'ayant mise en rapports plus étroits avec les Grecs, elle commença à recevoir par eux quelques notions de leurs sciences. Alors se fonda une école de laquelle sortirent de jeunes disciples choisis pour aller puiser une instruction plus étendue dans les écoles célèbres d'Édesse, d'Antioche, de Constantinople, d'Athènes et de Rome. Quelques ouvrages grecs furent d'abord traduits en arménien. C'est ainsi

que l'on trouve dans cette langue la traduction des doctrines philosophiques de Platon et d'Aristote, des traités d'Hippocrate et de Galien; mais on voit, par le nombre considérable de livres théologiques traduits d'une foule d'écrivains ecclésiastiques de tous les pays, que le goût littéraire des Arméniens les portait de préférence vers la littérature religieuse. Cependant une fréquentation plus longue et plus intime des écoles de la Grèce et de l'Italie produisit parmi eux quelques auteurs que la religion ne fut pas seule à stimuler. Le plus célèbre de ces écrivains est Moïse de Khorren, à qui l'on doit la meilleure histoire de son pays. D'autres ont laissé des ouvrages dignes d'intérêt, soit sur la géographie de l'Arménie, soit sur la chronologie ou les événemens politiques dont ils furent les témoins; mais tous leurs écrits remontent à une date fort ancienne, car avec l'avilissement de la nation arménienne est venu l'abaissement de son esprit et du niveau de ses connaissances. Aujourd'hui et depuis long-temps, il ne sort de l'imprimerie d'Etchmiazin que des livres de liturgie, et, à part ceux que peuvent comprendre quelques prêtres dont le nombre est très restreint, on n'en trouve actuellement pas d'autres dans les mains des Arméniens.

Il n'en est pas du fameux couvent des mékitaristes de Venise comme de celui d'Etchmiazin. Celui-là a toujours en vue la propagation des lumières du monde civilisé au milieu de la nation arménienne. Ce monastère fut fondé, au commencement du siècle dernier, par un prêtre du nom de Mékitar, qui signifie consolateur. Il s'était donné la tâche de ramener ses compatriotes à l'orthodoxie romaine. Cette entreprise fut pour lui une cause de persécutions devant lesquelles son dévouement fut obligé de reculer. Il passa dans la Morée, qui était alors une des possessions de la république de Saint-Marc. De là il se rendit à Venise pour y fonder, dans l'île de Saint-Lazare, un couvent dont les religieux prirent le nom de mékitaristes.

Cette première congrégation arménienne, soutenue par le gouvernement vénitien, ayant pris de l'extension, donna naissance à une nouvelle société de prêtres du même pays, qui se réunit à Trieste en 1773. Cette ville prenait alors, sous l'impulsion de Marie-Thérèse, l'essor qui devait plus tard en faire la rivale de Venise; elle comptait, parmi les négocians qui s'y étaient établis, un grand nombre d'Arméniens. Les mékitaristes détachés du couvent de Saint-Lazare y trouvèrent naturellement, dans leurs compatriotes et coreligionnaires, un puissant appui dont ils avaient d'ailleurs déjà reçu des preuves de la part de l'illustre impératrice. Cette succursale du grand monastère de Venise n'existe plus depuis une quarantaine d'années. Les guerres de l'empire ont violemment troublé le repos de ses cloîtres, et les moines en ont été exilés. Après mille tribulations, ils parvinrent à se réunir sur un autre point de l'Autriche : ils se rapprochèrent de leurs frères de

Transylvanie, qui sont très nombreux, et fondèrent ainsi une nouvelle maison qui existe encore à Vienne.

Le véritable centre arménien, le foyer des connaissances de l'Europe mises à la portée de l'Orient, c'est toujours le couvent des mékitaristes des lagunes de Venise. Voués à l'éducation des jeunes disciples que leur envoient les divers tronçons de la nation répandue en Asie, les mékitaristes les instruisent, en font de bons prêtres, des *vartabeds* instruits, et par leur moyen, en les renvoyant aux points d'où ils sont partis, ils étendent une action bienfaisante sur tous les lieux où sont rassemblées des familles arméniennes catholiques. La sphère dans laquelle ces moines essaient d'agir est si étendue, que de leur imprimerie orientale ils font sortir, pour les verser sur toute l'Asie, des livres écrits non-seulement en arménien, en turc ou en arabe, mais encore en persan, en syriaque, en hébreu et même en chinois. Malheureusement ces livres, dont le fonds est puisé à d'excellentes sources, sont peu lus et font peu d'adeptes parmi les enfans dispersés de la nation arménienne, pour lesquels ils sont surtout écrits. C'est là un fait d'autant plus étrange que les Arméniens ont un esprit très accessible à l'influence de la civilisation européenne. Les orthodoxes, qui forment parmi eux le parti national, ont pour l'Europe une vive sympathie qu'ils savent concilier avec le culte de l'ancienne Arménie, dont ils parlent la langue et conservent religieusement les traditions. Ils connaissent même leur histoire, fort ignorée des schismatiques, dont les *vartabeds* s'occupent très peu de cultiver l'esprit, qu'ils emprisonnent dans un cercle rétréci de connaissances purement théologiques. Aussi les catholiques se considèrent-ils comme l'aristocratie de la nation arménienne, et, adoptant la devise : *Noblesse oblige*, ils ont une louable émulation qui les pousse de plus en plus vers les progrès et les lumières.

Dans le milieu grossier et stupidement fanatique où les Arméniens se trouvent en plus grand nombre, c'est-à-dire confondus dans la population turque, ils ne peuvent guère sortir de l'état d'ignorance et de barbarie primitive où nous les avons trouvés; mais à Constantinople, dans la ville franque de Péra, où ils sont continuellement en commerce, en contact avec les Européens, ils se montrent tels qu'ils sont naturellement : aimant les sciences et les arts de l'Europe. Cette disposition et cette aptitude à recevoir comme à conserver les empreintes de la civilisation les font rechercher même par les Turcs, qui leur confient des emplois, éloignés qu'ils en sont par leur insouciante apathie. Ainsi, à la monnaie, à l'arsenal, dans les fonderies de Constantinople, dans la plupart des établissemens impériaux, ce sont des Arméniens qui travaillent ou dirigent. On pourrait dire que la nation arménienne est la cheville ouvrière de la grande machine turque, un

peu détraquée, un peu arriérée, et qui, sans ce secours, ne marcherait pas du tout. Au reste, le caractère des Arméniens et leur intelligence leur sont profitables, car il y en a qui ont acquis de grandes richesses.

Le grand-seigneur n'est pas seul à se trouver bien de l'emploi des Arméniens : le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, avait su les utiliser également. Par leur concours, le vice-roi a ravivé ce pays mort, il lui a restitué le mouvement; prenant, en dépit du fanatisme turc, des Arméniens pour chefs de grands établissemens et même pour ministres, il n'a pas craint de leur confier la direction de son pays. Il semble que de tout temps il ait été dans la destinée du peuple arménien de servir d'instrument à la gloire et à la prospérité de ses voisins, car au XVI[e] siècle nous voyons Châh-Abbas, le plus grand des princes sophis, transporter, des bords de l'Araxe sur ceux du Zenderoud, une population tout entière, l'établir sous les murs d'Ispahan, et lui demander de contribuer par son intelligence, son activité et son industrie, à la splendeur de l'un des plus beaux règnes dont se puisse glorifier la Perse. Les Arméniens de Djoulfa ont pleinement répondu aux vues du monarque persan, et, faisant fructifier les trésors qu'il mit à leur disposition comme instrumens de travail, ils les rendirent au centuple à leur royal commanditaire ainsi qu'à leur nouvelle patrie. Aujourd'hui, si les Arméniens ne forment plus une nationalité, ils restent encore une des populations les plus intelligentes de l'Orient : ce sera un précieux point d'appui pour toute puissance qui voudra faire pénétrer en Turquie et en Perse l'influence occidentale, non dans des vues exclusives d'agrandissement politique, mais dans l'intérêt même des populations de ces deux pays et de la civilisation européenne, qui seule peut les régénérer. L'idée de ce rôle utile auquel les Arméniens pourraient encore prétendre en Orient apportait seule quelque adoucissement à l'impression de tristesse que nous avions ressentie en traversant l'Arménie turque. Dans ces populations asservies et misérables, nous avions peine à reconnaître les débris d'une grande nation chrétienne. En Perse, malheureusement, où les Arméniens, d'abord émancipés et privilégiés, ont été, depuis le règne de Châh-Abbas, en butte à des persécutions de tout genre, nous allions retrouver les mêmes spectacles qui nous avaient affligés en Turquie; mais nous comprenions aussi que la patrie de l'Arménien n'est pas seulement dans ces solitudes désolées. Ce qui reste à l'Arménie de vie nationale, c'est peut-être plus près de nous qu'il faut le chercher; c'est dans les établissemens fondés en Europe par l'élite de sa population; c'est là que se conservent encore intactes les nobles traditions de culture morale et intellectuelle qui firent la grandeur des Arméniens dans le passé, qui peuvent encore perpétuer leur gloire dans l'avenir.

E. FLANDIN.

CLAUDE ET MARIANNE

ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE.

III.[1]

En donnant rendez-vous à Claude dans les allées du Luxembourg, ce n'était pas au mandataire officieux de Fernand de Sallys, c'était au neveu du curé Bertolin que Marianne Duclos, la fille du passeur de Cezy, s'était surtout proposé d'ouvrir son ame. Elle voulait raconter à Claude toute une période de sa vie dont elle n'avait encore osé dire à personne ni les joies ni les souffrances. Quant à Claude, après avoir d'abord accepté le rendez-vous sans trop d'hésitation, il en était venu plus tard à se repentir de n'avoir pas refusé la mission dont l'avait chargé Fernand, mission qui jusque-là n'avait abouti à rien, puisque Mariette s'était renfermée dans des réponses évasives. Il s'était reproché d'avoir laissé prendre à l'entretien qu'il venait d'avoir avec la jeune fille une tournure qui avait presque constamment éloigné sa visite de son but véritable pour en faire une causerie où il n'avait guère été question que de Mariette et de lui. Une voix intérieure semblait lui répéter : Prends garde! — Mais à ce conseil du pressentiment, une autre voix répondait en même temps : Prendre garde, à quoi? où est le danger? qu'y a-t-il à craindre? D'ailleurs n'avait-il pas promis à Fernand de lui rapporter des nouvelles de Mariette, et pouvait-il se dispenser de tenir sa promesse? Pourquoi ne pas achever ce qu'il avait commencé? — J'irai au Luxembourg, décida Claude; je verrai Mariette; elle

(1) Voyez la livraison du 1er mai.

m'expliquera ce que je dois répondre de sa part à Fernand, et tout sera dit. A huit heures juste, il se trouvait à l'endroit que lui avait indiqué la jeune fille. Elle y arriva en même temps que lui; seulement Claude ne la reconnut pas d'abord, car elle avait remplacé l'élégante toilette dans laquelle il l'avait vue la première fois par une toilette très simple, et un voile épais qui tombait de son chapeau de paille sans fleurs ni rubans cachait son visage.

Au moment où Claude allait passer auprès d'elle, Mariette, voyant qu'il ne s'arrêtait pas, l'aborda en soulevant son voile à demi. — Me voici, dit-elle.

— Ah! pardon, fit Claude un peu étonné; je ne vous aurais pas reconnue.

Il y eut un instant de silence. Mariette attendait sans doute que le jeune homme lui offrît son bras; mais il ne paraissait pas y songer. Il se bornait à marcher auprès d'elle, en réglant son pas sur le sien. Un caillou que Mariette heurta du bout de son pied la fit trébucher légèrement, et elle profita de ce mouvement pour appuyer sa main sur le bras de Claude, qui se trouva ainsi dans la nécessité de le lui offrir; mais ce fut avec une mauvaise grace si apparente, que Mariette ne put s'empêcher de s'en apercevoir.

— N'ayez pas peur qu'on vous voie avec moi, monsieur Claude, lui dit-elle d'une voix pleine d'humilité chagrine; je me suis arrangée exprès pour ne pas être reconnue. Et puis, si vous le voulez, nous pouvons descendre dans le potager; nous y serons presque seuls.

Ils descendirent le petit escalier qui mène aux terrains potagers et prirent une des allées les plus solitaires de cette rustique et tranquille partie du jardin. La soirée, d'une sérénité parfaite, rappelait celle où Claude était venu pour la première fois au Luxembourg. Les feuillages, lavés par la pluie de la journée, dégagaient dans l'air rafraîchi une pénétrante et verte odeur de végétation qui enivrait le poumon. Les deux premiers tours de promenade furent silencieux. Claude attendait que Mariette ouvrît la conversation, et Mariette cheminait au bras de Claude en chassant du bout de son ombrelle toutes les feuilles tombées qui se trouvaient sur son chemin. Son pas était celui d'une personne qui marche au hasard, en causant tout bas avec sa pensée; sa tête se penchait dans une mesure réglée qui semblait obéir au mouvement de valse d'un vieil air qu'un orgue de Barbarie nasillait dans une rue voisine.

— Eh bien! mademoiselle, demanda Claude tout à coup, avez-vous réfléchi?

Cette brusque interrogation tombée à l'improviste au milieu de sa rêverie fit faire un mouvement à la jeune fille. — Hein! dit-elle; quoi?

Claude répéta sa question. — Réfléchi? répondit Mariette; ah! oui, je comprends. — Et sa figure prit une expression sérieuse.

— Eh bien? dit Claude.

— Eh bien! reprit Mariette, mon parti est pris. Vous ferez entendre à Fernand qu'il doit renoncer à moi, et que notre liaison, qui pour son malheur n'a que trop duré, est rompue.

— Mais, demanda Claude, quel motif devrai-je lui donner?

— Il doit presque être préparé à une rupture, répliqua Mariette, après l'abandon où je l'ai laissé pendant ces derniers temps, car, d'après ce que vous m'avez dit vous-même, lorsqu'il vous a envoyé chez moi, il n'était pas sûr que vous m'y trouveriez... seule.

— C'est vrai, dit Claude; mais ce n'était qu'une crainte incertaine, et si un soupçon suffisait pour lui faire souffrir ce qu'il souffre, que sera-ce donc quand il saura que sa supposition s'est réalisée? Je vous le répète, mademoiselle, cette nouvelle peut lui porter un coup terrible. N'y regarderez-vous pas à deux fois avant de prendre un parti dont le résultat peut amener la perte de sa raison?

— Monsieur Claude, reprit vivement Mariette en arrêtant le jeune homme, Fernand, à ce que je devine, vous a longuement parlé de notre liaison.

— Il m'a tout dit, et ce que j'ai appris m'a suffi pour le prendre en pitié...

— Et moi en mépris sans doute, interrompit Mariette. Ah! je le vois bien, ce que votre bouche tait, vos yeux le disent.

— Écoutez, Mariette, reprit Claude, je n'ai pas l'expérience du sentiment qui vous lie à Fernand. Pour moi, l'amour n'est encore qu'un mot, et un mot qui m'effraie, je l'avoue. Je n'ai pas le droit de faire des remontrances aux autres, et je ne vous en ferai pas. Fernand m'a parlé longuement de vous, c'est vrai, et j'ai vu qu'il avait beaucoup souffert à cause de vous. Je ne vous connaissais pas alors, et je puis vous le dire : en apprenant qu'il existait une femme qui laissait dans un hospice, et près de mourir, l'homme qu'elle disait aimer, qui l'abandonnait en proie à son agonie, et qui ne s'informait point même si elle n'avait pas à prendre le deuil de cet homme, j'ai dit que cette femme était une horrible créature. C'était la première fois que je me trouvais en face de l'ingratitude, et ce vice odieux m'a épouvanté. Les tourmens de toute nature que Fernand a endurés pour vous, son avenir compromis, sa vie dont vous avez fait un enfer, et toutes les faiblesses sur lesquelles il s'est volontairement aveuglé, — comme lui sans doute j'aurais tout pardonné; mais il est des choses devant lesquelles l'indulgence serait condamnable : c'est l'ingratitude, c'est l'absence de pitié chez une femme, dont les fautes sont excusables souvent parce qu'elles naissent de la pitié même.

— Et Fernand! s'écria Mariette, et Fernand! a-t-il partagé votre indignation? a-t-il aussi pour moi ce mépris qui fait votre parole si dure?

— Plût au ciel! répondit Claude. Si Fernand vous méprisait, il se-

rait sauvé de vous; car, s'il est vrai que l'amour soit une grande passion, il ne doit pas résister au mépris.

— Eh bien! alors, monsieur Claude, interrompit Mariette avec vivacité, puisque vous vous intéressez à Fernand, il faut m'aider à achever ce que j'ai déjà commencé le jour où j'ai cessé d'aller le voir à l'hôpital. Il faut faire passer dans l'esprit de Fernand toute l'indignation qui est dans le vôtre. Il faut, sans pitié pour ce qu'il souffrira, l'amener à avoir pour moi ce mépris indifférent, calme, dédaigneux, qui peut faire oublier que celle à qui on parle est une femme, après tout, dont l'enfance a été compagne de la vôtre et qui fut l'amie de vos premiers jeux. Il faut que Fernand me haïsse autant qu'il m'a aimée, que mon nom lui emplisse le cœur de répugnance, qu'il rougisse de moi, qu'il ait honte de m'avoir connue, comme vous-même avez honte en ce moment d'avoir à votre bras cette créature qui s'appelle Mariette, et que son ancien nom de Marianne n'a pas pu préserver de ce mépris impitoyable dont l'accable le seul être au monde de qui, à défaut d'estime, elle voudrait obtenir au moins la pitié.

— Mademoiselle, murmura Claude, pardon, j'ai été brutal avec vous.

— Monsieur Claude, reprit Mariette, je ne vous fais pas de reproches. Quand je me serai expliquée, ce que vous appelez en ce moment ingratitude et manque de cœur, peut-être lui donnerez-vous un autre nom; mais si je m'explique, ce sera seulement à la condition que tout ce que je vous dirai sera tenu secret, et que, pour Fernand, je n'aurai point cessé d'être ni ingrate, ni hypocrite, ni impitoyable, car je me le suis promis à moi-même : il faut que Fernand soit sauvé de moi, et que son amour succombe au mépris que je lui inspirerai.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec l'accent volontaire qui dénonce une résolution long-temps combattue, mais décisive une fois qu'elle a été prise. Claude regarda Mariette attentivement; son teint était animé, sa poitrine était oppressée, et tout son corps paraissait agité par une contraction nerveuse.

— Vous souffrez? demanda Claude en la forçant à s'arrêter un instant.

— Non, répondit-elle, cela est passé. Tout à l'heure, quand vous m'avez parlé avec tant de sévérité, cela m'a fait mal; mais je ne vous en veux pas, toutes les apparences étaient et sont encore contre moi.

— Vous avez parlé d'une explication? reprit Claude.

— D'abord, répliqua Mariette, avant d'arriver à ce qui concerne ma liaison avec Fernand et aux raisons qui me poussent à la rompre aujourd'hui, me permettrez-vous de vous parler un peu de moi? Voulez-vous savoir comment Marianne est devenue Mariette?

Sans attendre la réponse du jeune homme, elle commença son histoire depuis l'époque où elle avait quitté la province pour venir à Pa-

ris. Dans ce récit, Mariette fut un biographe impartial. Elle dit tout naïvement, sans réticences mensongères, sans artifices de langage pour atténuer les choses qui lui étaient défavorables, et sans cynisme cependant, avec une humilité contrite, qui laissait deviner un regret sincère, une désolation navrée, au fur et à mesure que cette confession faite à un autre lui retraçait en même temps à elle-même la déchéance où elle se voyait tombée.

A l'époque de son veuvage, et pour faire une bouche de moins dans la maison, où le pain quotidien n'emplissait pas toujours la huche, le père Duclos, le *passeur*, dont le métier avait été ruiné en partie par l'établissement d'un pont qui lui enlevait ses pratiques, avait envoyé Mariette chez un de ses parens éloignés, qui tenait à la Râpée un établissement de marchand de vins aubergiste où descendaient les vignerons et les mariniers de l'Yonne. Mariette entra chez son cousin comme servante. Elle avait alors un peu plus de quinze ans : c'était une robuste beauté campagnarde, dont les grosses joues bouffies par une pléthore de santé avaient les roses couleurs du vin nouveau, et dont les mains étaient rouges à effrayer un bœuf. Son cousin, — les Bourguignons sont un peu les Normands du centre, — aurait, pour l'avarice, damé le pion à un natif de Caudebec. Peu soucieux des liens de famille, il traitait la jeune fille sans ménagement, plus durement même que si elle eût été une étrangère, car il savait qu'elle était obligée de supporter sa brutalité. C'était son pain que Mariette était venue chercher dans cette maison, et, pour le gagner, il fallait bien qu'elle se résignât à subir l'existence telle qu'elle lui était offerte. Elle vivait là depuis six mois, faisant chaque jour un travail pénible, sans que jamais une bonne parole tombât des lèvres de son parent pour la récompenser de ce rude labeur.

Au retour de la belle saison, la clientelle grossière qui fréquentait l'auberge s'augmenta, une ou deux fois par semaine, de quelques sociétés de jeunes gens qui venaient faire des parties de canot sur la Seine. Le plus souvent, ces compagnies de marins d'eau douce se composaient d'étudians. Dans le trajet, ils s'arrêtaient à *la Bonne Cave*, — c'était l'enseigne de l'auberge, — où une chambre leur était réservée. Pour la jeune fille, c'était presque une distraction de se trouver parmi les étudians, qui ne la rudoyaient point comme le faisaient les gens du port; aussi, le mercredi et le dimanche, attendait-elle avec une certaine impatience l'arrivée de l'équipage de *la Glaneuse*.

Un jour, pendant qu'elle servait le dîner des canotiers, elle ne répondit pas assez vite à l'appel d'un ouvrier qui se trouvait dans la salle commune; et lorsqu'elle arriva près de lui, cet homme l'injuria avec tant d'emportement, qu'elle ne put réprimer une réplique qui redoubla la colère de celui-ci. Le maître de l'auberge arriva dans ce moment et

vit son habitué qui se disposait à s'en aller, disant qu'il allait se faire servir ailleurs, puisqu'on répondait à ses réclamations par des sottises. Marianne voulut s'excuser; mais son cousin furieux ne lui en donna pas le temps, et, avant qu'elle eût ouvert la bouche, elle fut étourdie par un soufflet qui lui mit tout le visage en sang. En la voyant revenir dans cet état, les étudians lui demandèrent ce qui était arrivé. Marianne, en pleurant, leur raconta la scène qui venait de se passer, et en quelques mots les instruisit de la façon dont elle était traitée par son parent.

— Pourquoi diable restez-vous ici? demanda l'un des jeunes gens. La jeune fille raconta les motifs qui la forçaient quand même à rester dans la maison.

— Mademoiselle Marianne, reprit le jeune homme, ça vous ferait-il bien plaisir que j'aille casser un bras au lourdaud qui vous a fait battre?

— Oh! non, monsieur Édouard, je vous en prie; s'il arrivait une querelle à cause de moi, mon cousin me chasserait.

— Eh bien! s'il vous chasse, vous viendrez chez moi.

— Chez vous? fit Marianne en ouvrant de grands yeux.

— Eh parbleu! oui, répliqua le jeune homme; je ne vous battrai pas, moi.

En ce moment, une voix brutale et quasi menaçante appela Marianne dans la salle voisine.

— Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle en faisant un geste d'effroi, c'est l'homme qui m'a fait battre.

— Ne lui répondez pas, j'y vais aller pour vous, dit Édouard, et il s'élança hors du cabinet accompagné d'un de ses amis qui l'avait suivi, devinant sans doute ce qui allait se passer. Les deux jeunes gens étaient sortis depuis deux minutes à peine, lorsqu'un grand tumulte, mêlé d'injures et de cris, se fit entendre dans la grande salle, où Marianne se précipita; mais elle poussa un cri terrible et tomba évanouie en apercevant Édouard qui chancelait entre les bras de son ami et dont la figure était couverte du sang qui ruisselait d'une blessure profonde, ouverte au front par un tesson de bouteille. A quelques pas de lui gisait sur le parquet l'ouvrier du port à qui Édouard avait cherché querelle. Il avait été atteint en pleine figure par un coup de poing qui lui avait brisé la mâchoire. Les étudians transportèrent leur ami chez un pharmacien du voisinage, et, après la pose d'un premier appareil, ils envoyèrent chercher une voiture pour le ramener à Paris.

Lorsque Marianne revint à elle, tout le monde était déjà parti, et ce qu'elle avait prévu arriva. Son cousin, ayant été instruit qu'elle avait été la cause de la querelle entre l'étudiant et l'ouvrier, la maltraita plus durement qu'il n'avait fait jusqu'alors et l'avertit qu'il allait la renvoyer à son père, auquel il ferait part de la belle conduite qu'elle menait avec les étudians, — car, ajouta-t-il, ce n'est sans doute pas pour

rien que ce jeune homme a risqué de se faire casser la tête; et comme, en servant les jeunes gens, Marianne se trouvait quelquefois seule avec eux, son cousin tira de ce fait des conclusions qu'il exprima dans le langage le plus cynique. Marianne protesta de son innocence et supplia son parent de ne pas la renvoyer à son père; mais le Bourguignon fut impitoyable. Le maître de *la Bonne Cave* quitta la jeune fille en lui répétant que dans trois jours elle retournerait dans son pays, où le bruit de sa mauvaise conduite serait arrivé avant elle.

Marianne pleura toute la nuit; mais peu à peu son chagrin personnel finit par disparaître devant l'inquiétude qui s'éveilla en elle au souvenir de l'étudiant blessé. Toute la nuit, elle eut devant les yeux la figure d'Édouard couverte de sang, et son cœur battait avec violence, et ses larmes coulaient plus abondantes. Le lendemain matin, en faisant son service dans la grande salle où les ouvriers du port étaient rassemblés pour déjeuner, elle fut accueillie par eux avec mille sarcasmes grossiers. Ils s'entretenaient de la scène de la veille, et, à quelques paroles échangées entre eux, la jeune fille ne tarda pas à comprendre qu'ils méditaient une terrible revanche le jour où les étudians reviendraient chercher leur canot, qu'ils n'avaient pu emmener la veille. Marianne, qui avait plus d'une fois assisté à ces collisions très fréquentes sur le port, savait combien elles étaient dangereuses, et fut épouvantée du terrible guet-apens dans lequel devait tomber l'équipage de *la Glaneuse*. Elle eut sur-le-champ l'idée de faire prévenir les étudians du danger qui les menaçait; mais comment? par qui? et où les trouver d'ailleurs? Elle ne connaissait pas leur adresse et ne savait que le nom de l'un d'eux, celui d'Édouard, vers qui sa pensée, aimantée par une pitié presque tendre déjà, se tournait obstinément. Une circonstance fortuite vint la tirer de son embarras. Comme elle passait, dans la journée, devant la boutique du pharmacien où Édouard avait été transporté après la bataille, l'élève en pharmacie qui avait pansé le blessé l'appela pour lui remettre un portefeuille qu'il avait trouvé dans sa boutique après le départ des jeunes gens. — Comme ces messieurs viennent souvent à *la Bonne Cave*, dit-il, vous rendrez le portefeuille à M. Édouard G..., à qui il appartient.

— Ah! fit Marianne avec un ton de vivacité qui surprit le pharmacien, c'est le portefeuille de M. Édouard?

— C'est le nom que portent un diplôme et des cartes de visite qui s'y trouvent.

— Est-ce que l'adresse de M. Édouard s'y trouve aussi? demanda Marianne en ouvrant une poche du portefeuille.

— Je crois que oui, répondit le pharmacien; il doit demeurer dans le quartier des écoles.

— Rue des Grés, hôtel de..., s'écria Marianne, qui avait regardé une carte de visite.

— Mais au fait, demanda le pharmacien, en regardant la jeune fille fixement, qu'est-ce que cela vous fait?

— Ah! répondit-elle en feignant beaucoup de simplicité, c'est que mon cousin disait hier au soir qu'il voudrait bien savoir l'adresse de ces messieurs. Il a peur qu'ils ne reviennent plus à *la Bonne Cave* à cause de la querelle d'hier; il voudrait aller leur faire des excuses et s'informer de l'état du blessé. Dame, ajouta Marianne, mon cousin a raison; ces jeunes gens font beaucoup de dépense à la maison, et leur pratique vaut bien qu'on prenne la peine de se déranger. Ce portefeuille lui fournira l'occasion de faire une visite au blessé. Ça n'est pas bien dangereux, n'est-ce pas, ce coup qu'il a reçu? demanda-t-elle en s'efforçant de donner à cette interrogation le ton d'une indifférente curiosité.

— Peuh! fit le pharmacien, si votre cousin veut arriver à temps, je lui conseille de se dépêcher : le tétanos pourrait bien lui enlever sa pratique.

— Je vais lui dire d'y aller tout de suite alors, reprit Marianne en s'appuyant au comptoir pour ne pas tomber. Est-ce bien loin d'ici, la rue des Grès?

— C'est à côté du Panthéon, répondit le pharmacien.

— Merci, dit Marianne, et elle sortit de la boutique en se soutenant à peine.

Son parti était pris déjà; elle ne voulait pas retourner dans son pays. Qu'y ferait-elle d'ailleurs? Les calomnies qu'elle trouverait répandues sur son compte lui rendraient la vie insupportable; toutes les maisons se fermeraient à son approche; on la montrerait au doigt dans le village, et son père voudrait-il la recevoir? Et puis elle se sentait attirée vers Paris. Au milieu de son chagrin et de ses inquiétudes sur l'avenir, elle éprouvait une joie singulière dont la cause, encore confuse pour son esprit, ne l'était déjà plus pour son cœur. C'était bien décidé, le soir même elle quitterait cette maison de *la Bonne Cave* où elle avait été si malheureuse. Où irait-elle, et que deviendrait-elle? C'était le secret du lendemain presque, car la pauvre fille n'avait pas de quoi se suffire à elle-même plus de trois ou quatre jours; elle n'avait pas un ami dans la grande ville. Cependant le jeune homme qui avait presque risqué sa vie pour la protéger contre une brutale oppression n'était-il pas un ami pour elle, l'abandonnée et la misérable? Ne pouvait-elle aller chez lui pour lui expliquer sa situation? Si naïve qu'elle pût être alors, Marianne ne se dissimulait pas combien cette démarche était hasardeuse et délicate : à quel titre pouvait-elle se présenter chez ce jeune homme? Comment y serait-elle reçue, et que penserait-il d'elle en la voyant arriver? Mais au milieu de ces hésitations elle se rappelait le fâcheux pronostic du pharmacien et le complot des ouvriers du port,

dont les étudians devaient être victimes, s'ils retournaient à *la Bonne Cave :* ne devait-elle pas les prévenir de se mettre en garde, et le hasard qui lui avait procuré le moyen de les retrouver ne l'avait-il pas choisie exprès pour cela même? Et d'ailleurs, ces jeunes gens lui eussent-ils été entièrement étrangers et inconnus, n'était-ce pas toujours un devoir d'éviter à son prochain le danger qui le menace? N'était-ce donc pas une action honnête qu'elle ferait en allant savoir l'état dans lequel se trouvait l'homme qu'on disait en danger de mort, à cause d'elle après tout? Pouvait-elle n'y pas aller sans manquer au sentiment de la reconnaissance et de la pitié? Ah! la pitié, c'est toujours par là que commence chez les femmes ce même amour qui doit les rendre plus tard impitoyables.

Pendant que l'esprit de Marianne amassait tous ces prétextes spécieux pour s'en faire une raison qui apaisât sa conscience mal convaincue, son cœur trouvait la meilleure raison, qui était la vraie et la seule à trouver; elle se rappelait qu'Édouard lui avait dit : — Si on vous renvoie, venez chez moi. — Chez lui! mais que pourrai-je y faire? se demandait Marianne, combattue par un dernier scrupule. Et la pitié lui disait encore : Il souffre, il est mourant peut-être; qui pourra mieux que toi l'entourer des soins que son état réclame? Tu demandes ce que tu iras faire chez ce jeune homme? Tu feras l'évangélique métier des pieuses créatures qui veillent aux chevets des hôpitaux, tu remplaceras sa sœur ou sa mère absentes, et dans son délire peut-être il prendra ta main pour celle d'une femme aimée. — A cette dernière pensée, Marianne sentait son cœur traversé subitement par une douleur inconnue. Dans le portefeuille qu'on lui avait remis pour qu'elle le rendît à Édouard, elle avait en effet trouvé des lettres de femme adressées à l'étudiant. Ces fragmens de correspondance, qui contenaient le douloureux récit d'une passion récemment brisée, étaient écrits dans un style qui attestait une fréquentation assidue des écrivains qui ont depuis trente ans imprimé un si grand mouvement à la poésie et à la passion modernes. En lisant ces lettres, il avait semblé à Marianne qu'elle lisait dans une langue étrangère, et cependant, sans comprendre les mots, elle devinait par intuition le sens des pensées qu'ils exprimaient. Elle souffrait toutes les souffrances de cette femme qui avait été la maîtresse d'Édouard, et s'associait instinctivement aux déchiremens d'un cœur que la raison forçait d'abjurer son idolâtrie; puis, un instant après et par réflexion soudaine, l'égoïsme naturel reprenait le dessus, et la jeune fille remerciait le hasard qui, en livrant ces lettres à son indiscrétion, lui donnait la preuve que l'étudiant ne tenait plus à la femme qui les avait écrites; elle pensait à tout ce qu'elle aurait eu à souffrir, si cette correspondance, au lieu de renfermer l'acte mortuaire d'un amour oublié par l'étudiant, en avait contenu pour ainsi

dire l'acte de naissance, et elle frémissait de tout son être. Après une longue lutte, Marianne se décida à aller chez Édouard, et comme pour s'enlever tout motif à de nouvelles hésitations, ce fut un prétexte futile qu'elle choisit comme raison capitale. « Il faut bien que j'y aille de toute manière, se dit-elle; et son portefeuille que j'ai promis de lui rendre! »

Le soir même à minuit, quand tout le monde dormait, Marianne quitta silencieusement la maison de *la Bonne Cave*, emportant ses hardes dans un petit paquet. Ignorante des chemins, elle s'égara dix fois dans la route, et n'arriva à l'hôtel de la rue des Grés qu'à une heure très avancée de la nuit. Il fallut même toute son insistance pour qu'on la laissât pénétrer chez Édouard; il était veillé par un ami, l'un de ceux qui l'avaient récemment accompagné à *la Bonne Cave*. En entrant dans la chambre, la première parole de Marianne fut pour demander des nouvelles de l'étudiant; mais son ami fut tellement surpris par l'arrivée de la petite servante à cette heure indue, qu'au lieu de répondre aux questions qu'elle lui adressait, il accumulait les siennes pour avoir l'explication de sa présence. Marianne lui raconta brièvement tout ce qui s'était passé à *la Bonne Cave* depuis le départ des étudians; elle le prévint du complot tramé contre eux, et, quand elle eut tout dit, elle renouvela ses questions au sujet du blessé avec un accent si ému, un regard si plein d'anxiété, que l'ami d'Édouard ne put s'empêcher d'en être surpris. Il confirma à Marianne les craintes que celle-ci avait apportées avec elle. Le chirurgien qu'on avait appelé s'était renfermé dans des réticences de mauvais augure, il avait même conseillé d'écrire aux parens d'Édouard; mais celui-ci, qui ne voulait pas croire au danger, s'y était formellement opposé. Dans la soirée, son état avait encore empiré; le contre-coup de la blessure avait déterminé un épanchement dans les organes cérébraux, et le délire l'avait pris. Au moment où Marianne était entrée, il venait de s'endormir : c'était le premier instant de repos qu'il eût goûté depuis deux jours.

— Eh bien, ma pauvre enfant, demanda l'ami à Marianne, qui se tenait debout au milieu de la chambre, que comptez-vous faire maintenant, et où irez-vous?

— Où j'irai? répondit-elle machinalement en faisant un pas vers le lit; où j'irai, je ne m'en suis pas encore occupée.

— Mais vous aviez une idée, sans doute, quand vous êtes partie de chez votre parent. Où alliez-vous si tard, toute seule, sans connaître les chemins?

— Où j'allais? dit Marianne, où vouliez-vous que j'aille? Et quand même j'aurais su où aller, n'était-ce point ici que je devais venir d'abord? Ai-je donc mal fait, et croyez-vous que M. Édouard serait fâché

contre moi, s'il me savait ici? Ah! je ne pouvais rester plus long-temps sans savoir au juste ce qui en était de sa blessure, et maintenant que je le sais, ajouta-t-elle en essuyant ses yeux avec son mouchoir, il me semble que je ne peux plus m'en aller.

En disant ces paroles, Marianne avait encore fait deux ou trois pas dans la direction du lit vers lequel elle tendit la tête en prêtant l'oreille. Comme elle n'entendit aucun bruit de respiration dans l'alcôve, fermée seulement par un rideau, ce silence l'effraya : un soupçon terrible traversa son esprit, et il lui sembla en même temps que son cœur cessait de battre. Avant que l'ami d'Édouard, qui observait attentivement l'émotion à laquelle Marianne était en proie, eût pu l'en empêcher, la jeune fille écarta brusquement les rideaux d'une main tremblante. La tête du blessé lui apparut alors, rendue encore plus pâle par la blancheur du linge dont elle était enveloppée : sa bouche était toute grande ouverte et paraissait tendue par la suprême contraction de l'agonie, et les yeux, noyés dans une sueur sanglante, avaient le regard fixe de ceux qui ne voient déjà plus la lumière.

— Ah! mon Dieu, je suis venue trop tard! s'écria Marianne. Il est mort.

Et elle tomba au pied du lit.

Le bruit de sa chute et le cri qu'elle avait jeté tirèrent le blessé de sa torpeur engourdie. Il regarda vaguement autour de lui, murmura quelques mots et se retourna de l'autre côté dans son lit pour éviter la lumière, que sa vue ne pouvait supporter. Au mouvement qu'il venait de faire, l'erreur de Marianne se dissipa, et la joie intérieure qui succéda sans transition à son épouvante se manifesta dans le rayonnement de son regard. La langue de feu de la passion était descendue sur son front, et donnait à son visage un caractère nouveau qui pour un moment la transfigura presque. Après avoir fermé avec précaution les rideaux du lit, elle se rassit dans le fauteuil qui était au chevet et resta quelques minutes silencieuse, écoutant renaître son cœur, immobilisé un instant par une douleur qu'elle n'avait pas encore ressentie, même devant le lit où sa mère était morte. Quand elle fut un peu remise de son trouble, la pauvre fille n'osait plus lever les yeux sur l'ami d'Édouard; elle comprenait qu'il avait dû deviner la nature réelle du sentiment qui venait seulement de se révéler à elle-même. En effet, le jeune homme, qui n'avait point cessé d'observer Marianne, connaissait déjà son secret, quand celle-ci l'ignorait peut-être encore.

— Ne vous désolez pas ainsi, mon enfant, lui dit-il, tout n'est pas désespéré; Édouard a beaucoup de chances pour lui, la force et la jeunesse pourront le sauver, et, si vous m'en croyez, vous irez prendre un peu de repos; vous habiterez ma chambre pour aujourd'hui, de-

main on vous en préparera une autre dans l'hôtel. Moi je veillerai encore Édouard cette nuit. Demain on doit nous envoyer une garde.

— Une garde, s'écria Marianne, une étrangère, quand moi je suis là!

— Vous avez raison, dit l'étudiant; mais ce soir il faut aller vous reposer.

— Non, répondit Marianne, je ne suis point fatiguée, et je n'ai pas sommeil. Ma place est ici, près de ce lit, et je ne la quitterai pas.

Arrivée à cet endroit de son récit, la voix de Marianne s'affaiblit tout à coup, et elle détourna la tête du côté opposé à celui où se trouvait Claude, qui l'avait jusque-là écoutée sans l'interrompre.

— Eh bien! lui dit-il, ne continuez-vous pas?

— Pardonnez-moi, monsieur Claude, répondit-elle; mais cela est plus fort que moi, voyez-vous; et si peu digne d'estime que je vous paraisse, je ne puis cependant me rappeler avec tranquillité les événemens qui devaient avoir pour résultat de m'amener à être ce que je suis devenue.

Ce fut seulement au bout de quinze jours, reprit Marianne après un nouveau moment de silence, que le docteur déclara Édouard hors de danger. Durant ces quinze jours, le délire ne l'avait pas abandonné; il ne reconnaissait point ses amis, et j'étais la seule personne dont il voulût accepter les soins; mais cette préférence, qui aurait dû faire ma joie, faisait au contraire mon supplice de toutes les heures, car, en réalité, ce n'était point moi, Marianne, la pauvre fille, qui étais l'objet de cette préférence : Édouard ne m'avait pas reconnue mieux que les autres; dans son délire, il me prenait pour cette maîtresse qui l'avait quitté quelques mois auparavant. Cette femme, qui appartenait a la société distinguée de Paris, avait jusque-là été la seule passion sérieuse d'Édouard; mais, après deux années d'une liaison qui, dans les derniers temps, avait été accidentée de crises quotidiennes, Édouard, fatigué d'un bonheur monotone, s'était montré tout à coup si dur, si indifférent, si oublieux vis-à-vis de celle qui lui avait tout sacrifié, que sa maîtresse, malgré le violent chagrin qu'elle ressentit, avait rompu avec lui définitivement. Aux yeux de ses amis, il avait paru d'abord accepter assez froidement cette séparation, qui, disait-il, lui rendait sa liberté; mais, au fond, il n'avait point cessé de penser à celle qu'il aimait peut-être davantage depuis qu'elle était, et par sa faute, à tout jamais perdue pour lui. Pour essayer de se distraire, il avait repris ses habitudes de désordre et de dissipation. Abandonnant ses études, qu'il était près de terminer, il était rentré dans la vie d'oisiveté et de débauche d'où une passion honorable l'avait déjà tiré une fois. Il compromettait volontairement son avenir et mettait son amour-propre en des triomphes faciles, obtenus sur des créatures que la nécessité ou l'habitude livre à qui veut les prendre. Tous ces détails me furent ré-

vélés par Édouard lui-même. Le soir, il fallait que je fusse auprès de son lit pour qu'il s'endormît; il prenait mes mains dans les siennes, il les couvrait de baisers, il m'appelait par le nom de *l'autre* et me demandait pardon de tout le mal qu'il *lui* avait fait; il me remerciait d'être revenue l'arracher à une existence où tout ce qui était bon et honnête en lui s'en allait chaque jour lambeau par lambeau. Un soir, il m'obligea même à passer à mon doigt une bague qu'il avait jadis donnée à sa maîtresse, et que celle-ci lui avait rendue à l'époque de leur rupture. — Reprends-la, me dit-il, au nom de tout ce qu'elle rappelle, au nom de notre bonheur passé, reprends-la, et que tout soit oublié.

Ah! tout ce que j'ai souffert durant ces quinze jours, je ne saurais l'exprimer. Les fragiles espérances que j'avais apportées en venant dans cette maison avaient été détruites par Édouard lui-même, qui m'avait ouvert son cœur rempli par une autre. Et pourtant, malgré les tortures cruelles que subissait chaque jour mon pauvre amour, qui avait en naissant reçu le baptême des larmes, j'aimais chaque jour davantage celui qui me faisait la confidente de son amour pour une autre. Malgré tout ce qu'il y avait d'insensé et de douloureux dans cette passion, je ne pouvais l'éloigner de moi; mon cœur chérissait la folie qui faisait son tourment, et j'avais pour elle cette idolâtrie étrange que les mères ont quelquefois pour ces pauvres enfans mal venus qui ne doivent pas voir la fin de leur enfance. La jalousie que m'inspirait la passion d'Édouard pour son ancienne maîtresse avait fait naître en moi une haine violente pour cette rivale inconnue. A son nom seul, les mauvaises pensées traversaient mon esprit, et j'aurais voulu la perdre pour me venger du mal qu'elle me causait, si innocemment pourtant!

Un matin, pendant qu'Édouard dormait, et comme j'étais seule occupée à quelques soins de ménage dans une pièce qui précédait la chambre à coucher, j'entendis frapper deux petits coups à la porte. J'allai ouvrir, et je vis entrer une femme vêtue avec une élégance recherchée. Un voile noir et très épais, qui tombait sur son visage, m'empêcha de distinguer ses traits; mais, en la voyant entrer, la précaution qui la fit jeter un rapide regard dans l'escalier pour voir sans doute si elle n'avait pas été suivie éveilla subitement en moi un soupçon jaloux qui ne devait pas tarder à se réaliser.

— M. Édouard est seul? demanda-t-elle sans paraître aucunement étonnée de ma présence, car elle me prenait sans doute, à cause de mon costume, pour une fille de service de la maison.

— Oui, madame, lui répondis-je.

— Peut-on le voir? me dit-elle.

— Non, madame. M. Édouard est malade.

— Je le sais.

— Il est très malade, répliquai-je, et ne reçoit personne; le médecin l'a défendu positivement.

— Il va donc plus mal? me dit-elle d'une voix que j'entendis trembler.

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Je ne le dérangerai pas, je ne lui parlerai point, continua la dame, en faisant un pas dans la direction de la chambre à coucher. Permettez-moi d'entrer; je voudrais seulement le voir un instant.

Ce fut alors que mon premier soupçon fut une certitude : j'étais en face de ma rivale.

— C'est impossible, madame, répondis-je avec vivacité en me plaçant devant la porte de la chambre comme pour lui barrer le passage; Édouard est trop souffrant pour recevoir des visites de qui que ce soit.

Le ton familier avec lequel j'avais prononcé le nom d'Édouard, l'accentuation particulière que j'avais donnée aux mots *qui que ce soit*, parurent étonner l'étrangère. Elle fit un pas en arrière, et resta un moment sans rien dire. Bien que je ne pusse le voir, je sentais que son regard était fixé sur moi et qu'elle se demandait à elle-même qui je pouvais être. Quant à moi, j'attendais qu'elle me fournît une occasion de le lui faire deviner.

— Vous pouvez sans danger me laisser entrer, reprit-elle, il ne vous grondera pas; je lui dirai que j'ai forcé la porte. Je suis une de ses parentes, ajouta-t-elle avec cet accent de sincérité cherchée qui indique le mensonge.

— C'est impossible, madame, lui répondis-je en la regardant en face; Édouard n'a aucun parent à Paris.

C'était la seconde fois que je disais, avec intention, *Édouard* tout court. Cette récidive et le ton d'assurance avec lequel je la démentais causèrent à la dame voilée un nouveau tressaillement de surprise qu'elle ne put me dissimuler.

— Comment savez-vous cela, mademoiselle? me demanda-t-elle brusquement.

— Mais, lui répondis-je avec un ton de simplicité qui redoubla sa surprise, je sais toutes les affaires d'Édouard.

— Au moins, me dit-elle, puisque vous ne voulez pas que je voie M. Édouard, pourrai-je savoir la vérité sur son état? Est-il vrai, comme on le dit, que cette blessure soit très dangereuse?

— Dangereuse à en mourir, madame. — Et comme cette pensée du danger que courait Édouard me faisait toujours pleurer, je portai machinalement la main à mes yeux.

Tout à coup la femme voilée s'empara de ma main, qu'elle prit dans l'une des siennes, et d'une voix impérieuse elle me demanda qui m'avait donné la bague qu'elle venait de voir briller à mon doigt, et qui

était précisément l'anneau qu'Édouard m'avait forcée à prendre. Cette fois il ne me restait plus aucun doute. L'étrangère ne dissimulait pas son émotion. Je sentais sa main trembler dans la mienne, j'entendais les battemens de son cœur et je devinais toute son angoisse dans l'accent avec lequel, en désignant l'anneau, elle me répéta une seconde fois : — Qui vous a donné cela? — Enfin j'avais donc entre les mains ma vengeance; celle par qui je souffrais tant, je pouvais faire mordre son cœur par la vipère jalouse qui déchirait le mien.

— C'est Édouard qui me l'a donnée, répondis-je en essayant de retirer ma main d'entre les siennes.

— Édouard! murmura-t-elle, mais c'est impossible!

— Pourquoi donc?

— Mais qui donc êtes-vous, mademoiselle? dit-elle alors en lâchant mes mains et en me regardant en face.

Dans l'espace d'une seconde, je compris que le mensonge que j'allais faire rendrait impossible toute réconciliation entre Édouard et celle que j'allais blesser au plus vif du cœur et de l'amour-propre. J'hésitai un moment, puis je répondis lentement, la tête baissée et d'une voix tremblante :

— Je suis sa maîtresse.

— Tenez, monsieur Claude, dit Mariette, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis, ou que je n'étais alors, ajouta-t-elle, mais je n'eus pas achevé cet aveu, que je m'en étais déjà repentie. Mon cœur, aigri par la jalousie, avait obéi au premier mouvement de la haine, mauvaise conseillère; mais il me parut qu'en ce moment même je ressentais le contre-coup du mal que j'avais causé à cette pauvre femme, et la pitié me prit pour elle, lorsque, songeant à ce qu'elle me faisait souffrir, je devinai ce qu'elle souffrait à son tour, elle encore blessée plus cruellement que moi, puisqu'elle voyait devant ses yeux la créature chétive et misérable pour qui elle était oubliée. C'était la première mauvaise action que je commettais depuis que j'étais au monde, et quelque chose vint me dire que cela me porterait malheur. La femme voilée se retira lentement en me disant qu'il n'était pas utile de dire à Édouard qu'elle était venue.

— Mais comment le pourrais-je, madame? lui répondis-je, je ne sais pas qui vous êtes, et puis, M. Édouard n'a pas même sa raison.

— Ni maintenant, ni plus tard, reprit-elle. Il est inutile qu'il sache que je suis venue. Ainsi, je vous en prie, ne lui en parlez pas.

— Je vous obéirai, madame, lui dis-je en la saluant avec respect.

— C'est dans votre intérêt peut-être que je vous fais cette recommandation, ajouta-t-elle en se retirant.

Au bout de quinze jours, comme je vous l'ai dit déjà, le délire cessa, et le médecin put répondre d'Édouard. En recouvrant sa raison, il

parut très étonné de me voir auprès de son lit faisant fonction de garde-malade, et bien plus étonné encore, quand il apprit que j'étais là depuis le lendemain de son accident.

— Mais, s'écria-t-il en m'examinant plus attentivement, cette pauvre fille est méconnaissable! Elle s'est tuée à passer ainsi les nuits. Pourquoi n'a-t-on pas fait venir une garde? dit-il à son ami l'étudiant qui se trouvait là.

— Marianne n'a pas voulu, répondit celui-ci.

— Comment! dit Édouard en me regardant.

— Quelle raison aurais-je eue pour rester ici? lui répondis-je en baissant les yeux. N'était-ce pas à cause de moi que vous aviez reçu ce vilain coup qui a failli vous faire mourir? En vous soignant, ai-je fait autre chose que mon devoir? et, ajoutai-je, n'ai-je pas été encore bien heureuse d'en avoir l'occasion, puisque je ne savais où aller en sortant de *la Bonne Cave?* — Et je lui racontai alors que c'était à cause de lui que mon cousin m'avait chassée.

— Vous avez bien fait de venir ici, me répondit Édouard; je vous l'avais dit, je crois me le rappeler d'ailleurs; mais, quand je vous ai dit cela, je n'entendais pas faire de vous ma... servante... au contraire, reprit-il en riant.

J'étais alors si troublée que je ne compris pas l'équivoque.

— Vous êtes bonne, Marianne, reprit-il en me regardant avec beaucoup d'amitié, et vous êtes belle, ajouta-t-il; je ne m'en étais pas encore si bien aperçu que maintenant. Pauvre enfant! vos fraîches couleurs du pays se sont fondues à mener cette vie de fatigue.

— N'y étais-je point accoutumée à la fatigue? répondis-je pour dire quelque chose. Je n'ai jamais été si heureuse que depuis... j'allais dire depuis que je suis ici; mais je me repris... : depuis que je ne suis plus là-bas.

— Heureuse! En tout cas, on ne le dirait point, reprit Édouard en m'examinant de nouveau. On dirait que vous avez du chagrin... Mais, attendez donc... je crois me rappeler... oui... au milieu de mon délire, quand je me réveillais la nuit, je voyais toujours à mon chevet une femme qui pleurait... c'était vous... mais c'était vous, Marianne. Je croyais que c'était une autre.

— Oui, monsieur Édouard... c'était bien moi, m'écriai-je.

— Mais pourquoi pleuriez-vous?

— Vous étiez si malade... Et quand je pensais que c'était à cause de moi... je ne pouvais pas m'empêcher... Malgré moi, en disant cela, je me mis à fondre en larmes.

— Eh bien! me dit Édouard, me voilà hors de danger maintenant.

— Oui, monsieur Édouard; aussi, je suis bien heureuse... Et maintenant je peux m'en aller.

— Vous en aller, Marianne! et où irez-vous? Ne m'avez-vous pas dit que vous ne connaissez personne à Paris?

— C'est vrai; mais il faut que je m'en aille.

— Pourquoi? demanda Édouard; vous avez donc fait de nouvelles connaissances depuis que vous êtes venue ici?

— Elle n'a pas seulement quitté le coin de ton lit, interrompit son ami. Pendant ces deux semaines que tu as passées entre la vie et la mort, Marianne ne s'est pas couchée une seule fois; elle dormait sur sa chaise, et deux ou trois heures par jour seulement; je ne sais pas comment elle a pu y tenir.

— Bonne Marianne! me dit Édouard en prenant une de mes mains qu'il porta à ses lèvres.

Ce baiser me fit frémir; c'était la première caresse que je reçusse d'Édouard, car cette fois elle s'adressait bien à moi, et non à une autre; mais, en portant ma main à ses lèvres, Édouard reconnut la bague de son ancienne maîtresse. Il devint très pâle et me regarda sans me rien dire; ses yeux n'exprimaient que l'étonnement. Il garda ma main dans la sienne et appuya son front sur le chaton de l'anneau.

— Ah! pardon, monsieur Édouard, m'écriai-je, j'avais oublié de vous la rendre.

Et je retirai de mon doigt la bague, qui roula sur le drap du lit.

— De me la rendre! fit Édouard.

Et quand je lui eus expliqué que c'était lui qui, dans son délire, m'avait obligée à la prendre et que je ne l'avais gardée que parce qu'il paraissait contrarié lorsque je ne l'avais pas à la main, il devint tout rêveur. Cet incident nous avait rendus silencieux tous les trois, Édouard, son ami et moi.

— Marianne, me dit l'étudiant, faites-moi donc le plaisir de descendre en bas voir s'il n'y a pas de lettres pour moi.

Je compris qu'il désirait rester seul avec Édouard, et que sa commission n'était qu'un prétexte. Aussi je restai absente plus de temps qu'il n'était nécessaire. Comme je remontais, n'ayant pas trouvé de lettres, en entrant dans la première pièce, j'entendis prononcer mon nom. Je suis superstitieuse et je crois aux pressentimens. Quelque chose me dit que mon sort se décidait. Je retins mon haleine et j'écoutai à la porte de la chambre où Édouard et son ami causaient à voix basse, mais assez distinctement cependant pour que je pusse les entendre. Édouard lisait tout haut une liste contenant les noms de ses amis qui étaient venus savoir de ses nouvelles pendant sa maladie.

— Il n'est pas venu d'autres personnes? demanda-t-il à son ami.

— Je ne pense pas, dit l'étudiant.

— Et elle? demanda tout à coup Édouard.

— Qui?... ah! répondit l'ami, Hélène?... Comment serait-elle venue et pourquoi?

— Mais tu ne sais donc pas que je lui ait écrit? répliqua Édouard avec vivacité.

— Est-ce que le délire te reprend? répondit l'étudiant. Quand donc lui aurais-tu écrit? tu as été fou pendant quinze jours; il y avait des instans où tu croyais être le pape.

— Je lui ai écrit le jour même où j'ai été blessé. Le docteur m'avait tellement effrayé, que j'ai cru n'avoir plus deux heures à vivre. Je lui ai écrit que j'étais en danger de mort, que je voulais la voir une dernière fois, qu'à tout prix il fallait qu'elle vînt.

— Tu crois avoir écrit? Tu te trompes.

— J'en suis bien sûr, continua Édouard. Je me souviens peut-être!... j'ai même fait porter ma lettre en me cachant de toi.

— Alors c'est différent, répondit l'étudiant.

— Elle n'est pas venue! murmura Édouard; elle a su que j'étais mourant, et elle n'est pas venue! Et quand bien même je ne lui aurais pas écrit, elle a dû être instruite du danger où j'étais. Son médecin est le mien, c'est elle qui me l'a procuré. Sans cœur ni pitié! Qu'est-ce que je lui demandais pourtant?...De venir seulement... c'était tout... et elle n'est pas venue!... Elle a su que l'homme qui avait été son amant pendant deux ans avait à moitié le drap des morts sur la figure, et elle n'est pas venue!... elle a continué à aller tranquillement au bal, dans le monde, à l'Opéra... et elle n'est pas venue!

— Elle n'aura pas pu, qui sait? répondit l'ami d'Édouard.

— Elle pouvait bien jadis. Les torts que j'ai pu avoir envers elle autrefois ne justifient pas son abandon d'aujourd'hui, et d'ailleurs, si elle craignait de se compromettre par une visite, ne pouvait-elle pas écrire? Non, te dis-je, elle est sans excuse; son silence et son abandon me font douter même de son amour passé. — Sans cœur, sans cœur, comme toutes ses pareilles! Et, pendant ce temps-là, qui prenait soin de moi, qui veillait à mon chevet, cœur fidèle et dévoué? Une étrangère, une pauvre fille, qui m'aimait, dis-tu. Ah! je comprends ses larmes maintenant, je comprends tout ce qu'elle a dû souffrir pendant ces quinze jours, et pourtant, elle qui savait que j'en aimais une autre, elle à qui je le disais chaque jour, elle est restée, elle ne m'a pas quitté; ah! le voilà, le véritable héroïsme de l'amour!

— Écoute, reprit son ami, Marianne t'aime, c'est vrai. Pendant que tu étais en danger, elle a été admirable de soins et de dévouement pour toi, admirable dans sa résignation à supporter le rôle cruel que lui fai-

sait jouer ton délire; mais tu es injuste envers Hélène. C'est une brave et noble créature, qui t'a donné pendant deux années des preuves de l'amour le plus complet. Elle s'est faite l'esclave de tous tes caprices; elle a supporté tous tes dédains avec une patience angélique, et, si tu peux aujourd'hui l'accuser d'insensibilité, ne t'en prends qu'à toi-même; si elle n'a plus de cœur, c'est que tu le lui as brisé jadis par toutes tes duretés; toute ton amertume n'est que du dépit de voir qu'Hélène t'a oublié. Eh bien! si cela est, elle a bien fait; oui, elle a bien fait de tenir sa parole, car, si elle était revenue, vous auriez sans doute renoué ensemble, et, une fois l'égoïsme de ton amour-propre satisfait, tu l'aurais encore délaissée pour retourner aux misérables créatures que tu lui donnais pour rivales.

— A quel propos ce sermon? dit Édouard. Crois-tu sérieusement que Marianne m'aime?

— Il y a une chose dont je suis certain du moins, c'est qu'en sortant d'ici elle ira se jeter à la rivière.

— Mais elle ne s'en ira pas, dit Édouard. Après tout ce qu'elle a fait pour moi, il y aurait de ma part plus que de l'ingratitude à ne pas essayer de lui être utile.

Ce fut sur ces dernières paroles que je rentrai dans la chambre, reprit Mariette. La conversation que je venais d'entendre avait jeté le trouble dans mes idées. Je ne savais pas quel parti j'allais prendre. Grace aux dernières paroles d'Édouard, j'étais rassurée sur un point. Je savais qu'il ne songeait pas à me renvoyer, et que je pourrais rester auprès de lui. Oui, mais à quel titre? Chose étrange! après tout ce que j'avais fait déjà, j'en étais encore à chercher des scrupules, et cependant pourquoi étais-je venue chez Édouard? Pourquoi y étais-je restée, même en sachant qu'il aimait une autre femme? Et plus tard, pourquoi lui avais-je caché la visite de celle-ci? N'avait-ce pas été dans l'intention de faire supposer à Édouard qu'il était oublié par celle qu'il aimait, et de l'amener à l'oublier lui-même? N'était-ce point pour prendre sa place que j'avais éloigné la maîtresse d'Édouard par un mensonge? Et maintenant que ma ruse avait réussi, qu'avais-je à hésiter? Cette hésitation était une dernière révolte des instincts honnêtes qui existaient encore en moi, elle fut de courte durée. Je ne vis qu'une chose, c'est que je resterais près d'Édouard, que je pourrais l'aimer, le lui dire, qu'un jour peut-être il me le dirait lui-même, et j'attendis qu'il s'expliquât. Cette explication eut lieu le soir même, et Édouard la provoqua avec une délicatesse qui me le fit aimer davantage. Il feignit toute sorte de réserves pour m'annoncer quelles étaient ses intentions, et me traita comme si je n'eusse pas été une pauvre petite paysanne. Nous passâmes la soirée ensemble à faire des projets pour l'avenir.

Quand il fut un peu tard, comme il n'avait plus besoin d'être veillé, je le quittai pour me retirer dans une chambre voisine en dehors de son logement.

Au bout de huit jours, il était en état de sortir. Nous prîmes une voiture, et nous fîmes ensemble la première promenade de convalescence. Édouard, qui recevait de sa famille une assez forte pension mensuelle, avait dépensé beaucoup d'argent pour me faire habiller, car il avait désiré que je fusse très bien mise. J'aurais voulu que ma toilette fût plus simple; car je me trouvais tout embarrassée dans ces beaux atours; mais il me répondit que rien n'était trop beau pour moi. Quand je quittai pour la première fois ma robe d'indienne faite à la mode de mon village et mon petit bonnet de campagne, je me pris à pleurer amèrement. Les pauvres vêtemens que je venais de dépouiller, c'étaient ceux sous lesquels j'avais vécu honnête et chaste; ce bonnet que j'allais remplacer par un chapeau élégant, c'était ma mère qui l'avait fait jadis de ses mains, et je pensai que, si elle vivait encore, et qu'elle me rencontrât ainsi parée, elle ne me reconnaîtrait pas, ou ne voudrait point me reconnaître. Ma pauvre mère! elle est morte à temps, m'écriai-je, et, à travers les larmes qui coulaient de mes yeux, il me sembla que je voyais la place de Cezy, où les bonnes femmes qui filaient sur le seuil de leur porte me regardaient passer en souriant, et se disaient entre elles : Quelle brave fille que cette Marianne! depuis que sa mère est défunte, c'est elle qui fait marcher la maison de son père, et tout va au doigt et à l'œil. — Je revoyais aussi la petite église où nous avons fait ensemble notre première communion, vous savez, monsieur Claude. Ah! tenez, dans ce moment-là, j'ai eu une bonne idée; je voulais retourner à Cezy. Malgré tout et n'importe comment, j'aurais quitté Édouard, je lui aurais tout confessé, et, en apprenant que son ancienne maîtresse était revenue à lui, il m'aurait bien laissé partir. Mon plan était fait. En arrivant au pays, j'aurais été tout droit trouver votre oncle, l'abbé Bertolin, qui est si bon. Je lui aurais raconté fidèlement mon histoire, et, comme jusque-là j'étais restée honnête et que je n'avais pas à rougir de mon amour, votre oncle m'aurait crue; il aurait eu pitié de moi, et m'eût reconduite à mon père, et celui-ci m'aurait pardonnée en me voyant ramenée dans sa maison par M. le curé, qui est pour lui comme la main de Dieu. Tous les méchans bruits que mon cousin aurait pu faire répandre sur mon compte eussent été démentis, et j'aurais pu reprendre, au milieu de gens qui m'eussent aimée et respectée, ma vie modeste et tranquille pour la mener jusqu'où Dieu aurait voulu et par le chemin qu'il aurait tracé. Tel était le projet que je formais confusément, lorsqu'on vint m'apporter ma toilette neuve pour l'essayer : quelque chose me disait que ces beaux habits seraient cause de ma perdition, et que je serais vouée

à la honte et au malheur éternels dès que je les aurais mis seulement un instant. Cette pensée salutaire, que le ciel m'envoyait à la veille de ma perte et qui devait être la dernière sans doute, j'allais la suivre sur-le-champ; mais, au moment même où je remettais mon ancienne robe du village, Édouard entra dans ma chambre pour voir si j'étais habillée. Hélas! toutes mes bonnes pensées s'envolèrent en le voyant.

— Dépêche-toi, me dit-il, la voiture attend; fais-toi bien belle.

Je n'étais plus la même déjà; les beaux habits qui m'avaient tant effrayée un instant auparavant m'attiraient à eux par mille séductions irrésistibles. L'instinct de coquetterie s'éveillait en moi brusquement et tout d'un coup. Je mis à ma toilette un soin minutieux. J'entendais dans la chambre voisine Édouard qui s'impatientait de ma lenteur; cette impatience me charmait, et j'allais encore plus doucement. Je faisais jouer avec une joie d'enfant les plis de ma robe de soie à reflets changeans. Chaque nouvel objet de toilette qui complétait ma métamorphose me jetait dans le ravissement. Quand j'eus terminé et que j'allai me regarder dans le miroir, la glace me renvoya un madrigal qui me fit rougir de satisfaction. J'étais bien belle, et depuis que j'étais au monde, c'était la première fois que j'avais conscience de ma beauté. Édouard resta un moment tout étourdi de ma transformation. J'étais méconnaissable en effet. — Allons, partons, me dit-il après m'avoir embrassée.

Je n'avais plus que mes gants à mettre. En voyant la difficulté que j'éprouvais à les faire glisser sur mes mains, Édouard ne put s'empêcher de faire la moue, et, comme un gant se déchira dans un effort que je fis, il laissa échapper un geste d'impatience. — Descendons, me dit-il, nous en prendrons d'autres en chemin.

En effet, il fit arrêter la voiture devant un magasin.

— Reste, me dit-il en me prenant des mains le gant déchiré; je vais en choisir une autre paire avec une pointure au-dessus de celle-ci.

Cette puérile préoccupation chez Édouard me fit de la peine, mais j'en eus bientôt l'explication en regardant mes mains rouges et grossières. Édouard me rapporta d'autres gants, qu'il m'aida à mettre lui-même. — Et maintenant, me dit-il lorsque je fus gantée, vous avez tout-à-fait l'air d'une dame. — Mes pauvres mains, pensai-je avec tristesse, il faut que l'on vous cache comme si vous aviez fait une mauvaise action, parce que vous portez les marques du travail.

Pendant la route, Édouard fut charmant avec moi, et sa gaieté m'avait presque gagnée; mais, en arrivant à l'endroit où nous devions descendre, un petit incident vint me rappeler à des pensées qui m'attristaient, et jeta un peu de froideur dans cette première partie de plaisir que nous faisions ensemble. Comme nous traversions un village célèbre

par ses champs de roses, une jeune fille s'avança vers moi pour m'offrir un bouquet. Elle était vêtue à peu près comme je l'étais moi-même le matin. En la regardant, j'avais les yeux en larmes, et je ne pus les retenir lorsque je vis la jeune fille rejoindre sa famille groupée sur le seuil de la maison. Édouard devina sans doute quelle était ma pensée, et voulut essayer de me distraire. — Avez-vous remarqué, me dit-il, le coup d'œil envieux que cette petite paysanne a jeté sur vous? — Non, je n'y ai point pris garde, lui répondis-je. — Je l'ai bien vu, moi, dit Édouard, et je réponds bien que la petite n'est pas loin de songer à faire comme sa sœur. Et là-dessus il me raconta que la sœur de la petite paysanne qui m'avait offert des roses s'était laissé séduire par des jeunes gens qui venaient autrefois dans ce village le dimanche, et qu'elle était devenue en peu de temps, grace à sa beauté, une des femmes les plus courues de Paris. Le ton léger avec lequel Édouard m'avait raconté cette aventure augmenta encore ma tristesse, et, voyant que je ne répondais pas à ses paroles, il devint à son tour rêveur et préoccupé. Comme nous marchions depuis quelque temps dans les bois et qu'il faisait une chaleur accablante, ayant aperçu à peu de distance une espèce de pavillon où plusieurs personnes semblaient se rafraîchir, je priai Édouard de m'y conduire. A mon grand étonnement, il ne se rendit pas tout de suite à ma demande et en parut même contrarié; mais, comme j'insistais, il se décida à me conduire à cette petite buvette en plein air. En nous voyant arriver, la vieille femme qui était assise sous une tonnelle salua Édouard comme si elle le connaissait, et parut me regarder curieusement. Presque en même temps un petit garçon vint se jeter dans les jambes d'Édouard et ne voulut pas le quitter qu'il ne l'eût embrassé; puis il accourut vers moi. Comme je l'avais pris dans mes bras pour l'embrasser aussi, il me regarda avec de grands yeux, et dit à sa mère : — Tiens, ce n'est plus *la madame* des autres fois. — Édouard fit un geste de dépit et baissa les yeux quand je le regardai. — Achetez donc un gâteau à cet enfant, lui dis-je, et j'ajoutai tout bas en essayant de rire : Il m'embrassera peut-être comme la dame des autres fois. J'avais le cœur bien gros, car ces petits incidens m'avaient révélé quel était le motif de la préoccupation d'Édouard depuis que nous étions dans cette campagne, toute pleine pour lui de souvenirs qui lui rappelaient celle avec qui il y venait sans doute jadis. Ainsi il m'avait menti le matin quand il m'avait dit qu'il m'aimait et qu'il ne pensait plus à l'autre; ainsi cette promenade pour laquelle il avait choisi un lieu familier à son amour passé, c'était le commencement de l'expérience dont il avait parlé à son ami. Dès le premier jour qu'il sortait avec moi, il avait voulu voir si l'amour naissant pourrait triompher de l'ancien amour, et j'assistais à cette lutte qui agitait son ame, et j'étais pour ainsi dire le témoin de ma défaite, car ma jalousie

me disait que, dans ce moment même, ce n'était point moi qui étais au bras d'Édouard, mais bien l'autre.

Quand nous eûmes rejoint, sans avoir échangé une seule parole, notre voiture que nous avions laissée à la porte du bois, Édouard me demanda si je voulais dîner à Paris ou rester à la campagne.

— Comme il vous plaira, et où il vous plaira, lui répondis-je. Et j'ajoutai en feignant de rire : Pourvu que ce soit dans un endroit où nous soyons seuls.

— Que voulez-vous dire? fit Édouard en balbutiant.

— Je veux dire, lui répondis-je très doucement, que nous étions partis deux de Paris et que nous sommes arrivés trois dans ce pays.

— Mais qui vous a dit?... fit Édouard, sans nier, après un moment de silence pendant lequel il m'avait examinée avec un redoublement de surprise.

— Personne n'a pu me le dire, et vous le savez bien, lui répondis-je. Je l'ai senti là, ajoutai-je en lui montrant mon cœur, et, pendant que vous ne me parliez pas, je vous entendais causer avec...

— Marianne, me dit Édouard, sans me laisser achever et en me prenant la main; Marianne, je vous assure que je vous aimerai.

— J'ai bien de l'avance sur vous; pourrez-vous me rattraper? lui répliquai-je en riant. Tenez, mon ami, votre amour pour moi, j'en ai peur, ressemblera long-temps à la maison de mon parrain, qui est le sabotier de chez nous.

— Qu'est-ce que la maison de votre parrain? me demanda Édouard.

— La maison de mon parrain, lui répondis-je, c'est une maison qui est encore à bâtir. Excusez-moi si j'exprime mal ce que je veux dire; mais je me comprends très bien.

Le dîner fut plus gai que n'avait été la promenade. Édouard me fit remarquer avec raison que, s'il était tombé dans une rêverie qui m'avait éloignée de sa pensée, c'était un peu ma faute à moi, qui, par mon silence et ma tristesse, avais permis aux souvenirs qu'Édouard voulait éviter de venir se glisser dans notre tête-à-tête. Après le dîner, nous retournâmes à Paris. Comme il était encore de très bonne heure, Édouard me proposa de me conduire dans un bal fréquenté par ses compagnons d'études et de plaisirs. J'entrai dans ce lieu sans savoir où j'allais et sans me faire aucune idée de ce que j'allais voir. Je n'y fus pas plus tôt que j'aurais voulu en être dehors. L'éclat des lumières me blessait les yeux, le bruit m'étourdissait. Edouard fut bientôt entouré par plusieurs de ses amis, qui, ne l'ayant pas vu depuis son accident, vinrent le féliciter sur son rétablissement. Il me présenta à eux, et reçut de nouveaux complimens à cause de moi. J'étais la plus belle de toutes les femmes qui fussent dans ce bal. Édouard le savait; mais sa vanité, qui venait de s'éveiller, semblait prendre plaisir à se le faire

dire dans les regards pleins de convoitise que m'adressaient les hommes et jusque dans les jalouses railleries de leurs compagnes. Je n'étais au bras d'Édouard que le drapeau vivant de son amour-propre.

Quand nous rentrâmes à la maison le soir, j'étais très fatiguée, j'avais besoin de repos. Je priai Édouard de me laisser seule : Édouard parut touché de mon chagrin; pendant une heure, il me parla avec une tendresse et un respect infinis. Pauvre ignorante que j'étais! Je crus véritablement que l'amour seul pouvait inspirer un tel langage, et mes yeux étant tombés sur l'anneau de son ancienne maîtresse, qu'il avait remis à son doigt depuis le jour où je le lui avais rendu, je ne pus retenir un mouvement qui trahissait ma profonde émotion.

— Qu'as-tu donc, Mariette? demanda Édouard.

— Rien, mon ami, rien, lui dis-je.

— Tu as une arrière-pensée; je ne veux pas que tu la conserves.

Il retira de son doigt la bague sur laquelle mes regards s'étaient de nouveau fixés, et la passa au mien, en ajoutant :

— Cette fois, Marianne, c'est bien à toi que je la donne.

Et il s'empara d'une de mes mains qu'il couvrit de baisers. Quand il se fut relevé, je tombai à genoux, pleurant et riant comme une folle; j'étais heureuse, oh! bien heureuse!

IV.

Pendant trois mois, Édouard parut être tout à moi, comme j'étais de mon côté toute à lui, mettant toutes mes pensées à prévenir ses désirs et tous mes efforts à deviner ce qu'il désirait que je fisse. Édouard avait changé mon nom de Marianne contre celui de Mariette, qu'il trouvait plus distingué, et j'avais compris, par ce seul fait, combien il était impatient de voir la métamorphose de la personne compléter celle commencée par le nom. En toutes choses, dans mes habitudes comme dans mon langage, je m'appliquai donc à faire disparaître tout ce qui pouvait indiquer la vulgarité de mon origine; j'avais remarqué souvent un embarras qu'Édouard dissimulait mal lorsque je me trouvais au milieu de ses amis, et j'avais deviné que cette inquiétude était causée par certaines tournures rustiques qui m'échappaient dans la conversation, et qui parfois faisaient sourire ceux qui m'écoutaient. Je connaissais déjà assez Édouard pour savoir qu'une grande partie de l'amour qu'il disait avoir pour moi n'était que de l'amour-propre, et je voulus éviter au sien jusqu'aux plus puérils motifs qui auraient été de nature à le blesser. A beaucoup d'esprit naturel je joignais beaucoup d'intelligence, une volonté opiniâtre, et cette patience obstinée qui arrive à de si grands résultats chez une femme quand elle a l'amour pour mobile. J'entrepris donc d'apprendre à parler et à écrire

avec correction. J'achetai une grammaire et je l'étudiai pendant les heures de la journée où Édouard me laissait seule pour aller à ses études, car je l'avais décidé à se remettre à ses travaux, qu'il avait si long-temps négligés. Quelquefois la nuit, pendant qu'il dormait, je copiais des chapitres entiers dans les livres que renfermait sa bibliothèque : mes progrès devinrent très rapides, et je pus m'en convaincre moi-même, lorsque je comparais au livre où je les empruntais des passages écrits de mémoire, et dans lesquels je remarquais que les fautes devenaient de jour en jour plus rares. Tout le temps que j'avais de libre, je l'employais ainsi à faire ce que j'appelais *mes classes*, et jamais pensionnaire qui voit approcher le jour des prix ne ressentit plus de joie que je n'en éprouvai quand je fus en état de réaliser un grand projet que je m'étais mis dans l'idée et qui devait être la récompense de toutes les peines que j'avais eues dans mes études. J'avais choisi le jour de la fête d'Édouard pour réaliser ce beau projet : c'était un compliment écrit de ma plus belle main, et dans lequel je voulais lui dire tout l'amour que j'avais pour lui, — sans faire une seule faute d'orthographe. — Je mis bien huit jours à composer mon petit discours, et cependant on ne s'en serait pas douté, car ce n'était pas bien long, et c'était bien simple. Le jour anniversaire de la fête d'Édouard, j'allai choisir un joli bouquet au Marché aux Fleurs, près duquel nous demeurions. Quand je rentrai à notre hôtel garni, Édouard était sorti pour aller au cours : cette absence arrivait à propos pour me servir dans une petite ruse que je méditais. Afin de mieux jouir de la surprise que ma lettre devait causer à Édouard, j'appelai le garçon de l'hôtel, et je lui fis sa leçon.

— François, lui dis-je en lui montrant le bouquet que j'avais déposé sur une table, voici des fleurs et une lettre pour M. Édouard. Il ne va pas tarder à rentrer, sans doute, car c'est son heure. Quand il reviendra, vous lui direz qu'une dame, que vous ne connaissez pas, vous a remis pour lui ce bouquet et cette lettre. Et s'il me demandait, vous lui répondrez que je suis sortie.

— Oui, mademoiselle, me répondit François, j'ai bien compris; mais tenez, je crois que voilà précisément M. Édouard qui monte l'escalier.

— Vous avez raison, dis-je, c'est son pas, — et je passai précipitamment dans une autre chambre, contiguë à celle d'Édouard et occupée par son ami, que je savais ne pas devoir rentrer en ce moment. Dans la mince cloison mitoyenne à ces deux logemens, séparés seulement par une porte condamnée, il existait des lézardes, à travers lesquelles on pouvait voir assez facilement ce qui se passait d'une chambre dans l'autre. A ces observatoires, qu'on eût dit préparés à point pour l'inquisition du regard, se joignait une acoustique si favorable à l'indiscrétion de l'oreille, que les locataires co-mitoyens pouvaient presque

s'entendre penser. J'étais donc sûre de ne pas perdre une seule nuance de la surprise que ma lettre causerait à Édouard, qui, se croyant seul, s'abandonnerait plus librement à son impression. Ah! j'ignorais alors la fable antique de Psyché.

Lorsque Édouard rentra, il n'était pas seul; l'étudiant dans la chambre duquel j'étais cachée alors l'accompagnait. Le garçon de l'hôtel fit ma commission, comme je le lui avais recommandé.

— Une femme! dit Édouard avec surprise. Vous dites que c'est une femme qui a apporté ce bouquet et cette lettre? Cette personne est-elle déjà venue me demander?

— Je ne la connais pas, répondit le domestique.

— Mais à quel propos ces fleurs? Qu'est-ce que cela signifie? fit Édouard en prenant la lettre.

— Parbleu! s'écria son ami, c'est aujourd'hui ta fête. Je me rappelle que les autres années, dans ce temps-ci... Hélène!

— Ah! mon Dieu! fit Édouard avec un cri qui m'entra dans le cœur, serait-ce elle?

Et je le vis décacheter ma lettre; mais aux premiers mots le désappointement se peignit sur son visage : je ne crois pas qu'il la lut même tout entière; il la jeta du reste sur la table, auprès du bouquet, et dit à son ami : — Cette lettre m'a donné un coup!

— Eh bien! demanda l'étudiant, si ce n'est pas...

— Mais non, interrompit brusquement Édouard, ce n'est pas celle que tu croyais. Tiens, lis. — Et il tendit le papier à l'étudiant, qui se mit à lire mon compliment tout haut.

— Quelle adorable créature que cette Marianne! dit-il à Édouard; quand je la regarde quelquefois, il me semble que j'ai devant les yeux la résurrection de cette naïve fillette que Greuze fait pleurer sur une cruche cassée, —et avec cela spirituelle, vive et gaie comme l'ivresse des vins de son pays! Tiens, tu n'es pas digne d'avoir une aussi charmante maîtresse. Pauvre fille! elle ne sait qu'imaginer pour te faire plaisir. Dire qu'elle a appris la grammaire!... Dieu fait exprès pour toi le miracle de créer une Ève qui n'aime pas les pommes, et tu accueilles aussi tranquillement ce cadeau! c'est décourageant pour la Providence. Je donnerais mon diplôme pour qu'on t'enlevât Mariette.

— Qu'on s'en avise! répondit Édouard avec vivacité.

— Eh bien! tu l'aimes donc?

— Elle m'est nécessaire.

Il fallut toute la force de ma volonté pour que je n'éclatasse point en sanglots; mais on aurait pu m'entendre, et je ne voulais point qu'Édouard se doutât que j'avais assisté à une scène où il avait donné un si cruel démenti aux chères espérances que je caressais avec tant de sécurité, et détruit, dans une seule minute, mon bonheur de

trois mois. Cette obéissance quasi-magnétique qui me faisait accomplir ses moindres désirs avant même qu'il les eût exprimés, cet amour que j'avais pour lui, qui se trahissait dans les plus petites choses, qui se révélait dans tous les moindres détails de la vie intime, qui l'enveloppait, pour ainsi dire, d'un réseau de tendresse, rien ne le touchait. En voyant mon bouquet, il s'était demandé qui pouvait lui souhaiter sa fête; il n'avait pas pensé à moi. En ouvrant ma lettre, il avait songé à l'*autre*. Mais alors que faisais-je près de lui, et pour lui qu'étais-je? Quel étrange sentiment le faisait persister à garder près de lui une malheureuse jeune fille dont la présence devait lui être un supplice, puisqu'elle l'obligeait à jouer perpétuellement avec elle la comédie d'un amour qui était à une autre? Tout à coup je me rappelai, au milieu de toutes ces réflexions, qu'un éclair jaloux avait paru dans les yeux d'Édouard, quand son ami l'étudiant lui avait dit qu'il n'était point digne de m'avoir, et qu'il souhaitait qu'on m'enlevât à lui. Il ne m'aimait pas, et il était jaloux de moi, et il tremblait à la seule idée de me perdre! Je lui étais nécessaire, avait-il dit. Nécessaire à quoi, mon Dieu! me demandai-je, l'esprit perdu devant cette énigme, qui me fut cruellement expliquée plus tard.

En sortant de la chambre où je m'étais cachée pour entendre cet entretien, qui ne me laissait pas même la consolation d'un doute, je ne voulus point me trouver sur-le-champ en face d'Édouard : pour me remettre un peu de mon agitation et réfléchir à la conduite que j'allais tenir avec lui, je sortis et je marchais dans la rue au hasard. Au bout d'une heure, je revins à la maison. Édouard m'accueillit avec des démonstrations de tendresse insensées. Toutes ces caresses de langage, tout cet amour du bout des lèvres souleva en moi un levain de mépris naissant, que j'eus le courage de dissimuler. Un fiel navrant déposait sa vase au fond de mon cœur, et s'y mêlait aux larmes que je m'efforçais d'y retenir. Et cependant cette parodie de l'amour était si bien jouée, le mensonge avait tellement le visage de la vérité, tous ces élans, toutes ces caresses, toutes ces paroles avaient une telle apparence de spontanéité, qu'il y avait des instans où je doutais de moi-même, de ce que j'avais vu et entendu le matin, et que je me demandais si je n'avais pas été le jouet d'un mauvais rêve! Quelques amis étant venus voir Édouard, il les retint à dîner pour arroser le bouquet de sa fête. J'avais besoin de m'étourdir; je bus de tous les vins, et, durant tout le dîner, je fus d'un entrain qui jeta dans une grande surprise les amis d'Édouard, qui se trouvaient pour la première fois avec moi dans une occasion de familiarité et d'intimité. On m'accabla d'éloges. J'avais la chanson aux lèvres et le sourire à la bouche; mais, comme dans cette sérénade de *Don Juan*, où le chant gémit comme une plainte, et dont l'accompagnement est si vif et si joyeux, à la bruyante

fanfare de ma gaieté apparente, qui redoublait celle des convives, se mêlait, en sourdine, le gémissement de ma douleur cachée.

On parla, après le dîner, d'aller achever la soirée au bal, et, à la grande surprise d'Édouard, qui savait combien j'aimais peu ces lieux de tumulte, j'acceptai avec empressement cette proposition. Pendant toute la soirée, je ne manquai pas un seul quadrille ni une seule valse. J'étais possédée par un étrange esprit d'agitation : il me semblait que je vivais dans un tourbillon; je répondais à tout et à tous. Édouard était stupéfait. — Je ne te reconnais plus, me dit-il avec une certaine inquiétude; tu n'es plus Marianne.

— Marianne? lui répondis-je; je suis Mariette! Et, comme il cherchait à me retenir, je lui échappai pour retourner prendre ma place dans un quadrille. On ne parlait plus que de moi parmi les danseurs, et, à chaque pas que faisait Édouard, qui me suivait des yeux, il se heurtait à une admiration nouvelle dont j'étais l'objet. — Quelle charmante fille! Mais regardez-la donc danser? Ne dirait-on pas d'un oiseau?

— Oui, répondait Édouard; elle essaie ses ailes.

Le surlendemain était un jeudi, jour de bal. Après le dîner, j'allai me mettre à ma toilette. Édouard en parut surpris. — Tu sors donc? me demanda-t-il.

— Mais, lui répondis-je d'un ton très naturel, tu as donc oublié que c'était aujourd'hui jeudi?

— Eh bien? dit Édouard.

— Eh bien? répliquai-je sur le même ton, est-ce que nous n'allons pas au bal?

— C'est toi, Mariette, qui me demandes à aller au bal? reprit-il en me regardant d'un air singulier.

— Je sais que tu aimes ce plaisir, lui répondis-je; jusqu'à présent, je ne me sentais aucun goût pour ces réunions, et, comme tu avais deviné ma répugnance, je te privais souvent, pour rester avec moi, d'une distraction à laquelle tu étais habitué. J'ai compris qu'il y avait de ma part de l'égoïsme à t'enlever un plaisir qui n'en était pas un pour moi, et maintenant je suis toute disposée à t'accompagner au bal toutes les fois que tu y voudras aller.

— Marianne, me dit Édouard d'un ton presque chagrin, tu manques de franchise avec moi. Ce n'est pas pour mon plaisir que tu demandes à aller au bal; c'est pour le tien. Depuis la soirée de l'autre jour, tu y as pris goût, non pour le bal lui-même, car je ne te crois pas si folle que cela de la danse, mais à cause de l'entourage.

— Quel entourage? et que veux-tu dire?

— Tu n'en es plus à ne pas me comprendre, — continua Édouard. Tu sais parfaitement ce que je veux dire. Quand une seule graine de

coquetterie est tombée dans l'esprit d'une femme, le lendemain il y pousse une forêt.

— Je t'assure, Édouard, que je ne comprends pas ce que tu veux me dire.

— Marianne, me dit-il, as-tu cessé si vite d'être franche? Je ne sais rien de plus odieux que l'hypocrisie.

— C'est toi qui le dis! m'écriai-je. Je m'en souviendrai, quand j'aurai besoin de m'en souvenir.

— Eh bien! maintenant, reprit Édouard, en supposant que ce soit véritablement avec l'intention de me faire plaisir que tu me proposais d'aller au bal, si je désirais au contraire n'y pas aller, que ferais-tu?

— Je n'irais point seule, j'imagine.

— Et tu ne serais point privée à ton tour?

— Pas le moins du monde.

— Tu paraissais pourtant bien heureuse l'autre soir au bal.

— M'en ferais-tu un reproche? répondis-je. Ce serait bien injuste; tu vois bien que je suis franche, puisque je n'ai pas songé à cacher le plaisir que j'avais éprouvé. Pourquoi l'aurais-je fait d'ailleurs? Ne m'as-tu pas dit cent fois que le plaisir devait être le seul but de l'existence quand on était jeune? Ne t'ai-je pas entendu vanter avec enthousiasme les femmes insoucieuses et frivoles qui se mettaient un bandeau sur les yeux pour ne point voir vers quel avenir les entraînait leur présent? En me parlant ainsi, n'était-ce point pour ainsi dire m'encourager à faire comme elles? Mais, Dieu merci! je n'en suis pas là encore et ne voudrais point y être. Une seule fois, depuis que tu me connais, il m'est arrivé de tremper ma chanson dans un verre, et c'est toi-même qui l'avais rempli. Une seule fois il m'est arrivé de danser dans un bal et d'y oublier une timidité que tu appelais de la niaiserie : vas-tu donc m'en vouloir à présent? On m'a trouvée jolie et on me l'a dit : fallait-il battre les gens qui avaient cette opinion? A ce compte-là, je devrais casser tous les miroirs qui saluent mon visage. On m'a dit que j'avais de l'esprit : je n'ai pas été fâchée de le savoir, bien que j'eusse préféré l'apprendre de ta bouche. Eh bien! oui, je ne le cache pas, j'ai été flattée des hommages qui m'ont accueillie; mais, je le répète encore une fois, c'était à cause de toi, et au lieu de la moue que tu m'as faite j'espérais au contraire que tu serais content et fier de mon succès, comme peut l'être un auteur qui voit sa pièce applaudie; car enfin, puisque c'était à cause de toi que j'étais devenue ainsi, tu étais en réalité l'auteur de cette transformation qui paraît te chagriner à présent. Voyons, qu'est-ce que tu veux? dis-le-moi, que je sache à quoi m'en tenir, car en vérité je ne sais plus deviner ce qui te plaît ou te déplaît. Est-ce que tu as déjà assez de Mariette et désires-tu retrouver Marianne? Parle au moins; demain je reprends ma robe de village et mon bonnet de marchande de gâ-

teaux de Nanterre. Est-ce que tu me trouves encore trop ignorante? Dis-moi alors ce que tu veux que j'apprenne; donne-moi au moins ton programme. Quelle que soit la femme que tu veuilles faire de Mariette, elle aura toujours pour toi le cœur de Marianne.

— Mariette ou Marianne, s'écria Édouard quand j'eus achevé, pardonne-moi. Je suis fou; je ne sais ni ce que j'étais, ni ce que je dis. Mon ami a raison; je ne suis pas digne de posséder une créature comme toi.

Et il m'embrassa avec des transports dont je ne pus cette fois suspecter la sincérité. Dans ce moment-là, du moins, j'en étais sûre, son cœur et sa pensée étaient à moi, rien qu'à moi. Il ne me trompait point et ne cherchait pas à se tromper lui-même. J'étais parvenue, pour une heure seulement, à lui faire oublier l'absente. Cela me consola un peu du chagrin que j'avais éprouvé l'avant-veille. J'en voulus moins à Édouard. Je sentais qu'il faisait des efforts pour m'aimer, et le souvenir qui l'attachait encore à son ancienne maîtresse blessait plus mon amour-propre que mon amour même.

— Allons, me dit Édouard en prenant son chapeau, partons-nous?

— Partir! mais où allons-nous? répondis-je.

— Au bal, fit Édouard. Ne veux-tu pas y venir maintenant?

— Mais puisque cela te contrariait tout à l'heure?...

— Tout à l'heure j'étais un fou, me répondit Édouard.

— Et moi, répliquais-je, tout à l'heure j'étais une folle.

Édouard me regarda d'un air étonné. — Que veux-tu dire?

— Tout à l'heure, continuai-je, j'ai fait un peu de coquetterie, je ne te demandais à aller au bal que dans l'espérance que tu refuserais de m'y conduire.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Moi aussi, j'ai voulu faire ma petite expérience. Je voulais savoir si mon triomphe de l'autre soir ne t'avait pas inquiété un peu, et si tu étais véritablement resté indifférent en me voyant si familière avec tant de gens que je ne connaissais pas. Maintenant je sais à quoi m'en tenir; si tu veux m'en croire, nous n'irons pas au bal ce soir, et nous n'irons que le moins possible.

— Pourquoi? dit Édouard. Tu me disais que cela t'amusait.

— Oui, répondis-je, mais je ne te le cache pas, c'est un plaisir avec lequel je ne tiens pas à me familiariser; il m'a suffi d'une fois pour m'apercevoir qu'il y avait peut-être du danger à respirer fréquemment cette atmosphère de flatterie. Ce qui n'est d'abord qu'un amusement peut devenir une nécessité avec l'habitude. L'oreille d'une femme est toujours ouverte plus qu'il ne faut aux séductions qui savent caresser sa vanité.

— Sais-tu que, pour la mienne, cet aveu n'est pas agréable? me répondit Édouard en riant.

— Veux-tu te blesser de ce que je préfère n'avoir de plaisirs que ceux qui me viennent de toi? Et puis je t'ai confié cette crainte pour t'amener à une demande que j'hésite depuis long-temps à te faire. Depuis que je suis avec toi, je ne me suis jamais préoccupée de mon avenir. Ma vie n'a commencé réellement que le jour où je t'ai connu; elle sera finie le jour où tu me quitteras. Je ne veux pas tourmenter mon bonheur présent en y laissant pénétrer la pensée que ce jour doit arriver. Je n'en veux pas à ma destinée qui exige que ce soit ainsi. Quand tu m'as prise, bien que je fusse très novice, je savais que nous ne devions pas finir nos jours ensemble; mais aussi dès ce moment je me suis promis à moi-même que, lorsque l'heure de notre séparation aurait sonné, si je ne vivais plus avec toi par le fait, j'y vivrais toujours par le souvenir. Tu ne me crois pas?... interrompis-je en voyant qu'un sourire venait plisser les lèvres d'Édouard.

— Ma pauvre enfant, me répondit-il, nul en ce monde n'est maître de son lendemain; l'avenir n'est à personne. Il y a là-dessus de beaux vers d'un grand poète que je te ferai lire.

— Ainsi tu ne crois pas que je t'aimerai toujours?

— *Toujours!* c'est un mensonge éternel que les amans commettent avec la plus grande sincérité. Toujours, c'est un billet signé par l'enthousiasme et protesté tôt ou tard par l'oubli.

— Pourquoi t'efforces-tu de me faire douter d'un bon sentiment? et si je me trompe, à quoi bon me le dire d'avance? N'en serai-je pas assez affligée quand je m'en apercevrai moi-même? Ainsi, en supposant que je reste avec toi jusqu'à l'époque où tu retourneras dans ta famille en me quittant, tu ne serais pas heureux de savoir que le souvenir que tu laisserais en moi serait comme un verrou qui fermerait à d'autres le cœur où tu as régné?

— Je ne sais pas pourquoi tu éveilles cette pensée pénible de notre séparation future, dit Édouard. Fais donc comme moi; ne regarde jamais plus loin que le lendemain. L'aiguille du temps est arrêtée sur le midi de notre jeunesse; les heures qui passent sur notre tête sont comme de joyeux oiseaux qui gazouillent dans le printemps de notre vie. Pourquoi troubler ce doux concert en faisant sonner d'avance l'heure qui dira à mon cœur : Assez battu, assez aimé, assez rêvé? — Achève au moins : où donc veux-tu en venir?

— Eh bien! repris-je, si jamais nous nous quittons, je voudrais, c'est bien difficile à dire, n'avoir besoin pour vivre du secours de personne.

— Ah! ah! s'écria Édouard en me regardant avec un air que je ne lui connaissais pas encore, je devine maintenant : tu vois les choses de loin. C'est-à-dire, ajouta-t-il, qu'après notre séparation tu m'offres une fidélité que l'on n'est pas en usage d'exiger, et tu désires savoir d'avance si elle sera récompensée. J'admire ta prévoyance.

— Ce que vous dites là est triste, m'écriai-je; comment votre esprit est-il donc fait pour imaginer de pareilles choses? Est-ce bien à moi que vous parlez ainsi? Ah! tenez, je ne sais pas pourquoi je vous aime, et je donnerais gros pour être guérie de cet amour, que vous n'insulteriez pas avec tant d'impunité, si vous en étiez moins sûr! Quelles sont donc les femmes que vous avez connues jusqu'ici? Vous ont-elles tellement empoisonné le cœur, qu'étant si jeune encore, il n'y reste plus même, à défaut d'amour, au moins le respect et la compassion pour celles qui vous aiment? Encore une fois, vous vous êtes trompé, car l'amour qui aime bien a de meilleurs instincts. Avant que je me fusse expliquée, vous avez détourné le sens de ma pensée. Il y a autant de différence entre ce que je voulais vous demander et ce que vous m'avez proposé, qu'il y a de différence entre mon amour et le vôtre. Depuis que je suis avec vous, vous m'avez fait vivre, et bien vivre. A mon grand regret, j'ai su que vous aviez fait des dettes; mais je ne vous demandais pas ces prodigalités. Malgré moi, vous m'avez vêtue comme une grande dame, et, à mon corps défendant, vous m'avez donné des habitudes de coquetterie qu'il m'en coûterait peut-être d'abandonner maintenant; mais ces belles toilettes, qui étaient moins mes vêtemens que ceux de votre propre vanité, convenez-en, je ne vous les demandais pas. De servante que j'étais avant de vous connaître, je suis devenue servie. Vous avez cru me faire monter peut-être? Eh bien! moi, je pense au contraire que je suis descendue. J'ai pu accepter le bien-être dont vous m'aviez entourée, parce que je vous aimais. Je sais aussi, bien que vous paraissiez en douter, que tout ce que j'ai d'amour en moi, je l'aurai dépensé avec vous, et, quand vous me quitterez, je ne veux pas, le lendemain de votre départ, continuer cette vie avec un autre. Je veux pouvoir vivre moi seule, et de moi seule. J'ai de l'intelligence, de la volonté, du goût; j'apprendrai facilement et promptement un état. Cette inaction dans laquelle se passent mes journées me rend quelquefois honteuse de moi-même. Les heures me paraissent longues, quand vous n'êtes pas là. Ne vaudrait-il pas mieux, pendant que vous étudiez de votre côté, que je travaille aussi du mien, et ne pensez-vous pas que nous aurions plus de plaisir à nous retrouver ensemble le soir, après une journée bien employée? En me permettant d'apprendre un état dont je pourrais vivre quand vous ne seriez plus là, vous m'auriez rendu un service, et à l'amour que j'ai pour vous se joindrait encore ma reconnaissance. Et puis j'ai mon père, qui est vieux et pauvre. Si modique que fût le gain de mon travail, je pourrais encore en distraire une partie pour le secourir, car il n'hésiterait pas à accepter un argent qu'il saurait venir d'une source honnête. Telle est la demande que je voulais vous faire, telle est la précaution que je voulais prendre pour m'assurer un avenir indépen-

dant, lorsque nous devrons nous quitter. Si vous m'aviez laissé parler, vous m'eussiez épargné le chagrin de savoir que vous me confondez avec les femmes dont l'amour commence par une caresse et finit par des chiffres.

— Tu m'as déjà parlé de cela en effet, et tu sais ce que je t'ai répondu, dit Édouard; le sentiment qui te guide est très honorable et part d'une bonne nature, mais, cette fois encore, comme les autres, je te répondrai la même chose. Quand je lis La Fontaine, je prends parti pour la cigale, et je donne tort à la fourmi. Maintenant que je t'ai dit mon opinion là-dessus, Mariette, tu feras néanmoins ce que tu voudras.

— Vous savez bien, lui répondis-je, que je ne veux jamais que ce que vous voulez, et qu'en toutes choses votre volonté est la mienne. Je ne travaillerai pas.

— Alors, me dit-il, ne parlons plus de cela.

V.

Peu de temps après cette explication, qui n'avait amené aucun changement, Édouard reçut de sa famille une somme assez importante, destinée à l'acquittement de dettes contractées avant qu'il me connût. La plus faible partie de ces fonds fut seulement employée à l'usage auquel ils étaient destinés. De modiques à-comptes donnèrent de la sécurité aux créanciers, qui, sachant Édouard de bonne famille, n'hésitèrent pas à lui ouvrir de nouveaux crédits. Un grand changement s'introduisit alors dans notre existence. Édouard quitta l'hôtel garni qu'il avait habité jusqu'alors, et prit un logement qu'il fit meubler presque avec somptuosité. — L'amour, me disait-il, est comme les bonnes pièces de théâtre, qui gagnent toujours à être jouées dans de beaux décors. Ne te trouves-tu pas mieux ici, au milieu de ces élégances et de ce comfortable, que dans l'horrible niche à poète crotté que nous venons de quitter?

— Peu m'importe où je sois, lui répondis-je, pourvu que tu y sois avec moi!

Pendant deux mois, notre existence ne fut guère qu'une fête perpétuelle. Deux ou trois fois par semaine nous allions au spectacle, pour lequel je ne tardai pas à prendre un grand goût; nous suivions surtout assidûment les premières représentations. Je ne tardai pas à être remarquée de ce public particulier qui assiste aux solennités dramatiques, et sans doute confondue avec une certaine classe de femmes qui ont pour habitude d'y avoir leur loge ou leur stalle. Ma beauté, mise en relief par d'élégantes toilettes, devenait le pôle où se tournaient toutes les lorgnettes dès que j'entrais dans la salle, et, avec cette

ouïe subtile de la coquetterie qui ferait entendre à une femme sourde les complimens dont elle serait l'objet, je devinais les remarques flatteuses et la curiosité que ma présence excitait.

Un jour, Édouard me conduisit à l'Opéra: on donnait une représentation extraordinaire à laquelle concouraient les artistes du Théâtre-Italien, qui devaient exécuter un acte du *Pirate*. Quand un célèbre ténor chanta la fameuse cavatine qui est devenue classique, je me tournai machinalement vers Édouard, guidée peut-être par ce sentiment qui nous fait désirer de voir partager par un autre l'émotion que nous fait éprouver la vue ou l'audition d'une belle chose. Édouard ne regardait pas la scène; ses yeux étaient fixés sur la loge voisine de la nôtre. Au mouvement que j'avais fait, il s'était aperçu que je l'observais, et, s'étant détourné de mon côté, il essaya de me distraire en me demandant mon opinion sur la musique italienne. Je remarquai alors un peu d'altération dans sa voix, d'embarras dans son attitude, et il me sembla que ses regards se portaient de nouveau dans la direction de la loge d'à côté, occupée sans doute par des personnes qui se tenaient dans le fond, car je ne pouvais les apercevoir de ma place. Avant qu'Édouard eût pu me retenir et deviner ce que j'allais faire, je me penchai vivement en dehors de notre loge, et je regardai dans l'autre : elle était vide; mais, au même instant, j'entendis le bruit de la porte que refermaient derrière elles les personnes qui venaient de sortir.

— Que fais-tu donc, Mariette? me dit Édouard en me tirant par le bras.

— Je voulais savoir, lui répondis-je, qui tu regardais avec tant d'obstination tout à l'heure.

— C'est une cantatrice très connue qui était dans cette loge, me répondit Édouard, et j'étais curieux d'observer l'effet que lui causerait cet air chanté par cet acteur. — Et il m'expliqua à voix basse la petite chronique qui circulait alors dans le public à propos de ces deux artistes. Cette explication me sembla jusqu'à un certain point plausible; néanmoins je fis remarquer à Édouard qu'il avait paru bien ému en écoutant la cavatine.

— Il y a trois airs qui me produisent cet effet-là, me répondit-il : c'est la *Dernière pensée* de Weber, *les Adieux* de Schubert et l'*adagio* de l'air que tu viens d'entendre. Quand Rubini chantait cette musique aux Italiens, les cariatides de l'avant-scène avaient des larmes aux yeux.

— Puisque c'est une cantatrice célèbre qui est près de nous, lui dis-je, lorsqu'elle rentrera dans la loge, tu me la feras voir. Je voudrais bien la connaître.

— Ah! répondit Édouard; elle n'était venue que pour l'opéra italien : elle ne reviendra sans doute pas. Tiens-tu beaucoup à voir le ballet?

— Non.

— Eh bien! allons-nous-en.

Nous venions de quitter la loge et nous avions à peine fait quelques pas dans les corridors, lorsque j'entendis prononcer derrière moi le nom de la cantatrice dont Édouard m'avait parlé. Je suivis des yeux la femme qu'on venait de nommer pour voir si elle retournerait dans la loge qui était près de la nôtre; mais elle passa devant celle-ci et se fit ouvrir une loge de face.

— Comment se fait-il, dis-je à Édouard, que M[lle] ... ne soit point retournée dans sa loge?

— Je n'en sais rien, répondit Édouard; elle est peut-être entrée chez sa sœur la danseuse.

Depuis quelque temps, Édouard me faisait croire qu'il préparait un examen, et, deux ou trois heures par jour, il me laissait seule à la maison. Je remplissais ces heures de loisir par la lecture, qui d'une distraction qu'elle était d'abord finit par devenir une passion. Au bout d'un certain temps, Édouard fut tout étonné de voir que je connaissais en grande partie, et par leurs œuvres principales, les grands écrivains et les poètes modernes. En voyant l'enthousiasme avec lequel je m'exprimais à propos de quelques-uns, il me railla un jour doucement et me dit :

— Prends garde, ma chère, tu vas devenir un bas-bleu.

Néanmoins je m'aperçus bien que, dans le fond, sa vanité était chatouillée lorsqu'il me voyait quelquefois au milieu de ses amis, qu'il réunissait une fois par semaine, en état sinon de discuter, au moins d'apprécier les romans ou les drames nouveaux. Un jour, Édouard m'annonça qu'il allait faire venir un piano.

— Qu'en ferons-nous? lui dis-je. Nous ne pourrons nous en servir ni l'un ni l'autre.

— Serais-tu fâchée si je te faisais apprendre la musique? me demanda-t-il.

— Non pas, lui répondis-je; mais c'est bien difficile et bien long.

— Parbleu! je ne compte pas que tu deviendras de la force de Listz ou de Thalberg, mais je ne serais pas fâché que tu pusses tapoter passablement un air de romance ou une valse.

Le lendemain même, j'eus un piano et une maîtresse. Pendant les huit premiers jours, je me martyrisai les doigts à faire des gammes. J'étais occupée de mon piano comme un enfant d'un jouet nouveau; mais le bruit que je faisais agaçait horriblement Édouard. — Je recommanderai à ta maîtresse, me dit-il, qu'en dehors des études élémentaires elle t'apprenne à jouer très vite deux ou trois airs pour t'amuser; cela fait que tu pourras donner aux voisins l'idée que tu es musicienne.

En effet, ma maîtresse de piano, à force de patience, me mit en état

d'exécuter tant bien que mal trois airs différens. Bien que j'eusse entendu seulement une fois le motif qu'elle m'avait appris en dernier lieu, il me sembla le reconnaître. — De qui est cette musique? demandai-je.

—Elle est de Bellini, me dit ma maîtresse de piano, dans l'opéra du *Pirate*.

—Ah! Et les deux autres?

—C'est la *Dernière Pensée de Weber* et l'air des *Adieux* de Schubert.

Je me rappelai alors qu'Édouard m'avait parlé de ces trois airs comme de ceux qui lui causaient le plus de plaisir, et je compris pourquoi il me les avait fait apprendre; mais une chose m'étonna: ce fut de voir que, dès qu'il m'eut entendu jouer les trois morceaux qu'il avait choisis, il suspendit les leçons de piano.

—Pourquoi as-tu renvoyé ma maîtresse? lui demandai-je.

—Tu en sais assez, me répondit-il brusquement.

—Trois airs! Je ressemble à une tabatière à musique.

—J'aime ces trois airs, répondit Édouard.

En effet, tous les soirs il me faisait mettre au piano et me priait de lui jouer souvent, même plusieurs fois de suite, ses morceaux favoris.

—Vois comme tu es égoïste, lui disais-je; moi qui serais si contente si je pouvais jouer les jolies polkas que nous entendons dans les bals, tu ne veux pas que je continue mes leçons. Pourquoi as-tu commencé à me faire apprendre? Je suis comme un enfant à qui on n'aurait appris que le commencement de l'alphabet. Cela m'ennuie de répéter toujours la même chose. Et puis, tes trois airs sont très beaux, mais ils sont tristes à mourir, et toi-même, quand tu les écoutes, tu as l'air tout mélancolique.

—Allons, ma petite serinette, me répondait Édouard en m'embrassant, va me jouer la *Dernière Pensée* très *piano*, et recommande les basses à ta main gauche. — Et si je détournais la tête, j'apercevais Édouard qui m'écoutait tout rêveur, le front appuyé dans ses mains.

Un jour il me demanda pourquoi, au lieu de me coiffer avec des anglaises, je ne portais pas mes cheveux en bandeaux ondulés.

—Je ne sais point si cette mode ira à l'air de ma figure, lui répondis-je, mais j'essaierai.

Le lendemain même, comme je faisais l'essai de ma nouvelle coiffure, je trouvai sur ma table de toilette un flacon d'essence portant un nom exotique très peu commun dans la parfumerie. J'appelai ma femme de chambre, et je lui demandai pourquoi elle avait, sans me consulter, changé l'odeur dont je me servais habituellement, l'héliotrope ou la verveine. — Ce n'est point moi, madame, me répondit-elle; c'est M. Édouard qui m'a dit de mettre cela sur votre toilette. Édouard, que je questionnai à ce propos, me répondit que ce parfum, qui avait

de grandes qualités hygiéniques, lui avait été recommandé par un chimiste de ses amis. Le soir, il me pria de me mettre au piano.

— Ah! c'est bien ennuyeux! m'écriai-je. Et comme je jouais très négligemment, il m'arriva de fausser quelques mesures de l'accompagnement.

— Fais donc attention à ta main gauche, s'écria-t-il, tu joues faux. Aussi, pourquoi ne regardes-tu pas le clavier?

— Je n'ai pas besoin de regarder; je suis tellement fatiguée de cette musique, que je l'exécute comme une mécanique. Je suis sûre de jouer juste en fermant les yeux.

— Je gage, s'écria Édouard en se levant avec précipitation, que tu n'es pas capable de jouer sans lumière.

— Nous allons bien le voir, m'écriai-je à mon tour, et, ayant soufflé les bougies, j'exécutai très correctement la mélodie des *Adieux*. J'avais à peine achevé lorsque Édouard, qui s'était approché de moi sans que je l'entendisse, m'attira brusquement vers lui, et je le sentis qui couvrait mon front et mes cheveux déroulés de baisers fous.

— Mais qu'as-tu donc? lui dis-je en riant; je ne t'ai jamais vu ainsi.

— Je ne sais, me dit-il; c'est cette musique, cette soirée de printemps, ces odeurs de lilas qui entrent par les fenêtres, ce parfum qui émane de ta chevelure. Le cœur a quelquefois de ces ivresses spontanées.

— Je vais rallumer les bougies, dis-je.

— Non! non! s'écria Édouard; c'est inutile. restons ainsi. Il me semble que l'obscurité augmente encore le charme de ce moment délicieux. — Et il s'étendit à mes pieds, tenant mes mains sur ses lèvres et ne disant pas un mot.

Le bonheur que me causa cette soudaine explosion de tendresse fut bientôt troublé par de vagues appréhensions. Des soupçons navrans murmuraient dans mon esprit, mais je m'efforçais de les repousser avant qu'ils se fussent formulés clairement. Il me semblait que toutes les arrière-pensées, tous les sentimens de doute seraient, si je les admettais en ce moment, une offense faite à l'amour qu'Édouard avait pour moi. Qu'y avait-il d'étonnant à ce que cet amour se manifestât avec plus de vivacité en de certains instans que dans d'autres? N'étais-je pas ainsi moi-même à l'égard d'Édouard? N'y avait-il point des jours où il me semblait plus cher, où son absence me faisait plus triste, où son retour me trouvait plus joyeuse? Comme l'esprit et l'imagination, le cœur n'avait-il donc pas ses heures de verve, d'emportement, d'enthousiasme, s'expliquant par les choses en apparence les plus futiles : un chant d'oiseau, une musique lointaine, un mot dit d'une certaine façon, et transformé par l'accent en une caresse de langage? J'essayais ainsi de justifier les transports dont Édouard venait

d'être saisi auprès de moi. et comme on est toujours habile à gagner son procès quand on se fait l'avocat de sa propre cause, je trouvais encore mille raisons qui me venaient expliquer le motif de cet accès de passion soudaine. Ne réalisais-je pas mieux chaque jour le programme des qualités et même des défauts qu'Édouard semblait exiger dans une femme aimée, pour qu'elle lui parût parfaite? Ses idées, quelquefois singulières, et qui d'abord étaient le plus antipathiques avec mes goûts, j'avais fini par les admettre et même par les partager. Quand il lui arrivait de me consulter sur quelque chose, je saisissais du premier coup le sens de sa question, et jamais ma réponse n'apportait un envers à son avis. Corrompu, sinon de cœur au moins d'esprit, par une longue fréquentation de quelques jeunes gens qui passaient leur temps à mettre des étiquettes ridicules aux sentimens et aux choses les plus honorables, Édouard était devenu, moins par conviction que par le désir d'étaler une vaine audace, un de ces joueurs de paradoxe, un de ces sophistes dont l'immoralité de convention ouvre l'oreille à tout mauvais propos et la ferme au proverbe qui dit : « Ne rien faire est mal faire. » Ces conversations d'après boire, qui, dans les premiers temps, me rendaient rougissante et confuse, avaient maintenant pour moi une sorte d'attrait : j'y prenais part avec une vivacité qui m'attirait les applaudissemens des compagnons d'Édouard. J'avais appris peu à peu à parler leur libre langage, où le cynisme de l'expression égalait celui de la pensée. De la petite Marianne, la naïve servante de *la Bonne Cave,* il ne restait plus en moi qu'un souvenir chaque jour oublié davantage, parce que je voulais le faire oublier à Édouard. L'élan qui venait de le courber à mes genoux, c'était peut-être, en même temps qu'un cri d'amour, le cri de sa reconnaissance tardive, quand il s'était aperçu que, fidèle à ma promesse, en devenant la femme qu'il avait désiré que je fusse, de tout mon être ancien je n'avais conservé que mon cœur.

Au bout d'une heure de silence, Édouard se leva subitement, et alla s'asseoir à quelque distance de moi. Je rallumai les bougies, et je me retirai dans ma chambre, inquiétée intérieurement par la placidité soudaine qui sans transition remplaçait son enthousiasme. Le baiser qu'il m'avait rendu ne ressemblait pas à ceux qu'il m'avait donnés quand nous étions à la fenêtre. C'était le même homme qui venait de m'embrasser, et il me semblait que ce n'était pas avec les mêmes lèvres.

Peu de jours après cette soirée, Édouard m'annonça qu'il venait de louer à Bellevue une habitation de campagne, et que nous irions y passer un mois ou deux de la belle saison, dans laquelle on venait d'entrer. Le lendemain même, nous étions installés dans un des petits cottages qui bordent cette magnifique avenue de Meudon, dont le pa-

norama lutte d'immensité avec celui de la terrasse de Saint-Germain. Dans la journée, Édouard me quittait pour aller suivre les cours, car le chemin de fer le mettait à une demi-heure de l'École. Le soir, après le dîner, nous allions faire ensemble une promenade dans le parc ou dans le bois de Meudon, tout peuplé de charmantes oasis, qui appellent la solitude à deux, et conviennent aux dialogues à bouche close.

Un matin, avant son départ pour Paris, Édouard m'annonça qu'il devait y dîner avec un de ses amis, et que je ne fusse point étonné, s'il rentrait plus tard que de coutume. Au moment où il me quitta, je ne sais à quel propos je me mis à la fenêtre, et j'aperçus Édouard qui, au lieu de se diriger du côté qui le conduisait au débarcadère, remontait au contraire l'allée dans le sens opposé. Tout à l'heure il s'était plaint d'être en retard; pourquoi prenait-il ce singulier chemin? Et, comme je le suivais des yeux, je le vis ralentir le pas et se promener devant une maison de campagne située à une cinquantaine de pas de la nôtre, et dont ses regards semblaient épier les fenêtres. Deux ou trois fois je l'aperçus qui s'approchait de la petite porte d'un jardin attenant à cette habitation. Au bout de cinq minutes à peu près, il se décida à reprendre sa route; mais, deux ou trois fois encore, je le vis se retourner et regarder dans la direction du lieu qu'il venait de quitter; puis il disparut au tournant d'un sentier par lequel il pouvait, bien que ce fût plus long, regagner le chemin de fer.

Quand je quittai la fenêtre et que je rentrai dans ma chambre, j'aperçus ma figure dans la glace : j'étais toute pâle, et mes traits étaient bouleversés. Un bourdonnement confus troublait mon cerveau comme aux approches d'une fièvre ardente. Ma femme de chambre parut effrayée de me voir ainsi, et me demanda ce que j'avais. — Rien, lui répondis-je, une migraine. Je vais aller faire un tour dans le parc; cela passera.

En me dirigeant vers la maison devant laquelle j'avais vu Édouard s'arrêter, je fis la réflexion que, lorsqu'il nous arrivait de sortir ensemble, il me faisait toujours passer du côté opposé à celui où se trouvait cette habitation. Comme je n'en étais plus qu'à quelques pas, les sons d'un piano arrivèrent jusqu'à moi, et je ne tardai point à reconnaître le prélude de l'un des airs qu'Édouard me faisait jouer si souvent : c'était l'adagio de la cavatine du *Pirate*. Lorsque je fus sous les fenêtres de la maison, le piano commença une autre ritournelle, et une voix de femme chanta ce couplet sur la mélodie des *Adieux* de Schubert :

Voici l'instant suprême,
L'instant de nos adieux.
O toi! seul bien que j'aime,
Sans moi retourne aux cieux.

La mort est une amie
Qui rend la liberté.
Adieu donc pour la vie
Et dans l'éternité!

Édouard, à qui j'avais plusieurs fois demandé la chanson sur laquelle était faite cette musique, m'avait répondu qu'il n'existait pas de paroles sur cette mélodie. Le chant et l'accompagnement de piano s'éteignirent brusquement dans une rumeur causée par des éclats de rire enfantins; puis le silence se fit dans la chambre, et je n'entendis plus rien. Cette certitude que je demandais la veille, j'allais donc pouvoir l'acquérir enfin. Déjà j'appelais à moi toutes les forces de ma volonté pour prendre un parti; d'avance je réunissais tout mon courage pour supporter le coup terrible que j'allais me porter moi-même. Tout à coup, à travers la porte du jardin dont la partie supérieure était à claire-voie, j'entendis retentir les voix des enfans dont l'arrivée avait une minute auparavant, interrompu la femme qui chantait; c'était leur mère sans doute. Je m'approchai de la porte; c'était là, près de cette grille, que j'avais vu Édouard essayant de regarder dans l'intérieur. J'avais bien deviné; c'étaient la mère et les enfans, car j'entendis l'un de ceux-ci qui disait « maman. » La mère répondit quelques paroles; mais je ne me souvins pas d'avoir jamais entendu cette voix. Après tout, que m'importait cela? Connue ou non, cette voix était celle d'une femme, et c'était devant sa maison, sous ses croisées, que j'avais vu Édouard s'arrêter. N'en était-ce point assez pour m'alarmer justement? Et cette musique que j'avais entendue, ne me disait-elle pas tout? Quelle était cette femme? Enfin j'allais le savoir; je n'avais qu'à me dresser un peu sur la pointe du pied pour atteindre la partie grillée de la porte qui laissait le jardin pénétrable aux regards. En me rapprochant de cette porte, j'étais comme un condamné qui se bouche l'oreille pour ne pas entendre lire sa sentence; je voulais et je ne voulais plus. Cette preuve tant souhaitée que je savais n'être plus séparée de moi que par un seul regard, cette preuve qui venait à moi, en songeant à tout ce qu'elle allait détruire, je me mis à trembler. Un instant j'eus l'idée de la fuir, je voulais retourner à la maison, oublier ce que j'avais vu et me renfermer dans mon ignorance primitive; mais je n'eus pas le temps de retourner en arrière : la porte s'ouvrit brusquement. Je m'écartai de quelques pas, et du jardin je vis sortir, donnant la main à ses deux enfans, une femme que j'eus bientôt reconnue : c'était Mme J. G..., l'ancienne maîtresse d'Édouard.

Sans se douter de la terrible revanche qu'elle prenait en ce moment même par le seul fait de sa présence, elle passa devant moi et ne me reconnut pas. Une année presque entière s'était écoulée depuis le jour où je croyais l'avoir, par mon mensonge, à tout jamais séparée d'É-

douard, et d'ailleurs, en supposant qu'elle eût gardé de moi un souvenir, elle ne pouvait point retrouver la femme qu'elle avait vue jadis dans la femme qui se trouvait près d'elle en ce moment. En la voyant si tranquille, je ne pus m'empêcher de songer en moi-même qu'il fallait sans doute qu'elle eût bien complétement oublié Édouard, et qu'elle ne l'aimât plus, puisque rien ne lui avait dit en me voyant que j'étais sa rivale. Bien que je ne l'eusse regardée qu'avec beaucoup de réserve pour ne point attirer son attention, je m'aperçus que sa coiffure était la même que celle dont Édouard avait, quelque temps auparavant, désiré que j'adoptasse la mode. Si puérile que semblât cette remarque dans la circonstance présente, elle n'était pas moins pour moi comme la dernière lettre d'un mot qui venait achever le sens d'une énigme déjà à moitié devinée. Avant de savoir que la femme qui allait sortir de cette maison était la même qu'Édouard avait jadis aimée, mes pressentimens ressemblaient aux pièces dispersées d'un de ces jeux de patience dont le sujet n'est saisissable que dans la réunion complète des fragmens qui le composent. Tant qu'il en manque un seul, l'ensemble du tableau reste encore vague, et permet des interprétations diverses. Avant la découverte que je venais de faire, il en était de même de mes pressentimens qui ne pouvaient rien préciser; mais dès cet instant je sus à quoi m'en tenir. Je n'avais plus même une seule raison pour douter de la vérité; tout ce qui était mystérieux était devenu clair et irrécusable, même pour l'incrédulité la plus obstinée. Ah! combien je regrettais alors mes doutes et mes incertitudes! Mais il n'était plus temps; j'avais voulu savoir, je savais.

J'avais pour ainsi dire sous les yeux le plan détaillé de la comédie qu'Édouard m'avait fait jouer depuis que nous nous connaissions. C'était bien la présence de Mme G... qui avait causé l'émotion que j'avais remarquée chez Édouard, dans cette même soirée de l'Opéra, pendant qu'on chantait sur la scène cette cavatine du *Pirate* qu'il m'avait fait apprendre à lui jouer sur le piano, ainsi que les deux autres airs qui formaient sans doute le répertoire favori de son ancienne maîtresse. En m'écoutant, il se rappelait ainsi les heureuses soirées passées jadis auprès d'elle dans un demi-jour paisible et discret, alors qu'il se tenait, comme il faisait avec moi, derrière sa chaise, le cœur extasié et la figure noyée dans les ondes de ses cheveux bruns, imprégnés des enivrans parfums de la flore tropicale chers à cette dame qui était créole, et dont il m'avait ordonné l'usage pour ajouter une illusion de plus au simulacre de cet amour adultère. Je m'expliquai ainsi pourquoi il préférait l'obscurité quand je lui faisais de la musique, et pourquoi il n'avait point voulu que j'apprisse les paroles des airs qu'il me faisait jouer : c'est qu'il craignait que ma figure et ma voix ne vinssent donner un démenti aux chimères qu'il évoquait, et que ma réalité, surgissant brus-

quement au milieu de son rêve, ne fît évanouir le fantôme chéri. Ainsi, lorsque j'avais cru qu'Édouard renonçait à ses projets d'expérience, que je ne comprenais point du reste, je m'étais trompée. Quand je m'étais crue aimée de lui, je m'étais trompée encore. Pendant un an, il m'avait menti du cœur et menti des lèvres, et pendant un an j'avais pu me laisser prendre à cette imposture quotidienne. Lorsque, par tous les moyens possibles, je m'efforçais de hâter cette métamorphose, qui devait si rapidement me rendre méconnaissable à moi-même; quand, chaque jour, je tâchais de détruire une de mes rustiques ignorances, un de mes bons instincts natifs; quand j'apprenais chaque jour à déchiffrer un mot de plus dans le dictionnaire des séductions civilisées; lorsque, pour flatter les goûts d'un amant, ou pour satisfaire sa vanité, je *m'habituais* à des habitudes qui répugnaient à ma nature instinctive, — je me grimais moi-même, et sans m'en douter, pour lui mieux rappeler la femme qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Je n'étais qu'un automate vivant, ayant le don de parole et d'intelligence, qu'on faisait mouvoir au gré de son caprice, qu'on faisait poser, comme les peintres font de leurs modèles, sous de certains costumes, dans de certaines attitudes et dans la lumière de certains *jours*, et moi-même j'avais favorisé cette honteuse parodie. Quand Édouard me parlait de sa tendresse, ce n'était point à moi qu'il parlait, et quand ma tendresse répondait à la sienne, ce n'était point moi qu'il entendait. Mon amour n'était pas mon amour, ce n'était que l'écho de l'amour qu'une autre femme avait jadis eu pour lui.

Quand je rentrai à la maison, j'étais comme folle; je brûlais de me trouver en face d'Édouard. Je supposais qu'il était près de moi, alors j'éclatais en reproches amers et je me répondais à moi-même, comme si c'eût été lui qui eût parlé. Mais que pourrait-il me dire pour se justifier? Tenterait-il même une justification? et ne se bornerait-il point à me répondre : « C'est vrai ! »

Au milieu de mes pénibles anxiétés, une circonstance très simple d'ailleurs, une lettre de Paris à l'adresse d'Édouard, et dont le timbre portait le quantième du mois, vint me rappeler que ce jour était l'anniversaire de celui où j'avais quitté mes habits de village pour prendre ceux que j'avais gardés depuis. Il y avait donc juste une année que j'avais commencé à cesser d'être Marianne pour commencer à devenir Mariette. Le rapprochement de ces deux dates, dans la situation où je me trouvais, m'inspira la singulière idée de reprendre pour cet anniversaire les habits que je portais autrefois, et que j'avais conservés par je ne sais quelle superstition : je voulais savoir quel sentiment jaillirait de la première surprise d'Édouard, quel accueil il ferait au costume de la petite paysanne, et comment répondrait son cœur interrogé à l'improviste. En me voyant ainsi sous ces vêtemens grossiers,

qui faisaient disparaître l'élégance de ma taille, peut-être comprendrait-il d'où j'étais partie et où j'étais arrivée pour lui plaire, tout ce qu'il m'avait fallu de persévérance et de soins; peut-être aurait-il une honte intérieure du rôle qu'il me faisait jouer depuis un an; peut-être un cri d'amour sincère lui échapperait-il! Et puis, dans la lâcheté de ma tendresse, je commençais déjà à faire des concessions : je trouvais, sinon des excuses à sa conduite envers moi, au moins des prétextes par lesquels je tâchais de le justifier. Les romans que j'avais appris à lire m'avaient montré des hommes qui avaient aimé deux femmes et dont le double amour était sincère. Ne voyant plus une exception monstrueuse dans Édouard, je me disais que je pourrais peut-être m'habituer à cette bigamie de son cœur; qu'il n'aimait l'autre que comme un souvenir et qu'il m'aimait, moi, comme une réalité; qu'au fond c'était encore ma part qui était la meilleure. Et je ne m'apercevais pas que ce moyen conciliateur, dont ma faiblesse s'était emparée, était absolument le même raisonnement que je m'étais tenu à moi-même le jour où, lui ayant souhaité sa fête, il avait fait si peu d'attention à mon bouquet, préoccupé qu'il était par l'idée que c'était son ancienne maîtresse qui le lui avait envoyé. Je me rappelai que c'était aussi ce jour-là que j'avais entendu Édouard déclarer que je lui étais nécessaire, et je ne pouvais m'empêcher d'avouer qu'il en était de même pour moi, et que, par un sentiment différent du sien, je ne pouvais pas plus me passer de lui, quoi que je fusse à ses yeux, que lui ne pouvait se passer de moi. Je songeai aussi que ma métamorphose passagère de Mariette en Marianne fournirait peut-être une entrée tranquille dans l'explication que je désirais avoir avec Édouard, quand il serait de retour. Enfin je trouvai mon projet excellent, et je me hâtai de le mettre à exécution. J'étais habillée à peu près depuis une heure, quand j'entendis Édouard sonner à la porte de la maison. Malgré moi, et malgré mes pacifiques résolutions, mon cœur bondit dans ma poitrine avec le farouche instinct de haine qui indique à un ennemi l'approche de son ennemi; mais cette agitation tumultueuse s'apaisa soudainement, et, quand Édouard montait l'escalier, mon visage avait déjà repris le sourire de bon accueil avec lequel j'avais l'habitude de saluer son retour.

J'allai au-devant de lui pour le débarrasser de son chapeau, et je fus un peu étonnée en voyant qu'il n'avait pas remarqué mon changement de costume.

— Votre servante, monsieur Édouard, lui dis-je en m'inclinant devant lui et en lui faisant une révérence à la mode de mon pays; et j'ajoutai avec l'accent de ma campagne : Voici une lettre pour vous.

— Tiens, c'est toi, Mariette? me répondit-il d'un air soucieux en décachetant la lettre que j'avais reçue pendant son absence.

— Appelle-moi Marianne, lui dis-je, pour aujourd'hui; cela me fera plaisir.

— Quelle est cette fantaisie? continua Édouard en froissant la lettre qu'il venait de lire; et, s'étant alors aperçu de mon costume, il ajouta : Que signifie cette mascarade? Sommes-nous en carnaval? Tu ne regardes donc pas l'almanach?

— C'est toi, au contraire, qui ne le regardes pas, lui répondis-je; sans quoi, tu saurais quel jour nous sommes : c'est une fête pour nous; c'est le 15 juin. Il y a un an aujourd'hui que tu m'as appelée Mariette pour la première fois, et que tu m'as fait quitter ce costume pour me faire mettre ma première robe de soie. Comprends-tu maintenant, et te rappelles-tu?

— Tu n'avais pas besoin de changer de costume pour m'apprendre quel jour du calendrier nous sommes. Je le savais bien.

— Tu le savais; vraiment? m'écriai-je, tu avais pensé à cet anniversaire?

— Ah! me répondit-il brusquement, je ne suis pas en train de faire du sentiment. Je l'ai su par une assignation au tribunal de commerce, que j'ai trouvée à mon logement de Paris; je l'ai su par cette lettre, qui me menace de nouvelles poursuites.

— Mais pourquoi?

— Je te conseille de le demander, s'écria Édouard avec emportement. Ne portes-tu point des robes dont le prix égale ma pension d'un mois, et le bijou qui entoure ton bras n'est-il pas à lui seul plus riche que le modeste écrin de mes sœurs, qui sont pourtant d'honnêtes filles!

— Eh bien? et moi, que suis-je donc? m'écriai-je indignée par cet odieux reproche, mêlé à cette injure indirecte.

— Parbleu! répondit Édouard, tu es ma maîtresse peut-être!

— Peut-être est le mot, car je n'en suis pas sûre.

— Est-ce que tu es folle aujourd'hui?

— Non pas, au contraire, j'ai toute ma raison, et je n'ai plus que ma raison, car mon cœur est mort, vous venez de lui porter le dernier coup. Je ne suis plus Marianne, je ne suis plus que Mariette, et prenez garde à vous.

— Que veut dire ce ton de menace? explique-toi enfin! s'écria Édouard. Je ne te comprends pas.

— Je vais me faire comprendre, et ce ne sera pas long, m'écriai-je. Oui, je suis votre maîtresse, et j'en ai honte, non point parce que j'ai un amant, mais parce que mon amant est un menteur, un hypocrite, un lâche!

— Mariette! dit Édouard en faisant un pas.

— Un lâche! je le répète et je le prouve. Ce que vous venez de me dire tout à l'heure est une lâcheté. Vous n'avez point le courage de

supporter la mauvaise humeur où vous jette le mauvais état de vos affaires, et vous vous débarrassez sur moi de cette mauvaise humeur en me donnant à comprendre que je suis la cause des embarras que j'avais prévus, et qu'à toute force je voulais éviter. Malgré moi, vous avez fait des dettes, et vous venez me les reprocher; malgré moi, vous m'avez fait une vie de prodigalités, et vous venez me la reprocher. Ne demandant de vous que vous-même, j'ai voulu être laborieuse, vous ne l'avez point voulu; vous m'avez empêchée d'être une ouvrière, parce que cela vous eût fait rougir, parce que mon labeur eût fait la honte de votre oisiveté, et aujourd'hui vous venez me reprocher d'avoir été à votre charge, et vous me faites rougir en me jetant comme un outrage le titre de votre maîtresse! Dites donc que ce n'est pas une lâcheté! dites-le donc! Et vous le direz, ajoutai-je sans lui donner le temps de m'interrompre, vous le direz pourtant, parce que vous ne pouvez pas rester un seul instant sans mentir.

— Mariette! Mariette! s'écria Édouard, effrayé de ma vivacité; écoute-moi. Quand on accuse les gens, on leur permet de se défendre au moins. Laisse-moi parler. Tu as raison, j'ai eu tort tout à l'heure en te parlant ainsi. Ces menaces de poursuites m'ont inquiété; j'ai peur qu'on n'écrive à ma famille, que mon père ne se fâche, qu'il ne me rappelle près de lui; il faudrait te quitter alors; c'est tout cela qui m'a inquiété. Tu as raison, je manque de courage pour les petits embarras de la vie. Pauvre fille! tu l'avais bien prévu : si je t'avais écoutée, je n'en serais point là; mais, après tout, je ne regrette rien, tu as été belle. Eh bien! voyons, en supposant même qu'il y ait eu de ma part un peu d'égoïsme à te vouloir parée, à te voir admirée, c'est vrai, mon orgueil y trouvait son compte; mais cet égoïsme-là, n'est-ce pas naturel au fond? n'y avait-il point de l'amour dans ce sentiment de vanité? et suis-je impardonnable pour t'avoir aimée?

— Oui, vous êtes impardonnable, parce que vous mentez encore en ce moment même, parce que tout ce que vous dites là est faux!

— Comment! tu doutes que je t'aie aimée, que je t'aime?

— Non, je ne doute plus, car je suis sûre du contraire.

— Mais que se passe-t-il donc? s'écria Édouard. Il est impossible qu'un mot de dépit échappé dans un moment d'ennui ait suffi pour te changer ainsi. Que se passe-t-il encore une fois? que t'ai-je fait? Explique-toi plus clairement. Quelle est cette énigme?

— Une énigme! répliquai-je. Oui, c'est une énigme, et j'en ai deviné le mot aujourd'hui.

— Eh bien! ce mot, quel est-il? Dis-le-moi.

— Je ne vous le dirai pas, Édouard; je vous le chanterai.

— Mariette, ne plaisantons pas.

— Ah! je ne plaisante pas, continuai-je en allant m'asseoir au piano.

Je vous le chanterai sur un air que vous aimez à entendre. Vous plaît-il que j'éteigne ces lumières? lui demandai-je avec ironie, et je frappai les premiers accords de la mélodie des *Adieux*.

— Pourquoi? que veux-tu dire? balbutia Édouard. Ferme ce piano; cesse cette comédie.

— Chacun son tour, lui dis-je en continuant mon prélude. Il me plaît à moi de jouer la comédie, et vous allez voir que j'ai perfectionné mon rôle.

— Assez, Mariette! assez! s'écria Édouard.

— Vous m'entendrez, lui dis-je, et pour la dernière fois, car

Voici l'instant suprême,
L'instant de nos adieux...

— Mariette! s'écria Édouard en s'approchant de moi; Mariette, qui t'a appris cette chanson?

— Que vous importe? Allons donc, soyez mieux en scène et n'oubliez pas votre réplique.

Et je recommençai à chanter le couplet de la romance de Schubert :

Voici l'instant suprême,
L'instant de nos adieux....

— Mariette, murmura Édouard en cherchant à s'emparer de mes mains, comment sais-tu? Parle-moi donc... tu me fais mourir.

— Et moi, lui dis-je, je n'existais que par mon amour, et mon amour est mort :

La mort est une amie
Qui rend la liberté....

— Mariette!... Marianne!

— Marianne n'est plus.

Adieu donc pour la vie....

continuai-je à chanter en me levant et en me dressant devant Édouard, qui se traînait à mes pieds.

— Mariette!... Mariette! s'écria-t-il, et je l'entendis pleurer.

Adieu donc pour la vie
Et dans l'éternité.

— Mme G... vous chantera le reste, ajoutai-je en allant m'asseoir dans un coin de la chambre.

Édouard vint m'y rejoindre et me dit en prenant dans ses mains, que je sentis trembler, mes deux mains que je lui abandonnai :

— Voyons, Marianne, écoute-moi, laisse-moi te parler, laisse-moi t'expliquer... Ah! vois-tu, il y a d'étranges choses dans l'amour! Je

vais tout te dire; tu me comprendras, tu as de l'esprit, mais crois bien ce que je vais te dire.

— Si vous voulez que je vous croie, Édouard, dites-moi le contraire de ce que vous pensez.

— Si tu savais ce que je souffre! me dit-il en posant ma main sur son cœur.

— C'est votre égoïsme qui souffre, lui répondis-je, et non votre cœur. Vous avez deviné quelle était ma résolution; mais ce n'est point moi que vous regretterez quand je serai partie, car moi, je n'ai jamais été rien pour vous. Ce qui vous épouvante et vous fait souffrir, c'est de perdre une seconde fois, en me perdant, votre ancienne maîtresse, c'est de voir s'enfuir l'ombre qui vous rappelait une réalité, et dans le moment où vous vous traînez à mes pieds, c'est à ses pieds que vous êtes, et c'est elle que supplie votre désespoir.

— Est-ce vrai ce que tu me dis là? reprit Édouard en m'entourant de ses bras et en essayant de m'embrasser; est-ce bien vrai? Tu vas me quitter, tu peux avoir aussi tranquillement la pensée de m'abandonner comme cela tout d'un coup?...

— Moi, je n'ai jamais menti : je vous ai dit que je ne vous aimais plus; c'est la vérité. Marianne qui vous a tant aimé est morte, et c'est à peine si Mariette a encore une larme pour la pleurer. La fille qui n'avait que du cœur vous aurait tout pardonné, la femme que vous voyez devant vous, et qui n'a plus que sa raison, est impitoyable, parce qu'elle sait que votre douleur est une hypocrisie. Vous pouvez vous rouler à mes pieds, vous pouvez m'embrasser et me dire tout ce que vous voudrez, je ne vous crois pas et ne vous entends pas. Ah! vous êtes un singulier Pygmalion! Vous aviez une femme qui vous aimait de toute son ame, dont le dévouement aveugle aurait suivi vos caprices jusqu'où vous auriez voulu les conduire : de cette créature vivante, vous avez fait un objet d'art, vous avez réglé les mouvemens de son cœur comme on règle une horloge; vous lui avez dit : A telle heure tu seras gaie, à telle heure tu seras triste; vous avez noté sa voix sur le rhythme d'une autre voix; vous avez forcé son visage à prendre un sourire qui n'était pas le sien; vous lui avez brisé le cœur, vous l'avez pétrifiée dans les propres larmes de sa douleur; aujourd'hui cet être vivant est une créature de marbre, insensible, sourde et froide comme une statue; elle n'a plus d'humain que le mouvement; elle n'est plus elle-même; elle n'est que son apparence. Toutes vos supplications sont inutiles; autant vaudrait essayer d'attendrir la Psyché qui est dans ce jardin.

— Eh bien! Mariette, reprit Édouard en se calmant un peu, tu ne peux pas me pardonner maintenant?

— Ni maintenant, ni jamais.

— Pourquoi préjuger de l'avenir? Tu as beau dire, c'est moins ton

amour qui souffre que ton amour-propre, atteint cruellement par ce que tu as appris. Tu es femme après tout, ou plutôt avant tout; c'est ton orgueil blessé qui se plaint dans ces emportemens. Ah! je connais ces douleurs cruelles et je les ai éprouvées, moi qui te parle; mais tôt ou tard on souffre soi-même de ne plus sentir dans son ame qu'un vide sonore où se lamente le regret du bonheur passé. Lorsqu'on fait de son cœur une prison dans laquelle on renferme la rancune et la haine, le cachot lui-même s'émeut et s'attriste des cris sinistres et des malédictions que poussent ces prisonniers; et quand on souffre de sa propre haine, on n'est pas loin de regretter le temps où l'on ne souffrait que de son amour. Peu à peu, moitié appelés, moitié venus d'eux-mêmes, les souvenirs de l'amour qu'on a chassé apparaissent lentement dans la rêverie: malgré tout ce qu'on a dit, malgré tous les sermens de l'orgueil en révolte, on fait un pas en avant pour mieux voir les fantômes jadis adorés, on les repousse de l'esprit, on les attire du cœur, ils vous disent oubli, et vous leur répondez pardon.

— Ce mot-là ne sortira jamais de ma bouche, répondis-je froidement.

— Si tu savais, reprit Édouard, combien je t'aime! Il me semble qu'un bandeau tombe de mes yeux. Oui, j'ai été lâche et ingrat, vaniteux et sot; mais comme l'avenir expierait le passé.... si tu connaissais tous mes projets!... D'abord je renoncerais à la vie que nous avons menée jusqu'ici; puisque tu désires travailler, tu apprendrais un état, et ta vigilance serait un éperon qui activerait mon propre travail.

— Je n'ai plus les mêmes idées, Édouard, et je ne veux toucher ni aiguilles ni ciseaux. Mes mains n'auront jamais d'autre occupation que de ressembler à des lis.

— Je vais être forcé de mener une vie plus simple et plus réglée, reprit Édouard, je restreindrai mes dépenses. Tu t'habilleras à ta guise, avec ces robes modestes qui te faisaient tant envie, quand tu les voyais aux étalages.

— Il est trop tard. Vous m'avez donné le goût du luxe, et j'entends ne pas changer mes habitudes. De quoi semblez-vous étonné? ajoutai-je; si je suis ainsi, c'est votre ouvrage; soyez-en fier. Et d'ailleurs est-ce que je crois à vos bonnes résolutions? Elles fondraient demain comme la neige au soleil sous le balcon de Mme G...

— Ah! cette femme! murmura Édouard avec amertume, en tout temps elle sera donc le malheur de ma vie? Mariette, je t'en supplie, ne parle pas ainsi... écoute-moi... je t'aime!

— Mais, ce matin, vous étiez sous ses fenêtres?... Vous ne l'aimez donc plus?

— Non, je ne l'aime plus, ni ce matin, ni depuis long-temps. Ma

conduite est inexplicable, je le sais; mais c'est pourtant vrai ce que je te dis... c'est pourtant bien vrai, ajouta-t-il avec un accent si désolé, que je ne pus m'empêcher d'en être émue.

— Vous ne l'aimez plus; mais qui aimez-vous donc alors? il faudrait s'entendre.

— Mais c'est toi, fit Édouard, c'est toi seule... Ne t'en va pas... tu verras... Nous retournerons dans notre hôtel, tu sais, là-bas, où tu es venue pour la première fois... Mariette, ne t'en va pas... dis que tu vas rester.

— Est-ce bien votre cœur qui parle cette fois?

— Mais écoute-le donc. — Et il prit ma main qu'il mit sur sa poitrine.

— J'ai vu au théâtre des acteurs dont le cœur battait très bien; c'était une émotion factice, empruntée aux accessoires avec le rouge et le blanc.

— Mais comment faire pour te convaincre? Indique-moi un moyen.

— Écoutez, lui dis-je, j'ai un moyen pour m'assurer si vous êtes sincère en ce moment où vous paraissez l'être tellement que mon insensibilité m'abandonne. Pour une minute, je vais redevenir ce que j'étais; profitez-en.

— Parle... parle vite... Que faut-il faire? s'écria Édouard.

— Vous dites que vous m'aimez et que vous n'aimez plus Mme G...?

— Oui, je le dis à toi comme je le dirais à elle.

— A elle... vous lui diriez cela?... Mais si elle vous aimait encore... Vous pâlissez, Édouard.

— Moi! dit-il en me regardant avec étonnement. Mais pourquoi faire cette supposition?

— Si la chose était vraie, que serait-ce donc, puisque la supposition seule vous cause tant d'émotion?

— Mariette, il ne s'agit pas de Mme G..., il s'agit de nous, de notre bonheur. Que voulais-tu dire tout à l'heure? quelle est cette expérience que tu voulais tenter?

— Je l'ai commencée, Édouard, lui répondis-je.

Il me regarda un instant avec ce coup d'œil qui cherche à pénétrer la pensée. — Je t'assure que je ne comprends pas, me dit-il après un moment de silence.

— Laissez-moi finir. Vous êtes bien sûr, dites-vous, que votre passion pour cette personne est complétement éteinte? Et si des circonstances que vous ne soupçonnez pas amenaient entre elle et vous la possibilité d'une réconciliation? si vous étiez placé vis-à-vis de cette femme dans la même situation où vous étiez avant de me connaître, entre elle et moi ce serait moi que vous choisiriez, dites-vous, parce

que c'est moi que vous aimez et que Mme G... vous est indifférente? Vous êtes bien sûr de cela? C'est ce que vous venez de dire. Est-ce bien aussi ce que dirait votre cœur?

— Oui, répondit Édouard.

— Eh bien! alors sachez donc la vérité, et moi, je vais la savoir aussi, ajoutai-je en le regardant attentivement. Il y a un an, quand vous avez été blessé, Mme G... ne vous avait pas oublié; elle vous aimait encore. En recevant la lettre que vous lui aviez adressée, et qui ne lui est parvenue qu'un peu tard, elle est accourue.

— Non, interrompit Édouard, elle m'a laissé dans le plus cruel abandon, elle n'a même point écrit.

— C'est moi qui vous ai trompé. Elle est venue, attirée autant par son amour que par sa pitié. Je connaissais votre amour pour elle, qui était chaque jour le martyre de celui que j'avais déjà pour vous; elle est venue, j'ai deviné sur-le-champ qui elle était, et j'ai compris ce qu'elle venait faire chez vous. Elle venait prendre à votre chevet la place que j'occupais depuis quinze jours, ma vie suspendue à un souffle de la vôtre. Je n'ai point voulu que ce fût elle que votre premier regard rencontrât, et, pour porter le dernier coup à son amour renaissant, je l'ai renvoyée avec un seul mot : je lui ai dit que j'étais votre maîtresse.

— Elle l'a cru! s'écria Édouard.

— Elle a cru ce qu'elle avait déjà deviné en voyant briller à mon doigt la bague qui jadis avait été la sienne, et que vous m'aviez donnée lorsque dans votre délire vous me preniez pour elle. Quand vous êtes revenu à la raison, votre premier cri a été pour elle; mais déjà elle était perdue pour vous : je vous avais à tout jamais séparés l'un de l'autre, car elle n'a pu vous pardonner de l'avoir appelée à votre chevet pour qu'elle s'y rencontrât avec une rivale aussi indigne d'elle, et vous ne pouviez lui pardonner l'abandon où vous supposiez qu'elle vous avait laissé quand vous étiez en danger de mort.

— Malheureuse! s'écria Édouard, l'œil plein d'éclairs.

— Ah! m'écriai-je à mon tour, aussi terrible et aussi menaçante que lui, vous voyez bien que vous mentiez tout à l'heure, vous voyez bien que c'est elle que vous aimez encore, que vous aimerez toujours!

— Oui, c'est elle, ce n'a jamais été qu'elle, et toujours ce sera elle!

— Non, Édouard, celle que vous aimez maintenant, c'est moi; c'est moi que vous aimerez demain. Cette fureur même qui en effraierait une autre que moi, c'est la plus franche déclaration d'amour que vous m'ayez faite. Vous m'aimez parce que vous êtes ainsi fait, que vous voulez avoir ce qui ne veut pas de vous, que vous courez après ce qui

vous fuit. Les amours faits de haine sont les plus tenaces, et c'est un de ceux-là que vous avez pour moi.

— Je ne t'ai jamais aimée, jamais, entends-tu bien? Tu avais raison tout à l'heure. Non, tu n'étais pas ma maîtresse, tu n'as été que la servante de ma fantaisie, que le jouet de mon caprice. Paroles ou baisers, ma bouche t'a toujours menti. Sache-le donc de moi-même, et que ce soit ton châtiment!

— Au temps où je vous aimais, une seule de ces paroles m'eût tuée, lui dis-je; mais maintenant que voulez-vous que cela me fasse? Je ne sens plus rien, ajoutai-je en frappant sur mon cœur. Là est mon amour que vous avez tué, et, pas plus que vos supplications, vos injures ne sauraient émouvoir le mort ou le tombeau.

— Va-t'en, me dit Édouard d'une voix étouffée, va-t'en.

— Oui, je m'en vais, lui répondis-je, je m'en vais sous les pauvres habits dont j'étais vêtue quand ma destinée a voulu que je vinsse placer entre vous et la mort qui vous menaçait ma pitié, qui devait être de l'amour; mais je n'aurai point fait un pas hors de cette maison, que votre pensée s'élancera sur ma trace. Où est-elle? que fait-elle? vous écrierez-vous en mordant vos poings avec rage, et ces deux jalouses interrogations deviendront le supplice de votre insomnie. C'est à compter de cette heure seulement que votre amour pour moi commence, et toutes les souffrances que le mien a endurées, vous allez les connaître à votre tour. Pour vous désormais je suis morte et perdue. Morte et perdue, en effet, à la tendresse sincère et aux charmantes délicatesses de l'amour dévoué, mais aussi née, de cette heure où je vous quitte, à l'existence vagabonde qui m'effrayait tant jadis, et que tous mes désirs éveillés par vous convoitent aujourd'hui, résolue à tout, prête à tout, armée, par vos déplorables maximes, contre toutes les tentations de ce qui est honnête et bon, déchue et avilie, mais fière de l'opprobre qui sera devenu mon seul patrimoine, et chaque jour étalant en spectacle à votre désolation l'insolente ironie de mes prospérités et l'inconstance de mes amours, dont votre jalousie saura le compte mieux que moi. Ah! Édouard, Édouard! comme je serai cruellement vengée de tout le mal que vous m'avez fait par le mal que vous vous ferez vous-même, et comme vous allez souffrir, resté seul au milieu de vos regrets inutiles!

— Va-t'en, va-t'en! s'écria Édouard qui se leva en faisant un geste de menace.

— Adieu donc, lui répliquai-je en le regardant en face; dans huit jours, vous serez à mes pieds.

HENRY MURGER.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LES

FEMMES POÈTES

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

The Female Poets of America, by Rufus Wilmot Griswold.[1]

Il est une croyance assez généralement répandue, c'est que les Américains ne s'occupent guère que d'affaires matérielles, de commerce et d'industrie. Le volume de M. Griswold semble bien fait pour la rectifier : il contient près de quatre cents pages, il a presque la dimension d'un in-quarto, et renferme les noms des quatre-vingt-dix femmes poètes les plus célèbres de l'Amérique du Nord. Quatre-vingt-dix femmes poètes! et toutes, à quelques exceptions près, contemporaines! L'Europe tout entière n'en pourrait pas citer un plus grand nombre. Si nous ajoutons que cette volumineuse *flore* poétique ne contient que des noms féminins, et que l'auteur, M. Rufus Griswold, a consacré deux volumes d'une dimension pareille, l'un aux poètes du sexe masculin, l'autre aux prosateurs des deux sexes, il semblera difficile de croire encore à la stérilité littéraire des États-Unis. Pourquoi donc cepen-

(1) Philadelphia, Carey and Hart.

dant sur ces trois ou quatre cents écrivains, trois ou quatre noms à grand'peine ont-ils passé l'Océan? C'est qu'une littérature ne se compose pas de rêveries harmonieuses, d'élégantes imitations, de fantaisies agréables, que la poésie ne consiste pas seulement dans la musique du rhythme, ni même dans le choix exquis de l'expression et dans la connaissance parfaite du langage. La poésie, ainsi que toutes les formes possibles de l'inspiration et de la pensée, sort des profondeurs mêmes de la vie; elle n'est que l'expression extérieure de la vie nationale, le récit — fait par la bouche d'un individu qu'enveloppe et transporte l'esprit de sa race — des mystères de l'existence de sa patrie, des désirs, des aspirations, des croyances de ses compatriotes. Le poète est l'interprète du caractère moral de son pays auprès des autres peuples, et ses œuvres sont le résumé suprême des mœurs et de la manière de vivre de sa patrie et de son temps. Toute poésie qui ne remplit pas ces conditions n'est pas de la poésie; tout homme écrivant des vers, qui ne sent pas en lui s'agiter plus vivement les désirs qui tourmentent ses contemporains comme une vague fièvre, qui ne sait pas que sa seule mission est d'exprimer dans une forme harmonieuse et nette les clameurs et les paroles confuses et incorrectes de ces désirs, — n'est pas un poète.

Si telles sont les nécessités morales qui donnent naissance à la poésie, comment se fait-il que l'Amérique du Nord n'ait pas une littérature originale? Comment se fait-il qu'elle n'ait pas de grands artistes, et que ce soient précisément trois ou quatre prosateurs, Fenimore Cooper, Channing, Emerson, qui expriment le mieux ses tendances et son esprit? Aucune des grandes qualités morales qui sont nécessaires à un poète ne manque aux Américains : ils ont un orgueil national poussé jusqu'à la susceptibilité; ils ont des croyances fortes et libres; la vie y est énergique et s'y répand à flots de toutes parts. Comment se fait-il donc, encore une fois, qu'il ne s'y rencontre pas un homme de génie pour raconter ces miracles de défrichement et de colonisation, ces hardiesses industrielles, ces ardentes manifestations de l'activité humaine, ce *thoroughgoing* universel; pour chanter tous ces aventureux héros du commerce et de l'industrie, et cette combinaison surprenante de la vie domestique, des vertus sédentaires avec une sorte d'esprit nomade; cet amour du foyer qui persiste immuable au milieu de déplacemens perpétuels, comme jadis sous les tentes des patriarches chaque jour repliées? Est-ce que tout cela pourtant n'a point sa poésie? Ici nous touchons à l'un des phénomènes les plus curieux et à une des lois les moins étudiées de l'histoire littéraire.

Devons-nous estimer les Américains malheureux, parce qu'ils n'ont pas une littérature véritable? Ce serait plutôt, à un certain point de vue, une raison pour nous d'envier leur condition. La poésie, quand

elle apparaît chez un peuple, n'est pas toujours un signe prophétique de grandeurs futures, c'est le plus souvent un reflet de grandeurs passées; elle ne lui annonce pas des destinées nouvelles, mais elle lui raconte une histoire évanouie ou près de s'évanouir. Toutes les fois qu'un grand poète apparaît, on peut être sûr que les mœurs, les croyances qu'il chante sont près de leur fin. Ainsi Shakspeare, le miroir le plus fidèle du moyen-âge et de la vie féodale, arrive avec la réforme et le xvi[e] siècle, Calderon avec le déclin du catholicisme espagnol. Pour que les croyances et les mœurs deviennent de la poésie, il faut qu'elles soient déjà devenues un commencement de fables; pour que leur idéal apparaisse, il faut qu'elles cessent d'exister. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! a-t-on dit jadis non sans raison; heureux les peuples qui n'ont pas de grands poètes! serions-nous tenté de dire à notre tour. C'est une preuve qu'ils jouissent de la plénitude de leur vie, qu'ils n'ont rien à regretter, qu'ils sont encore dans toute l'innocence première, l'énergie native de leur être. Il est en outre curieux de remarquer combien les hommes animés d'une foi héroïque se doutent peu qu'il y a de la poésie et de l'idéal dans cette foi même et dans les actes qu'elle leur inspire. Certes, les premiers puritains qui s'embarquaient sans ressources sur un frêle bâtiment, pour venir en Amérique pratiquer librement leurs croyances, nous paraissent aujourd'hui très poétiques; Walter Scott a tiré des milliers de figures originales de l'histoire des guerres des cavaliers et des têtes rondes : eh bien! savez-vous quelle était la littérature de ces hommes pleins de l'esprit de la Bible? savez-vous quel est le caractère des premiers essais poétiques publiés dans l'Amérique du Nord? J'ouvre le volume de M. Rufus Griswold, et le premier nom que j'y lis est celui d'Anne Bradstreet, venue avec son père, ardent non-conformiste, dans la Nouvelle-Angleterre. Voici le titre sous lequel furent imprimés ses poèmes en l'année 1640 à Boston : « *Quelques Poèmes avec une grande variété d'esprit et de science, pleins de charme, et renfermant spécialement un Discours complet et une Description des quatre élémens, des différens âges de l'homme, des saisons de l'année, avec un exact Épitome des trois premières monarchies, les monarchies assyrienne, perse et grecque, le commencement de la société romaine jusqu'à la mort de son dernier roi, ainsi que d'autres poèmes agréables et sérieux*, par une dame de la Nouvelle-Angleterre. » Cette mistriss Anne Bradstreet, baptisée par les Américains de cette époque du surnom de dixième muse, très bonne protestante probablement, faisait des invocations à Phébus et imitait... Dubartas! Certes, les émigrans américains, les plus zélés à coup sûr de tous les protestans, ne se doutaient pas de la sombre poésie que contenait le protestantisme, poésie que nous apercevons aujourd'hui. Il en est de même de la vie

américaine de nos jours. Cette absence de grande et véritable poésie, loin d'être un mauvais signe, est au contraire une preuve de force et d'énergie.

Ce ne sont donc pas des chefs-d'œuvre que nous demanderons aux poètes américains : nous chercherons bien plutôt à découvrir en eux les traces de l'esprit moral de leur pays, nous chercherons en eux des renseignemens historiques, des indices philosophiques plutôt que des fables poétiques habilement construites et éloquemment racontées. Par exemple, ces femmes poètes de l'Amérique du Nord soulèvent une question curieuse à examiner pour nous Européens. Toutes ces miss et ces mistriss qui écrivent des poèmes, des drames, des sonnets, voire des articles de journaux, ont-elles donc quelques traits de ressemblance avec nos femmes auteurs, et l'Amérique, qu'on prétend de mœurs si grossières, a-t-elle donc hérité des vices de nos sociétés corrompues au point de donner naissance à ce monstre féminin qu'on nomme chez nous un *bas-bleu?* Nous avons cherché minutieusement à découvrir dans ce gros volume des traces de ressemblance entre nos femmes de lettres et les femmes poètes de l'Amérique : nous n'avons pu en saisir aucune. Toutes ces filles et femmes de bourgeois américains, de marchands, de banquiers, de magistrats, de docteurs en théologie, n'écrivent point, comme nos femmes auteurs, par vaine ambition ou par amour du scandale, ou encore (ce qui est chez nous un cas assez fréquent) par repentir du scandale qu'elles ont occasionné. Elle écrivent comme chez nous les jeunes filles dessinent ou chantent. La poésie est pour elles un art d'agrément, et rien de plus. Au reste, ce grand nombre de femmes poètes en Amérique s'explique par l'éducation, beaucoup plus forte, beaucoup plus libre et surtout plus littéraire, que reçoivent les femmes de race anglaise et de religion protestante. On peut trouver de meilleures poésies à coup sûr que celles de ces femmes de l'Amérique du Nord; mais rien n'égale la discrétion et la réserve qui règnent dans tous ces vers. Nous avons cherché avec attention quels étaient les sentimens que s'étaient plu surtout à traduire les femmes américaines : un seul est exprimé librement et énergiquement, l'amour maternel. Tous les autres sentimens, toutes les autres vertus, sont soigneusement voilés et enveloppés d'ombre, comme des sujets sur lesquels il est délicat et scandaleux de s'arrêter. Tous ces vers sont pleins de scrupules, et c'est là pour nous leur plus grand charme. L'amour, ce sentiment sur lequel il est si difficile à une femme de s'exprimer à haute voix, les confidences passionnées qui prêtent si vite au sarcasme, et qui sont presque repoussantes lorsqu'elles sont faites par une bouche féminine, n'y paraissent pas. Il n'y a pas là de passions individuelles fortement exprimées. Les désirs vagues et sans objet, les froides flammes

et les lumières sans chaleur des rêveries y brillent seules; quelquefois on y aperçoit un regret, un souvenir douloureux, mais noyé et perdu dans un souhait général de bonheur qui ne s'est point réalisé. Nous avons cherché avec curiosité si le sentiment de l'amour conjugal s'y trouvait décrit; nous ne l'y avons pas rencontré. Pour nous Européens, qui avons été saturés de romans où ce chaste sentiment se trouve analysé et décrit de manière a soulever le cœur, nous ne savons plus combien de discrétion, de chaste froideur extérieure doit envelopper cet amour pour qu'il n'ait pas un aspect impur, oserai-je dire, et pour qu'il ne blesse pas toutes les délicatesses de l'ame et toutes les convenances. Rien donc que de pur, de discret, de moral ne sort de ces poésies, et le talent de toutes ces dames ne s'exerce que sur les sujets permis, au lieu de s'exercer, comme le font trop souvent chez nous nos femmes poètes, sur les sujets illicites et à tout le moins scabreux.

Cette honnêteté et cette réserve parfaites entraînent nécessairement une grande monotonie; mais peu nous importe après tout. Nous n'aurions pas songé à parler de ce livre, si c'eût été pour y chercher des beautés littéraires véritables; nous y cherchons, avant tout, quelques reflets du caractère américain. Nous nous servons de toutes ces élégies, rêveries, monodies, comme de moyens pour découvrir les traces des vertus qu'elles recouvrent de leur nuage un peu pâle ou trop uniformément coloré. La vie de toutes ces femmes, telle au moins qu'elle nous est présentée par leur historien, n'a rien d'aventureux, de passionné ou d'excentrique; trois événemens la composent d'ordinaire : la naissance, le mariage et la mort. Quant aux intervalles compris entre ces trois solennels événemens, le biographe n'en dit rien le plus souvent, et nous pouvons supposer qu'ils sont remplis par toutes les nobles et fortes vertus et par l'accomplissement des devoirs qu'imposent à la femme les lois divines et humaines. Trois de ces femmes pourtant, par leur condition ou leur talent, se détachent du fond uniforme de ce livre, et ce sont les uniques singularités qu'il présente.

Ces poésies sont toutes écrites, avons-nous dit, par des femmes ou des filles de riches bourgeois, de magistrats ou de docteurs en théologie; deux de ces femmes poètes sont cependant de condition servile, une négresse, Philis Wheatley-Peters, et une servante, Maria James. La négresse appartient à la fin du XVIIIe siècle, et semble être née juste à point nommé pour donner raison aux pamphlets de Franklin sur l'esclavage et aux réclamations des philanthropes. Cette fille du *noir Sénégal,* comme la nomme un de ses critiques, a eu, grace à sa naissance et à sa condition, une sorte de rôle historique. Vendue à l'âge de six ans à Boston, dans le marché aux esclaves, elle fut achetée par mistriss Wheatley, respectable dame qui lui donna de l'éducation et

plus tard lui fit porter son propre nom. Cette négresse, bien inconnue aujourd'hui, a eu, elle aussi, son moment dans l'histoire; elle voyagea à Londres, où elle fut l'objet de l'admiration générale. George Washington ne dédaigna pas de correspondre avec elle; l'abbé Grégoire, notre révolutionnaire régicide, la proclama un grand poète dans son *Essai sur les facultés intellectuelles et morales des nègres*. Les ennemis de l'esclavage applaudirent à ses vers avec enthousiasme; les partisans de l'esclavage la dénigrèrent. Cette humble esclave noire a été pendant un moment aux yeux de l'univers comme le type suprême de sa race; elle a été dans le monde civilisé le représentant de tous ses frères; son existence a été un des incidens de l'histoire universelle, et cette personne inconnue a eu sa part d'influence, si petite qu'elle soit, dans les révolutions du monde. Maria James, de son côté, est une pauvre servante, fille d'émigrans du pays de Galles. Poète illettré, elle a tiré sa seule instruction de la Bible, du *Pilgrim's Progress* et de miss Hannah More, une sorte de Mme de Genlis du puritanisme, et cependant c'est cette pauvre fille qui a écrit la pièce lyrique la plus complète, la plus nette et même la mieux composée au point de vue littéraire que nous trouvions dans ce recueil, car assez généralement toutes ces poésies lyriques sont mal composées; les pensées y sont vagues, les images s'y confondent et enjambent en quelque sorte les unes sur les autres; le sentiment principal ne s'y détache pas nettement. Ces pièces lyriques sont comme une sorte de bourdonnement d'abeilles, ou plutôt comme un miel à peine formé, dont chaque goutte conserverait encore la saveur particulière au parfum d'où elle est tirée. Voici la pièce de Maria James que nous ne donnons point, tant s'en faut, comme un chef-d'œuvre, mais qui respire un profond sentiment religieux, et qui force les yeux du lecteur de s'attacher un moment sur le port éternel :

LES PÈLERINS. — A UNE DAME.

« Nous nous rencontrons ici-bas comme se rencontrent les pèlerins qui se dirigent vers des reliques lointaines, qui dépensent les heures du voyage en douces conversations depuis l'heure de midi jusqu'au déclin du jour, mêlant et fondant leur ame à mesure qu'ils parlent de leurs craintes et de leurs espérances dans cette vallée de larmes qu'ils traversent.

« Et cependant ils parlent avec plaisir de leurs travaux et de leur joie, des vents du désert qui les glacent pendant la nuit et de la chaleur qui les accable pendant le jour; car, pour le cœur fidèle, un compagnon est toujours près de lui, comme l'ombre d'un rocher sur une terre stérile.

« Nous nous rencontrons comme se rencontrent les soldats. Avant que la victoire soit gagnée, avant que, joyeux, ils puissent déposer leur armure aux pieds de leur capitaine, ils s'encouragent mutuellement à combattre et à vaincre, dans l'espérance de conquérir la couronne que portent les vainqueurs.

« Quoique chaque jour ils recommencent leur combat et abattent les nombreuses armées de leur ennemi, cependant ils gardent toujours dans leur souvenir la promesse de salut, de protection, d'abri qui leur a été faite, l'espérance d'une demeure où ils savent que leur souverain confère des faveurs telles, « que nul œil n'en a jamais vu, dont nulle oreille n'a entendu parler. »

« Nous nous rencontrons comme se rencontrent les marins sur les plaines de l'océan. Les vagues se gonflent, et les tempêtes soufflent avant qu'ils aient pu gagner le port; mais ils bravent les vagues, et ils se rient des tempêtes, certains que leur pilote est assez puissant pour les sauver.

« Ils vivent pleins de souvenirs des dangers passés, de craintes sur les périls qu'ils pourront encore courir, jusqu'à ce qu'ils jettent l'ancre dans le port du repos où le bonheur est certain et complet, jusqu'à ce qu'enfin un jour les tours et les flèches de cette demeure éternelle se dressent dans le lointain comme une radieuse étoile.

« Nous nous rencontrons comme se rencontrent des frères jetés sur une côte étrangère, dont les cœurs éclatent en transports joyeux à mesure qu'ils causent de leur terre natale, de la maison de leur Père dans le monde d'en haut, de sa tendre sollicitude et de son amour sans limites.

« Ils espèrent s'unir enfin pour jamais dans cette cité si belle où habitent dans des demeures pleines de paix, parmi des joies indicibles, les élus vêtus de blanc, où des louanges sans fin dans un monde éternel montent incessamment vers Dieu et l'agneau divin. »

Mais de toutes ces femmes poètes, la plus remarquable, à coup sûr, me semble Maria Brooks, surnommée par les Américains Maria del Occidente, morte en l'année 1845, auteur d'un poème étrange intitulé *Zophiel*, que Southey admirait et que Charles Lamb déclarait trop extraordinaire pour avoir pu être conçu par une tête féminine. Nous n'avons malheureusement dans le volume de M. Griswold qu'une analyse assez incomplète et de trop courts fragmens de ce poème. Malgré cet état incomplet dans lequel il se présente, on peut y sentir un souffle puissant et une imagination singulière. Il y a dans ce poème une combinaison surprenante de Thomas Moore et de Shelley. Figurez-vous les bosquets de *Lalla Rook*, dans lesquels passerait, agitant les feuilles et brisant les roses, l'aquilon de Shelley. Les *Odes à Cuba, à l'Ombre de son enfant* et toutes les pièces lyriques en un mot ont un mouvement remarquable, et sont pleines de mystérieuses inquiétudes et d'inexplicables ardeurs. On ne peut se faire une idée de la douceur et de l'impétuosité qui sont mêlées dans ces vers qu'en se figurant une combinaison impossible de l'aigle et de la colombe, qu'en imaginant une colombe qui aurait la grandeur et le battement d'ailes d'un aigle, mais qui, malgré sa puissance exagérée, garderait sa timide nature de colombe, s'effraierait de sa force, et ne pourrait considérer sans trembler le soleil idéal. Ces pièces sont pleines d'idées audacieuses et de

sentimens hardis incomplétement exprimés, comme si l'auteur s'épouvantait de l'audace de son cœur. Trop souvent pourtant sentimens et idées tombent dans l'alambiqué, dans la métaphysique, dans l'abstrait. Son amour pour son enfant a inspiré à Maria Brooks les plus beaux vers peut-être qu'elle ait composés. Les jeux de ce petit être qu'elle ne reverra plus, associés au souvenir des forêts, des plaines immenses, des cataractes, donnent à cet amour la grandeur et l'infini de la nature américaine. Maria Brooks me semble celle de toutes les femmes poètes du Nouveau-Monde qui a le plus en elle de l'esprit sibyllin et des inspirations des femmes célèbres de l'Europe contemporaine. Toutefois, elle n'a aucune trace de l'esprit byronien qui règne chez la plupart d'entre elles; et, s'il nous fallait indiquer l'école poétique européenne à laquelle elle se rattache, nous citerions les noms de Southey, son admirateur, de Coleridge, de John Wilson, l'auteur de *la Cité de la Peste*, bien plutôt que le nom de lord Byron.

Maria Brooks est la seule exception éclatante qu'on rencontre dans le recueil de M. Griswold. Toutes ses compagnes poétiques, comme on aurait dit au XVIIIe siècle, tirent les sources de leur inspiration, non pas de leur vie individuelle, mais de leur éducation, des leçons qu'elles ont reçues; et comme cette éducation a été à peu près la même pour toutes, il ne faut pas s'étonner s'il y a dans leurs œuvres de l'uniformité et de la monotonie. Ne nous en plaignons point pourtant, car, grace à cette uniformité, nous pouvons saisir quelques-unes des nuances du caractère américain beaucoup plus facilement que si un génie original inspirait chacun de ces poètes. Le sentiment religieux, par exemple, est partout répandu dans ces vers; mais, le dirai-je? j'y retrouve le même caractère que j'ai rencontré toujours dans les prosateurs américains : j'y trouve une sorte de théisme chrétien qui de plus en plus devient le caractère du protestantisme en Amérique. L'esprit du Christ souffle dans toutes leurs pages, mais la personne même du Christ y apparaît rarement. Le Christ y est bien toujours le sauveur du monde et le révélateur, mais le rédempteur crucifié semble presque oublié. Le fils de Dieu s'y manifeste tel qu'il se montra à ses disciples, lorsque, transfiguré sur le Thabor, ils le virent, éclatant de lumière, conversant avec Moïse et Élie, les prophètes de l'ancienne loi. A la place des disciples et de la foule muette d'étonnement au pied de la montagne, mettez l'humanité prosternée, et vous aurez une idée de l'esprit que les croyances religieuses adoptent de plus en plus en Amérique. Mais les souffrances de l'agonie divine, mais la croix du Golgotha, toute cette partie tragique de l'histoire du Sauveur sur la terre que les peuples du moyen-âge et les anciens chrétiens avaient éternellement dans l'esprit est presque oubliée. Nous signalons ce fait comme étant un

de ceux qui peuvent le plus donner à réfléchir aux esprits religieux et philosophiques de notre époque : c'est le symptôme d'une crise imminente dans le protestantisme, et qui ne peut, tôt ou tard, manquer d'éclater. Ce sentiment théiste, qui fait le fond des écrits de Channing, de Théodore Parker, se fait continuellement sentir dans tous les vers de ce recueil qui, par la forme ou le sujet, touchent à la religion.

Les descriptions de la nature, chose bizarre, ne frappent pas ici, comme on devrait s'y attendre, par leur nouveauté. Je vois bien de loin en loin les noms des palmiers, des cotonniers, des cocotiers, les noms botaniques d'une flore qui m'est inconnue; mais peu s'en faut que je ne prenne tous ces arbres et toutes ces plantes exotiques pour les peupliers, les chênes et les bouleaux, pour les plantes modestes de notre Europe. On sent très peu, dans toutes ces poésies, le sentiment particulier d'une nature originale; au milieu de ces bois et de ces forêts du Nouveau-Monde, on se croirait presque dans un bois ou dans une forêt de France ou d'Angleterre; seulement on peut y remarquer une peinture plus vive de la verdure et des eaux. Avez-vous vu quelquefois les paysages de Théodore Rousseau? La verdure y est plus verte, les feuilles jaunies y sont plus jaunes que dans les tableaux de tel ou tel autre paysagiste; mais l'esprit de la nature n'y circule pas davantage : tel est l'effet que nous font éprouver les descriptions de la nature faites par ces poètes féminins. Voici une peinture due à la plume de mistriss Francis Green à l'appui de notre assertion.

« Aucun vent ne soufflait à travers la forêt et n'agitait la plus mince feuille. Si quelque léger bruit se faisait entendre à travers les arbres, ce n'était que le léger bruit que peut faire un oiseau en bâtissant son nid, ou la feuille qui, courbée tout à l'heure par le vent, se redressait et reprenait sa place naturelle. Au loin se faisait entendre le mugissement profond des eaux, mais changé par la distance en un mélodieux murmure comparable aux chants que chantent les naïades avant de prendre leur repos du midi. Un mouvement de frisson courait à travers les feuilles du tremble, et de leurs rameaux sortait un bruit si délicat et si semblable au bruit que peut faire un esprit, qu'on aurait dit l'ame de la musique passant muette et sans rendre un son. L'anémone courbait sa tête languissante, pleurant l'absence de son amant paresseux, jusqu'à ce que, la douce langueur courbant sa tête somnolente, elle rêvât de zéphyrs du sud venus pour la réveiller et lui donner une vie nouvelle. L'églantine exhalait ses parfums, et la rose étalait ses boutons rougissans... Dans les tranquilles vallées et dans leurs ombreux replis, les eaux coulaient lentement, trouvant dans d'indéfinis détours de douces excuses pour leur lenteur. Les lis croissaient en foule sur leurs bords, fleurs chéries des naïades, lorsqu'elles apparaissent pour jouer avec les eaux profondes.

« L'abeille sauvage, rôdant d'une aile voluptueuse, attaquait à peine les fleurs et sommeillait presque fatiguée du poids de son miel; comme oppressée de

douceur, elle se laissait tomber au fond de leur calice. La tourterelle caressait tendrement sa compagne... Le serpent aux écailles resplendissantes rampait lentement hors de sa retraite pour frétiller au soleil, et le lièvre, le nez au vent, l'oreille droite, sortait de sa couche de feuilles, puis, d'un saut léger et velouté, se précipitait dans les fougères; l'écureuil essayait ses gambades, etc. »

Ces vers sont jolis, trop jolis peut-être; la nature y a une apparence charmante, trop semblable à la description du printemps éternel d'Ovide. Ne vous semble-t-il pas que vous êtes couché à l'ombre d'une forêt européenne? Ce sont les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes animaux; seulement les arbres ont plus de feuilles, la verdure est plus épaisse, le soleil plus ardent, les eaux plus tièdes; mais de peinture profondément originale, de descriptions larges et à grands traits, il n'y en a pas.

Le sentiment du beau, de l'idéal, est vaguement exprimé dans ces poésies, d'une manière abstraite, métaphysique, incolore; on ne sent pas bien si toutes ces femmes aiment et comprennent les beaux-arts et surtout les arts plastiques; le seul de tous les beaux-arts qu'elles sentent vivement, celui qu'elles semblent préférer, c'est la musique. C'est encore un fait curieux que cette prédilection des peuples modernes pour la musique. Cette préférence qu'ils lui donnent sur la peinture et la sculpture a une cause : c'est que la musique s'accorde davantage avec leurs instincts; la musique est véritablement l'art du XIXe siècle par excellence, c'est l'art qui exprime le mieux ses aspirations incroyables, c'est un art démocratique dans son essence. Comprise par tous les êtres vivans, même par les animaux, la musique ne demande, pour être sentie, ni science, ni longues études; elle contente tout le monde, et raconte à chacun son rêve. Pour produire des sculpteurs, des poètes et des peintres, il faut à un pays de longs siècles, une histoire, une longue suite de traditions, des coutumes établies, que sais-je? mais les peuples modernes, les Américains surtout, devancent le temps, agissent avec précipitation et n'ont pas le loisir d'attendre les traditions et l'histoire. De là cet amour extraordinaire de la musique, le moins coûteux d'ailleurs de tous les arts. Ils aiment la musique comme on aime les conversations du soir et le sommeil après une longue journée de travail. La musique est donc, si nous osons nous exprimer ainsi, l'art des peuples qui n'ont pas de temps à eux pour réfléchir et méditer, l'art des peuples ardens et fiévreux, car, pour être comprise, elle ne demande à l'homme que d'avoir une ame et des désirs. Nous trouvons dans ce recueil deux sonnets en l'honneur de Beethoven et de Mozart, où le génie de ces deux maîtres est parfaitement senti et apprécié; ces sonnets sont de Marguerite Fuller, depuis comtesse d'Ossoli, morte l'année dernière à la suite d'un naufrage, en revenant en Amérique.

BEETHOVEN.

« O le plus intellectuel des maîtres de l'art! ô toi qui as le mieux exprimé l'esprit de l'homme et le plan infiniment varié de l'univers! quelles pensées étrangement entremêlées font naître tes chants! Tantôt le ténor mélancolique va remuer le cœur dans ses profondeurs, tantôt la riche basse montre la balance de la raison; maintenant murmurent les plus doux soupirs que l'amour ait jamais connus; puis des fantaisies soudaines, en apparence sans raison, flottent comme les souffles de la brise; le passé est entièrement oublié, les espérances doucement respirent, et notre être entier s'illumine, lorsque tout à coup, au-dessous de cette terre fleurie, se fait entendre le sanglot profond du désespoir : effrayés, nous luttons pour nous délivrer de nos chaînes; mais des notes triomphales éclatent aussitôt, et nous restons tes captifs. »

MOZART.

« Si Beethoven parle à l'intelligence et aux grandes passions avec une irrésistible puissance et nous transporte dans cette heure de plénitude où sa baguette magique fit surgir l'essaim mystique de ses étranges fantaisies, à toi, Mozart, l'instrument le plus beau de la nature, appartiennent les accens les plus doux et les plus profonds de la tendresse, les chants dont les anges eux-mêmes bénissent la pureté, en y reconnaissant les notes argentines des chants séraphiques! Tristes sont les cordes de ta lyre, ame qui t'efforces de remonter au ciel! Un amour qui ne peut être rencontré sur la terre *vibre pensivement*, même au milieu de ta joie; tes notes les plus charmantes et les plus gaies elles-mêmes critiquent tristement les douces lois des affections terrestres; cependant bénie soit cette tristesse! l'harmonie des sphères purifie d'autant plus les cœurs, qu'elle les ouvre et les amollit davantage. »

De ces deux sonnets, nous préférons peut-être celui de Mozart, comme exprimant mieux, à notre avis, le caractère de la musique du grand maître, comme plus pénétrant que celui de Beethoven, description parfaite d'ailleurs du génie de l'auteur de *Fidelio*. Ces deux sonnets nous ont paru curieux à citer comme échantillons de la poésie esthétique en Amérique.

Le sentiment de l'orgueil américain, la susceptibilité nationale, vibrent aussi çà et là dans ces poésies, mais trop rarement. Le souvenir des premiers émigrans, la description de l'Amérique lorsqu'elle était habitée par des hordes sauvages, et la comparaison de cet ancien état de barbarie avec les merveilles industrielles du XIXe siècle, sont des thèmes assez rares, mais qui se rencontrent néanmoins quelquefois. Nous avons même distingué deux ou trois pièces qui amènent le sourire sur les lèvres, et où les ombres des vieux *sachems* indiens apparaissent pour bénir la civilisation moderne, et semblent presque remercier le Tout-Puissant d'avoir permis que leur race fût exterminée,

dépouillée et chassée de ses bois et de ses prairies. Il y a d'ailleurs dans ce volume peu de pièces empruntées à des sujets historiques, peu de noms propres; quelques pages en l'honneur de Washington et de Napoléon, voilà tout. Le reste se compose de rêveries, de fantaisies, d'élégies, et n'exprime aucun sentiment véritablement distinct et précis.

Qu'importe cependant la faiblesse relative de ces poésies? Élevons-nous vers des sphères plus hautes que la sphère purement littéraire. Le caractère moral et les vertus que laissent supposer ces poésies sont supérieurs à ces poésies mêmes. Qui peut dire, en effet, le bien qu'ont pu faire ces vagues et musicales rêveries et ces innocens caprices? Ces vers ont été composés au sein du calme le plus complet, auprès du foyer domestique, à côté des parens, des amis de la famille : voilà leur vrai public, le public qui les a admirés, qui en a extrait sans effort ce qu'ils contiennent de bon et de noble. Probablement bien des chastes tendresses se sont mirées dans ces petites sources claires et sans limon, bien des oreilles ont été réjouies par ces harmonies; plus d'un marchand, sans doute fatigué du travail de la journée, a pu, en écoutant les vers de sa fille ou de sa femme, apercevoir quelques rayons des choses idéales, et rêver sur des beautés dont il n'avait eu jusqu'alors qu'un faible sentiment. Dans ce pays de l'utile, bien des germes poétiques ont pu ainsi prendre racine, bien des ames grossières ont pu être entamées; peu importe donc que ces poésies soient originales ou non : elles ont eu leur effet utile, elles ont rendu leur service, elles aussi, et c'est pourquoi, au lieu d'âpres critiques, nous adresserons à toutes ces femmes poètes des remerciemens pour tous les germes de piété, de vertu et de noblesse qu'elles ont semés dans leur pays. Sans grand fracas, sans prétentions humanitaires, elles ont rempli, elles aussi sans doute, leur mission civilisatrice.

ÉMILE MONTÉGUT.

UN

VOYAGE AU SAHARA.

Le Désert et les Oasis.

Travels in the Great Desert of Sahara, by James Richardson; London, Richard Bentley. [1]

De toutes les routes qui peuvent conduire au centre de l'Afrique, celle du nord est peut-être la plus courte et la plus sûre. Il est vrai qu'en partant de l'une des villes africaines qui bordent la Méditerranée les voyageurs rencontrent entre eux et le Soudan les espaces désolés du Sahara; mais le désert est plus clément que les hommes, la traversée du Sahara est moins périlleuse que celle des pays peuplés, et l'on surmonte la fatigue des longues marches sur le sable brûlant plus aisément qu'on ne déjoue l'astuce des princes africains, jaloux et avides. En outre, les pays habités de l'Afrique sont précisément ceux où l'Européen ne peut pas vivre. Les principes morbides qui agissent si puissamment sur la constitution des blancs et qui la ruinent si rapidement en Afrique ne viennent pas du soleil, mais de la terre. Ce sont les beaux ombrages, ce sont les eaux fraîches et séduisantes qui, dans ces climats, tuent les Européens. Sous ces arbres si majestueux, au bord de ces lacs pittoresques, les poisons les plus actifs sont distillés. Les détritus des végétaux et des animaux fermentent dans

(1) Containing : *A Narrative of personal aventures, during a tour of nine months through the desert, among the Touaricks and other tribes of Saharan people.*

les marécages, et la vapeur qui s'en élève, surtout à l'approche de la nuit, pénètre avec la respiration dans les poumons, s'infiltre par tous les pores, et cause dans l'organisation d'affreux ravages. Gardez-vous de porter à vos lèvres desséchées par l'ardeur du soleil tropical cette onde dormante et bleuâtre qu'abritent de hautes branches entrelacées, et qu'entoure une verte ceinture de plantes aquatiques. Les substances vénéneuses que mélangeait la main de Médée, le poison qui coule des crochets du terrible *cobra capello,* sont à peine plus dangereux que cette boisson si pure en apparence.

Pour vivre en Afrique, parlez-moi de la vaste étendue du désert, sans ombrage, sans verdure perfide, des eaux brunes et troublées qu'on découvre en creusant le sable, des vents brûlans et secs qui gercent la peau, qui aiguisent la soif en jetant dans la gorge une poussière impalpable. En effet, ne vaut-il pas mieux souffrir de la soif, de la chaleur et de la fatigue, que de respirer une fraîcheur venimeuse et de prendre un repos mortel? Au désert, point de ces animaux malfaisans qui abondent dans les parties habitées de l'Afrique. Le lion du désert est un mythe. Le roi des animaux ne quitte jamais ses riches domaines, les épaisses forêts, les cascades jaillissantes où il trouve facilement sa proie, pour les solitudes nues, arides, sablonneuses du Sahara. L'aigle, le vautour, que les peintres et les poètes se plaisent à représenter planant au-dessus de l'homme ou de la bête de somme qui agonise sur le sable du Sahara, ne s'aventurent jamais dans ces régions, où l'eau est rare, où chaque passant couvre de pierres et de branchages la source qui l'a désaltéré. Les monstres toujours nouveaux que Pline a fait naître au désert n'ont jamais existé que dans son imagination. Cette vaste contrée, couverte de rochers, ne nourrit même pas de reptiles venimeux autres que le scorpion. Le serpent monstrueux qui jadis arrêta, dit-on, les progrès de l'armée de Régulus devait être unique de son espèce, car personne, depuis lors, n'en a jamais rencontré de pareil. En un mot, le Sahara est complétement privé d'existence et de mouvement; on n'y trouve ni animaux ni végétaux. Quelquefois un oiseau vit dans le rayon des trois ou quatre palmiers qui croissent autour d'une fontaine, et s'y nourrit des miettes du souper des caravanes. Les voyageurs, en écrasant leur grain sur la pierre pour préparer leur repas du soir, en laissent toujours tomber quelques parcelles, et ils récompensent ainsi les chants joyeux par lesquels le solitaire accueille leur arrivée. L'œil fatigué de la complète immobilité du paysage, l'oreille engourdie par le silence absolu de la nature, sont charmés de rencontrer cet habitant des solitudes qui sautille gaiement et qui gazouille; mais combien est rare cette heureuse diversion! Le désert mérite son nom à ce point qu'une fourmi, un insecte ailé, y font événement. Il faut pourtant faire une exception en faveur d'une espèce de lézard qui se présente fréquemment à la vue, salamandre qui vit sans doute du feu des rayons solaires.

D'après quelques descriptions plus poétiques qu'exactes, on pourrait encore se représenter le Sahara comme une plaine immense, parsemée de monticules de sable que le vent pousse et roule, en sorte que les voyageurs trouvent souvent un fossé là où ils avaient vu précédemment une hauteur. On se tromperait étrangement. Le désert a des zones de sable, des zones de rochers, des zones de terre qu'on pourrait cultiver, si l'eau ne manquait pas. La zone sablonneuse est la plus désolée; la zone de rochers offre parfois des aspects très

pittoresques; la température y est plus variée et moins uniformément brûlante; la zone des terres cultivables, couverte de broussailles, d'herbes et de plantes qui meurent de soif, offre un spectacle pénible, surtout à l'homme civilisé, qui pense qu'habitée par une race active et industrieuse cette région pourrait produire de belles moissons. Malheureusement tout est contraire à l'exploitation des terres sahariennes : le gouvernement, la religion et les hommes. Le gouvernement turc, qui domine dans une grande partie du désert, s'est établi par le massacre et le ravage; il ne se maintient que par un système d'exactions et de razzias; la religion inspire à l'habitant un fatalisme indolent et commode, qui laisse à Dieu le soin de tout faire; l'homme, qui subit l'influence du climat, consacre à la prière et au sommeil les deux tiers de sa vie. Aussi aperçoit-on souvent dans le désert des espaces de terrain où se remarquent encore des traces d'anciennes cultures que la guerre et la misère ont fait abandonner. Quant aux vagues de sable que le vent déplace, dit-on, si elles existent, c'est seulement dans les imaginations fécondes. Les montagnes de sable, dans le Sahara, présentent devant les pas du voyageur un sol ferme et stable, et elles sont solidement assises au même endroit depuis des siècles. Ce n'est pas une faible tempête qui pourrait les déraciner et les renverser de leur base; il ne faudrait pour cela rien moins que la main de Dieu, manifestée dans une de ces profondes commotions, dans une de ces révolutions du globe qui changent la mer en montagnes et les montagnes en océan. Sans doute le vent soulève, dans ces vastes espaces, le sable et la poussière en assez grande quantité pour incommoder les caravanes et pour y propager les ophthalmies; mais il y a loin de ces ouragans, les seuls véritables, à ces prétendus tourbillons de sable, à ces monts entiers que la tempête enlève, a-t-on dit, et laisse retomber ensuite sur les caravanes englouties.

La chaleur, dans le Sahara, est intolérable pendant l'été. A midi, ceux qui affrontent la traversée du grand désert sont pantelans, exténués, hors d'état de faire un geste ou un signe, étendus à terre, sans voix, sans mouvement. Chaque aspiration jette du feu dans leurs poumons. Un tel état ne pourrait se prolonger sans suffocation. En hiver, au contraire, le vent du désert est très froid, malgré le voisinage de l'équateur, et les vêtemens de laine à capuchon sont à peine assez épais pour combattre les atteintes d'une bise glacée. La nuit, les voyageurs se roulent, sans ôter leurs vêtemens, dans des couvertures. Un noir nommé Saïd, un compagnon du voyageur anglais que nous voudrions suivre dans son excursion de neuf mois au Sahara, M. Richardson, avait coutume de s'envelopper avec plusieurs autres Africains de la caravane dans la toile de la tente de son maître; ces peaux noires, si sensibles au froid, se réchauffaient ainsi l'une l'autre. En général, les esclaves conduits par les caravanes couchent sur la terre nue, sans abri et sans protection contre le vent glacial. Ce n'est là pourtant que la moindre de leurs misères.

I. — ROUTE A TRAVERS LE DÉSERT.

C'est de Tripoli que M. Richardson est parti pour son voyage dans le désert. Les Anglais exerçaient alors sur Tripoli une suzeraineté à peine déguisée. Le

consul de la Grande-Bretagne était le véritable pacha de cet état barbaresque, nominalement placé sous la domination de la Porte. Ce consul, à l'époque du départ de M. Richardson, était le colonel Warrington, et il possédait une autorité dont un incident assez curieux pourra faire connaître l'étendue. Un jour, le pacha prit je ne sais quelle mesure que le consul anglais crut devoir considérer comme une atteinte portée à sa dignité. Lorsqu'on lui rapporta le fait, le colonel se promenait à cheval. Mettant aussitôt pied à terre, il courut au palais, et il se présenta, le fouet en main, devant sa hautesse. Cette entrée incivile répandit la consternation parmi les courtisans. En ce moment, le pacha donnait audience à un Italien, qui, voyant la fureur peinte sur les traits de M. Warrington, s'écria : « *Che cosa vuole, signore consule?* — Dites-lui, répondit le colonel en anglais, dites-lui qu'il est une canaille! » — Fort heureusement, l'Italien ne savait pas l'anglais, et l'interprète de sa hautesse était absent; mais le colonel fit, avec le fouet qu'il avait à la main, un geste plus brutal encore que ses paroles. Le pacha fut saisi d'effroi, et le lendemain il donna au colonel des explications, après lesquelles M. Warrington le fit rentrer en grace, le reçut à dîner et le grisa malgré la loi et le prophète.

Du reste, le colonel Warrington n'avait pas le commandement monotone; il avait plusieurs manières d'imposer ses volontés. Tantôt il exigeait l'obéissance avec violence, comme dans la scène précédente; tantôt il condescendait à railler agréablement le pacha et à cacher sous une aménité apparente la griffe du lion britannique. On sait de quel respect religieux les musulmans entourent les tombes. Le pacha apprit que des Anglais avaient profané des cimetières en remuant des sépulcres pour en tirer des ossemens. Il envoya dire au consul de venir en toute hâte. M. Warrington, ayant endossé son plus bel uniforme, se rendit au palais, accompagné de son chancelier, de son drogman et du vice-consul. Il fut introduit en plein divan. Sa hautesse l'attendait entourée des principaux fonctionnaires; on l'invita à s'asseoir, puis, avec une figure allongée et du ton le plus solennel, le pauvre pacha demanda s'il était vrai que les chrétiens enlevassent du pays tous les ossemens qu'ils pouvaient se procurer, ajoutant que les cimetières même avaient été mis à contribution pour cette exportation sacrilége. — Le colonel, sans se déconcerter le moins du monde, félicita le pacha d'avoir assemblé le divan pour l'entretenir d'un si important sujet. « Je trouve fort inconvenant, ajouta-t-il, que les chrétiens aillent chercher jusque dans les tombeaux des ossemens pour les emporter en Europe. — Comment, inconvenant! s'écria le pacha; mais celui qui se rend coupable d'une pareille impiété mérite d'avoir la tête tranchée. — Si vous le voulez, répliqua le consul; comme il plaira à votre hautesse. » Rassuré par ces paroles, le pacha pria le colonel de lui expliquer quel emploi les chrétiens pouvaient faire de tous ces ossemens. M. Warrington, prenant alors son plus grand air, daigna répondre sérieusement : « Veuillez m'écouter avec calme, dit-il à sa hautesse. Vous prenez du café? — Oui. — Vous mettez du sucre dedans? — Oui, répliqua le pacha impatient. — Ce sucre est blanc? — Oui, oui. — Sachez donc, dit le consul, que l'on emploie les vieux ossemens pour blanchir le sucre. » Une explosion unanime de *Allah!* s'éleva du sein de l'assemblée, et le colonel, saluant et souriant, souriant et saluant, tourna le dos au pacha, puis revint à sa demeure. Sa hautesse fit publier le lendemain, pour la forme, une défense

d'exporter les ossemens; mais les Anglais n'en continuèrent pas moins leur commerce. Seulement le pacha, depuis ce jour, a proscrit de sa table le sucre raffiné.

M. Richardson, par l'intermédiaire de M. Warrington, obtint facilement la permission de visiter les possessions du sultan dans l'intérieur du Sahara. Bien plus, le pacha lui promit une escorte. En effet, lorsqu'il eut rejoint la caravane qui allait de Tripoli à Ghadamès, il se trouva placé sous la protection de soixante soldats arabes commandés par un scheik à cheval. C'étaient de pauvres diables qui faisaient peine à voir; ils marchaient courbés sous le poids de leur corps, bien que leur maigreur fût extrême. Leurs dents blanches, aiguisées par la faim, ressortaient sur le fond noir de leur face brûlée par le soleil. A les considérer avec leurs yeux brillant comme des charbons ardens au sommet de leur figure couleur de fumée, on les eût pris pour des tisons éteints où resplendissaient encore deux étincelles. Ils portaient des fusils à mèches qui faisaient toujours long feu, et cependant ils n'avaient pas de satisfaction plus grande que de brûler leur poudre sur la route, de telle sorte qu'avant que M. Richardson fût parvenu au tiers du chemin, ils n'avaient plus un seul coup à tirer. Tels étaient les soldats de la régence de Tripoli, et cependant M. Richardson, à la veille de quitter la ville de ce nom, avait assisté à une revue des troupes de la garnison, et il avait vu un régiment proprement vêtu et manœuvrant à l'européenne. Voilà bien ces contrastes si communs en terre musulmane! Un peu d'apparence, mais rien au-dessous. On peut comparer quelques parties de l'empire ottoman à ces vieux arbres qui ont encore leur écorce, tandis qu'à l'intérieur il n'y a plus que des cendres.

L'escorte de la caravane était couverte de haillons. Plusieurs de ces soldats n'avaient pour tout vêtement qu'une couverture de laine rayée qui cachait à peine leurs membres et leur poitrine décharnés. Étaient-ils braves? Peut-être; mais certainement ils ne se seraient pas battus contre des bandits qui eussent assailli la caravane. Le chef de cette troupe n'avait pas moins de quatre fusils, sans compter des pistolets et un sabre. M. Richardson lui demanda ce qu'il voulait faire de cette panoplie. L'officier ottoman répondit : « Je n'en sais rien; Dieu le sait. » Un marchand de la caravane ajouta aussitôt : « Si nous devons être volés et assassinés, nous serons assassinés et volés; le pacha et toutes ses troupes ne pourraient pas l'empêcher. » Avec une telle manière de voir, on devait évidemment trouver l'escorte inutile; dans la caravane, on la regardait même comme nuisible, car les malheureux soldats affamés mendiaient sans cesse et saisissaient toutes les occasions de piller les voyageurs qu'on leur avait donnés à garder.

M. Richardson avait acheté deux chameaux au prix de 12 dollars (108 fr.). L'un devait lui servir de monture; l'autre portait sa tente, ses ustensiles de cuisine et une partie des provisions. Le premier de ces animaux était chargé de deux paniers fermés, sur lesquels une natte avait été étendue : le tout formait une espèce de plate-forme où devait s'asseoir le voyageur. M. Richardson s'était muni d'un coussin et d'un parapluie, le coussin pour être placé sous la tête, le parapluie pour être étendu par-dessus. Ces deux objets constituaient tout son appareil d'armes offensives et défensives. — Sur une surface plane, la marche du chameau est extrêmement sûre, et son pas, bien que rapide et

allongé, est d'une grande égalité. Dans les montées ou les descentes, cette allure change, devient brusque, saccadée, et l'écuyer inexpérimenté est fort exposé à se rompre le cou. Le péril est d'autant plus grand, que l'animal devient ordinairement rétif quand il est engagé dans les hauteurs. En l'y conduisant, on fait violence à sa nature, et il en montre son mécontentement. Bien que patiens d'ordinaire, les chameaux donnent assez souvent des preuves de mauvaise humeur ou d'indomptable opiniâtreté. Il broutent en chemin partout où, d'un œil plein de perspicacité, ils découvrent l'herbage qui flatte leur goût. Il n'y a pas de coups, il n'y a pas d'injures proférées à grands cris qui les en détournent. Il existe surtout une sorte d'arbre à raquettes épineuses qui offre, à ce qu'il paraît, à cet animal mélancolique et obstiné une tentation irrésistible. Autant il est sobre en général, autant il devient avide à la vue de cet aliment favori, qui sans doute lui chatouille agréablement le palais. Quand les chameaux ont pleinement satisfait leur appétit, il leur prend ce que chez l'animal le plus noble on appellerait un accès de misanthropie. Non-seulement ils cherchent sournoisement à se débarrasser des paquets et des cavaliers qu'ils portent, mais ils s'en prennent à leurs compagnons de fatigue, aux quadrupèdes de leur espèce; ils les poursuivent, ils ne peuvent souffrir leur voisinage; ils leur font des morsures souvent dangereuses. La femelle montre des dispositions plus sociables et un caractère plus pacifique; elle est bien plus estimée que le mâle par les habitans des oasis, où l'on fait une grande consommation de son lait; elle s'appelle *nagah;* c'est sur une *nagah* d'une blancheur sans tache que Mahomet a fait son ascension au paradis. Celle que montait M. Richardson paraissait reconnaître son maître, bien qu'il portât le costume du pays commun à tous les voyageurs de la caravane; elle s'arrêtait à sa voix, et ne manquait jamais, le soir, à l'heure du repas, de sonder du regard les paniers d'où l'on avait coutume de tirer sa nourriture. Il n'en est pas moins vrai qu'un jour, en gravissant une colline, elle jeta son cavalier à terre. S'il n'avait été retenu dans sa chute par un esclave qui se trouva à portée, il ne serait probablement jamais revenu en Europe pour y faire le récit de son exploration. Ce fut, du reste, la seule circonstance où la *nagah* mérita des reproches. Je me trompe, M. Richardson eut encore à la blâmer d'un acte de cannibalisme qu'elle commit en suçant un jour des ossemens de chameau semés sur la route.

La caravane marchait dans un beau désordre. Les uns étaient en avant, d'autres fort loin en arrière; ceux-ci étaient à droite, ceux-là à gauche à plus d'un mille de distance du groupe principal. Le commandant se donnait beaucoup de mouvement pour réunir tout son monde. Il courait de l'un à l'autre, criant, gesticulant, et assaisonnant ses avis d'imprécations et d'injures. — « Vous êtes des brutes, disait-il aux uns; — vous êtes pires que ce chien de chrétien, criait-il aux autres en désignant M. Richardson. » Mais les marchands l'écoutaient avec le plus grand flegme, bien qu'il tirât fréquemment son sabre et qu'il l'agitât sur leur tête: ils n'en continuaient pas moins de marcher à leur guise. La colère du malheureux commandant était aussi risible que ses efforts étaient vains. Un certain Gaméo, originaire de Malte, qui exerçait la médecine, avait surtout le privilége d'exciter sa bile. C'était un caractère singulier. Il avait la prétention de se faire un nom illustre par l'exercice de son art; aussi pratiquait-il des saignées à tort et à travers. Il saignait le Maure qui venait lui demander

le moyen d'avoir un enfant d'une femme stérile; il saignait celui qui invoquait le secours de la médecine pour obtenir, par quelque philtre, l'affection d'une jeune fille. Sur la route, il saignait dans tous les villages; il saignait au bord de toutes les sources. Son frère, grand admirateur de son talent, aurait voulu qu'il n'en fût pas si prodigue : il engageait Gaméo à ne saigner personne sans exiger une rétribution, si petite qu'elle fût; mais le généreux Maltais dédaignait ces conseils mesquins. Tout entier à son art, animé d'un noble mépris pour les soins matériels et vulgaires de ce monde, il continuait à faire l'usage le plus libéral de sa lancette en disant à son frère : *Ancora voglio lasciare il mio nome qui!* Cependant, lui et sa famille étaient réduits, la plupart du temps, à la plus affreuse détresse. On conçoit, d'ailleurs, que l'infatigable opérateur, arrêté en chemin par les patiens qui réclamaient le secours de sa science, retardât souvent la marche de la caravane. Il faisait le désespoir du commandant Mohammed, qui, à chaque halte, l'apostrophait avec exaspération : « Gaméo, s'écriait-il, est-ce lui enfin, Gaméo! Que d'ennui et de tourment il nous donne! Gaméo un docteur! lui! Il n'est pas même bon pour donner une médecine à un chien. Gaméo! infernal Gaméo! éternel bavard! que le diable, son père, l'emporte au plus vite! »

Avec Mohammed et Gaméo, le nègre Saïd, domestique de M. Richardson, complétait le trio le plus singulier qu'il fût possible de rencontrer. Ce noir était un esclave fugitif, il avait déserté l'atelier d'un tisserand, et M. Richardson, en vrai méthodiste philanthrope, faisant bon marché des lois étrangères, du moment qu'il les jugeait mauvaises, s'était empressé de soustraire cet esclave aux recherches de son maître; il l'avait emmené à sa suite. Un esclave noir, dans les pays où l'esclavage existe, représente un capital, et les philanthropes croient faire acte de moralité en dérobant ce capital aux propriétaires : soit. Le fait est qu'on a organisé cette soustraction en grand, notamment sur les frontières du nord des États-Unis. Le congrès a été obligé récemment de voter une loi pour y mettre un terme. — Le pauvre noir fugitif Saïd était gourmand, paresseux, menteur, imprévoyant, luxurieux et d'une vanité sans pareille; il ne rendit jamais aucun service à son maître, mais en revanche il lui coûta fort cher et lui suscita mille désagrémens. Saïd était en discussion perpétuelle avec Mohammed; ils ne s'entendaient point notamment sur la politique. Mohammed était partisan de l'esclavage, tandis que Saïd professait les opinions abolitionistes les plus avancées. Au fond, il considérait les gens de sa race comme ayant le droit incontestable de prendre toutes leurs aises, de faire toutes leurs volontés, et en outre d'être nourris, vêtus et payés à ne rien faire. Mohammed, au contraire, était intimement convaincu que les Africains sont au monde pour être battus et affamés, porter des fardeaux, supporter le froid, le chaud et la fatigue au profit d'un certain nombre de leurs semblables, tout cela gratuitement. Il cherchait à prouver son raisonnement par le fait : il s'était emparé d'un chameau qui, d'après les termes d'un marché conclu avec M. Richardson, devait servir de monture à Saïd, et il l'avait destiné à son propre usage. Quand le voyageur anglais lui reprocha ce manque de foi, il crut donner une excuse excellente en disant qu'il avait fait présent à Saïd « d'une paire de souliers! » D'après le même principe, il s'appropriait l'eau destinée à l'Africain. M. Richardson avait les oreilles constamment fatiguées des plaintes de son domes-

tique : c'est ce qui fait sans doute qu'il fermait les yeux sur ses peccadilles. Saïd dérobait la provision d'eau du *bon blanc*, il en buvait la majeure partie, et il distribuait le reste à ses connaissances; mais M. Richardson, quand il le surprenait en flagrant délit de vol, eût dit volontiers comme Orgon : « Le pauvre homme! » Quand on est négrophile, on se montre souvent aussi implacable pour les ridicules et les erreurs des blancs qu'on est indulgent et faible pour les sottises des noirs. M. Richardson est un curieux exemple de cette inconséquence. Sa critique est amère et mordante quand il s'agit d'Européens : nous autres Français surtout, nous avons le privilége d'exciter sa verve satirique. Il est pleinement imbu des vieux préjugés contre la France que l'Angleterre a longtemps nourris, et que la plupart des hommes éclairés des deux nations savent aujourd'hui mépriser; mais, quant à ce qu'on appelle le préjugé de couleur, M. Richardson ne peut pas en supporter la pensée sans une violente irritation. Il se livre sans scrupule à l'antipathie contre nature que lui inspire notre nation, avec laquelle il est en communauté d'origine, de civilisation et de croyance, et il s'émeut à l'idée de l'éloignement instinctif qu'éprouvent réciproquement la race blanche et la race noire que Dieu semble avoir voulu séparer l'une de l'autre, ici par le désert, là par la vaste ceinture de la mer! Telle est la logique de l'esprit de système.

Au Sahara, les sources sont plus précieuses que l'or, et, au terme d'une longue course, on donnerait volontiers tous les diamans des mines de l'Inde pour les perles liquides d'un ruisseau. Les fontaines du désert tantôt jaillissent à fleur de terre, et, dans ce cas, elles sont protégées très souvent par de petits monumens ou par des pierres et des broussailles amoncelées; tantôt elles coulent en grandes nappes sous les sables en des vallées que connaissent les chefs des caravanes : il suffit alors d'écarter la croûte sablonneuse qui les couvre, et l'on voit aussitôt sourdre l'eau pure, fraîche et plus délectable cent fois pour le Maure altéré que les vins des plus grands crus. Quelquefois les sources gisent à des profondeurs considérables, en des espèces de puits creusés par la main des hommes. On y descend en s'appuyant aux aspérités des parois, en s'accrochant aux plantes qui y croissent. Tout autre qu'un habitant du Sahara perdrait l'équilibre dans cette manœuvre délicate. Telle est cependant la sécurité des Maures du désert, en descendant au fond de ces puits, qu'ils s'y querellent, qu'ils s'y poussent mutuellement et qu'ils y échangent force gourmades. Le bord des sources est en effet le théâtre de disputes continuelles causées par le désir qu'éprouve chaque voyageur d'être des premiers à étancher sa soif et à abreuver ses bêtes. En général, le volume d'eau que produit chaque fontaine est des plus minces; il est vite épuisé, et les traînards sont obligés d'attendre que le bassin se remplisse de nouveau. Les acrobates les plus renommés ne sont pas plus agiles sur leurs cordes tendues que les Maures et les Arabes le long des parois de leurs puits. Les doigts des pieds posés sur des pierres en saillie, une main fermement attachée à quelque racine pendante, ils réservent l'autre pour frapper leurs voisins, et pendant tout le temps que dure la descente, c'est un concert de cris et de querelles où les adversaires se prodiguent les épithètes de *chien* et d'*infidèle*, de *chrétien* et de *juif*, ce qui est tout un pour les musulmans de ce pays.

Beaucoup d'habitans des oasis traversent seuls, dans le désert, des espaces

considérables; on voit des femmes même entreprendre, sans protection, des voyages de longue durée sur les sables du Sahara. Le plus grand danger qu'on y peut courir, après celui de rencontrer des bandes de maraudeurs, est de perdre sa route. On lit souvent dans les relations de voyages le récit de souffrances qu'ont éprouvées des voyageurs égarés au milieu des forêts du Nouveau-Monde. Il est aisé, dit-on, de s'y perdre et d'y errer long-temps en tournant dans le même cercle. Sur une surface plane, qui s'étend de tous côtés et se perd à l'horizon sans présenter à la vue un seul point de repère, un seul arbre, un seul rocher, il est aussi très difficile de suivre une ligne droite. Nous avons tous vu des enfans s'essayer à marcher les yeux bandés sur une pelouse bien unie. Pas un ne maintient sa ligne; tous en dévient : celui-ci incline à gauche, celui-là penche vers la droite. Le touriste, lancé au milieu de l'océan de sable, s'éloigne de sa route par la raison qui fait que ces enfans s'écartent de la leur. Le voyage de M. Richardson a été marqué par une aventure de ce genre.

C'était aux environs d'un amas de rochers jetés les uns sur les autres avec cette régularité que la nature affecte souvent dans ses désordres même. Ces pierres, sorties du sein de la terre au milieu de quelque convulsion volcanique, ressemblent, dit-on, aux ruines d'un édifice gothique, et les Arabes, grands amateurs du merveilleux, ont désigné ce lieu sous le nom de « Château-des-Démons. » D'après la tradition, les esprits habitent ces ruines gigantesques; ils y gardent un trésor, comme les génies des *Mille et une Nuits*. Malheur à l'imprudent qui visiterait leur demeure, la nuit surtout! il y serait évidemment initié à de terribles mystères. A quatre heures après midi, la caravane dont M. Richardson faisait partie s'arrêta à quelque distance de ce redoutable château. Le voyageur anglais, voulant montrer aux disciples de Mahomet combien le christianisme le mettait au-dessus de leurs terreurs superstitieuses, résolut de visiter seul le *Château-des-Démons*. Il partit, armé d'une lance et d'un sabre. Dès qu'il eut perdu de vue le campement et qu'il se vit couvert de l'ombre épaisse des rochers, il se sentit en proie aux craintes que la mystérieuse solennité du lieu est faite pour inspirer. Involontairement ses regards sondèrent avec inquiétude les environs, comme pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait ni démons ni bandits. Rassuré par l'immobilité des objets, ses pensées se tournèrent vers la science; il voulut satisfaire la curiosité des badauds du *British Museum* en rapportant des spécimens géologiques du célèbre palais qu'habitent les esprits au cœur même du Grand-Désert. Il ramassa quelques fragmens et quelques cailloux, puis il se mit à contempler les aiguilles pyramidales des rochers. La pensée lui vint de gravir une de ces monstrueuses excroissances du sol; mais, toute réflexion faite, il vit dans cette entreprise un petit avantage, une grande fatigue, sans compter la chance d'être précipité d'un de ces sommets et de se rompre les membres. Il tourna donc décidément le dos au palais des démons, sans avoir eu le moindre rapport avec un de ses habitans immatériels; il reprit ou du moins il crut reprendre le chemin du campement.

Déjà le soleil descendait rapidement à l'horizon. M. Richardson eut la malheureuse idée de se diriger par la voie qui lui parut la plus courte. « Je recommande, dit-il, à tous les voyageurs qui me suivront dans le Sahara de ne jamais chercher à abréger leur route, surtout en une partie du désert qu'ils

ne connaissent pas parfaitement. » Après un quart d'heure de marche, il crut être dans la direction du campement, et il se figura qu'il devait le trouver derrière certaines collines de sable; mais, en arrivant, il ne vit rien. En ce moment, le soleil avait disparu, et les derniers nuages empourprés couraient sur ses traces se plonger dans l'océan. M. Richardson poussa un peu plus loin sa recherche en se disant : « C'est là qu'ils sont campés; » mais ils n'y étaient pas. Il s'avança davantage en répétant : « Ah! c'est là qu'ils sont! » Il fut encore trompé dans son attente. Il poursuivit ainsi sa course incertaine pen dantune demi-heure, et tout à coup une pensée traversa son esprit comme un éclair : « Suis-je donc égaré? se dit-il, et faut-il me préparer à passer la nuit sans compagnon dans cette immense solitude? » Ce n'était encore qu'une contrariété; M. Richardson éprouva le besoin de s'en dédommager en jetant loin de lui avec colère les échantillons de quartz et de basalte qu'il avait recueillis dans la demeure des esprits. L'obscurité devenait de plus en plus profonde; le hardi touriste retourna sur ses pas avec le dessein de grimper jusqu'au sommet d'un des rochers, dans l'espérance d'apercevoir les feux du campement. Il erra dans le voisinage, gravissant les monticules de sable, s'élevant sur les branches des arbres, cherchant les plus hautes collines d'où ses regards pussent embrasser un vaste horizon et discerner dans le lointain des signes de vie et de mouvement. Vains efforts, inutile recherche! aucune lueur ne brillait comme un phare de salut dans l'immensité du désert.

Accablé et presque ivre de fatigue, M. Richardson se vit en proie aux illusions les plus singulières : tantôt il s'imaginait entendre une voix qui l'appelait, tantôt il croyait voir des lumières, tantôt il se figurait apercevoir un voyageur qui, monté sur un dromadaire, était à sa recherche. Cette dernière illusion fut si forte, qu'il appela ce cavalier imaginaire. Chose étrange, quoique l'endroit où il se trouvait fût renommé comme un séjour de fantômes, toutes les visions de M. Richardson lui présentèrent des objets matériels; son imagination surexcitée n'évoqua aucun être surnaturel : c'était l'occasion ou jamais de voir des rondes de fées et d'esprits dansant aux pâles rayons de la lune; mais cette occasion, il la laissa complétement échapper. Il entretenait encore le secret espoir qu'on viendrait à sa recherche, et, dans cette prévision, il marchait d'un pas fiévreux sous l'ombre épaisse que projetaient les rochers. Plusieurs heures s'écoulèrent dans ce pénible exercice; il fit plus d'une excursion dans la plaine, mais inutilement : il ne trouva ni dromadaire, ni Maures, ni esclaves, ni campement, ni lumière, rien qui eût une apparence de mouvement et de vie : partout régnaient le silence et l'immobilité. Enfin il sentit ses jambes se dérober sous lui, et il tomba épuisé. Après quelques momens de repos qu'il employa à rassembler ses esprits, M. Richardson se décida à abandonner la recherche du camp jusqu'au lendemain matin; il se releva : à quelques centaines de pas, un liége solitaire couvrait d'une ombre épaisse le sommet d'un monticule : le voyageur s'y creusa dans une couche séculaire de feuilles mortes une espèce de fosse étroite, où il s'étendit comme pour l'éternité.

Le vent d'est s'était levé et gémissait dans les branches du liége; enveloppé dans son manteau, l'explorateur égaré s'efforça de retrouver un peu de sang-froid. Il n'avait point à craindre l'attaque de bêtes fauves, puisqu'il n'y en a pas dans ces régions; des êtres plus féroces encore, les bandits du désert, n'erraient

pas en ce moment dans cette partie du Sahara : M. Richardson n'avait donc à redouter qu'un ennemi, la soif, dont il éprouvait déjà les cruelles atteintes. Il essaya de dormir, mais en vain. Depuis long-temps, le vent de la nuit n'élevait plus sa voix plaintive; la lune achevait sa course, et ses rayons allaient bientôt s'évanouir : ils ne luttaient plus que faiblement contre les ombres. Le missionnaire anglais éprouva en cet instant, plus vivement que jamais, le sentiment de la solitude et de l'abandon. En des heures d'une telle détresse, la pensée se reporte aisément vers les scènes de paix et de bonheur tranquille qu'on a quittées pour s'exposer au danger; l'imagination retrace alors les tableaux qui ont le plus vivement impressionné pendant les années de l'enfance : c'est ainsi que le gladiateur de Byron, dans les dernières convulsions de l'agonie, voit les vertes rives du Rhin, théâtre fleuri des amusemens de son jeune âge, et qu'étendu sur l'arène sanglante d'un cirque romain, il entend retentir à ses oreilles les innocentes clameurs des compagnons de ses jeux enfantins.

Une heure avant le lever du jour, M. Richardson s'endormit; lorsqu'il rouvrit les yeux, l'orient était tout en flammes. — « Je me levai sur mon séant, dit-il, pour contempler en silence et avec un sentiment de tristesse — *le grand roi du jour*, — qui commençait sa course quotidienne. Le Château-des-Démons ne laissa pas pénétrer la lumière dans les crevasses profondes de ses rochers. Il l'enveloppa d'une ombre mystérieuse, tandis que le soleil du désert s'élevait dans le ciel — *en répandant sur la terre les perles liquides de l'orient;* — car, même sur le sol stérile et desséché du Sahara, l'aurore verse une sorte de rosée. » M. Richardson descendit le monticule où il avait passé la nuit, non sans jeter un regard d'adieu sur son lit de feuilles sèches. Il y avait souffert, moralement sans doute; mais aussi il y avait trouvé quelques heures d'un repos nécessaire : savait-il d'ailleurs s'il trouverait un abri la nuit suivante, et n'avait-il pas devant lui une perspective de tourmens assez grands pour l'obliger à regretter d'avance ses souffrances de la veille? Dès que les objets devinrent distincts, il se mit en devoir de reprendre sa route; mais avant tout il adressa à Dieu une prière fervente, le suppliant d'opérer sa délivrance. C'est vers le château fatal qu'il voulait se diriger de nouveau, dans la pensée que ses compagnons de voyage y viendraient à sa recherche. Il se retrouva bientôt au pied de ces funestes rochers, mais en vain s'efforça-t-il de reconnaître l'endroit où la veille il avait fait sa collection géologique; après avoir erré long-temps à la base de ces pierres gigantesques, il se sentit en proie à une nouvelle lassitude. Il soupira en disant tout haut : « Eh quoi! déjà la fatigue! »

M. Richardson s'éloigna encore du palais des esprits. Le désert s'étendait devant lui dans sa hideuse uniformité; les monticules succédaient aux broussailles, les broussailles aux monticules; puis venait une petite plaine, puis des sables, puis encore des monticules, des broussailles, une plaine et des sables. Toujours le même théâtre, toujours la même scène; partout les mêmes objets. Enfin M. Richardson reconnut les traces d'une caravane, et il se décida à les suivre, mais il rencontra des difficultés imprévues. A de longs intervalles, le terrain sec et dur cessait de recevoir l'empreinte des pas. Plus d'une fois les vestiges du passage de la caravane disparurent entièrement; le voyageur s'écarta du chemin qu'elle avait suivi et ne le rejoignit qu'après un long détour.

Cependant il distingua les marques des pieds des chameaux, des moutons, les traces des conducteurs, il lui arriva même de croire reconnaître l'empreinte de ses propres pas; mais où donc étaient les signes du passage des esclaves? La caravane ne comprenait pas moins de cinquante esclaves. Où donc était marquée la trace des pieds nus de ces malheureux? M. Richardson fut obligé de se dire que ces vestiges n'étaient pas ceux qu'il cherchait; il en éprouva une telle angoisse, qu'un profond gémissement s'échappa de sa poitrine. Il vit la nécessité de revenir sur ses pas; mais le peu de forces que son désespoir lui avait laissées l'abandonnaient. Il continua ses efforts pendant deux heures encore; la nature ne lui permit pas de les prolonger plus long-temps; il tomba plutôt qu'il ne s'assit au pied d'une hauteur sablonneuse, puis il se releva subitement sous l'influence d'une surexcitation morale qui galvanisa un moment ses forces éteintes; à peine pouvait-il soulever la lance sur laquelle il s'appuyait en marchant. En une telle extrémité, la mort même est regardée comme une délivrance. M. Richardson était au moment de l'invoquer. Tout à coup il vit passer à sa droite une figure blanche : était-ce un ami ou un ennemi? N'était-ce pas une illusion nouvelle, un désappointement plus cruel encore que les autres? Il rassembla toutes ses forces défaillantes dans un élan suprême. Comment peindre sa joie? le touriste égaré venait d'arriver droit au campement qu'il avait quitté la veille.

Tout le monde était à sa recherche, à l'exception du pauvre Saïd, le nègre, qui surveillait la cuisson du déjeuner. Tout bien examiné, Saïd avait préféré cette partie du service. On croyait M. Richardson emprisonné par les démons, ou peut-être enlevé par des bandits; il y avait de la fatigue à éprouver et des dangers à courir : Saïd était prudemment resté au camp, où il faisait la cuisine, se disposant ainsi à prendre un peu de courage pour ceux qui étaient partis. Soyons juste pourtant, il arrosait le déjeuner d'abondantes larmes, juste tribut de regrets payé à un maître qui emportait toujours en voyage d'excellentes provisions de bouche. M. Richardson, épuisé par la fatigue et l'émotion, s'étendit à terre pendant que le nègre lui préparait une tasse de thé. Bientôt il éprouva le besoin de réparer ses forces au moyen d'alimens plus substantiels, et il achevait un copieux repas, quand arrivèrent ses compagnons de voyage. Gaméo était le premier; il offrit le secours de sa lancette, et il ne fallut rien moins que la vue des restes d'un déjeuner solide que M. Richardson venait d'achever pour déterminer ce Sangrado du Sahara à réserver sa phlébotomie pour une meilleure occasion.

II. — SÉJOUR DANS LES OASIS.

Après cette excursion au Château-des-Démons, M. Richardson avait hâte, on le comprend, de sortir le plus tôt possible des sables et des rochers où il avait failli périr. Après avoir observé dans ses aspects les plus désolés la région stérile du Sahara, il lui restait, pour compléter cette pénible exploration, à parcourir quelques-unes des parties cultivées du Grand-Désert. Un auteur ancien, Strabon, je crois, a dit : « Le désert est semblable à une peau de panthère,

fauve et tachetée. » Cette comparaison est juste. On peut dire avec vérité que le Sahara est tacheté d'oasis, tant sont nombreux ces îlots de terre fertile sur le vaste océan des sables. M. Richardson ne s'était pas proposé en quittant Tripoli de limiter son exploration à quelques oasis, c'est vers le Soudan qu'il dirigeait ses pas. Il n'y est pas parvenu dans ce premier voyage; mais il a marqué la route, fixé les étapes et préparé les logemens pour les voyageurs futurs par un séjour prolongé dans deux villes principales des oasis du Sahara, Ghadamès et Ghat.

Ghadamès est comprise dans la zone du désert qui obéit aux lois du sultan de Constantinople : elle est soumise au pouvoir absolu d'un gouverneur turc, et jouit néanmoins d'institutions municipales. C'est une cité de marchands qui se considèrent tous comme marabouts, et qui n'ont point d'instincts belliqueux. Avant la domination des Turcs, la ville de Ghadamès était sans cesse exposée aux attaques des bandits du nord et des bandits du sud : les Shanbahs, ou Arabes pillards, qui habitent la frontière septentrionale du désert; les Touaricks, puissante nation d'aborigènes, descendant vraisemblablement des Numides, qui peuplent de nombreuses villes libres sur les confins méridionaux du Sahara vers le Soudan. Quand l'une ou l'autre de ces tribus pillardes fondait sur Ghadamès, les pacifiques habitans de la ville s'enfuyaient et laissaient dévaster leurs demeures. Malgré ces *razzias* assez fréquentes, ils avaient acquis quelque richesse, car leur cité était l'un des entrepôts du commerce entre Tripoli et le Soudan. Ils savaient d'ailleurs opposer leurs ennemis les uns aux autres, et, en payant aux Touaricks un léger tribut, ils obtenaient facilement leur protection contre les voleurs du nord.

Quand les Turcs s'emparèrent de la régence de Tripoli, ils occupèrent le pays de la même manière que le voyageur de la fable avala l'huître pendant la lutte des deux plaideurs. La contrée était ravagée par deux factions qui se faisaient une guerre acharnée. Telle était l'opiniâtreté des deux partis, que, pour soutenir la lutte au milieu de la détresse générale, les combattans, qui possédaient tous une quantité de vieux joyaux de famille, selon l'usage des Orientaux, vendaient ces objets précieux pour le quart de leur valeur, afin de se procurer de l'argent à tout prix. D'autres avaient emprunté des sommes assez considérables à un intérêt de 500 pour 100. Le gouvernement ottoman se vit donc possesseur d'un pays complétement ruiné. Comme c'était moins une acquisition de territoire qu'il cherchait qu'un moyen de remplir le trésor épuisé de Constantinople, sa conquête l'eût médiocrement satisfait si elle ne lui eût ouvert le chemin de triomphes plus lucratifs. Les Turcs jetèrent les yeux tout d'abord sur Ghadamès. Cette cité, sise au cœur du désert, réputée sainte dans tout le Sahara, était restée étrangère aux révolutions sanglantes qui avaient ravagé la régence. On chercha un prétexte qui permît de fouiller cette mine découverte si à propos pour remplir les coffres vides du pacha. « Les gens de Ghadamès sont des rebelles, dit un jour le délégué de la Sublime Porte; ils ont sympathisé avec les Arabes que nous avons récemment combattus; ils ne nous ont point aidés dans notre lutte : cette conduite mérite une punition. » Cette raison du plus fort ayant obtenu l'approbation unanime de tous les courtisans affamés du pacha, la ville de Ghadamès fut frappée d'une contribution extraordinaire de

50,000 *mahboubs* (1). Les femmes furent obligées de se défaire de leurs bijoux pour satisfaire les collecteurs turcs; mais à peine cet impôt de guerre était-il acquitté, que les habitans apprirent qu'ils auraient à verser annuellement 10,000 mahboubs dans la caisse du pacha. Sous le régime précédent, la contribution annuelle de la ville était de 850 mahboubs. Cette nouvelle exaction répandit la consternation dans la cité. Les habitans amenèrent leurs femmes et leurs enfans devant le gouverneur, et, se précipitant la face contre terre, ils le supplièrent de ne pas leur ôter le pain nécessaire à leur subsistance. La ville était réellement hors d'état de payer une si grosse somme. Le pacha le comprit, et, pour ne pas tuer la poule aux œufs d'or, il réduisit l'impôt annuel à 6,250 mahboubs; mais de temps à autre cette malheureuse cité est victime de quelque exaction imprévue. C'est ainsi qu'au moment où M. Richardson y est arrivé, l'ordre était venu de lever une contribution extraordinaire, nécessaire, avait dit le pacha, pour entretenir sur les routes des troupes destinées à protéger le commerce. M. Richardson rapporte que la nouvelle de cet acte d'extorsion avait frappé les habitans de Ghadamès d'une telle stupéfaction, qu'ils avaient été deux jours sans paraître hors de leurs demeures, et que pendant ce temps aucun d'eux n'avait vaqué à ses affaires quotidiennes. En effet, le paiement des impôts ordinaires était déjà arriéré de quatre mois. Le gouverneur avait représenté plusieurs fois au divan de Tripoli l'impossibilité où se trouvaient ses administrés de payer ce qu'on exigeait d'eux, et chaque fois il avait reçu du pacha la même réponse : « Il me faut de l'argent. »

Tel est le caractère particulier de l'administration ottomane dans les déserts de l'Afrique. Cette terre si pauvre, où l'industrie humaine s'exerce si péniblement, où les périls du commerce sont si grands et les profits si petits, est considérée par le Turc uniquement comme une source de revenus; on la pressure, on lui fait rendre tout ce qu'elle peut donner. Politique imprévoyante qui aboutit à la ruine commune du gouvernement et des sujets! Déjà la misère est extrême dans cette cité, autrefois florissante : l'or et les pierreries en ont tout-à-fait disparu; les habitans ne font plus qu'un commerce de courtage pour le compte de maisons de Tripoli; le peu d'argent qu'ils parviennent à économiser est déposé par eux entre les mains des Juifs de la régence, et bientôt le gouvernement turc ne pourra plus faire suer l'argent à ces malheureux, qui n'auront plus rien à Ghadamès. Il faut constater d'ailleurs ce que le gouvernement ottoman fait de bien dans ce pays. Depuis qu'il y est établi, les routes sont devenues beaucoup plus sûres, les relations entre les oasis beaucoup plus fréquentes. Les principales fontaines, où les bandits attendaient autrefois les voyageurs, comme les bêtes fauves attendent les daims le soir près des sources, sont gardées par des postes de soldats. Les Arabes habitant la partie de l'Atlas située entre Tripoli et Ghadamès étaient des voleurs : la Porte les a métamorphosés en gendarmes, qui escortent actuellement les caravanes. Certes, leur protection n'est pas bien efficace; mais ne vaut-il pas mieux les avoir pour compagnons indifférens sur la route que de les trouver placés en embuscade sur le passage, avides d'un gain illicite?

(1) Le *mahboub* vaut environ 5 francs de notre monnaie.

L'administration ottomane, qui se montre impitoyable sur la seule question d'argent, est du reste parfaitement douce et paternelle à Ghadamès. Jamais l'on n'y voit d'exécutions sanglantes. La ville s'administre elle-même par ses principaux citoyens, elle a ses juges, et les condamnés mécontens de l'arrêt qui les atteint peuvent en appeler à la juridiction supérieure du gouverneur. Celui-ci rend la justice d'une manière toute patriarcale. M. Richardson cite un exemple des singulières notions d'impartialité de ce juge ottoman. Un jour, on amena en sa présence un Arabe, espèce d'Hercule que la rumeur publique accusait d'avoir frappé un enfant dans la rue. L'enfant témoignait par ses larmes des mauvais traitemens dont il avait été victime. Le gouverneur fit mettre l'Arabe à genoux et dit au jeune plaignant de lui rendre les coups qu'il avait reçus. Celui-ci, sans hésitation, leva sa petite main, et administra, avec une rapidité risible, cinq ou six coups de poing à son antagoniste, après quoi il se sauva à toutes jambes au milieu d'une explosion d'hilarité générale. Le gouverneur, se tournant ensuite vers le docteur Richardson, spectateur de cette scène, lui dit en se frottant les mains et d'un air qui sollicitait son approbation : « Voilà comme nous rendons la justice! »

Ghadamès est une ville fort ancienne. On la regarde aujourd'hui comme l'antique *Cydamus* qui, dix-neuf ans avant l'ère chrétienne, fut prise par Cornelius Balbus. Les Romains sont, dit-on, les auteurs de fortifications dont les ruines existent encore aux environs. Au temps de Léon l'Africain, Ghadamès était fort peuplée et passait pour une cité riche : elle se gouvernait alors elle-même, quoiqu'elle payât tribut aux Arabes; sa physionomie ne doit pas avoir beaucoup changé depuis l'établissement du mahométisme. Cette religion rend les peuples essentiellement stationnaires : l'on trouve, au sein du désert, des Pompeïa vivantes et animées. Ghadamès est bâtie dans un bois de dattiers et autour d'une source d'eau chaude qui sort de terre et se répand dans un bassin de vingt pieds de long sur quinze de large. La température moyenne de cette source est de cent vingt degrés, et il est impossible de se baigner près de l'orifice d'où elle jaillit en bouillonnant. Comme toutes les cités orientales, cette ville est composée de ruelles obscures, tortueuses, qui s'enfoncent entre des murs sans fenêtres. Dans l'intérieur de la ville, les rues sont des espèces de tunnels qui passent sous les maisons et qui conduisent à des places publiques ornées, au centre, d'un palmier en caisse, et entourées de nombreuses terrasses où se promènent les femmes. Ces petites places offrent à la population indolente de nombreux bancs de pierre : c'est là que se traitent les affaires en plein air; c'est là que le cadi rend ses arrêts, là que le marchand noue ses opérations et règle ses comptes, là qu'on reçoit ses amis et qu'on raconte les nouvelles du jour.

L'architecture des maisons, qui s'élèvent généralement à la hauteur de trois ou quatre étages, n'est pas purement mauresque. Les habitans du Sahara ont des fantaisies architecturales qui donnent à leurs édifices un caractère particulier. Il n'y a d'ailleurs que le dessin qui puisse en donner une idée. Généralement les maisons n'ont pas d'appartemens au rez-de-chaussée; on monte, par un escalier de pierre, dans une grande salle qui est entourée de petites chambres; il n'est pas rare d'y entendre bêler des moutons que les habitans de

la maison engraissent et dont ils font leurs commensaux. Cette salle n'est pas un lieu de séjour habituel; la famille habite l'étage supérieur, et quelquefois, pendant les nuits très chaudes, elle transporte ses pénates en des espèces de niches construites sur le toit en terrasse de la maison. Les salles basses servent souvent de magasins. M. Richardson raconte qu'ayant été visiter un habitant, la femme de ce dernier s'enfuit et se renferma dans une chambre; mais une autre fois le docteur Richardson entra dans la même maison, en l'absence du mari de la dame : celle-ci, loin de montrer le même effroi, vint à sa rencontre et, qui plus est, réunit ses voisines pour leur faire voir le chrétien. « C'est de leur mari et non des étrangers, dit M. Richardson, que les femmes ont peur en Afrique. Du reste, les femmes des habitans pauvres ne songent pas à éviter les regards des étrangers; mais il est d'usage que les femmes riches se dérobent à la vue. Celles qui sont jolies et bien faites, ajoute le voyageur anglais, trouvent pourtant toujours le moyen de se faire voir. »

Ghadamès était la première étape du missionnaire après son départ de Tripoli. De cette ville, M. Richardson voulait se rendre à Ghat, pour gagner ensuite le Soudan, s'il le pouvait. La distance entre Ghadamès et Ghat est de vingt jours de marche dans le désert. Parti le 24 novembre, le missionnaire arriva à Ghat le 15 décembre. Ce n'était pas sans appréhension qu'il entrait dans cette ville, habitée par les redoutables Touaricks. Les Touaricks, dont les nombreuses et puissantes tribus peuplent toute la partie méridionale du Sahara, sont considérés comme une barrière vivante entre l'Europe et les riches contrées de l'intérieur de l'Afrique. Il est facile d'arriver jusqu'à eux par le désert; il est très difficile de pénétrer au sein de leurs peuplades et de les traverser pour entrer dans le Soudan. C'est le dragon qu'il faut vaincre pour pénétrer dans le jardin des Hespérides. Dévots musulmans, ils sont surtout hostiles aux chrétiens, avides d'ailleurs comme une nation pauvre, affamée, qui n'a ni agriculture ni industrie. Les bagages d'un voyageur offrent à ces hordes sans frein une tentation irrésistible, et plusieurs explorateurs ont déjà payé de leur vie l'imprudence avec laquelle ils ont exposé aux regards de ces peuples pillards les produits de l'industrie européenne.

La nation des Touaricks se divise en plusieurs branches ennemies les unes des autres, qui diffèrent par les mœurs et la forme des gouvernemens. Les Touaricks de Ghat passent pour être plus sociables que ceux de l'ouest. Les premiers sont placés sur la route de Tripoli au Soudan, route anglaise déjà visitée bien des fois, et qui bientôt deviendra comparativement facile à parcourir; les seconds barrent le chemin de l'Algérie au Sénégal. Nul n'a parcouru cette route, quoique plusieurs Français y soient entrés avec courage.

Les Touaricks de Ghat forment une république aristocratique. Ils naissent tous nobles et ne connaissent d'autre profession que celle des armes. Dans les districts ruraux où ils sont répandus, chacun d'eux plante sa tente ou bâtit sa hutte au milieu d'une vaste solitude, et il y vit patriarcalement avec sa famille et ses esclaves, exerçant une autorité en quelque sorte sans contrôle; il ne reconnaît de pouvoir supérieur que dans les occasions où les intérêts de la nation tout entière sont engagés. La haute stature, la force herculéenne du Touarick, sont sa meilleure protection dans la demeure inviolable qu'il s'est choisie.

Quand la guerre éclate, chaque scheik ou noble d'un rang inférieur se range sous les ordres des scheiks du premier ordre, qui sont censés obéir à un sultan ou *scheik-kebir*. La vérité est qu'ils se gouvernent eux-mêmes, et que toutes les résolutions importantes sont prises dans des assemblées des principaux scheiks. Les Touaricks de Ghat présentent un effectif de dix mille guerriers, ce qui suppose une population de soixante mille ames, y compris les vieillards, les enfans, les femmes et les esclaves. Leur équipement militaire se compose d'un long couteau suspendu sous le bras gauche par un large baudrier de cuir, d'un glaive semblable aux épées à deux mains des anciens chevaliers, et dont la poignée est en forme de croix; ce glaive s'attache sur le dos de telle manière que la poignée passe au-dessus de l'épaule; enfin ils portent une lance à la main. Cette dernière arme n'a souvent qu'un manche de bois, mais souvent aussi elle est tout entière en métal, et principalement en fer. Ils ont aussi des javelots dont ils se servent alternativement comme de cannes ou comme de moyens d'attaque et de défense. Quant au fusil arabe, ils le méprisent. — Que peut-on faire d'un fusil contre une épée? — disent-ils. Il ne faut pas oublier leur monture. Le *mahry* est au chameau arabe natif de la côte ce que le limier est au chien ordinaire. Les Touaricks le dressent pour la course et pour la guerre, et rien n'égale son agilité et la rapidité de sa marche. Il est plein de feu et de vigueur. Monté sur son mahry, dont le harnais est de couleurs et de formes variées selon le caprice de son propriétaire, le Touarik, armé de sa dague, de sa grande épée et de sa lance, part pour une expédition de guerre, prêt à tout oser sans rien craindre, si ce n'est Dieu et les démons. En 1844, les Touaricks de Ghat ont fait une incursion sur le territoire aride et sablonneux qu'habitent les bandits du nord, les Arabes Shanbahs. Pendant des journées, des semaines et des mois entiers, ils poursuivirent leurs ennemis, et, durant cette longue campagne, ils passèrent sept jours et sept nuits sans prendre aucune nourriture, sans boire une goutte d'eau, mais suivant incessamment et tuant leurs adversaires, qui enfin disparurent, cachés en des trous creusés sous les sables. Du reste, les Touaricks ne mangent ordinairement que de deux jours l'un. Cette extrême sobriété, qui, sans être poussée aussi loin, est en général dans les habitudes de tous les habitans du désert, n'empêche pas le peuple dont nous parlons d'arriver à un développement de force physique tel que la plupart des Touaricks seraient regardés comme des géans en Europe.

Sur l'une des places de Ghat se trouvent des rangées de bancs disposés en gradins. C'est un spectacle imposant de voir les Touaricks assis sur ces degrés le soir avant l'heure du repos. Ils sont placés les uns auprès des autres, en phalange serrée et profonde, comme les esprits de Milton dans le *pandémonium*. L'aspect sombre de leurs figures à moitié voilées par le *litham* qui couvre la bouche et une partie des joues donne une grande vraisemblance à cette comparaison. Leurs lances sont plantées devant eux dans le sable, prêtes pour le combat ou pour la pompe guerrière. — « J'ai passé bien des fois, dit M. Richardson, le long de ces forêts de lances, et je n'ai pu regarder, sans éprouver un sentiment d'effroi, ces noires figures, à l'expression énigmatique, accroupies dans le plus profond silence et la plus complète immobilité. » Mais qu'une rumeur se fasse entendre dans la ville; qu'un bruit, un accident, une bagatelle

éveille l'attention de ces statues à l'apparence inerte et glacée, et on les verra se lever avec une précipitation d'enfans, — terribles enfans! — et se jeter les uns sur les autres, se pousser, se précipiter vers l'objet qui attire leur curiosité. Après ces alertes, le silence se rétablit aussitôt, et l'on voit les Touaricks rester ainsi sans mouvement durant des heures entières, dédaignant d'échanger une seule parole avec les marchands étrangers. C'est de leur part une preuve de dignité et de supériorité. Dans toute l'étendue des pays barbaresques, la lenteur des mouvemens est regardée comme une marque de noblesse.

Il paraît toutefois que les Touaricks ne croient pas compromettre leur dignité en demandant ou en extorquant l'aumône. Ce sont les mendians les plus obstinés et les plus effrontés qu'il soit possible d'imaginer. La pauvreté est le fruit de la paresse orgueilleuse de ce peuple; les chefs mendient des présens, les nobles de seconde classe mendient leur nourriture. Dès l'enfance ils apprennent à demander honteusement ou à prendre ce qu'ils ne savent pas se procurer par le travail. L'avidité que ce peuple montre n'est souvent que ridicule; mais il serait toujours fort dangereux de ne pas la satisfaire. Lorsque M. Richardson eut séjourné quelque temps à Ghat, il porta au fils du sultan des Touaricks de ce pays, le prince Khanouhen, le cadeau que lui doivent tous les étrangers. Parmi les objets qu'il offrit se trouvait un pain de sucre dont la tête avait été cassée. C'était d'ailleurs le seul que le docteur eût en ce moment à sa disposition. Il ne vit pas le prince, qui n'était pas à la ville, mais il fut introduit en présence de sa première femme, Lalla Fatima. La princesse reçut le docteur très poliment, et l'entrevue fut amusante. Le docteur commença par s'excuser de ce qu'il apportait un pain de sucre dont la tête était cassée. En apprenant cette particularité, la dame faillit s'évanouir. « Eh quoi! s'écria-t-elle, Khanouhen n'est-il pas le vrai sultan? Mon mari est le maître et le seigneur de tous les Touaricks. Il a la parole prompte et le geste rapide. Tous les étrangers, tous les marchands, tous les chrétiens qui viennent ici entendent ses ordres et s'empressent d'y obéir. Et vous lui apportez un pain de sucre dont la tête est cassée! Ah! cela n'est pas bien! ce n'est pas ainsi qu'on agit, et je tremble pour vous. » M. Richardson fit observer qu'il se trouvait dans l'impuissance de se procurer un pain de sucre entièrement neuf et parfaitement intact. Lalla Fatima se rejeta alors sur autre chose. « Les gants que vous apportez, dit-elle, ne sont pas pour moi. Khanouhen les donnera à son autre femme à la campagne. Il faut en apporter pour moi. » Le docteur l'engagea à partager ceux qu'il offrait. Elle répondit : « Ah! Khanouhen aime sa femme de la campagne bien mieux que moi. » Et, en disant ces mots, elle se mit à rire, au moment où M. Richardson s'attendait à la voir pleurer. Il ne put se tirer de ses mains qu'après lui avoir promis de lui donner, lorsqu'il reviendrait à Ghat, des colliers de verroterie, ainsi qu'un cadenas et une clé.

A quelques jours de là, le docteur assista à une scène de mendicité qui parut au moment de tourner au tragique. Il passait la soirée, selon son habitude, chez un riche marchand de Tripoli qui était venu à Ghat pour affaires de commerce. La porte extérieure fut tout à coup violemment ébranlée. Un jeune serviteur arabe cria suivant l'usage du pays : — Qui est là? et, sans attendre la réponse, il ajouta : — N'ouvrez pas! — Les marchands de Ghadamès et de Tripoli, quand ils

se trouvent à Ghat, ont toujours soin de tenir leur porte fermée le soir, principalement à l'heure du souper : c'est le moment où les Touaricks affamés rôdent comme des loups par la ville, cherchant quelque chose à dévorer. Le tumulte augmenta à la porte du marchand quand la voix du jeune serviteur se fut fait entendre, et les visiteurs réclamèrent l'entrée avec des menaces si terribles, que le marchand, effrayé à bon droit, dit : « Ouvrez. » Une bande de Touaricks s'élança aussitôt dans l'intérieur de la maison. Le premier soin de ces hôtes forcés fut de maltraiter à tour de rôle le malheureux Arabe qui avait parlé le premier pour recommander qu'on tînt la porte fermée. Les fourrageurs cherchaient à souper. Vainement le marchand essaya-t-il de défendre son repas et celui de ses serviteurs. L'imprudente colère qu'il avait d'abord montrée tomba devant un discours du chef de la bande qui, d'une voix tonnante, lui adressa cette allocution : « La contrée est sûre et paisible, on n'y voit ni voleurs, ni pillards; vous achetez, vous vendez, vous remplissez vos sacs d'argent, vous allez et vous venez sans être inquiétés. Pour prix de la protection que nous vous accordons, ne pouvez-vous nous laisser apaiser notre faim? » La résistance eût été une folie. Le souper que le marchand avait fait préparer pour lui et ses serviteurs fut livré à ces convives inattendus. Le cuisinier, en plaçant devant eux le plat de couscoussou, leur dit, non pas : *Il pranzo è servito*, mais : C'est là notre propre souper et tout ce que nous avons à manger à la maison. — Les Touaricks se jetèrent tous ensemble sur le plat, dont le contenu disparut en quelques minutes.

M. Richardson faillit lui-même être victime de cette mendicité furieuse des Touaricks. Il prenait son repas sur la terrasse de sa maison, lorsqu'il vit entrer deux enfans en guenilles qui crièrent : « A manger! à manger! nous voulons manger! » Le docteur, qui ne les distinguait pas dans l'ombre, s'avança à leur rencontre et s'aperçut, en approchant, que l'un des deux brandissait une lance beaucoup plus grosse que celui qui la portait et faisait mine de vouloir l'en frapper. Il les poussa dehors et ferma la porte. Le lendemain, il rapporta ce singulier incident à un marchand de Ghadamès, et, en même temps, il lui demanda quelle était l'occupation ordinaire des Touaricks. Celui-ci répondit avec indignation : « Mendier, mendier et mendier, telle est leur unique occupation! Lorsqu'ils se sont procuré de l'argent, ils l'enfouissent, et ils mendient, ils mendient et puis ils mendient encore. »

Après un séjour de près de deux mois dans la ville de Ghat, M. Richardson revint en Europe par le Fezzan. En quittant Tripoli, il avait laissé son noir Saïd aux soins du consul d'Autriche, qui avait promis de le garder à son service ou de lui trouver un autre emploi. Ce nègre était devenu de plus en plus insupportable à mesure que croissait l'indulgence du docteur. Sa principale manie consistait à éclater en sanglots, subitement, sans rime ni raison, quand aucun incident n'était survenu qui fût de nature à déterminer un tel accès. Au sein du calme le plus profond, Saïd poussait tout à coup les gémissemens les plus douloureux. « Qu'est-il arrivé? » s'écriait M. Richardson éveillé en sursaut. Rien de fâcheux ou d'extraordinaire n'était arrivé, et Saïd ne pouvait donner au docteur que les plus futiles raisons pour expliquer ses gémissemens. Tantôt il pensait à sa femme, mais il lui eût été impossible de désigner laquelle, car de

nègre ébauchait des mariages partout où s'arrêtait M. Richardson, tantôt il se lamentait de n'avoir pas un certificat constatant qu'il était affranchi de l'esclavage. Or, qui aurait pu le lui donner, puisqu'il s'était enfui de chez son maître? Une autre fois Saïd pleurait parce que les domestiques du gouverneur de Ghadamès étaient mieux habillés que lui. M. Richardson supportait ses lubies avec une patience exemplaire, se bornant à lui tirer l'oreille, comme on fait à un enfant mutin, mais charmant et adoré. Jamais Saïd n'avait pu garder un *para* dans sa poche; il donnait son argent au premier venu. Quand M. Richardson partit de Ghadamès pour Ghat, le noir distribua toute la monnaie qu'il possédait. Le docteur lui ayant reproché cet excès de générosité, Saïd lui dit : « A quoi bon garder de l'argent, puisque nous ne devons pas trouver de boutiques sur notre route? » Quand ce nègre était mélancolique, il faisait part de ses chagrins à tous venans, et, pour exciter davantage leur sympathie, il leur offrait son propre dîner et même celui de son maître; quand il était joyeux, il aimait à répandre sa gaieté par la ville, et dans ce cas il oubliait tout-à-fait de préparer le repas du voyageur. Celui-ci, en rentrant à l'heure du souper, trouvait le foyer vide, les cendres froides, et la marmite renversée. On ne s'étonnera donc pas si, en quittant l'Afrique, M. Richardson n'a eu de regrets que pour son dromadaire, fidèle et patient animal qui l'avait porté pendant de longues marches, et qui l'avait ramené sain et sauf au port d'embarquement : « Si j'étais poète, dit-il, je lui adresserais des adieux touchans. J'ai vivement recommandé à l'Arabe qui l'a acheté de le traiter avec douceur; il m'en a fait la promesse, et il s'est engagé à l'employer seulement comme monture. »

Un voyage tel que celui de M. Richardson n'aurait qu'un attrait stérile, s'il ne tendait pas à multiplier les relations entre les peuples et à augmenter le bien-être général. Quand l'Europe cherche à civiliser l'Afrique, elle travaille dans son intérêt propre et pour accroître sa prospérité. La nation européenne qui la première parviendra à s'ouvrir des communications fréquentes et faciles avec l'intérieur de l'Afrique verra s'augmenter considérablement sa richesse et son commerce. L'Angleterre est à la tête d'un mouvement d'exploration qui, d'année en année, devient plus marqué et obtient plus de succès. Elle y apporte l'esprit de suite qui distingue son gouvernement, et qui lui assure dans le monde une position prééminente. La régence tout anglaise de Tripoli est placée comme une tête de pont à l'entrée du désert, et les sujets du royaume britannique apportent continuellement de nouvelles pierres à l'édifice qui doit joindre, à travers le Sahara, les riches contrées du Soudan à la Méditerranée. Depuis long-temps, l'administration britannique entretient des agens dans plusieurs oasis : elle a un consul à Mourzouk; elle vient d'en nommer un à Ghat. Son influence est donc établie déjà jusqu'à mi-chemin du Soudan, et les Anglais sont certains d'être dans une certaine mesure protégés sur cette route. Rien n'est plus digne des réflexions des hommes d'état dans tout pays que la prévoyance avec laquelle le gouvernement de la Grande-Bretagne prépare de longue main les voies à sa grandeur croissante. Ce gouvernement a les yeux sans cesse fixés sur la carte du monde pour y occuper les positions qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, doivent lui donner la prépondérance sur toutes les parties du globe. C'est grace à cette admirable prévoyance que l'An-

gleterre s'est assuré la possession de Gibraltar à l'entrée de la Méditerranée, et d'Aden à l'issue de la mer Rouge. C'est ainsi qu'elle plante son pavillon à l'embouchure de tous les grands fleuves pour les ouvrir ou les fermer à son gré. En Asie, elle est maîtresse du Gange; dans l'Amérique du Nord, elle partage le Saint-Laurent; dans l'Amérique du Sud, elle s'avance par le Rio-Blanco vers l'Amazone; en Afrique, elle commande l'entrée du Niger. Elle occupe un des rivages du détroit de Torrès, qui unit la mer des Indes à l'Océan Pacifique, et tout récemment elle vient de s'assurer, au moyen d'un traité avec les États-Unis, le passage de l'isthme de Panama.

Aujourd'hui, le commerce entre le Soudan et l'Angleterre par Tripoli est encore peu de chose. Ghat offre cependant un intérêt particulier, qui a déterminé sans doute le docteur Richardson à y faire un long séjour. C'est un marché libre, où se font les échanges des marchandises d'Europe et de celles du Soudan. Le missionnaire anglais y a vu venir des caravanes de Kanou, de Bornoua, de Touat, du Fezzan, de Souf, de Ghadamès, de Tripoli, de Tunis et de la côte septentrionale d'Afrique. Pendant le séjour de M. Richardson à Ghat, le nombre des commerçans avait été d'environ cinq cents, qui avaient employé mille cinquante chameaux pour le transport de leurs marchandises. Ces caravanes apportaient des esclaves, des dents d'éléphant, des cotons indigènes, des plumes d'autruche, des parfums, des noix de gouro, du séné, etc. La valeur de ces exportations sur le marché même de Ghat pouvait s'élever à 900,000 francs, et au double de cette somme sur les marchés d'Europe. En outre, les marchands de l'intérieur avaient fourni une quantité considérable de peaux d'animaux et de cuirs préparés, des cuillers, des bols et autres ustensiles en bois, des sandales, des peignes en bois, des coussins de cuir, des sacs, des bourses, des bouteilles et des outres pour contenir l'eau dans le désert, des armes telles que javelots, lances, dagues, larges épées dont les lames proviennent des manufactures européennes ou de celles des États-Unis. Nous ne parlons pas des objets de consommation, tels que le beurre liquide, un certain fromage très fort, du bœuf coupé en tranches et séché sans sel au soleil, du poivre d'une force extraordinaire, des fruits à coquilles, etc. Quant au coton, qu'on fabrique en grande quantité au Soudan, la teinture en est mauvaise. Les Africains se bornent à couper l'indigo et à le placer dans l'eau avec l'étoffe qu'ils veulent teindre. Ils retirent cette étoffe après un intervalle de temps assez court, ils la font sécher, et ils la glacent avec de la gomme. Les femmes de race blanche qui portent des cotons ainsi préparés ont le bout du nez, les pommettes des joues, le menton et les mains noirs. Du reste, la propreté n'est pas une des qualités des habitans et des habitantes du désert, qui se servent de sable pour faire leurs ablutions.

Quant aux articles d'importation provenant d'Europe, ce sont des étoffes de soie et des draps de qualités inférieures et de couleurs très vives, de petits miroirs, des bracelets en bois peint, des lames d'épée, des aiguilles, du papier, des gants, etc. La monnaie en circulation est principalement espagnole; pourtant on voit beaucoup de pièces de cinq francs dans les oasis depuis que nous occupons l'Algérie. Un jour M. Richardson demanda à un marchand de Ghadamès pourquoi les musulmans préféraient la monnaie des infidèles à celle

qui est frappée au coin du sultan de Constantinople. Cet homme lui répondit : « Dieu a voulu que les chrétiens apprissent à fabriquer la monnaie, parce qu'elle est maudite, bien qu'on en fasse usage en ce monde. Les musulmans souffrent le contact de cette chose abominable, mais ils ne se souillent pas en la fabriquant. Dans l'autre monde, les musulmans jouiront sans argent de toutes les félicités possibles; mais les chrétiens auront un ruisseau d'argent et d'or fondus et bouillans qui leur sera versé continuellement dans la gorge, et qui fera leur tourment pour l'éternité. »

Le docteur Richardson n'a pas voulu jouir long-temps du repos auquel il avait droit après une exploration si fatigante; il est reparti pour le désert avec cette ardeur patriotique qui fait braver aux Anglais tant de privations et tant de périls, en pleine paix, pour la grandeur et la prospérité de la Grande-Bretagne. Nous serions toutefois injuste envers notre pays si, en rendant hommage au dévouement d'un voyageur étranger, nous ne signalions pas les efforts courageux de plusieurs de nos compatriotes qui, dans le cours des dernières années, ont essayé de porter le drapeau de la civilisation dans l'intérieur de l'Afrique. Les principaux sont MM. Auguste Bouet, lieutenant de vaisseau; Raffenel, commissaire de la marine; Hecquart, lieutenant de spahis; Léopold Panet, du Sénégal. Ces voyageurs ont montré tous un zèle pareil, quoique leurs tentatives aient eu des résultats différens. On doit les découvertes les plus intéressantes à M. Auguste Bouet, frère du capitaine de vaisseau qui a porté long-temps avec une très grande habileté et beaucoup de succès le pavillon français sur la côte d'Afrique. En fait de dévouemens individuels, la France n'est laissée en arrière par aucune nation du globe. Le gouvernement, de son côté, n'a cessé d'encourager, dans les limites d'un budget fort restreint, les entreprises sérieuses des voyageurs qui offrent les garanties nécessaires d'instruction et de fermeté; mais ce qui manque à nos explorations, c'est la popularité, c'est cette faveur de l'opinion publique qui est le mobile et la récompense du courage. Ce qui soutient l'énergie des voyageurs anglais au milieu des périls incessans de longues explorations, c'est la pensée que leur pays a les yeux fixés sur leur noble entreprise et qu'il y prend un vif intérêt. L'explorateur français n'a pas l'appui de sympathies aussi ardentes, aussi générales; il n'est consolé des privations et des souffrances que par le sentiment du devoir accompli.

L'indifférence de nos compatriotes pour tout ce qui sort du cercle ordinaire de leurs relations commerciales est un fait malheureux, mais incontestable. Comment expliquer cette indifférence, surtout quand il s'agit de l'Afrique? N'avons-nous pas un grand empire à fonder au nord de ce continent? A l'ouest, n'avons-nous pas des établissemens où le commerce naissant n'a besoin que d'une impulsion un peu généreuse pour prendre des développemens considérables? Sur la côte orientale, les populations africaines semblent aussi faire appel à notre activité. Cependant l'esprit d'entreprise manque à notre commerce; il n'aime à rien hasarder, et ses spéculations, faites le plus possible à coup sûr, sont généralement mesquines. Proposez à une maison de commerce une opération nouvelle, dans un pays non encore exploité, et vous la verrez, pleine d'effroi, refuser de se lancer dans ce qu'elle appellera une aventure. Cependant, si vous n'aventurez rien, comment voulez-vous n'être pas primés par

ceux qui savent aventurer quelque chose à propos? Ce sont les aventures heureuses et sagement calculées qui donnent de grands bénéfices, qui ouvrent des débouchés nouveaux; l'aventure, c'est l'air nécessaire au commerce pour qu'il prenne un puissant essor. Combien il y a loin d'ailleurs de l'esprit d'aventure dont notre commerce s'effraie si facilement à l'extrême timidité, à la triste routine qui nous distinguent! On ne saurait s'imaginer l'étonnement et l'embarras de notre industrie, quand on veut la tirer du sillon où elle marche opiniâtrément. Pourquoi nos armateurs, qui trafiquent sur la côte d'Afrique, sont-ils obligés si souvent d'acheter leurs marchandises de troc à l'étranger, en Angleterre, par exemple? C'est que nos fabricans ne savent pas sortir de leurs habitudes pour former des chargemens qui conviennent aux populations africaines.

Dans la situation où se trouve placée la France, alors que l'état a dépensé des milliards en Afrique et qu'il y verse chaque année des centaines de millions, comment l'industrie privée ne se sent-elle pas disposée à quitter son ornière et à entrer dans la route nouvelle que la pacification de l'Algérie et l'établissement de notre souveraineté sur le vaste espace compris entre la Méditerranée et le sommet des monts Atlas ouvrent devant elle? Comment se fait-il que l'Angleterre, qui ne possède pas un pouce de terre sur la côte septentrionale d'Afrique, nous précède quand il s'agit de pénétrer, par cette voie même, au centre du continent africain et d'y nouer des relations commerciales? C'est que le commerce français n'a pas l'habitude, comme le commerce de la Grande-Bretagne, de compter sur lui-même : il demande tout au gouvernement, même ce que celui-ci ne peut donner, c'est-à-dire la résolution et l'initiative. Un courant régulier d'échanges est établi entre le Soudan et l'Algérie par des caravanes. La France pourrait s'emparer de ce commerce, qui fructifierait et qui prendrait des accroissemens inouis, s'il était exploité avec l'intelligence et l'activité européennes : rien n'a été fait cependant pour atteindre ce but. Il est vrai que les routes du désert sont pénibles, dangereuses; l'Algérie même recèle encore des bandits; les transactions avec les Arabes ne sont ni commodes ni sûres. Si c'est là réellement ce qui arrête notre commerce, s'il n'ose rien entreprendre en Afrique avant que le désert soit sillonné par des brigades de gendarmerie, traversé par de bonnes routes et parsemé d'auberges et de relais de poste, soit : qu'il attende cette transformation réservée peut-être à un autre âge; mais qu'il ne s'étonne pas d'être partout devancé par des rivaux plus heureux, parce qu'ils savent être plus entreprenans.

PAUL MERRUAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1851.

A Londres et à Paris, le mois de mai s'est ouvert par une solennité publique : chacun des deux pays a célébré une grande fête, et chacun a mis respectivement dans la sienne, avec l'empreinte de son caractère, le symbole de sa fortune. Le 1er mai, la reine Victoria inaugurait à Londres l'exposition des travaux de l'industrie universelle, et offrait aux produits du monde entier la magnifique hospitalité du palais de cristal. Le 4 mai, Paris et la France, Paris surtout grace au luxe et à la multiplicité de ses décors, Paris consacrait le troisième anniversaire du jour où la république fut officiellement proclamée.

Ce n'est pas nous qui voudrions rabaisser à plaisir notre pays malheureux; plus nous le sentons dépérir sous la lente obsession des infirmités qui l'épuisent, plus nous voudrions fermer les yeux pour ne pas voir sa ruine, ou pour croire à sa résurrection; mais c'est cependant un devoir, un triste devoir, de regarder le mal en face, de le regarder jusqu'au bout, et passât-il déjà pour incurable, de le signaler chaque jour au malade, comme s'il pouvait le guérir. Il y a d'inexplicables retours dans les destinées des nations; il y a particulièrement dans notre histoire des reprises merveilleuses; à plus d'une époque, on dirait d'un homme qui faisait un mauvais rêve, qui avait les pieds et les mains liés au fond de l'abîme que lui représentaient ses songes, et qui, s'éveillant en sursaut, se retrouve libre, frais et fort. Il semble que ce soit un secret avertissement qui vienne alors tout d'un coup rompre le charme et rappeler la véritable vie. C'est pour cela qu'il ne faut jamais se lasser d'avertir, en recueillant, si dure qu'elle soit, la leçon que les événemens eux-mêmes nous apportent. Le contraste de ces deux fêtes de Paris et de Londres est une instructive et sévère leçon qu'il faudrait pourtant bien comprendre.

Voici d'abord la reine d'Angleterre dans tout l'appareil à moitié féodal de son

antique monarchie; elle arrive du vieux palais de Buckingham, assise au fond de son carrosse d'état, entourée de ses gardes du corps, accueillie par les hurrahs de la foule qui la salue et qui l'aime; le canon tire, les trompettes sonnent. La reine met le pied dans le palais de l'industrie : les gentilshommes à la baguette d'or la précèdent, marchant devant elle à reculons comme devant une princesse des légendes d'autrefois. Elle monte sur son trône : aussitôt se rangent autour d'elle les gardes bourgeoises de la Cité, les hallebardiers de la Tour, les gras et respectables mangeurs de bœuf (*beef-eaters*) : tout ce monde vêtu comme pour jouer des rôles du moyen-âge dans une pièce de Shakspeare. Le promoteur de cette vaste entreprise, le prince Albert, en fait, pour ainsi dire, un public hommage à la souveraine personne dont il est en même temps le royal époux et le premier sujet. La fiction constitutionnelle se mêle ici et se confond presque avec les fictions chevaleresques. L'archevêque de Cantorbery prononce une prière et une bénédiction : à ce seul nom se rattachent encore les plus vénérables souvenirs du passé. On chante l'*Alleluia* de Haendel; les chœurs sont conduits par des musiciens anoblis, ainsi que c'était jadis l'usage pour les ménestrels de cour. Le cortége défile, précédé des hérauts d'armes; il se déroule en ordre le long de ces galeries transparentes. On croirait des contemporains de Henri VIII ou d'Élisabeth perdus dans ce public moderne dont l'affluence les enveloppe, et admirant avec lui les modernes chefs-d'œuvre du travail et de la science.

Est-ce donc là peut-être une fantasmagorie puérile, un de ces jeux d'imagination et d'archéologie comme on en a pu voir quelquefois, par exemple, à Potsdam? Est-ce par amour de l'art que l'on s'applique ainsi les dehors d'une société qui n'est plus? est-ce pour étouffer sous une vaine mascarade la société réelle du temps auquel on appartient? Non, car c'est justement au contraire l'avénement de cette société nouvelle que l'on glorifie de la sorte avec les dehors et les pompes des siècles écoulés. Il y a là une des grandes puissances de l'esprit anglais, celle que j'appellerais volontiers la puissance de continuité. Le peuple anglais n'a pas été mis aux prises avec ces violentes épreuves que nous avons subies, et dans lesquelles nous avons, de nos propres mains, déchiré notre existence nationale en deux moitiés qui ne sont pas encore réconciliées. C'est un fait regrettable, mais c'est un fait qui a sa raison d'être : la France d'aujourd'hui ne s'est constituée qu'en reniant l'ancienne France; son histoire ne commence pour les masses qu'avec l'explosion guerrière de la révolution; les masses ignorent jusqu'à nos anciens rois, jusqu'à nos anciens capitaines. Sans nul doute, il faut les leur apprendre; mais, si l'on veut qu'elles apprennent ces noms illustres des premiers fondateurs de la France, il faut les leur nommer comme l'honneur de la France et non pas comme celui d'un parti. Il n'y a jamais eu de parti en Angleterre qui prétendît s'attribuer le passé à titre de patrimoine, pas plus, en somme, qu'il n'y a eu de parti pour le proscrire : le passé de l'Angleterre est à tous les Anglais; il ne fournit point d'argumens à l'une des classes de la population contre l'autre. Toutes y remontent et se plaisent à y remonter; mais pourquoi? parce qu'aucune ne s'y renferme. Telle est, en effet, cette puissance de continuité dont je parle; ce n'est point l'immobilité de la routine : c'est le mouvement de la tradition vivante, c'est le progrès, non pas comme chez nous par secousses lamentables, c'est le progrès sans lacunes

et sans soubresauts. La royauté anglaise est restée jusqu'à présent (et puisse-t-elle durer toujours ainsi pour attester la vertu des grandes œuvres politiques!), elle est restée comme un monument national. Les observances de son entourage, ses galas, ses réceptions, son costume, son étiquette, aucun de ces prestiges si aisément et si cruellement démonétisés ailleurs, n'a pu tourner contre elle, parce qu'elle n'a jamais été exclusive. De tous les rangs et par tous les chemins, il a été permis de s'élever jusqu'à elle, de l'approcher et de recueillir quelque reflet de son éclat. Aussi tous les amours-propres, tous les orgueils qui donnent du nerf à un peuple, se sont-ils complus en elle, et c'est ainsi qu'elle est devenue l'idéal le plus cher du patriotisme le plus altier qu'il y ait en Europe; c'est ainsi que l'antiquité même de ses usages est demeurée populaire, parce que cette antiquité, se prêtant si libéralement au commerce de toutes les choses nouvelles, ne sert plus qu'à leur conférer un surcroît d'illustration.

L'ouverture de l'exposition universelle était certainement un spécimen extraordinaire de cette curieuse alliance des formes antiques et des *pensers nouveaux* qui se produit à chaque pas en Angleterre. C'était à la fête de l'industrie que cette cour de pairs et de pairesses venait docilement s'associer. Des maîtres de cérémonie par trop maladroits avaient imaginé de faire de cette grande scène un spectacle privilégié; l'industrie a énergiquement réclamé son droit de présence, elle a donné très clairement à comprendre que c'était elle qui invitait la reine, et qu'elle voulait la reine pour elle. La reine s'est rendue à ces exigences avec une bonne grace à la fois politique et charmante. Hier encore, elle venait à l'improviste visiter l'exposition, et marquait ainsi son empressement comme tout le monde.

Le jour de la grande solennité, quels étaient ceux qui marchaient derrière les hérauts, qui tenaient la tête de l'imposante procession? C'étaient les entrepreneurs qui avaient bâti l'édifice; c'était l'ingénieux architecte qui en avait fourni le plan, M. Joseph Paxton, le jardinier du duc de Devonshire. Ils avaient tous ainsi leur place d'honneur dans l'aristocratique compagnie, et ils n'en étaient que plus fiers du mérite de leur labeur plébéien. C'était encore un épisode bien significatif que cette première rencontre du duc de Wellington et de M. Cobden arrivant en pareille occasion et en pareil lieu, mettant face à face pour se tendre la main, non pour se combattre, le plus solide champion du principe de résistance et le plus ardent avocat du principe de réforme. Tous les deux étaient pourtant à leur place dans le palais de cristal. Qu'est-ce après tout que ce palais, sinon le temple où l'Angleterre instituait avec une consécration splendide le dogme du libre échange et de la libre concurrence prêché par Richard Cobden avant d'être érigé par Robert Peel en loi politique et sociale? Et si c'était la victoire de Cobden qui trouvait là sa récompense, comment la récompense eût-elle été complète sans l'assistance du vieux duc? Ce sage et vaillant esprit qui a toujours su vouloir à temps les réformes nécessaires est le témoin naturel de toutes les circonstances considérables en Angleterre, le patron obligé des plus belles fêtes britanniques. A cause de sa gloire, à cause de ses quatre-vingt-trois ans, peut-être aussi à cause de cet amour tout ensemble tenace et raisonnable qui l'attache au vieil établissement anglais, le duc de Wellington semble chargé par la faveur populaire de relier l'ancien monde avec le nouveau, en apparaissant dans celui-ci aux grandes occasions,

Rentrons chez nous, et passons maintenant à notre 4 mai. Sous ce ciel aussi brumeux que celui de l'Angleterre, sous cette pluie décourageante, la foule ne fait pas non plus défaut; mais où est le mobile qui la guide, le zèle, l'idée qui la soutient? Elle va machinalement devant elle, cherchant pour ses yeux une assez misérable pâture; encore n'est-elle pas si occupée des jeux et des spectacles auxquels on l'invite, qu'elle ne prête de temps en temps l'oreille pour écouter si l'insurrection dont on la menace d'autre part ne sortira point des pavés au coin du premier carrefour. Paris a célébré son 4 mai sous l'impression plus ou moins sinistre de ce fameux bulletin qu'on a si heureusement désavoué, qu'il s'en est, au bout du compte, trouvé tout de suite trois au lieu d'un. Paris et la France ont éprouvé pour premier besoin, le jour anniversaire de la fondation de la république, le besoin très sincère de se garder mieux ce jour-là qu'un autre. A peine s'il y a quelques milliers de soldats ou de *policemen* pour défendre l'habitant de Londres contre les inconvéniens possibles de ce flot d'étrangers, pour préserver l'ordre au milieu de cette immense multitude. C'est une précaution que le gouvernement anglais a prise en considérant l'état général de l'Europe plutôt que le fond particulier du pays. Sur ce fond-là, les coups de main de l'émeute n'ont jamais eu de brillantes fortunes. L'émeute a livré, quelquefois même gagné chez nous de si redoutables batailles, qu'on ne se croit pas, qu'on n'est pas toujours en sûreté contre elle avec des armées. Et pourquoi ce peuple est-il si inquiet et si faible devant les assauts de l'émeute? pourquoi cette inquiétude et cette faiblesse qui proviennent en lui d'une trop juste appréhension des surprises, des violences illégales, pourquoi redoublent-elles au moment même où il semble confirmer par une démonstration de plus l'ordre légal établi chez lui? C'est qu'il ne croit pas à cette légalité, c'est qu'il n'a pas de foi dans sa constitution.

Voulez-vous savoir jusqu'à quel point l'ame de ce peuple est vide? Regardez la fête dont il est censé se réjouir. Et d'abord ce n'est pas lui qui se la donne, pas plus qu'il ne s'est donné le gouvernement en l'honneur duquel il la célèbre. Quand l'Angleterre a convié le monde à sa grande exhibition, quand elle a résolu de décerner à l'activité humaine les splendeurs de ce triomphe nouveau, c'est que le peuple anglais devait faire lui-même les frais de l'entreprise : il s'y intéressait assez pour cela. Ce sont des souscriptions ou des spéculations particulières qui ont déjà fourni près de 2 millions sur les 4 ou à peu près qu'on a dépensés, et toute la somme sera bientôt amplement couverte. Le gouvernement n'a participé à cette œuvre gigantesque que dans une mesure très restreinte : il ne lui a rien accordé de plus qu'un appui moral. Nous souhaiterions beaucoup qu'il y eût en France cet audacieux génie d'initiative; nous commencerions, bien entendu, par l'employer aux choses de nécessité avant de lui demander ces récréations grandioses qu'il procure maintenant à l'Angleterre; nous irions au plus pressé. Nous ne sommes même pas très sûrs que cette initiative, si jamais elle s'éveillait, s'appliquât très vivement à conserver la mémoire du 4 mai : c'est pour cela qu'il faut que l'état s'en charge, tant que l'état reposera matériellement sur cette date. L'état néanmoins peut sans doute avoir la meilleure intention possible de nous gratifier d'amusemens patriotiques dont le sens réponde à cette date mémorable; mais il ne lui est pas donné d'exprimer avec bonheur des sentimens qui ne sont

pour tout le monde que des sentimens de convention. L'état aurait beau vouloir être gai, on ne force pas les gens à rire. L'état, surtout quand il est rentré dans de sages mains, l'état n'est pas un être abstrait qui vive en dehors, au-dessus de la nation : l'état, c'est vous et moi, comme c'était jadis le roi Louis XIV. Essayez donc de trouver quelque manifestation enthousiaste pour faire honneur aux origines de la république! vous verrez bien pourquoi le gouvernement n'y réussit pas mieux : l'inspiration manque, et comment ne manquerait-elle point?

Comparez la fécondité d'une idée sérieuse à l'avortement d'une idée fausse! Voyez seulement cette riche décoration du palais de cristal : voilà certes des gages positifs et précieux pour prouver en faveur de la pensée qui les a réunis, pour assurer sa juste importance à la solennité qu'on inaugure. Tous les produits bruts de la nature transfigurés et multipliés sous toutes les formes, par tous les arts humains, sans distinction, sans exclusion de provenance, d'atelier, de climat et de race, quel plus majestueux enseignement! quelle plus haute philosophie! Revenons en France, à Paris, sur nos ponts, dans nos promenades. Nous étions, l'année dernière, en pleine Égypte de Sésostris; nous sommes pour celle-ci au cœur du paganisme; nous adorons Neptune, nous construisons à sa ressemblance des statues de plâtre que nous dressons par-dessus des cascades de toile cirée. Nous dépensons à cela quelques centaines de mille francs, et le lendemain il nous en reste du gâchis ou des lambeaux; mais nous avons du moins la consolation d'imaginer que nous nous sommes gratifiés d'un divertissement national. A qui s'en prendre s'il n'est pas plus vif? Les républicains de vieille souche, que l'expérience a condamnés à laisser gouverner la république par d'autres qu'eux, diront probablement que la chose irait bien mieux et serait bien plus goûtée, s'ils en avaient encore le soin. Hélas! on les a vus à l'œuvre. Il leur siérait bien vraiment de se moquer des *beef-eaters* et des *goldensticks* de sa majesté Victoria! Ce n'est pas eux qui s'amuseraient à des pastiches du moyen-âge! Ils gardent leurs fracs noirs avec une austérité puritaine, mais ils servent au peuple les vieilles toiles de David; ils recommencent à copier les Romains et les Grecs pour former les Français au civisme; ils ont pour embellir leurs cérémonies des faisceaux de bois peint, des bœufs aux cornes dorées et des vierges à tant par tête. Non, les républicains qui nous ont gouvernés n'ont rien là-dessus à reprocher aux *réactionnaires* qui nous gouvernent. Je ne prétends pas qu'on ne pouvait point bâiller au nez du Neptune de plâtre : — il fallait rire de pitié ou se détourner par dégoût devant les mascarades de chair et d'os qui *illustraient* à leur guise la fraternité naissante.

On se heurte là, nous le répétons, on se heurte contre une irrémédiable impossibilité. Il est impossible d'instituer une solennité véritable à propos d'un accident ou d'un prétexte. L'exposition de Londres n'est pas un caprice; elle est le couronnement le plus logique de ces réformes qui ont renouvelé depuis quelques années toute l'économie matérielle et sociale de l'Angleterre; elle est en quelque sorte un appel fait au monde, que l'Angleterre prend ainsi à témoin du ferme propos avec lequel désormais elle s'engage dans les voies salutaires de la liberté commerciale. Si nous voulons mieux apprécier à ce point de vue la portée de l'exposition universelle de Londres, rappelons-nous seulement la vivacité avec laquelle nos protectionistes empêchèrent ici qu'on essayât modestement et en petit quelque chose d'analogue lors de l'ex-

position parisienne de 1849. La grandeur de la fête anglaise s'explique donc de reste; nous en avons assez dit pour expliquer la pauvreté de la nôtre : c'est la fête d'un principe auquel personne, pas même ceux qui s'en font les défenseurs attitrés, personne n'adhère encore que sous bénéfice d'inventaire. La république est dans la constitution, ou elle n'est pas. Or, la constitution, nous l'avons assez souvent démontré, peut bien être une arme, une barrière que les partis s'opposent réciproquement avec une utilité tantôt particulière, tantôt publique; elle n'est un palladium pour aucun.

Personne n'a professé un respect plus sévère que nous pour cette constitution, tant qu'il ne servait à rien de l'attaquer, sinon à susciter un désordre de plus en minant la seule légalité sur laquelle on eût où poser le pied. Aujourd'hui que l'on peut légalement en appeler de cette légalité imparfaite et vicieuse à une autre qui soit meilleure et plus stable, c'est la stricte obligation de tout citoyen de décharger son cœur et de proclamer ses griefs. Le temps est passé où l'on avait par devers soi une excuse suffisante pour prendre son mal en patience et chercher peut-être à s'abuser. Ce n'est pas assez de dire que la constitution permet qu'on la révise, elle le commande, tant elle est faite pour être révisée. Non, la constitution n'est pas un palladium, et les peuples pourtant ne vivent pas, s'ils n'ont point de palladium. L'histoire de la fabuleuse Pergame est en cela l'histoire du genre humain. C'était une règle de la vieille tactique électorale et parlementaire chez nos voisins d'outre-Manche qu'il fallait un *cri* pour entrer en campagne; il y avait tantôt un *cri*, tantôt l'autre, dans le service des whigs ou des tories. Ce mot de ralliement devenait à la longue une espèce d'emblême matériel; on s'y attachait, on se reconnaissait par là. Les états aussi bien que les partis ont besoin de ces emblêmes auxquels on finit par se dévouer sans y plus rien analyser, que l'on aime de cette forte et simple affection du bon soldat pour son drapeau. Nous avons fait de terribles progrès en politique; de tous les bords, nous avons marché de plus en plus à l'abstraction; les ultras de tous les régimes se sont de plus en plus infatués du grand honneur qu'ils avaient de représenter la Providence dans le monde, et de ces hauteurs où ils planent, du sommet de leur montagne rouge ou blanche, ils méprisent singulièrement la petitesse d'esprit qui présidait à nos luttes publiques d'il y a vingt-cinq ans. Nous sommes, quant à nous, de ceux qui voudraient pour beaucoup vivre encore dans ce temps-là; nous estimons médiocrement la politique transcendante; nous croyons qu'il est plus sain de s'enfermer sur un terrain plus pratique, et, plutôt que de chicaner dans les nuages à la façon d'aujourd'hui, nous aimerions qu'on eût encore à se battre pour ou contre la charte, comme de 1815 à 1830. Le devoir alors était clair, le but défini, le courage aisé.

De bonne foi, qui est-ce qui pourrait se passionner à présent pour ou contre la constitution de 1848, comme on se passionnait en 1827 pour ou contre la charte de 1815? Les plus zélés avocats de notre constitution républicaine ne prétendent s'y tenir que parce qu'ils la prennent pour un moyen; la charte était le tout de ceux qui l'invoquaient; ils ne voyaient et ne voulaient rien au-delà. Nous, au contraire, nous ne regardons plus jamais qu'au-delà; au-delà de quoi? c'est toute la question.

Cette situation est trop funeste, il faut absolument qu'elle change! il faut un

point fixe auquel nous rallier et nous prendre : ce n'est pas à supporter long-temps que de sentir toujours le sol trembler, s'affaisser, que de sentir le vide partout, le vide autour de soi, au-dessous de soi. Le vertige saisirait les ames les mieux trempées, si elles devaient flotter encore ainsi beaucoup sur l'abîme. Cette incertitude de toutes choses hébête à la longue et démoralise le pays. Ceux qui se mêlent de le conduire, ceux qui l'enseignent et le prêchent, semblent, en vérité, succomber chacun à son tour aux atteintes du mal : on dirait un tournoiement universel où, personne ne restant en place, on ne sait plus où retrouver personne. Cet homme d'esprit sans gêne et d'heureux loisir s'était improvisé publiciste par grace pour le pauvre monde qui ne demandait qu'à jurer sur sa parole, et qui l'attendait comme la manne. Il protégeait les princes, il conseillait la France; il était une des colonnes de l'ordre, un des vaillans du bataillon sacré; il devait monter à l'assaut de toutes les barricades en traînant après lui, pour plus de sûreté, quiconque il soupçonnerait de n'être pas aussi brave, et le voilà qui pactise avec l'ennemi, qui propose de faire la part du feu, et quelle part! de sacrifier sans autre forme de procès la loi du 31 mai, parce qu'elle pourrait bien exaspérer la faction qui n'en veut pas! Figurez-vous le désappointement de ceux qui s'en étaient fiés aux débuts de l'oracle, et qui, de tout leur cœur, lui auraient continué leur foi! Ils ne connaissent pas le secret de certaines brouilles, ils ne savent pas pourquoi Jupiter tonne de son tonnerre aigre-doux; ils savent seulement que l'un des champions de l'ordre passe avec armes et bagages dans le camp des ennemis de la loi du 31 mai. Comment le suivre, mais comment le quitter? quel embarras pour de bonnes gens! Le nouveau ministère paraît heureusement moins préoccupé de cet abandon, et, au milieu de ces étourdissantes variations qui désolent le public, il est consolant de voir que cette loi du 31 mai, la pierre de touche à laquelle on distingue la bonne cause de la mauvaise, reste le fondement inébranlable de la politique du cabinet. On doit savoir gré à M. Faucher de s'être déclaré aussi énergiquement en faveur de cette loi tutélaire, et nous sommes heureux de pouvoir constater ainsi la parfaite unité d'intentions qui anime le gouvernement tout entier au sujet d'un point si essentiel.

Encore un mot sur l'état présent des esprits dans l'atmosphère qu'ils respirent. Si ce n'était que la presse qui vacillât ainsi au gré des circonstances, on apprendrait à ne s'en pas troubler. Comment après tout, par exemple, se tourmenter beaucoup de ce que tel journaliste, qui se vantait si fort d'avoir exterminé la candidature présidentielle du général Cavaignac vienne maintenant lui en offrir une autre? Le personnage est ainsi fait, c'est tout ce qu'on en peut dire, et l'opinion aurait vraiment le droit de ne pas plus s'émouvoir des conversions de cette nature que l'honorable général ne s'émeut sans doute de pareilles avances. Malheureusement, cette mode des conversions soudaines gagne des régions plus hautes. Les hommes les plus éminens ont l'air de douter d'eux-mêmes et de tout leur passé; le pêle-mêle où nous vivons les emporte. Les consciences tourbillonnent au hasard, comme si c'était une danse des morts. Il y en a qui portaient le rationalisme incarné dans la moelle de leurs os; croyez-les, ils sont devenus mystiques, ou plutôt ne les croyez pas : ils essaient sur vous de ce mysticisme qui n'a jamais rien pu sur eux; — *experimentum faciamus!* Et le malaise universel augmente encore à voir qu'on vous propose tant de re-

celles dont les médecins n'usent pas pour eux-mêmes. Et puis les caractères se délabrent aussi bien que les doctrines; il y a de plus en plus une tendance au médiocre et au vulgaire; les héros descendent de leurs échasses, et les faux magnifiques se dévoilent sans trop de mauvaise honte. Il n'est qu'une porte par où l'on puisse introduire un air plus salubre dans ce chaos où nous nous débattons, par où l'on puisse arriver à rétablir un peu de calme dans les idées, un peu de dignité dans la conduite : c'est celle qu'on ouvrirait sur un autre avenir en travaillant sincèrement à refondre le pacte politique. Qu'on élève tous les argumens que l'on voudra contre la révision de la constitution; en est-il un seul qui puisse prévaloir contre le service qu'elle nous rendrait en nous dégageant du gouffre où l'asphyxie nous étouffe?

Nous avons peu de chose à dire des travaux parlementaires de la quinzaine; nous ne saurions trouver beaucoup d'intérêt à nous étendre sur l'éloquence de M. Nadaud, qui n'est pas encore président de la république. M. Nadaud veut supprimer le livret des ouvriers, supprimer l'article 1781 du Code civil, relatif aux contestations des maîtres et des domestiques en ce qui touche les gages. M. Nadaud est convaincu qu'il n'y a que de bons serviteurs et que de mauvais maîtres. La société française n'est composée pour lui que d'ilotes rivés à la préfecture de police et d'exploiteurs qui *se promènent sur le boulevard en gants jaunes*. Cet homme est victime d'un fâcheux mirage. J'ai connu un romancier démocrate qui peignait infailliblement tous les bourgeois comme des monstres, les procureurs du roi comme des tigres, et les sous-préfets comme des abîmes de malice; que voulez-vous faire à cela? La question qui a surtout occupé les dernières séances de l'assemblée, la question importante, c'est celle du chemin de fer de l'ouest. La seconde et la troisième lecture se sont succédées rapidement et ont abouti à bien, malgré toutes les peines que certains orateurs se sont données pour les arrêter en route. La loi a été votée hier à la majorité de 436 voix contre 208. L'exécution va marcher dorénavant sans retard; la concurrence ruineuse des deux chemins de Versailles est ainsi terminée, en même temps que le réseau des lignes de fer qui entourent et approvisionnent Paris s'agrandit encore de cinq ou six des plus riches de nos départemens. Mentionnons enfin la discussion préparatoire engagée dans les bureaux sur les conventions conclues avec la république argentine et avec celle de l'Uruguay. Cette discussion viendra bientôt à la tribune. Nous avons toujours essayé, pour notre part, de lutter contre les préjugés qui ont obscurci ou envenimé cette affaire. Nous ne savons vraiment ce qu'on pourrait répondre aux raisons apportées par M. Dariste en faveur du traité conclu par l'amiral Leprédour; la grande majorité des commissaires nommés par les bureaux a d'ailleurs voté pour la ratification.

Nous ne terminerons point la chronique intérieure de cette quinzaine sans parler de deux publications qui, à des titres divers, ont frappé l'attention publique. Dans un travail assez considérable intitulé *la Chambre des Députés et la Révolution de février*, M. Sauzet, l'ancien président, a voulu montrer qu'au 24 février tout le monde dans la chambre avait fait son devoir; nul plus que M. Sauzet n'avait le droit de plaider cette cause : c'est à l'opinion de dire s'il l'a gagnée. L'auteur termine son livre par une profession de foi fusioniste. M. Sauzet demande qu'on mette les fleurs de lis sur le drapeau tricolore. Mon Dieu, oui; la chose n'est pas plus difficile que cela! Des récits élégans, mais

quelquefois emphatiques de M. Sauzet, nous passons volontiers aux vives peintures de M. Cuvillier-Fleury dans ses *Portraits politiques et révolutionnaires*. M. Cuvillier-Fleury a réuni sous ce titre un choix des articles les plus remarquables qu'il ait donnés au *Journal des Débats* depuis trois ans. Ces études, qui ont été très bien accueillies à mesure qu'elles ont paru, gagnent encore à se trouver rapprochées, parce qu'on aperçoit mieux l'unité du sentiment qui les inspire. M. Cuvillier-Fleury est un critique vigoureux qui châtie l'un par l'autre le romantisme et la démagogie; il a mis une plume exercée au service d'un esprit droit et d'une ame sincère.

Si l'on se souvient des explications que nous avons données, il y a quinze jours, sur l'état intérieur du Portugal et sur la nature des révolutions qui s'y déroulent, on comprendra qu'il n'y ait pas lieu de s'étonner beaucoup qu'une révolution nouvelle ait encore, depuis quinze jours, entièrement changé la face des affaires. Nous avions laissé l'autre mois le duc de Saldanha vaincu et fugitif, le roi maître des troupes et vainqueur sans combat, la reine assurée de sa couronne, M. Costa-Cabral, comte de Thomar, ministre dirigeant; voici maintenant les rôles intervertis. C'est au comte de Thomar de chercher un asile à l'étranger; la reine n'a plus d'autorité, le roi plus de soldats; la monarchie constitutionnelle du Portugal est soumise à la dictature du duc de Saldanha. La cause la plus claire d'un si grand revirement n'est ni plus ni moins qu'une mutinerie de caserne. Quand les peuples vieillis ont perdu ce qu'ils avaient de consistance morale, il suffit de ces misérables accidens pour bouleverser leurs destinées. Moins ils tiennent à quelque solide fondement, moins il faut pour les ébranler; ces commotions trop faciles sont à la fois le signe et le châtiment de leur décadence. L'histoire du triomphe de Saldanha est bonne à raconter. Qui sait où nous allons nous-mêmes? Instruisons-nous d'avance au spectacle de ces aventures stériles, qui sont seulement un peu plus mesquines que les nôtres. Si décidément nous ne sommes plus capables d'aviser de sang-froid et de longue main aux solutions possibles, aux accommodemens raisonnables, préparons-nous aux solutions portugaises.

Rappelons d'abord qu'entre le duc de Saldanha et le comte de Thomar la dissidence était surtout personnelle et très peu politique : l'un et l'autre s'étaient tour à tour accusés d'avoir enfreint la charte et gouverné par l'arbitraire; mais l'un et l'autre avaient donné des gages de leur commun attachement au principe même de cette constitution. C'était Saldanha qui avait battu les septembristes en 1847; on assure qu'à présent il les amène avec lui dans le ministère, et il est à peu près certain que les ultra-libéraux seront les premiers, sinon les seuls, à profiter du triomphe remporté sur la couronne par ce singulier conservateur. On parle en effet déjà d'exiger l'abdication de la reine dona Maria et de transmettre la dignité royale à son fils aîné, qui n'est âgé que de quatorze ans; la transmettre ainsi conduirait assez vite à la supprimer, et l'on reconnaît l'influence du parti septembriste à ces inventions révolutionnaires. Quoi qu'il en soit, on ne peut dire que ce parti ait eu dans le mouvement une action très directe; il est resté à l'écart, attendant le résultat, par défiance ou par rancune contre l'auteur du *pronunciamiento*. Le *pronunciamiento* n'est donc plus même une affaire de parti, c'est une querelle de ménage; ç'a été le coup de tête d'un ambitieux mécontent, servi à l'improviste par un ca-

price de la soldatesque, après avoir failli échouer contre son indifférence. Tout cela ne comporte donc en soi rien de plus profond; mais, pour n'avoir que de si médiocres origines, l'anarchie n'en est pas moins désastreuse. Il n'y a qu'à la suivre, comme nous voulons le faire, dans ses principales phases pour se représenter le degré d'impuissance que suppose chez un peuple cette funeste habitude des insurrections militaires.

Ajoutons encore que ces insurrections sont fatalement aidées par la position respective de Lisbonne et d'Oporto. Il a pu paraître extraordinaire qu'à la seule nouvelle du succès imprévu de Saldanha dans Oporto, on n'ait plus pensé qu'à transiger au palais de Las Necessidades. C'est qu'une fois Oporto rangé dans un autre camp que Lisbonne, il n'y a presque pas moyen de réduire cette ville rivale. Les approches des deux cités, soit par terre, soit par eau, sont également malaisées. Oporto est couvert par le Douro et par la barre de ce fleuve aussi bien du côté de la mer que du côté de la terre ferme, comme Lisbonne est couverte par Torres-Vedras et par Santarem. Pour entrer de force dans Oporto comme dans Lisbonne, il faut une flotte anglaise ou une flotte française. M. Costa-Cabral n'était pas en position de solliciter en 1851 l'appui que l'Angleterre avait donné en 1846. Le ministre anglais, sir Hamilton Seymour, n'a pas été plus tôt informé de la réception du duc de Saldanha dans Oporto, qu'il a employé toute son autorité pour obtenir le départ du comte de Thomar. La presse anglaise, qui avait attendu pour rendre quelque justice au ministre portugais que son adversaire fût ou semblât anéanti, s'est retrouvée unanime pour l'accabler aussitôt que la rébellion a eu définitivement réussi. La bonne volonté du ministre de France ne pouvait aller loin; la république n'a déjà que trop d'affaires en train. Deux vaisseaux de guerre français sont cependant arrivés dans le Tage; trois vaisseaux anglais, *le Phaëton*, *l'Aréthuse* et *l'Infatigable*, croisent à l'embouchure du Douro.

C'est presque un roman que cette dernière campagne de Saldanha, quoiqu'elle vienne aboutir d'une façon très positive à la formation d'un ministère. Le duc était le 20 avril à Castro d'Aire, avec les troupes qu'il avait soulevées, lorsqu'il reçut avis de ses affidés d'Oporto que la majeure partie de la garnison se déclarerait pour lui aussitôt qu'il se montrerait. Il se mit en route à une heure du matin, accompagné seulement de deux aides-de-camp; il avait dû laisser en ôtages à ses propres troupes son fils et le reste de son état-major; les soldats révoltés ne s'étaient pas rassurés à moins en le voyant partir. A neuf heures, il touchait aux bords du Douro, qui était alors enflé par les pluies, et là, s'abandonnant à la rapidité du courant, il fut en peu d'heures tout près d'Oporto; mais il rencontra d'autres nouvelles dans le voisinage de la ville. Ses amis lui mandaient que l'on ne pouvait plus compter sur personne, et qu'il eût à s'occuper avant tout de sa sûreté. Ce fut une véritable consternation. Le duc avait fait quatorze lieues dans la matinée à travers des chemins affreux, malgré tous les accidens et tous les risques. Le fleuve était trop gros pour qu'on pût le remonter; on ne savait comment rejoindre les troupes, et les abandonner, c'était perdre toute la partie. Saldanha la tint pour perdue, et gagna seul la frontière de la Galice; ses deux aides-de-camp se cachèrent dans un faubourg d'Oporto. L'armée insurgée n'avait plus qu'à devenir ce qu'elle pourrait; un coup de hasard en fit une armée victorieuse.

Le comte de Casal, gouverneur d'Oporto, avait eu vent de ce qui se passait; il avait jeté en prison quelques militaires suspects, le colonel de la garde municipale et des sergens du 9[e] chasseurs. Puis, se croyant le maître de la situation et de la place, il avait eu l'idée malencontreuse d'encourager ses régimens à rester fidèles en leur délivrant quinze jours de solde le lendemain même de ces arrestations. Les chasseurs et les gardes municipaux, qui les avaient assez mal prises, se sentirent encore bien plus courroucés quand ils eurent dépensé leur argent à boire, et, l'ivresse s'en mêlant, les casernes se *prononcèrent* dans la soirée du 24. Informé tout de suite de la bagarre au milieu de laquelle un colonel venait de périr, le comte de Casal marche sur les casernes avec un régiment d'infanterie et un escadron de cavalerie qu'il croyait à sa dévotion. Les insurgés, massés devant les portes, tiraient en l'air et criaient *vive Saldanha!* Casal ordonne de les charger; le colonel d'infanterie Moniz, qui allait tenir le rôle principal dans ce moment de tumulte, refuse de commander le feu, sous prétexte qu'on n'y voit pas clair; la cavalerie n'obéit pas davantage. Le comte de Casal, avec une soudaineté d'intelligence et de résolution qui prouve combien il connaissait son monde, pique des deux sans plus attendre et se sauve au galop devant ses propres soldats. Le colonel Moniz, à la tête de son régiment, va délivrer l'officier supérieur et les sergens prisonniers; la musique joue l'hymne de Saldanha, et l'on rentre paisiblement au quartier. A une heure du matin, la ville était aussi tranquille que s'il ne fût rien arrivé, et la plupart de ses habitans ne se doutaient pas même qu'il fût arrivé quelque chose et qu'ils eussent changé de maître.

Les aides-de-camp de Saldanha n'avaient cependant pas perdu leur temps: on courut après lui, mais on ne savait où le trouver, et le colonel Moniz n'avait point assez d'ascendant pour contenir des troupes sur lesquelles il n'y avait guère de discipline possible. Les bourgeois d'Oporto ne mettaient plus d'espoir que dans l'arrivée du duc de Saldanha et ne demandaient qu'à le saluer comme un sauveur de la patrie, tant ils avaient peur de ces soldats sans chef. Ce fut seulement après deux jours d'angoisses que le duc fit son apparition. On l'avait rattrapé de l'autre côté de la frontière d'Espagne, et il avait aussitôt tourné bride. Il avait chevauché vingt heures de suite pour rallier à temps les troupes également insurgées dans Braga, et il entrait enfin à Oporto en triomphateur. Deux lieues en avant de la ville, sur la route par laquelle il devait passer, la foule se pressait à pied, à cheval, en voiture; dans les rues même, on faisait la haie; les maisons étaient tendues de draperies; les pavillons de toutes les nations flottaient aux fenêtres sur la tête des femmes, qui agitaient leurs mouchoirs. Ce n'était pourtant que le 27 avril, le premier dimanche après celui où le maréchal duc de Saldanha, seul avec ses deux aides-de-camp sur la rive du Douro, avait été averti par ses amis les plus fidèles qu'il n'y avait point à se fier aux gens d'Oporto. Ces brusques variations caractérisent de reste la moralité des événemens et des personnes. Nous en empruntons le détail pittoresque au récit d'un témoin oculaire qui n'est pas suspect, puisque c'est un correspondant du *Times*.

La reine dona Maria a fait la meilleure contenance qu'elle a pu devant ces nouvelles vicissitudes. Obligée de se séparer du comte de Thomar, elle n'a consenti à subir le joug du duc de Saldanha qu'après avoir cherché à former

un cabinet intermédiaire dont le duc de Terceira aurait eu la présidence. Malheureusement, le roi n'a pu résister assez pour appuyer cette combinaison, il n'a pu garder l'armée qu'il commandait; à peine l'état-major l'aura-t-il suivi dans sa retraite. A Coimbre, par exemple, deux régimens se forment sous ses yeux en ordre de marche; il donne le commandement : les troupes tournent le dos à la route qu'il leur indique, criant en passant devant lui que c'est à Oporto et non pas à Lisbonne qu'elles veulent aller. Le duc de Terceira n'a pu se faire une longue illusion sur la possibilité de composer un ministère qui ne fût point à la discrétion du vainqueur. Dès le 28 avril, celui-ci écrivait cette lettre, datée de son quartier-général : « Dans la dernière dépêche que j'envoyais à votre excellence (nous l'avons citée il y a quinze jours), je lui marquais la nécessité de remplacer le ministère par un autre qui eût la confiance du pays. Aucun des membres de la majorité parlementaire qui a soutenu un ministère corrupteur et corrompu ne saurait mériter cette confiance. Qu'il plaise à votre excellence faire savoir à la reine, avec le plus grand respect, que ce n'est point pour préparer le retour du comte de Thomar au ministère dans six mois ou dans un an, que le duc de Saldanha a tiré l'épée du fourreau. »

Voilà du moins le vrai langage d'un conspirateur militaire, et il est facile de découvrir le mobile de la révolution sous ces phrases orgueilleuses : on connaît là que c'est le tempérament qui parle. Voulez-vous au contraire avoir une idée de cette creuse éloquence qu'inspirent des opinions auxquelles on ne tient que pour la forme, voulez-vous voir ce que deviennent nos modernes doctrines constitutionnelles à travers la rhétorique des langues pompeuses du midi? lisez la proclamation du colonel Moniz, qui, le lendemain de la révolte, s'intitule déjà commandant de la 3e division militaire. Le duc de Saldanha soulève les régimens non pas seulement contre la reine et contre le ministère, mais contre les représentans légaux du pays, contre les chambres; le colonel Moniz donne à ses soldats l'exemple de la défection : — l'un et l'autre ne trouvent rien dans cette conduite qui gâte ou qui gêne leurs beaux sentimens libéraux. Ces promoteurs d'anarchie militaire sont, à les entendre, des champions de liberté : « Soldats! tous les Portugais désirent la liberté et l'ordre. Ils désirent cette liberté accordée par l'immortel empereur dom Pedro, mais pure et non pas imaginaire. Leur désir a été comprimé, et c'est pour leur permettre de l'exprimer librement que le noble duc de Saldanha en appelle à l'armée portugaise. La brave garnison d'Oporto a dans ce jour consolidé la vraie liberté derrière les murailles de la cité invincible. Soldats! le brave maréchal sera bientôt ici pour vous conduire; toute l'armée vous imitera; la reine et la charte seront sauvées. Longue vie à sa majesté la reine dona Maria! Hurrah pour la charte constitutionnelle de la monarchie! hurrah pour le noble maréchal duc de Saldanha! hurrah pour la brave garnison d'Oporto! hurrah pour les braves habitans de la cité invincible! » Est-il un plus curieux et plus hypocrite mélange de toutes les emphases à la fois, de celle du soldat et de celle du tribun? Nous voulons encore espérer que sir Hamilton Seymour n'y sera point trop sensible, et ne se prêtera point trop à l'empire du duc de Saldanha, fût-ce, comme le prétendent les feuilles anglaises, par amour platonique pour les institutions parlementaires : il pourrait bien pousser ainsi au-delà du but et aboutir, sinon au despotisme militaire, peut-être au désordre d'un gouvernement septembriste. Qu'est-ce que gagnera

lord Palmerston à mettre dans cé coin de l'Europe un peu plus de trouble qu'il n'y en a par nature?

Le grand spectacle de l'exposition n'a pas absorbé toute l'attention publique en Angleterre durant ces derniers jours; les affaires de politique et de religion ont eu leur place comme en un temps moins occupé. Ainsi le mois de mai se trouve de longue date l'époque à laquelle se réunissent à Londres en assemblées solennelles toutes les sociétés qui s'occupent de dévotion ou de charité. Le prosélytisme britannique a considérablement étendu ces pieuses associations, et les *meetings* généraux seront cette année d'autant plus fréquentés, que l'exposition aura, par un motif, il est vrai, plus mondain, conduit dans la capitale bon nombre des associés, des frères ou des sœurs de province. On compte du 9 avril au 24 juin jusqu'à cent douze anniversaires qui ont été ou qui doivent être célébrés par des institutions de bienfaisance ou de piété, dans des *meetings*, des dîners ou des sermons. Exeter-Hall n'est pas très loin du palais de cristal. Exeter-Hall est le nom reçu, le mot de convention, sous lequel on désigne ordinairement le lieu de ces *meetings*, quoiqu'il n'y en ait guère qu'une trentaine qui se tiennent dans cet édifice, mais ce sont les plus importans, et Exeter-Hall est tout rempli de leurs comités et de leurs bureaux. Exeter-Hall, projeté en 1825 et ouvert en 1831, sous les auspices de sir Thomas Baring et de quelques autres patrons, est devenu tout de suite le foyer d'un certain monde qui depuis long-temps d'ailleurs était organisé. L'usage des *meetings* de mai date du règne de Charles II; il commença dans la Société des Amis, et s'accrédita peu à peu parmi les autres dissidens. Ce fut seulement vers 1760 et 1770 que ces réunions touchèrent à des questions qui n'étaient point purement religieuses, à des questions politiques et sociales, comme fit l'*Anti-Slavery Society* : celle-ci comprenait naturellement pour un pareil but des *dissenters* aussi bien que des ecclésiastiques de l'église établie : la Société Biblique, fondée au commencement de ce siècle, a continué cette fusion, et l'influence d'Exeter-Hall s'est progressivement accrue par des ramifications nombreuses. Exeter-Hall a fait du bien et du mal; il pousse loin l'esprit de secte, et il se mêle parfois des choses qui ne sont pas précisément de sa compétence, de colonisation et de discipline pénitentiaire. Il serait pourtant injuste de ne pas lui reconnaître ce qu'on appellerait en Angleterre un grand fonds de *respectabilité* : c'est l'incarnation du puritanisme anglais.

Les protectionistes continuent à remuer avec une infatigable persévérance; ils ont convoqué, il y a quelques jours, une grande assemblée au théâtre de Drury-Lane, et leurs journaux ont nommé ce *meeting* une démonstration sans pareille. A croire le *Standard*, on ne se souviendrait pas de mémoire d'homme d'en avoir vu qui l'égalât. Les réunions du *free trade* n'étaient que de la fausse monnaie à côté de celle-là; la qualité, la quantité, tout se rencontrait à la fois dans le *meeting* protectioniste. Le *Times* ne parle point avec la même révérence de ces dignes campagnards qui se perdaient dans les détours intérieurs de Drury-Lane, comme dans un labyrinthe entièrement nouveau pour eux. L'instant, dit le *Times*, avait été bien choisi entre les travaux du printemps et ceux de l'été pour amener du monde à cette manifestation; des trains spéciaux avaient été chercher des convois entiers de cultivateurs, et le théâtre était rempli de robustes *gentlemen*, de solides *yeomen* (*substantial yeomen*). L'adversaire capital

du *free trade*, dans cette séance solennelle, fut un avocat irlandais, M. Isaac Butt. Les résolutions votées à l'unanimité par le *meeting*, sous la présidence du duc de Richemond, demandaient comme toujours une protection efficace pour l'agriculture.

Le cabinet de lord John Russell continue à n'être pas très favorisé dans le jeu souvent ingrat des luttes parlementaire; il oppose, il est vrai, à chaque nouvel échec un surcroît de résignation, et tel est, à cette heure, le singulier état des partis anglais, que cette résignation obstinée ne blesse pas autrement les plus scrupuleux parlementaires : elle se fait accepter. Elle ne réconcilie, bien entendu, personne; mais on la souffre, et, tout en votant résolûment contre le ministère, on n'a pas l'air d'exiger qu'il se retire, comme on l'eût exigé, comme il l'eût fait lui-même dans les temps de susceptibilité politique. Ainsi, dès le 2 mai, M. Hume propose de n'accorder l'*income-taxe*, encore en question, que pour un an seulement, au lieu des trois ans de concession réclamés par le gouvernement. Les protectionistes et les radicaux se coalisent, mais sans entraîner M. Cobden, qui vote pour le ministère, ce qui n'empêche pas le ministère d'être battu par 244 voix contre 230, et de rester ainsi avec une minorité de 14 voix. Lord John Russell se croit quitte pour déclarer à la chambre qu'il répartira l'impôt du revenu selon le plan qu'elle lui a prescrit; il demande, en retour de sa déférence, quelque ménagement pour le chancelier de l'échiquier, sir Charles Wood, victime trop constante du parlement. On eût pu supposer que la paix était encore replâtrée. Deux jours après, lord John Russell et sir Charles Wood n'en étaient pas moins battus sur un autre point. Lord Naas avait proposé de modifier les droits sur les spiritueux irlandais et écossais d'une manière assez favorable aux distillateurs. Cette proposition combattue par lord John Russell, divisa la chambre en deux, 159 contre 159, et la voix du *speaker* tombant contre le gouvernement, celui-ci eut encore ainsi le dessous dans la séance du 7 mai. On ne peut dire qu'il se soit beaucoup relevé en remportant depuis son médiocre avantage contre la proposition formulée par M. Urquhart au sujet du bill des titres ecclésiastiques. Aussi, dans cette même journée du 7 mai, M. Roebuck, malgré les bonnes paroles échangées le 5 avec d'autres, il est vrai, qu'avec lui, revenait à la charge et demandait la retraite du ministère. Il s'y est pris de sa façon sarcastique, comparant le ministère au cercueil de Mahomet, qui était suspendu entre ciel et terre, lui reprochant de ne tenir à rien, de ne reposer sur rien, et conseillant charitablement à lord John Russell de quitter les affaires par souci pour sa bonne renommée. Lord John a répondu d'une assez verte manière au député de Sheffield, que ce n'était pas précisément lui qu'il consulterait sur le soin de sa renommée personnelle; il a derechef expliqué, en véritable homme d'état, que ce ne serait jamais par pique ou par ressentiment qu'il sortirait des affaires, et donnerait les mains à un changement aussi grave dans la politique du pays.

Les chambres prussiennes ont été closes par un message de la couronne dont M. de Manteuffel était le porteur. Les princes vont maintenant se retrouver à Varsovie, pendant que la diète de Francfort recommencera comme elle pourra l'œuvre interrompue des conférences de Dresde. Le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche traiteront en personne devant l'empereur Nicolas. Les ministres de ces trois grands états, M. de Nesselrode, M. de Schwarzenberg et M. de

Manteuffel, accompagneront leurs souverains. On essaiera encore de régler là des difficulté plus sérieuses que ne le veulent les uns, moins inconciliables peut-être que ne le voudraient les autres. Nous n'avons jamais supposé que l'Autriche et la Prusse jouassent la comédie en feignant de se disputer l'Allemagne pour amuser la galerie jusqu'à l'heure où l'on devrait agir tout de bon. Il y a trop de griefs positifs entre les deux puissances pour que cette dispute s'évanouisse au premier commandement. Nous ne nous fions pas davantage outre mesure à la durée de ces querelles. Il n'y a qu'à jeter un regard vers nos frontières pour apercevoir comme un cercle hostile qui se forme et se resserre de plus en plus autour de nous. L'Europe nous entourera bientôt d'une sorte de cordon sanitaire pour se garer des éventualités de 1852. Ce sera notre propre sagesse ou notre propre folie qui nous livrera ou nous préservera. Notre sort, non pas seulement vis-à-vis de nous-mêmes, notre sort vis-à-vis de l'Europe est tout entier dans nos mains. ALEXANDRE THOMAS.

PEUPLE ET ROI AU XIIIe SIÈCLE, *étude historique*, par L.-D. Moland (1). — Au milieu des luttes qui ont agité de notre temps la société française, l'histoire est devenue souvent le champ-clos des partis, et c'est peut-être à cette circonstance qu'elle doit la popularité dont elle a joui dans ces dernières années; malheureusement les écoles opposées, qui combattent chacune pour sa foi politique, en sont venues souvent, en transportant dans le passé les passions du moment, à nier les vérités les plus évidentes, et, quand on veut se former une opinion indépendante et sûre, il importe avant tout de remonter aux documens eux-mêmes et de faire parler les morts. C'est à cette méthode d'évocation qu'a recouru l'auteur de *Peuple et Roi*, et c'est là ce qui donne à son livre un intérêt sérieux. Déterminer d'une manière générale quel a été dans le moyen-âge le rôle de la royauté française, et d'une manière plus particulière quels étaient au XIIIe siècle les rapports des rois de France et du peuple, tel est le but que s'est proposé M. Moland. Il a curieusement étudié, au point de vue spécial de son sujet, les années comprises entre 1226 et 1243, c'est-à-dire la première régence de la reine Blanche de Castille, et l'une des périodes les plus remarquables des luttes de la royauté contre le système féodal. Son livre est divisé en trois parties : la première et la troisième sont avant tout expositives et dogmatiques; la seconde est plus particulièrement narrative, et nous regrettons que l'auteur, dans cette seconde partie, tout en s'inspirant des documens contemporains, tout en conservant même dans les détails une grande exactitude, ait cru devoir adopter une forme qui se rapproche de celle du roman historique. On a tant abusé du pittoresque et de la couleur locale, qu'il y a danger aujourd'hui à les transporter dans les travaux sérieux. Cette réserve faite, *Peuple et Roi*, qui est le premier ouvrage de l'auteur, est à plus d'un titre un livre distingué, et un début aussi sérieux dans cette carrière de l'érudition où se pressent tant de médiocrités vaniteuses mérite à tous égards d'être encouragé. M. Moland, pour éclairer sa thèse, a compulsé une grande quantité de textes peu connus : les poètes, les dramaturges, qui expriment si nettement au moyen-âge le sentiment populaire dans sa sincérité naïve, lui

(1) 1 vol. in-8°, Paris, Dentu, 1851.

ont fourni un nombreux contingent, et, en combinant avec les révélations de la littérature les révélations de l'histoire, il a fort bien montré ce qu'était la vieille royauté française, l'identité d'intérêts qui unissait sa cause à celle du peuple, comment et pourquoi elle était populaire. M. Moland n'appartient à aucune école monarchique; il ne prend point parti pour une famille plutôt que pour telle autre, et, placé sur la limite souvent indécise de l'érudition et de la polémique, il reste toujours sur le terrain de l'érudition et de la philosophie politique. — Suivant lui, la royauté ne fut pas seulement une institution tutélaire, mais aussi une institution libérale à laquelle le pays dut sa force de résistance et sa force d'expansion, la douceur et la bienveillance des mœurs, la noble indépendance du caractère national. Profondément identifiée avec la grande famille française, il était dans son intérêt de s'appuyer de préférence, et pour ainsi dire avec plus d'affection, sur la partie du peuple dont la condition a surtout besoin d'être améliorée; et, en effet, son rôle dans la France du moyen-âge a été de traduire, dans une application ferme et prudente, l'éternelle aspiration de l'humanité vers une organisation sociale de moins en moins imparfaite. Expression providentielle de l'autorité, la royauté a sauvegardé l'ordre moral et religieux, en veillant, armée du droit et du glaive, sans défaillances et sans transactions, sur ce dépôt sacré; elle s'est constituée et perpétuée par la volonté nationale, et de la sorte elle a reçu de la démocratie elle-même une force nouvelle. Son rôle, qui a commencé avec la nation, ne doit finir qu'avec elle, et, si le passé est réellement l'enseignement de l'avenir, on peut penser, d'après la leçon des siècles, que la royauté est encore aujourd'hui le gouvernement qui convient le mieux à la France, et celui qui peut opposer à la désorganisation sociale la résistance la plus énergique et la plus efficace. Telles sont les conclusions pratiques de l'étude historique de M. Moland. Ces conclusions trouveront sans aucun doute plus d'un contradicteur; mais, qu'on les adopte ou qu'on les contredise, on doit reconnaître qu'elles sont très habilement et très logiquement tirées des faits mêmes réunis dans le livre. L'auteur, qui possède une connaissance étendue des institutions et des mœurs du moyen-âge, ne s'arrêtera pas, nous l'espérons, à ce premier essai. Les travaux sérieux qui réunissent l'érudition et l'idée sont assez rares de notre temps pour qu'on s'empresse de les signaler, lors même que l'on se trouve, sur certains points de doctrine, en dissidence avec les auteurs. CH. LOUANDRE.

ESSAI D'UNE THÉORIE DU STYLE, par M. Edmond Arnould (1). — Comme l'observe judicieusement M. Arnould lui-même, une *œuvre de théorie littéraire* semble peu de circonstance. Un présent incertain, un avenir plein de dangers, ne laissent guère de place aux questions de rhétorique, et les rendent d'un médiocre attrait. Ce dédain est-il raisonnable cependant? Nous ne le croyons pas. La même loi qui préside à l'ordre du monde préside à l'ordre des pensées, et à peine le trouble s'est-il manifesté dans les discours de l'homme, qu'il éclate dans la société. Sans aller chercher loin de nous la preuve de cette vérité, qu'on se rappelle la littérature qui a précédé la révolution de février : le goût de l'étrange, l'amour de l'excessif, le dédain fastueux du simple pour l'é-

(1) 1 vol. in-8°, chez Hachette, 14, rue Pierre-Sarrasin.

clatant, du réel et du vivant pour le spéculatif et l'abstrait mathématique, voilà ses traits saillans, voilà par quels signes elle nous annonçait l'invasion prochainement victorieuse du paradoxe politique, de l'utopie sociale, le règne des calculs étroitement égoïstes s'accouplant aux rêves niaisement grandioses. Malheureusement M. Arnould ne s'est point proposé dans son œuvre l'étude curieuse des rapports qui unissent les révolutions littéraires et les révolutions sociales; il s'est borné à tracer les règles du bon goût dans l'art de s'exprimer. Il y a tout d'abord trois choses à distinguer : le langage, représentant la pensée parlée dans ce qu'elle a de général et d'éternel; la langue, qui correspond au génie particulier d'un certain peuple, au caractère d'un certain espace de temps; le style enfin, propre soit à une époque déterminée, soit à un individu, et qui marque la langue commune d'un cachet spécial. C'est en lui donnant cette acception que Buffon a pu dire : *Le style, c'est l'homme;* c'est ainsi qu'à son tour M. de Bonald a pu dire : *Les littératures sont l'expression des sociétés.* Le style se forme d'élémens divers. M. Arnould en compte cinq, dont les uns se rattachent à la musique, *le son* et *le ton*, et les autres sont un emprunt aux arts plastiques et mimiques, *la couleur*, *le dessin*, *le mouvement.* De la combinaison du son et du ton avec la pensée de l'écrivain résulte l'harmonie du discours, purement mélodique au premier cas, et au second arrivant à une justesse d'accord qui s'adresse à l'ame plus qu'aux sens. Par la couleur, l'écrivain peint les objets; le dessin lui sert à les préciser et à les délimiter, et, par le mouvement, il leur imprime la vie. Nous ne suivrons pas plus loin M. Arnould; mais nous voudrions faire à propos de son livre une dernière remarque. Les époques reposées et fortes, en pleine possession d'elles-mêmes et de leur génie, ont adopté de préférence le ton moyen pour l'harmonie, affectionné le calme de la pensée et la netteté du dessin, se montrant sobres de couleur et réglées jusqu'au sein du mouvement. Aux années de décadence, c'est le contraire qui a lieu. L'éclat des figures dans la confusion des objets, le brusque passage du ton élevé au ton grave, la violence emportée et bruyante de l'action, un pêle-mêle criard de sons, de couleurs et de gestes rapides qui étonne et surprenne, voilà ce qu'on recherche, ce qu'on veut à tout prix. — M. Arnould clot son essai par une interrogation. Les peuples se rapprochent, l'Europe marche à l'unité; quel sera le rôle de la langue française? Moins sonore et moins douce que les langues du Midi, moins âpre que les langues du Nord, héritière de la tradition classique, habituée à l'expression des idées générales, elle deviendra, dit-il, la langue européenne au milieu de la persistance des idiomes nationaux. Cette vue a de la justesse; mais, pour qu'elle soit prophétique, les écrivains français ont à remplir de graves devoirs, dont les premiers sont le respect d'eux-mêmes et des autres, le retour à la discipline, le culte du beau et de la vérité humaine, qualités qui firent la grandeur impérissable des vieux maîtres.

P. ROLLET.

V. DE MARS.